



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

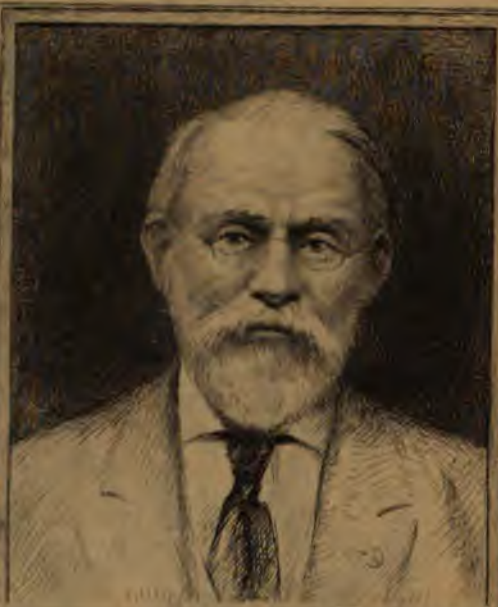
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

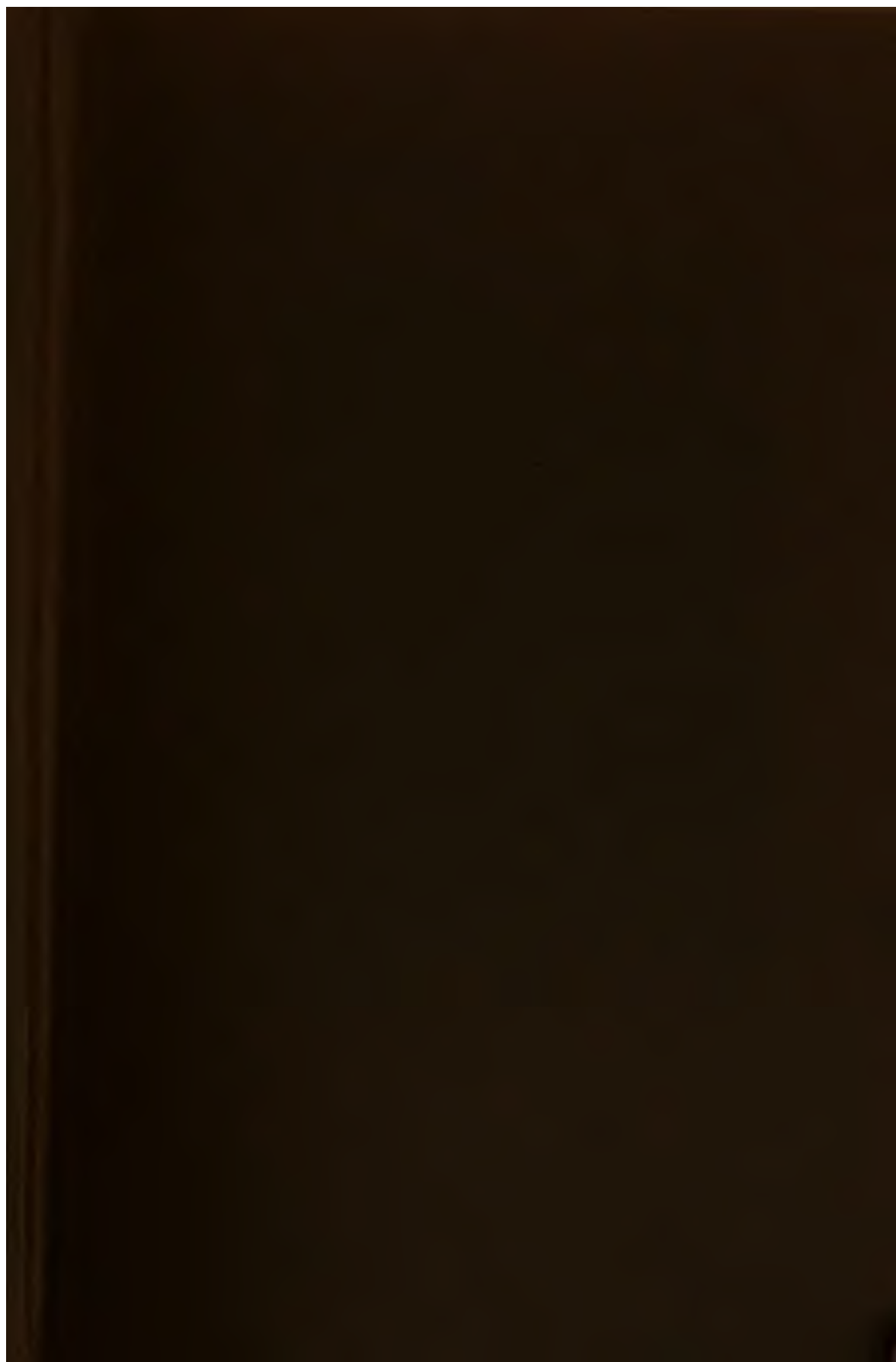
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 476626



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





#C
611
N821
58

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DE LA
PROVINCE DE CAMBRAI

XI

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

BULLETIN

Tome I.	— 1899-1900.	— In-8°, 316 pages.
Tome II.	— 1900-1901.	— In-8°, 328 pages, 6 gravures.
Tome III.	— 1901-1902.	— In-8°, 320 pages, 8 gravures.
Tome IV.	— 1902.	— In-8°, 320 pages, 5 gravures.
Tome V.	— 1903.	— In-8°, 320 pages, 16 gravures.
Tome VI.	— 1904.	— In-8°, 336 pages, 33 gravures.
Tome VII.	— 1905.	— In-8°, 340 pages, 28 gravures.
Tome VIII.	— 1906.	— In-8°, 328 pages, 13 gravures.
Tome IX.	— 1907.	— In-8°, 342 pages, 58 gravures.
Tome X.	— 1907.	— In-8°, 322 pages, 9 gravures.
Tome XI.	— 1908.	— In-8°, 328 pages, 1 gravure.
Tome XII.	— 1908.	— En cours d'impression.

MÉMOIRES

- Tomes I et II. — Mgr HAUTCOEUR, Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille. — 2 vol. in-8°, xxxii-1210 pages.
- Tome III. — Mgr HAUTCOEUR, Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille. — In-8°, xx-481 pages.
- Tomes IV, V et VI. — Mgr HAUTCOEUR, Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille. — 3 vol. in-8°; xii-480, 473 et 563 pages, 26 gravures.
- Tome VII. — L. LEFEBVRE, Livrets des salons de Lille de 1773 à 1788. — In-8°, sur papier vergé de Hollande, 376 pages.
- Tomes VIII, IX, X et XI. — L'abbé TH. LEURIDAN, Épigraphie ou recueil des inscriptions du département du Nord ou du diocèse de Cambrai. Arrondissement de Lille. — 4 vol. in-8°, 1472 pages.
- Tomes XII et XIII. — P. DENIS DU PÉAGE, Recueil de généalogies lilloises. — Tomes I et II. — In-8°, 898 pages, 27 planches.
- Tome XIV. — P. DENIS DU PÉAGE, Recueil de généalogies lilloises. — Tome III. — En cours d'impression.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DE LA
PROVINCE DE CAMBRAI

(FONDÉE EN 1899)

BULLETIN

Tome XI



LILLE
IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ

88, rue de Tournai, 88

1908

EXTRAIT

DES

STATUTS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

(Autorisation préfectorale du 29 avril 1899)

ARTICLE I. — La *Société d'études de la Province de Cambrai* a pour but de recueillir, de mettre en œuvre et de publier les documents de toute nature relatifs à l'histoire de cette province.

ART. IV. — La Société se compose de membres titulaires et de membres associés.

ART. V. — Sont membres titulaires ou membres associés toutes les personnes qui adhèrent aux présents statuts et s'inscrivent, à leur choix, dans l'une ou l'autre catégorie.

ART. VI. — Les membres titulaires versent une cotisation annuelle de douze francs. Ils reçoivent gratuitement le Bulletin et les Mémoires.

ART. VII. — Les membres associés versent une cotisation annuelle de six francs. Ils reçoivent gratuitement le Bulletin.

ART. IX. — Les cotisations annuelles peuvent être rachetées au moyen d'un versement unique de 240 francs pour les membres titulaires et de 120 francs pour les membres associés.

ART. X. — Tous les membres titulaires ou associés peuvent assister aux séances et y présenter toutes communications, écrites ou verbales, relatives à l'objet spécial des études de la Société.

ART. XIII. — Les publications de la Société comprennent deux séries parallèles :

1^o. — Un *Bulletin* périodique destiné aux comptes rendus des séances, aux travaux de peu d'étendue, aux notes et documents séparés et à de courts articles variés émanant des membres titulaires et des membres associés. Ce Bulletin sert de lien et d'intermédiaire entre tous les membres de la Société, qui peuvent y faire insérer leurs demandes de renseignements et y trouvent les réponses que ces demandes provoquent.

2^o. — Des *Mémoires* réservés aux travaux plus étendus, aux inventaires d'archives et de collections, aux monographies et aux cartulaires. Cette seconde série est exclusivement réservée à la publication des travaux des membres titulaires.

Toute communication relative à la *Société d'études* doit être adressée à **M. l'abbé Th. Leuridan, 14, rue des Arts, Roubaix.**



Portrait par Alph. COLAS, 1867.

JULES DELIGNE

(1816 - 1906)

Running
High
8-6-27
13603

M. JULES DELIGNE

HOMME DE LETTRES

1816-1906

Dans le supplément à son *Essai de biographie lilloise contemporaine*, M. Hippolyte Verly insérait, en 1869, la notice suivante :

DELIGNE (JULES-CÉSAR), écrivain, né à Cambrai le 11 juin 1816, habita Lille à partir de 1835. D'abord professeur suppléant au collège communal (1835-1837), puis attaché aux Archives, section historique (1839-1845), puis enfin homme de lettres et professeur libre, il s'est fait recevoir successivement à la Société des Antiquaires de la Morinie (1842), à la Commission historique du Nord (1845), et à la Société des Sciences de Lille (1849).

On a de lui les écrits suivants : *Examen de la correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche* (in-8, 1839) ; *Éloge de Jeanne de Constantinople* (médaille d'or de l'Association lilloise ; in-8, 1842) ; *Analyse des romans de Raoul de Cambrai* (Mémoires de la Société impériale des sciences de Lille, tiré à part 100 exemplaires, 1850) ; *Rapport sur les négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVI^e siècle, publiées par Le Glay* (Bulletin de la Commission historique, 1845) ; *Rapport sur l'histoire populaire de Lille par Bruneel* (id., 1848) ; *Causerie sur l'esprit* ; id. *sur mes vers* ; id. *sur deux recueils de fables de M. Delerue* (lues à la Société des Sciences et à l'Association lilloise) ; *Causerie sur les œuvres bibliographiques du docteur Le Glay* (in-8, 1868), etc.

Ces opuscules, dont aucun n'a jusqu'ici été livré au commerce, formeront, avec divers travaux inédits du même auteur, un volume actuellement en préparation.

Pour compléter les renseignements trop succincts de la notice qui précède, nous avons dressé une bibliographie aussi complète que possible des œuvres publiées ou inédites de M. Deligne. Nous la donnons dans l'ordre chronologique :

Examen de la Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, publiée

d'après les manuscrits originaux par M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut. — Publié dans *la Recue du Nord de la France*, t. II, janvier 1840. Tirés à part : Lille, *Vanackère fils*, 1840. In-8.

Éloge de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut ; ouvrage qui a obtenu une médaille d'or au concours ouvert en 1842 par l'Association lilloise. — Lille, *Vanackère*, 1844. In-8. — Réimprimé, sans les notes, dans *le Mémorial de Lille*, année 1859.

Rapport sur les négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVI^e siècle, publiées par M. Le Glay. — Lu à la Commission historique du Nord, séance du 23 mai 1846, et inséré dans le tome II de son *Bulletin*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1846. In-8.

Le sacrifice ; discours prononcé à la distribution des prix du pensionnat de M. F. Faucheux. — Inséré dans *le Journal de Lille* du 10 août 1848. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1848. In-8.

Rapport sur l'histoire populaire de Lille de M. Henri Bruneel. — Lu à la Commission historique du Nord, séance du 16 septembre 1848, et inséré dans le tome III de son *Bulletin*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1849. In-8.

Rapport sur le Cameracum ou histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai par M. Le Glay, et sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun par M. J. Gabriel Bulliot. — Lu à la Commission historique du Nord, séance du 11 mai 1850, et inséré dans le tome IV de son *Bulletin*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1850. In-8.

Analyse de li romans de Raoul de Cambrai et de Bernier, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque nationale par Edw. Le Glay. — Lue à la Commission historique du Nord, séance du 10 septembre 1847. — Insérée dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, année 1850. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1850. In-8.

Causerie sur ce qu'on appelle esprit, à propos des épaves littéraires de M. H. Bruneel. — Lue à la Société des Sciences de Lille, séance du 6 juillet 1850. — Insérée dans *l'Artiste*, n^{os} 23 et 24. — Tirés à part : Lille, *Lefebvre-Ducrocq*, 1850. In-8.

Une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un recueil de fables (de M. Delerue) récemment imprimé à Lille. — Lue à la Société des Sciences de Lille, séance du 4 octobre 1850. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1850. In-8.

Encore une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un nouveau recueil de fables (de M. Delerue) récemment imprimé à Lille. — Lille, *Reboux*, 1850. In-8.

Mes vers. Causerie. — Lue à l'Association lilloise, séance du 8 janvier 1851. — Lille, *Danel*, 1851. In-8.

L'obéissance. Discours prononcé, le 8 août 1851, à la distribution des prix de l'ancien pensionnat Fauchaux, actuellement institution secondaire dirigée par MM. Preys et Desbœufs. — Inséré dans *la Liberté* de Lille, 9 août 1851. — Lille, *Danel*, 1851. In-8.

Les prédications du R. P. Souaillard à Lille en 1855. Souvenirs et impressions. — Manuscrit. — Une copie en a été faite, sur demande de M. Gentil-Descamps, adjoint au maire de Lille, pour être déposée aux archives de la ville.

La fraternité. Discours prononcé, le 7 août 1857, à la distribution des prix de l'institution dirigée par MM. Preys et Desbœufs. — Lille, *Guermonprez*, 1857. In-8.

Sœur Nathalie, par M. le comte de Melun. — Inséré dans *le Mémorial de Lille*, 13 et 14 janvier 1859.

Rapport sur la proposition de M. de Coussemaker relative à la publication de trois séries de documents historiques. — Lu à la Société des Sciences de Lille, séance du 15 février 1861, et inséré dans le tome VIII de la 2^e série de ses *Mémoires*.

Histoire des comtes de Flandre, par Edw. Le Glay. — Inséré dans *le Propagateur*, 26 juillet 1867.

Causerie sur les œuvres bibliographiques du docteur Le Glay, correspondant de l'Institut. — Lue à la Société des Sciences de Lille, en 1868. — Lille, *Lefebvre-Ducrocq*, 1868. In-12.

Un mot sur l'esprit chez les anciens, à propos d'une satire d'Horace. — Lu à la Société des Sciences de Lille, en 1869, et inséré dans le tome VII de la 3^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1869. In-8.

Causerie sur le prix du silence au point de vue de la philosophie morale, de la littérature et des relations de société. — Lue à la Société des Sciences de Lille, en 1870, et insérée dans le tome VIII de la 3^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1870. In-8.

Discours prononcé sur la tombe de M. Émile-Louis Salomé, au nom de la Société des Sciences de Lille, le 27 août 1881. — Inséré dans le tome X de la 4^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Lefebvre-Ducrocq*, 1881. In-8.

Allocution prononcée, le 6 janvier 1882, en prenant possession du fauteuil de la présidence à la Société des Sciences de Lille. — Manuscrit.

Causerie sur les *Mémoires* de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. — Lue à la Société des Sciences de Lille, en 1882, et insérée dans le tome XI de la 4^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1882. In-8.

Discours prononcé, au nom de la Société des Sciences de Lille, le 8 août 1882, sur la tombe de M. Georges Cannissié. — Inséré

dans le tome XI de la 4^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1882. In-8.

Impressions et souvenirs, par M. Chon, ancien professeur d'histoire. — Inséré dans le *Propagateur* de Lille, 26 août 1882.

Discours prononcé sur la tombe de M. Alfred Houzé de l'Aulnoit, le 23 novembre 1882, au nom de la Société des Sciences de Lille. — Inséré dans le tome XI de la 4^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1882. In-8.

L'homme lettré : discours prononcé, le 24 décembre 1882, à la séance solennelle de la Société des Sciences de Lille. — Inséré dans le tome XI de la 4^e série de ses *Mémoires*. — Tirés à part : Lille, *Danel*, 1882. In-8.

Allocution prononcée, le 5 janvier 1883, en quittant le fauteuil de la présidence de la Société des Sciences de Lille. — Manuscrit.

Conférences de Saint Vincent de Paul de Lille. Assemblée générale du 22 février 1885. Rapport sur la situation des conférences en 1884. — Lille, *Lefort*, 1885.

La destinée, par le R. P. Félix, S. J. — Inséré dans la *Vraie France*, 5 décembre 1887.

Le R. P. Félix. Le châtiment. — Inséré dans la *Vraie France*, 27 juillet 1890.

Visite à un collectionneur de curiosités historiques en tous genres (M. G. Humbert). — Lille, *Morel*, 1891. In-16.

Mes lectures. Causerie. — Lille, *Morel*, 1895. In-16.

Mes notes et mes extraits manuscrits. Causerie. — Lille, *Morel*, 1895. In-16.

Suite de mes notes et extraits. Deuxième fascicule. — Lille, *Morel*, 1895. In-16.

Suite de mes notes et extraits. Troisième et dernier fascicule. — Lille, *Morel*, 1895. In-16.

Ma Société. Causerie. Lille, *Morel*, 1895. In-8.

Parmi ces trente-sept opuscules, M. Deligne avait fait un choix de ceux qu'il se proposait de publier en un recueil intitulé : *Mélanges*. Il en avait même ébauché la préface vers 1896 ; nous la reproduisons telle que nous l'avons trouvée dans ses papiers :

« Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées. »

Ce conseil qu'au rapport du bon La Fontaine, trois jouvenceaux adressèrent un jour, assez irrévérencieusement, à un octogénaire, leur voisin, j'ai voulu me l'appliquer dans toute sa rigueur et je suis heureux d'avoir pu constater, en relisant mes divers écrits, que je n'ai à déplorer aucune erreur morale ou religieuse.

Confiant dans le résultat de mon examen à la fois consciencieux et littéraire, j'ai réuni mes opuscules en un recueil. Puisse-t-il être favorablement accueilli !

Ce projet, que le vénérable octogénaire n'avait pu exécuter lui-même, sa fille, M^{me} V^{re} Eugène Piton-Deligne, dans un louable sentiment de piété filiale, a voulu le réaliser, et nous a prié de nous charger de l'impression. Nous avons saisi avec empressement cette occasion qui nous était offerte de payer, nous aussi, à notre regretté confrère de la Société des Sciences, un juste tribut d'admiration et de vénération, et de joindre notre hommage à celui de ses collègues, de ses amis, et des nombreux élèves qui gardent de leur ancien maître un souvenir profondément reconnaissant.

Lé présent volume n'est qu'un échantillon de l'immense labeur de M. Deligne, qui n'a cessé d'étudier, la plume à la main, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. En 1898, huit ans avant sa mort, commencèrent les infirmités qui éprouvèrent les dernières années de sa vieillesse, jusque-là si heureuse, si privilégiée même, favorisé qu'il était de la cordiale vénération de beaucoup des meilleures familles de Lille et de nombreuses amitiés de choix, dont il appréciait la haute valeur, comme, par exemple, celles de MM. Le Glay, Chon, Henri Lefebvre, Auguste Charaux, Philibert Vrau, Camille Féron-Vrau, le R. P. Félix, M. Jules Lenglart, M^{me} Bocquet-Lenglart, M^{me} de Borville, M^{lle} Louise Blondeau, et de tant d'autres personnalités qui n'avaient pour lui qu'estime et sympathie.

Il commença par perdre la vue, au point de ne pouvoir plus lire ni écrire. Presque en même temps, la surdité, dont il avait senti les premières atteintes vers 1887, augmenta sensiblement jusqu'à devenir complète en 1904. Enfin, seize mois avant sa mort, l'ancien professeur que nous avons connu si alerte, le doux vieillard dont nous avons admiré si longtemps la juvénile ardeur, fut frappé d'une paralysie qui lui refusa jusqu'au moindre mouvement.

M. Deligne était littéralement annihilé ; à en juger par les apparences, il n'était plus de ce monde. Et cependant, malgré cet état d'anéantissement physique qui le retranchait, pour ainsi dire, du nombre des humains, il demeurait toujours lui-même : son esprit, son cœur et son âme se maintenaient constamment sur les cimes élevées où il n'avait cessé de vivre durant sa longue et féconde carrière.

Avec l'esprit méthodique qui le caractérisait, M. Deligne eut tôt fait de s'accommoder de la solitude qui lui était imposée par ses infirmités. Pour cela que fit-il ? Il régla l'emploi de tout son temps, en le variant agréablement ; ses matinées, ses après-midi, ses soirées, il les divisa en plusieurs parties, de manière à être toujours occupé et à ne jamais connaître l'ennui. C'était merveille de voir comment ce savant vieillard, dont l'intelligence était servie par une mémoire étonnante, pouvait continuer mentalement les chères études qui avaient fait les délices de sa vie. L'histoire avec ses diverses périodes, la géographie avec ses territoires indéfiniment variés, la littérature française avec ses chefs-d'œuvre, les lettres grecques et latines, beaucoup d'autres choses encore, venaient tour à tour l'occuper pendant de longues heures coupées agréablement par la récitation déclamée qu'il se faisait à lui-même, d'une ode d'Horace, d'une fable de La Fontaine, ou de quelque autre morceau choisi.

Ce n'était pas seulement l'esprit qui était resté vif et ouvert chez M. Jules Deligne ; son cœur demeurait affectueux et reconnaissant. Chaque jour — nous sommes en mesure de l'affirmer très sincèrement — il évoquait silencieusement le souvenir de tous les êtres chers qui lui étaient unis par les liens de la famille et de l'amitié ; ce lui était un plaisir, une douceur, de se rappeler les mille petits épisodes qui forment la trame d'une existence humaine ; ce lui était une joie, une consolation, de revivre par la mémoire du cœur les chères années de son professorat et de sa féconde carrière.

Disons enfin qu'il y avait en M. Deligne une âme chrétienne d'une trempe remarquable. Il est vraisemblable qu'il avait lu les belles pages consacrées à la prière par M. Am. de Margerie, dans la *Théodicée* couronnée par l'Académie française ; il est certain qu'il connaissait par sa propre expérience le charme sublime de cette « élévation de notre âme vers Dieu » et l'on se sent ému à la pensée que, chaque jour, sans aucune exception, le littérateur délicat et l'historien érudit qu'était M. Deligne, redevenant volontiers comme l'une de ces âmes candides dont parle l'Évangile, se retrempait dans les eaux rafraîchissantes de la prière, et ne manquait jamais de réciter trois rosaires entiers à telle ou telle intention spéciale qu'il prenait soin de se formuler à lui-même pour alimenter sa piété.

M. Jules Deligne s'est éteint doucement, le 6 octobre 1906, de cette mort sereine et calme que Dieu aime à réserver à ceux qui l'ont fidèlement servi. Selon sa volonté formelle, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe ; on nous saura gré cependant de reproduire en entier l'éloge funèbre que M. Ch. Barrois, membre de l'Institut et président de la Société des sciences, prononça dans la séance de cette société, qui suivit les funérailles de M. Deligne :

Messieurs. Notre société porte en ce jour le deuil de son doyen, décédé à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Deligne était entré, élu à l'unanimité, dans notre compagnie, à une époque où les plus âgés d'entre nous ne connaissaient encore que les douces leçons de leur mère et n'avaient de mérite que celui que leur attribuaient les espérances paternelles. Pendant plus d'un demi-siècle, il a contribué par son assiduité, son aménité, l'agrément de son commerce, au charme de nos séances, tandis que par ses communications savantes, son expérience des hommes et des choses, il nous aidait à rendre notre société plus utile, meilleure et plus honorée. Il fut de ceux qui nous ont fait ce que nous sommes et nous lui sommes tous également redevables de l'exemple de l'héritage d'honneur qu'il légua à ses confrères.

Jules-César Deligne naquit à Cambrai en juin 1816 ; il quitta sa ville natale à l'âge de dix-neuf ans pour entrer au collège de Lille comme professeur suppléant¹. Il y enseigna pendant quatre ans, partagé entre le soin de ses élèves et l'amour grandissant des études historiques vers lesquelles l'entraînaient à la fois son penchant naturel et l'influence de son ami Le Glay, Cambraisien comme lui, comme lui ancien président de notre Société.

Ensemble ils étaient partis de Cambrai en 1835 ; ils se revoyaient sans cesse à Lille, rapprochés par leurs origines, par la communauté de leurs goûts et de leurs études, jusqu'à ce qu'en 1839, l'influence de Le Glay étant devenue décisive, Deligne abandonna le professorat pour les Archives départementales où il devint un des meilleurs collaborateurs de son ami.

Avec Le Glay, il travailla au *Cameracum christianum*, au catalogue descriptif des manuscrits de la bibliothèque de Lille, à la correspondance inédite de Maximilien et de Marguerite d'Autriche. Son érudition était profonde et sûre et son œuvre lui valut l'estime de ses pairs. L'Association lilloise lui décerna en 1842 une médaille d'or pour un éloge de Jeanne de Constantinople. En 1842 également, il fut nommé membre de la Société des Antiquaires de la Morinie.

1. Cette fonction, actuellement supprimée, appelait son titulaire à professer tour à tour, suivant les besoins du collège, l'histoire, les sciences, la philosophie, les lettres, etc.

En 1845, il entra à la Commission historique du Nord, et en 1849 à la Société des sciences de Lille.

En 1882, notre Société l'appela à la présidence, voulant reconnaître ses connaissances approfondies en littérature et en histoire, dont il faisait abondamment profiter ses confrères et tous ceux qui le consultaient. Les commissions des concours annuels trouvaient en lui un collaborateur sagace, d'un jugement très sûr, d'une extrême bienveillance pour les candidats aux prix. D'une affabilité à toute épreuve, il rappelle par divers côtés une autre figure bien lilloise, disparue également, l'historien Chon, avec qui il était lié d'amitié.

Deligne consacra aux Archives du Nord les meilleures années de sa vie ; il les quitta cependant, car il était de ceux que les études n'absorbent pas entièrement et qui ont toujours besoin de se dévouer aux autres. Chez lui, l'intelligence était toujours au service du cœur. Il ne connaissait ni la préoccupation de briller personnellement, ni le désir de gagner des succès personnels. Il estimait que l'historien a un rôle plus haut : celui de faire servir l'histoire à l'éducation des jeunes générations et d'éveiller en elles des sentiments généreux.

En 1845, il reprenait cette tâche à titre de professeur libre et les nombreux élèves qu'il a formés dans cette situation ont conservé de lui le souvenir d'un parfait éducateur, d'un excellent conseiller et d'un ami. En vrai sage d'ailleurs, il ne faisait pas le bien pour la gratitude qu'il était en droit d'en attendre ; il le faisait par l'abondance de son cœur, appuyé sur les plus fermes et les plus aimables convictions chrétiennes.

M. JULES DELIGNE

MÉLANGES

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE, LITTÉRATURE ET BIBLIOGRAPHIE

I.

Examen de la Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, publiée, d'après les manuscrits originaux, par M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut ¹.

S'il suffisait, pour juger sainement la nouvelle publication de M. le docteur Le Glay ² d'avoir transcrit sous ses yeux la plupart

1. Une lettre écrite par MICHELET à M. Chon, « professeur, rue de Paris, 266, à Lille » contient un éloge de M. Deligne, d'autant plus flatteur qu'il ne s'adressait pas à lui-même. Nous reproduisons cette lettre qui, elle-même, est un document historique :

« Je pars pour Ypres, mon cher ami, et je regrette de ne pouvoir retourner chez vous. J'ai été assez malheureux pour vous manquer hier soir.

» Je ne regrette pas moins de n'avoir pu me mettre en rapport avec M. Deligne, qui, d'après son *Examen de la correspondance de Maximilien*, doit être un homme de grand mérite.

» J'ai fouillé ce vaste dépôt (des Archives départementales) avec l'aide de MM. Le Glay, pour y trouver quelque pièce des correspondances diplomatiques de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, surtout quelque pièce émanée d'eux-mêmes, enfin plus confidentielle qu'officielle ; je n'ai rien trouvé de ce genre. Je n'en suis pas étonné pour Philippe le Bon ; mais, pour Charles le Téméraire, j'aurais cru que ce prince très lettré, très absolu, avait souvent écrit, ou du moins dicté lui-même. Au reste, s'il se trouve quelque pièce de ce genre, et si l'on veut bien m'en donner connaissance, je reconnaitrai hautement mes obligations.

» Adieu, mon cher ami, croyez à mon vieil et inaltérable attachement. MICHELET.

» Deux choses m'intéresseraient surtout : les grands résultats financiers, les budgets du temps. M. Le Glay fils m'a promis de m'en donner les totaux, année par année, et, s'il se pouvait, les instructions diplomatiques un peu importantes. »

2. Deux vol. gr. in-8, à Paris, chez Jules Renouard et C^{ie}, rue de Tournon, 6.

des pièces originales qu'elle contient et d'en avoir extrait la substance pour la formuler dans une *table alphabétique des matières*, comprenant 50 pages à double colonne, nul peut-être ne contesterait à l'humble *employé* cité dans l'*avertissement*, page xi, le droit d'en rendre compte. Mais ce ne serait pas assez pour lui, chétif et ignoré, que l'on daignât reconnaître sa compétence, il faudrait encore que sa conscience craintive fût rassurée sur certain scrupule. Croira-t-on en effet qu'un disciple puisse se défendre de partialité envers le maître qui l'associe à ses nobles travaux ? Ne soupçonnera-t-on pas sa critique d'être plutôt un hommage inspiré par la reconnaissance qu'une franche appréciation dictée par un jugement indépendant ? Toutefois, il n'ignore pas que s'il est des hommes dont l'éloge ne saurait être suspect, n'importe d'où il vienne, le savant éditeur de la *Chronique de Balderic* est assurément de ce nombre. Enhardi par cette considération et sans doute espérant du lecteur une indulgence à laquelle l'a trop habitué son généreux mentor, il va tenter d'accomplir, sans autre *précaution oratoire*, la tâche qu'il s'est imposée.

Quand parurent, en 1712, les lettres de Louis XII et du cardinal d'Amboise, publiées par Jean Godefroy, le *Journal des Savants* (mars 1713) émit quelques doutes sur leur authenticité. De nos jours, où les sciences historiques ont fait un pas immense, où l'on a tiré de l'obscurité la plupart des dépôts d'archives, on ne s'aviserait pas de soupçonner la conscience du digne successeur de Jean Godefroy. Sans donc nous arrêter à cette difficulté maintenant résolue, nous nous attacherons à faire ressortir l'importance du travail entrepris par notre infatigable archiviste et mis au jour sous les auspices de la *Société de l'histoire de France*.

Une publication de ce genre n'est point susceptible d'une analyse continue, si je puis m'exprimer ainsi ; outre que ce faisant on ne pourrait guère sauver son lecteur de l'ennui, soit en coordonnant une foule de points de vue sur une même matière épars sous différentes dates, soit en raison de l'intérêt trop secondaire qu'offrent certains sujets subalternes, ce serait recomposer ce qui est déjà très bien fait dans l'ouvrage, le *sommaire* placé en tête de chaque lettre. Nous nous bornerons à citer de la *Correspondance* les traits les plus propres à dessiner le caractère des deux illustres personnages.

« A l'une des époques les plus agitées de notre histoire, dit

le savant éditeur, supposez un prince puissant, actif, laborieux, qui, régnant à la fois sur deux états éloignés l'un de l'autre, a confié à sa propre fille, femme de tête et de cœur, le gouvernement de la contrée qu'il n'habite pas. Établissez entre eux, au sujet des affaires publiques, un commerce épistolaire non interrompu, et vous aurez rencontré, avec des conditions très favorables à la vérité historique, une source de révélations importantes et variées. » Ce prince *puissant, actif, laborieux*, c'est celui qui, sans mériter peut-être les éloges emphatiques d'Olivier de la Marche (II, 418, 419), sut néanmoins recueillir avec gloire l'héritage de Charles le Téméraire, et, comme le remarque M. Le Glay (II, 419), fondre dans la maison d'Autriche les éléments de cette monarchie colossale sur laquelle, vingt ans après, le soleil ne se couchait plus. Cette femme *de tête et de cœur*, c'est la tante de Charles-Quint, celle-là même qui, après avoir souffert avec dignité l'outrage d'une répudiation, envisagé sans pâlir la tempête et la mort sur le vaisseau qui l'amenait à son nouveau fiancé, et subi la douloureuse épreuve d'un double veuvage et d'une maternité sans fruit, devait montrer dans l'administration de l'État où l'appelait la confiance paternelle, le même sang-froid et la même grandeur d'âme que dans les événements de sa vie privée ; celle-là même enfin à qui, deux siècles plus tard, Fontenelle¹ décernait la palme de l'héroïsme sur Caton d'Utique si vanté par les anciens. C'est ce courage invincible, joint à une intelligence profonde des affaires, qui fait de la fille de Maximilien une des figures saillantes de son époque.

Mais il est temps d'arriver au texte. Des 667 lettres contenues dans les deux volumes, cinq seulement sont rédigées en latin ; le reste des originaux est en français. « Les autographes de Maximilien, dit M. Le Glay, sont d'une bizarrerie frappante. Marguerite, élevée en France, n'avait aucune connaissance de l'allemand ; de sorte que son père, qui savait très peu et très mal le français, était pourtant obligé d'employer cette langue pour correspondre avec elle. Cela forme une espèce de jargon franco-germain assez grotesque, mais pourtant intelligible et même d'une singularité agréable par le tour naïvement original qu'il donne souvent à l'expression. » On en jugera.

1. *Œuvres diverses*. Dialogues des Morts.

Maximilien, qui aspirait avant tout à la réputation de grand capitaine ¹, ne dédaignait pas celle d'adroit et rusé politique, bien qu'il se piquât d'être toujours *léal* (I, 294). Témoin les Grisons qu'il parvint à *gaingner par belles parolles et autrement* (I, 136) et les prétentions trop exigeantes élevées par le duc de Lorraine lors d'un projet de mariage entre ce prince et l'une de ses petites-filles, lesquelles prétentions il réduisit à la raison, tant il avait su *pateliner la matère* (II, 205); témoin encore sa conduite envers Ferdinand le Catholique. Informé que ce monarque veut l'expulser de l'Italie et placer son fils naturel sur le trône de Naples, quel moyen plus sûr pour faire avorter ce plan que d'isoler les forces de l'entreprenant roi d'Aragon? On brouillera l'Angleterre avec lui; on fera en conséquence un cadeau à l'ambassadeur anglais, que l'empereur trouve à *ce bien entendu*, et Marguerite fera le reste (I, 355). N'est-ce pas lui qui, sur un bruit que le roi Henri VII est *allé de vie à trespas*, envoie sur-le-champ ses instructions à la gouvernante pour se concilier le nouveau roi et surprendre, pour ainsi dire, son amitié à l'aide de bons *personnages dénommez et ayant crédence*, sauf à *faire semblant de riens et deschirer* ces instructions, si des nouvelles officielles démentent les *on dit* de cour? (I, 135).

Toutefois, quelque adroite que fût la politique de Maximilien, elle était loin de valoir en précision celle de sa fille, et il semble en convenir lui-même, sinon explicitement, du moins par le fait (II, 89, 345). Le roi de Navarre, Jean d'Albret, demande la main d'Isabelle d'Autriche pour son fils aîné : « Nous l'avons remis, écrit l'empereur à Marguerite, à vous en parler et communiquer par-delà et désirons et vous requérons que après qu'aurez bien entendu cest affaire, vous nous vueillez advertir de ce que vous en semblera, ensemble de vostre avis sur ce » (I, 249). Une autre fois il la consulte pour répondre aux plaintes du roi de Danemark contre les habitants de Lubeck : « Tout ce que verrez que y pourrons faire, nous le ferons volontiers. » (I, 322).

Marguerite savait surtout saisir l'occasion. Il s'agit de traiter avantageusement avec Venise; elle a reçu de bonnes nouvelles

1. Les conseils qu'il adresse au roi d'Angleterre pour l'expédition d'Artois dénotent ses capacités en stratégie, I, 152; et l'empressement avec lequel il s'offre pour commander l'armée du même prince révèle assez son ardeur belliqueuse, II, 96.

sur les Suisses ; le vice-roi de Naples ne peut se passer du soutien de l'Empereur ; le roi de France doit s'occuper à repousser le roi d'Aragon qui est entré dans le Haut-Béarn, il ne saurait aider les Vénitiens ; c'est le moment de traiter avec ces *anciens et naturels ennemis* (II, 31, 32). Elle ne savait pas seulement faire tourner à son profit les circonstances présentes, elle savait encore préparer les événements de longue main et embrasser d'un seul coup d'œil les conséquences d'un acte important. Voyez-la se prononcer dans le parti qu'il faudrait prendre concernant le jeune duc de Milan qui, depuis douze ans, après la défaite de son père ¹ par Louis XII, vivait à la cour de Maximilien ou auprès de Marguerite. Il faut ou le renvoyer à Milan ou le retenir ; dans le premier cas, il sera l'allié de l'Empereur ; dans le second, on doit le garder de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper ni être enlevé par le pape ou le roi d'Aragon ou par les Vénitiens ou les Suisses ; car la délivrance advenant, on perdrait les frais de nourriture et l'affection du jeune prince. Elle penchait pour le premier parti, et peu après le fils de Ludovic-Marie Sforce était rétabli dans son duché de Milan (II, 109, 110).

La femme qui avait tenu avec le cardinal d'Amboise le colloque politique dont le résultat fut la fameuse ligue contre Venise, devait mieux que personne apprécier l'avantage des conférences sur tout autre mode de négociation diplomatique. Aussi conseillait-elle avec instances à son père de se rendre au vœu du roi d'Angleterre qui demandait une entrevue : « Vous ferez deux grans biens, assure-t-elle ; l'un, vos anemis en prandront plus gran crainte, l'autre, entre vous se pouront prandre beaucoup de bons avis et intéligençes, par ce que ne se peut faire sy bien par ambassadeurs. » (II, 32).

Un peu d'artifice et de duplicité ne répugnait pas trop à sa politique ; par exemple, elle ne voit pas d'inconvénient à ce que l'Empereur donne les *bonnes parolles* qu'il lui plaira aux ambassadeurs français ; mais « que par escrit ilz nen puyssent riens monstrer, car ilz en pourroient faire leur proffit à nostre dommage et deshonneur. » (II, 111). Des paroles se démentent ; un écrit fait foi. Du reste, à ses yeux, c'était bonne guerre ; nous

1. Ludovic-Marie Sforce, dit *le More*, fait prisonnier en 1500 par les Français, et mort en 1508 ou 1510 dans la forteresse de Loches.

verrons tout à l'heure quelle opinion on se faisait alors du caractère français.

L'Empereur donc, reconnaissant les qualités supérieures de la gouvernante, ne se faisait pas faute de les mettre à contribution (I, 348, 350, 489 ; II, 278). A elle à débrouiller les affaires les plus épineuses, à mener à bien les entreprises difficiles, à pourvoir à ce que les *droitz et haulteurs impérial* ne soient *amaindriz* (I, 161), à subvenir aux besoins de la guerre (I, 174 ; II, 39), à surveiller même les opérations militaires (I, 415). Les conférences tenues à Cambrai en 1508, les différends entre de puissants seigneurs remis à son arbitrage (I, 176, 341), la levée et l'entretien des gens de guerre dans les Pays-Bas, l'interminable expédition de Gueldre, la direction du siège de Venloo, etc., attestent et ses lumières et la fermeté de son administration, non moins que la confiance sans bornes que lui vouait son père. Combien de fois n'eut-elle pas à vaincre les répugnances des États las de voter des subsides ! Combien de fois n'eut-elle pas à disculper devant eux l'Empereur lui-même qu'ils accusaient sourdement de *cokiner et despendre leor argent pour riens* ! (I, 131).

Tous deux s'entendaient assez bien sur les intérêts généraux de l'État ; tous deux tenaient à leurs alliés, et ils n'eussent jamais reculé devant les conséquences d'une alliance offensive et défensive. Louis XII ne voulait pas que le roi de Navarre, Jean d'Albret, fût compris dans le traité qui se négociait à Cambrai ; aussitôt Maximilien d'écrire que *ce ne seroit son honneur le laisser derrière, veu la bonne amour et désir qu'il a de faire service à la maison d'Autriche*, et Marguerite de déclarer *résolument* au cardinal d'Amboise (sans doute dans une de ces séances orageuses où monsieur le légat et elle s'étaient *cuidié prendre au poil*)¹ qu'il fallait rompre les négociations et *laisser le tout plus tost que ledit roi de Navarre ne fût compris en ladite paix*. (I, 109).

La plus grande franchise semble avoir régné dans le commerce épistolaire qu'entretenaient le père et la fille au profit de leurs intérêts et de leurs affections, principalement de la part de Marguerite. Elle ne manquait jamais de dire à l'Empereur toute sa pensée, et celui-ci avait souvent le bon esprit d'accueillir ses averissements (I, 274, 460). « J'ay veu, dit-il, les artykles que m'avez

1. *Lettres de Louis XII*, I, 132.

présentement envoyés touchant la matère de Gueldre dont vous say bon gré de ce que sy ouvertement m'avez escript et singnifié desdites matères et y cognoes vostre bon et léal devoir. » (1, 279). D'ailleurs ces conseils étaient présentés avec mesure et du ton le plus respectueux ; et, bien que le devoir seul et non l'amour-propre ou l'entêtement les lui dictât, ce n'est pas sans protestation de dévouement et d'humilité qu'elle les hasarde. « Monseigneur, comme celle qui nuit et jour ne pance que de vous faire service, ne me saroie tenir de vous avertir de tout se que puis panser vous peult servir, vous supplie, Monseigneur, de prandre de bonne part et me pardonner, sy je me suis hanardie. » (1, 386).

Maximilien les a quelquefois repoussés, ces avis et ces remontrances. Peut-être aussi Marguerite, préoccupée de l'importance de la matière ou de l'imminence du danger, n'avait-elle pas pris garde alors de mesurer ses paroles. Quoi qu'il en soit, lorsque son père concluait des traités peu avantageux, elle ne recourait guère aux circonlocutions pour lui en faire des reproches, sauf à le supplier ensuite de l'excuser si elle lui avait écrit *ce que l'on en dit à la vérité* (1, 190). Elle réclamait depuis longtemps contre les agressions du comte de Furstemberg qui détenait à son préjudice plusieurs places en Bourgogne. On négocie un accommodement, et l'Empereur cède aux prétentions du comte qui *veult toutes choses à son appétit et hors de la raison* ; mais la gouvernante, qui en ressent un *gros crièvecueur*, déclare qu'elle *aymeroit mieulx perdre le tout que endurer ung tel honte et bâiller audit conte la carte blanche et consentir à ung tel appoinctement*. « Monseigneur, s'écrie-t-elle avec autant d'indignation que de hardiesse, j'en ay honte et dommaige ; mais vous participerés audit honte, veu que le mien est le vostre. » (11, 355, 356).

L'histoire n'a pas toujours approuvé la lenteur de Maximilien, et Marguerite paraît avoir pensé comme l'histoire, car nous lisons dans un autographe de l'Empereur : « Je receu vous mal gracioses lettres... certes vous devés penser, sy vous avez au cœur la matière de France, jé au ceur la matère de mon honneur en la guerr et perplexité dont je suys ; poer ma négligence vous n'arés domaige ou intéresse ; mès vous devés penser que yl est point possible que ung grand chateaw soet édifié sur ung jour. » (1, 392). Sa devise était : *gardez mesure*.

Ne croyez pas cependant que le fils d'Éléonore de Portugal n'ait rien hérité de l'ardeur méridionale. Les États répandent des bruits injurieux sur son compte ; indigné de leur mauvais vouloir et de leurs intentions coupables, « Je vous promés ma foy, dit-il à Marguerite, que je leor montrera, à l'aide de Dieu, bientost ausdits nos mutins, traiteurs, mentours, tel miroy et remède à l'encontra que il ne sarunt en ung an après sauver leor langes ne oraylles. Ma fille, pardonné moy que je escrive sy mal ; car je vous assure que suis de bon ceur corrussé et sera content de faere à l'encontra tout sela que yl ma coustera jusques à ma vie. » (I, 133). Brave jusqu'à la témérité, son courage était tel que sa fille, en le félicitant de ses exploits, le conjurait de ne plus exposer sa personne comme au siège de Téroüane (II, 239). N'est-ce pas lui qui avait conçu avec enthousiasme le projet d'une nouvelle croisade contre les infidèles ? (II, 339). N'est-ce pas lui qui unissait sa petite-fille Marie au fils du roi de Hongrie et de Bohême en répondant aux objections de Marguerite, qui n'approuvait pas cette alliance : « Aucuns pourroient dire que ledit roy de Hongrie n'est thésaurisant, dont n'avons merveilles ; car, comme prince de très noble cueur et bon catholique, soubstient continuellement la guerre contre les Turcs pour la foi crestienne, lesquellz pour luy estre voisins et confinans, le molestent journellement ; et ne feusist que si léalment il expose pour ce sa chevance, la chrestiennté auroit plus avant à souffrir desdits Turcs, et pourroit avoir plus d'argent ; mais en ce lieu luy demourera à perpétuité le trésor de gloire et honneur et la joye éternelle ? » (II, 338). Et si ce langage sent le *Massiniliano Pochi-danari*, n'est-il pas digne aussi de *Maximilien Cœur d'acier* ? ¹

Le dévouement et la résignation faisaient le fond du caractère de la gouvernante. Jamais elle ne s'est laissée abattre par l'adversité ; ferme et résolue, elle se disait : « J'ai cuidé le tout faire à bonne intention et avancement des affères ; s'il prent aultre chemin je ne sçay que en dire, fors qu'il fait à espérer que c'est tout pour bien. » (II, 121). Ces quelques mots résument admirablement sa philosophie ; avec la pureté de conscience et la foi en la Providence, elle marchait prête à tout événement. Nul sacrifice

1. Surnoms de Maximilien. Le premier lui a été donné par les Italiens, le second par Olivier de La Marche.

ne lui coûtait pour sauver l'honneur de son père, le sien et celui de son neveu l'archiduc Charles ; et si, pour garder intact ce même honneur, l'Empereur prenait la résolution de répandre son propre sang (I, 62), elle faisait plus peut-être en s'exposant aux humiliations que lui suscitaient trop souvent l'état délabré des finances et la nécessité de mendier sans cesse de nouvelles aides, ou en bravant les murmures des troupes qui, ailleurs encore qu'aux environs de Turnhout, *mangeaient le bon homme à faulte de paiement* (I, 392) et l'accusaient de retenir leur solde. Marguerite accusée d'avarice ! Elle qui, après avoir dépensé *tout son vaillant* (II, 219), voulait vendre ses bijoux pour subvenir à la détresse de son père, bien qu'elle se déclarât à la veille de faire *bancque rotte* ; elle enfin qui plus tard, en butte aux mêmes calomnies, devait les confondre par un mémoire des sacrifices qu'elle s'était imposés durant son administration ! (II, 439).

Comme tous les esprits supérieurs, Marguerite eut des envieux ; elle avait des ennemis à la cour de son père ; elle en avait jusqu'au sein de sa résidence, et des placards *tendans à commocion de peuple*, affichés secrètement pendant la nuit à la porte de l'église, à sa *dérision et contemnement*, la punissaient de sa persévérance à veiller aux intérêts du peuple confié à ses soins. Elle-même se croit quelquefois obligée de répondre aux soupçons qu'on tente de faire concevoir à l'Empereur sur ses intentions (II, 210). De là sans doute ces lettres mal gracieuses dont se plaint Maximilien. Ces espèces de querelles, qui forment de rares épisodes dans le cours de la *Correspondance*, ne laissent pourtant point de bien fâcheuses impressions. L'agresseur est si prompt à se repentir et l'accusé à pardonner ! La gouvernante reproche à son père de changer à son égard, de se défier d'elle : « Si vous me ferés ma variabilité cler devant moy (si vous me démontreriez mon changement) par vos lestres, réplique-t-il, vous trouverez mes esceuses, comme de ung misérable person par le monde, sy résonables que vous arès cause estre content de nous. » Puis il la gronde : comment a-t-elle pu l'accuser de se cacher d'elle ? ne lui témoigne-t-il pas souvent sa satisfaction de la manière dont elle dirige les affaires (I, 175 ; II, 87, 377), et, non content de la féliciter dans leurs relations épistolaires, ne se plait-il pas à la vanter ouvertement, *afin que tout le monde le sayche* ? (II, 87). « Mès, reprend-il, si vous continuerez toujours de nous escripre

mavez lestres sans réson, je croy bien que au derain vous me ferés changer propos ». Pour toute vengeance, il ajoute en post-scriptum : « Nous vous renvouuns vos dérèsonnables lettres et bruslés; et me escripvés souvent gracieusement, cumme je ai acustemé de le faere » (II, 205, 206, 207). Ailleurs deux mots seulement : « Nous sumus bien content de vostre excuse, combien que nous pourrions bien répliker » (II, 221). Ce trait charmant ne rappelle-t-il pas celui d'une des scènes les plus vraies du *Tartufe* où, après une querelle d'amour qui finit par un raccommodement, l'amant blessé ne peut, tout en pardonnant, s'empêcher de dire :

Ah ! ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ? ¹

Lui-même reconnaît sans détour ses propres torts : « Sy vous a fait aucun grief. . . . je vous récompenseré cy apres : certes je a esté sy fort travyllé des mavés nouvelles tousjours, que je ne savoe là où je a esté en la monde. Ce scet nostre seigneur qui vous doint ce que plus désirés et bon prospérité » (I, 123). Cette complication d'affaires, cet aveu qui, du reste, ne prouve pas trop en faveur de la présence d'esprit du bon monarque, ce touchant souhait qui clôt la lettre, fermeraient la bouche au plus déterminé querelleur.

Un point sur lequel on était toujours d'accord, c'était la nécessité et le plaisir d'obliger qui que ce fût en général et les *léaulx et féaulx serviteurs* en particulier. La *Correspondance* contient une foule de lettres qui témoignent de l'empressement qu'on mettait à rechercher les divers titres des sujets à la gratitude impériale. Un jour, pour fêter l'ambassadeur qui apporte de bonnes nouvelles, on va au devant de lui et on lui ménage l'agréable surprise d'une chasse à l'oiseau (II, 99). Un autre jour on accorde quelque bonne pension à une vieille dame d'honneur pour lui aider à *parachever honnorablement le résidu de ses jours* (II, 251) ; on dote une jeune fille *affin qu'elle puisse tant mieux trouver quelque bon mariage* (I, 56), ou bien encore on *baille quelque gracieuseté comptant aux archers de la garde du prince Charles, en raison des peines et travaux qu'ils ont eue* (II, 10).

1. Acte II, scène 4.

Pour les serviteurs devenus *anciens et débiles*, il est des offices réservés (I, 200) ; on leur donne *quelque peu plus de repos et de despence* (II, 251), comme *guerdon des bons services faitz par le passé, esquelz l'on doit avoir regard* (II, 113) ; et pour ceux dont l'âge et la santé permettent que l'on compte sur leur zèle, on prend à cœur de les contenter *tellement qu'ilz puissent tousjours persévérer de bien en mieulx* (II, 280). Les coupables aussi ont droit à la sollicitude de l'Empereur (I, 53) ; on saisit le moindre prétexte pour légitimer l'adoucissement de leurs peines, et l'on modère une amende en l'honneur du *bon vendredi* ¹. En un mot, c'est entre le père et la fille un échange continuuel de services qu'ils se rendent journellement ; puis, après avoir sollicité l'un de l'autre ces faveurs, ils s'adressent de mutuels remerciements. Il n'est pas rare de voir s'établir entre eux une espèce de lutte au sujet des grâces à répandre. Est-ce de leur part preuve d'inépuisable bonté ou de jalousie de pouvoir ? nous n'oserions prononcer sur un point si délicat. Toujours est-il que la gouvernante prétendait conférer les bénéfices sans l'aveu de l'Empereur, mais que celui-ci voulait que son sceau fût apposé à l'acte de collation. « Car i me semble, dit-il, veu que je suis mainbour (tuteur) et grand père de nos enfans ², que je retieng quelque chose avecq vous pour vous gouverner et pour nostre réputation et le vostre par le conséquent » (I, 122).

Après les propositions et les conclusions de trêves ou de traités de paix, les négociations de mariage tiennent une grande place dans le recueil de M. Le Glay. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle le mot... *tu, felix Austria, nube*... et si l'on songe en outre aux six enfants que la mort de Philippe le Beau, roi de Castille, avait laissés sous la tutelle de leur aïeul paternel. Dans cette foule de projets rompus, repris, abandonnés de nouveau ou sanctionnés, on voit avec plaisir que les intérêts de la politique ne présidaient pas seuls au choix des alliances. L'empereur s'efface pour céder au tuteur et ne pas exiger d'une innocente pupille le sacrifice de ses affections au profit de l'ambition, tandis que la gouvernante sonde les intentions de ses nièces, comme ferait une tendre mère (II, 319). Si Maximilien se trompa sur le compte du

1. II, 108. Le vendredi saint.

2. Les enfants de Philippe le Beau, roi de Castille.

roi de Danemark ¹, c'est que le fiancé de l'infortunée Isabelle d'Autriche n'avait pas encore mérité son odieux surnom ². Quelques années auparavant, quand cette même princesse était destinée au duc de Gueldre, le mariage avait été ajourné jusqu'à ce qu'elle fût *en eage compétant* (I, 281).

Le bon Empereur ne voulait marier Éléonore d'Autriche qu'à un roi de France ou d'Angleterre ou de Pologne, et il attendait le décès d'une des reines de ces trois royaumes. Informé que le roi de Pologne, récemment veuf, se dispose à solliciter la main d'une de ses petites-filles, il ne veut prendre aucun parti décisif, bien que ce projet lui sourie, sans avoir préalablement consulté Marguerite et la jeune Éléonore. La lettre qu'il écrivit à cette occasion est un des monuments les plus gracieux de la candeur et de la bonhomie de son caractère (II, 300, 301). D'abord, pour prévenir en faveur du roi de Pologne, il en fait le portrait le plus séduisant; or, Sigismond I^{er} était, au rapport de M. Le Glay, un prince accompli; Maximilien, tout en servant son opinion, était donc de bonne foi dans ses éloges : « Le roy de Polan, dit-il, est ung bell personnage en pu grasselet; toutesfois ly ne sera jamés plus grass (trop d'embonpoint serait un défaut); ung visaige et cors blans, et les mains fort blans, le grandeur du seigneur de Berges passé vingt ans, ung visage plus beau que de monsieur de Berges; car sa visage est clair et fort honeste, représentant ung roy entre tous ses serviteurs ». Il y a de l'adresse à comparer Sigismond à un seigneur connu d'Éléonore; le portrait en devient plus frappant; et puis quelle dignité dans le dernier coup de pinceau! c'est le trait de Virgile

. gradiens... supereminet omnes ³.

Après la description des qualités physiques dont s'enquièrent volontiers les femmes, viennent les qualités morales : « Il tient grand traen (maison somptueuse flatte les goûts d'une jeune fille); amé fort de ses subgès et de tous soes qu'il ly hantent dont je fus aussy ung et tous de ma meson. Il est, cumme yl m'a dit de sa bouche, qui est belle et ruge, de l'eage de quarante six

1. Christiern II, II, 335.

2. *Le Néron du Nord*.

3. *Æneid*. lib. I, 505.

ans ou XLVII, en pu les cheveux gris desja ». On ne déguise rien, c'est le moyen de faire croire aux beaux attributs qu'on prête au prince; d'ailleurs cette bouche *belle et ruge* ne demande-t-elle pas grâce pour la disproportion d'âge et pour la malencontreuse couleur des cheveux, outre que l'aveu dénote une louable franchise? Poursuivons : « Son royaume est de II^e lius d'Almaingne, grand, toute bellicose, qui peult faere cent mille combatans, et toutefois son réame point ancor vort peupolé. Yl n'a point tailles ordinaire, mès de grand obédience son peuple, et grand noblesse (la cour sera brillante et partant offrira un beau séjour); et sont fort honnestes et aiment les Almans (la nouvelle reine n'a donc pas à redouter l'antipathie de ses nouveaux sujets) et vestu comme les Almans (elle ne changera, pour ainsi dire, pas de pays) heyent les Ungeroes qu'est le plus mavés et dépiteulx pople de monde (mêmes goûts et même antipathie, quoi de mieux?). Le roy et tous de son principaulx de la court seunt parler almant et latin avec leor naturel langaige qui tent sur l'esclavon ». Éléonore n'aura pas l'embarras d'apprendre un nouvel idiome. Ce n'est pas tout : « Ly seol est le causa que le fylle héritière d'Ungarie fut marié en nostre maeson d'Osterice ». Pour une sœur affectionnée à son frère (car c'est de l'union de l'archiduc d'Autriche, Ferdinand, avec Anne de Hongrie ¹ qu'il est ici question), il y aura de la gratitude à consentir au mariage proposé; Éléonore ne saurait être indifférente envers celui qui a contribué au bonheur et à la prospérité de sa maison. Tout ce qui peut émouvoir le cœur d'une jeune princesse et faire vibrer les cordes de son âme, est accumulé avec bonheur dans cette charmante lettre. Il serait curieux de savoir comment Éléonore répondit à tant de séductions; malheureusement la minute dans laquelle Marguerite rapporte les particularités de son entrevue avec sa nièce, est lacérée à l'endroit où la bonne tante assure qu'*après plusieurs devises* durant lesquelles la jeune fille l'avait *ouy, hécouté de bonne sorte et bien dousement avecq ung peu de crainte, elle n'a pu tirer d'elle autres parolles que....* (II, 319);

1. M. Le Glay, II, 414, pense, d'après une lettre du 23 janvier 1519, que l'alliance ou du moins les fiançailles de Ferdinand avec Anne de Hongrie avaient été conclues avant le 5 mai 1521, époque où ce mariage fut confirmé et consommé. La fin de l'autographe que nous venons d'analyser prouve en effet que la date de ces fiançailles remonte à l'année 1515, sinon au delà.

sans doute un refus bien timidement exprimé et peut-être des larmes ; car Sigismond épousa la fille de Jean Sforce, duc de Milan.

Pour Marguerite, il n'est fait qu'une seule fois mention de son alliance avec Henri VII. Il est probable que le caractère impérieux du roi d'Angleterre fut plutôt un obstacle à l'accomplissement de ce mariage que la résolution prise par elle de ne plus tenter les chances d'une nouvelle union¹. Elle redoutait un maître dans l'époux qu'on lui proposait ; et trop fière pour *être sa prisonnière*, elle avait trop la conscience de ce qu'elle pouvait pour souffrir d'*être mis errier de la monde comme ung person perdu et oblié*², sort qu'il lui était permis de craindre attendu qu'Henri VII était *ung homme de son propre teste* (I, 11). Quant à Maximilien, sur un bruit qui courait touchant ses vues de mariage, d'un côté il déclare que, loin d'y penser désormais, il veut devenir pape et saint (II, 38), et de l'autre que, *pour morir* il ne se mariera pour *nuls deniers ne pour nul beauté* (II, 379). Il savait à quels regrets l'avait condamné la mort de la belle Marie de Bourgogne (II, 390) et quels tracas lui avait suscités le mariage d'argent contracté avec la fille du duc de Milan³.

Notre analyse offrirait une lacune inexcusable, si elle ne signalait quelques traits de la vie privée de nos deux illustres personnages. C'est surtout dans les relations purement familières qu'apparaît tout ce qu'il y a de simplicité dans leur caractère. On se ferait une fausse idée de celui de la gouvernante, si on se la représentait dogmatisant ou régentant ses conseillers et se donnant l'air d'un *homme en jupon*⁴. Rien de doctoral dans les discussions de celle qui désirait être *plus sage* pour donner de bons avis (I, 410) ; rien de cavalier dans les manières de celle qui faisait remarquer à son père que, malgré son dévouement pour lui, *ce n'est le cas de femme vefve de troter et aller visiter armées* (II, 203). On est étonné et charmé de retrouver cette modestie dans la femme dont les actes publics révèlent une supériorité de vues dont l'homme seul paraîtrait capable. Cette fille d'empereur qui, après avoir présidé son conseil, s'enferme dans

1. *Lettres de Louis XII*, I, 64.

2. Expressions de Maximilien.

3. Blanche-Marie, II, 399.

4. Louis XVIII disait de Mme de Staël : *C'est un Châteaubriand en jupon*.

son *intérieur* pour s'enquérir des affaires du ménage, pour régler son domestique, dresser de sa propre main l'inventaire de ses belles et riches serviettes (II, 487), travailler aux chemises qu'elle destine à son auguste père (II, 380) ou inviter la comtesse de Hornes à expédier ses confitures au chef suprême de l'État, cette fille d'empereur, disons-nous, semble descendre alors de son piédestal et nous dire : vous m'admirez ; aimez-moi maintenant. Et ce pasteur des hommes, comme parle l'Écriture, n'est-ce pas quelquefois un patriarche ? Ne croyez pas qu'il ne rêve que gloire militaire ou agrandissement de pouvoir ; il pense *jour et nuit aux affaires de ses hérytiers* (II, 345). Un jour il se dispose à faire administrer à ses très chers et très amez enfans le saint sacrement de Confirmation (I, 91) ; un autre jour il s'occupe d'un règlement pour le service de leur maison (I, 321). Parfois il prend la palette pour peindre l'image d'une future sainte (II, 380) ; parfois il visite ses *garen de chasses et volerie*, non sans regretter que sa fille ne puisse voir son *beau pays plain de toutes joujosité* (I, 285), non sans se promettre aussi de la dédommager en se rendant au souper qu'elle lui propose (II, 14). Il aime éperdument la chasse, mais pour l'honneur ; et s'il prend un cerf, il l'envoie à Malines pour festoyer ses petites-filles (II, 13). Marguerite lui a fait cadeau d'un agneau ; il l'en remercie d'aussi bon cœur que de la sagesse de son administration (II, 193). Cela est simple, naïf, mais vrai principalement ; rien de ce qui se rattache à ses enfans n'est indifférent aux yeux d'un père. Il écrit en faveur d'un cuisinier (I, 59) comme il ferait d'un serviteur haut placé, voire peut-être d'un ambassadeur ; ou il mande, avec autant d'empressement que s'il était question d'une affaire bien importante, de mener ses pupilles à Bruxelles afin de *veoir le parck et y prandre leurs ébais par deux ou trois jours* (II, 13) et de ne pas oublier que le temps des vacances approche pour le prince Charles ; qu'il conviendra « à Pasques, quant les tans sera douls, de ly'anvoyé à Anvers et à Louvaen prendre aer et passer tans, pour estre travillé à cheval pour sa sainté et forteresse. » (II, 242).

Marguerite ne veillait pas avec moins de tendresse sur les enfans de son frère bien-aimé (II, 430). « La Correspondance, dit M. Le Glay, nous révèle à cet égard une quantité de détails de l'intérêt le plus doux. Tantôt ce sont des encouragements à

donner au bon Louis Vacca leur maître d'école, qui les instruit *és bonnes lettres et bonnes mœurs* ; tantôt c'est une maladie du jeune Charles qui a trop dansé aux noces de sa sœur la reine de Danemarck ; une autre fois c'est la variole qui attaque d'abord une des petites princesses, puis l'autre, puis la troisième. L'alarme est au palais : on écrit ses inquiétudes, et ensuite on mande la guérison avec non moins d'empressement. Quand l'archiduc a eu le malheur de tuer un homme en tirant à l'arbalète, le lundi de la Pentecôte, on se hâte d'en informer l'Empereur pour prévenir toute mauvaise explication ¹. Les progrès des enfants sont notés, et Maximilien, en apprenant que son petit-fils se montre déjà intrépide chasseur, tressaille de joie et répond que, s'il en était autrement, il le tiendrait pour bâtard. Les enfants eux-mêmes écrivent de temps à autre à leur *tante et bonne mère*, et toujours c'est pour lui recommander quelque serviteur dans le besoin » (II, 438, 439).

Citons une preuve de la bienveillance mutuelle qu'on inspirait aux augustes orphelins. L'Empereur désire que l'archiduc Charles, l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne, écrive aussi bien à son frère puîné, Ferdinand d'Autriche, qu'à son aïeul maternel, et, de peur qu'on ne l'oublie, il recommande de *bailler audit Ferdinand le titre d'archiduc d'Autriche, car son plaisir est tel* (II, 79). Quel soin touchant ! quelle délicatesse ! on ne veut pas que le futur roi de Castille prenne des airs de supériorité avec son frère, de crainte que celui-ci n'en conçoive de la jalousie. D'ailleurs, le roi d'Aragon qui faisait élever Ferdinand auprès de lui, aurait lieu de se fâcher d'une distinction injurieuse pour son pupille et par là pour lui-même.

Ces délicates prévenances, Maximilien les montrait même dans ses relations avec les ambassadeurs étrangers ; ce qui ne contribuait pas peu à ajouter du charme et du prix aux cadeaux qu'il leur faisait pour *entretenir tousjours l'amitié* (II, 169). Nul ne donnait et ne recevait avec plus de grâce. Il avait promis aux envoyés de l'Angleterre quelques *testons* provenant de ses mines et de la valeur de 900 et quelques ducats ; le présent est magni-

1. On n'oublie pas de mentionner, comme circonstance atténuante, que la victime est *ung homme de mestier, yorogne et mal conditionné* (II, 155).

fique, mais ce n'est pas pour *la valeur ne gratuité, ains pour la singularité d'icelles pièces* qu'il veut tenir sa promesse ; et puis Marguerite, qu'il charge d'expédier le don, emploiera des formes, *en faisant aux ambassadeurs l'excuse dudit envoy comme elle sçaura bien adviser* (II, 367) ; en amabilité comme en politique, la gouvernante des Pays-Bas était l'*alter ego* de son père. Ici l'Empereur s'en tient à la pure politesse ; il ne se permettra quelque agréable plaisanterie que dans ses remerciements à sa fille. Écoutez-le (II, 380) : « Ma bonne fyllé, j'ay resceu... les belles chemises et huves, lesquelles avés aydé de les faere de vostre main, dont sumus fort jœuieux, principalement des ce que je trouve en sela que vous vous soussés du corps de nostre person, mesmement que quant ceste anné nous pourterons nostre couraige, lequel est rude et pésante, que adunques nostre pooir du corps sera réconforté à l'encontre du bon senteur et dusceur de telle belle thoele, lesquels usunt les angels en paradis pour leur abillement. » Maximilien, qui n'est pas homme à se laisser surpasser en gracieusetés, ne se horne pas aux compliments ; et comme il sait que l'empressement à répondre entre pour beaucoup dans l'expression de la reconnaissance, il *fera bien tost bonne dilligence pour remercier l'excellente princesse de ung image d'un futur sainte, aussy fabriké de sa main*. Avouons que si l'on peut contester à Maximilien son talent de peintre, on doit lui accorder d'entendre aussi bien que Cicéron la théorie des présents.

Il faut cependant renoncer au plaisir de citer, moins dans la crainte de voir bientôt s'épuiser la matière sous notre plume, que pour ne pas abuser de l'indulgente attention du lecteur. Mais nous regretterions de fermer le livre avant de jeter un dernier coup d'œil sur les renseignements sans nombre dont il fourmille. Parmi les plus curieux se range l'opinion générale émise de temps à autre sur le caractère de telle ou telle nation, de tel ou tel prince régnant, opinion d'autant plus franche qu'elle se glissait dans des lettres dont une main fidèle et discrète rompait seule le cachet. Qu'il nous soit donc permis de reculer quelque peu les bornes de cet article.

Les Suisses étaient aux yeux de la gouvernante les plus formidables auxiliaires qu'on pût trouver. « Quant aux suyches, dit-elle, il me semble que ferés merveillieusement bien de mectre paine

à les gaignier ; car le cousté duquel ilz seront sera toujours le plus fort, et par ce moien l'an pourra avoir beaucoup plus tot la raison des communs ennemys (II, 217) ». Maximilien comptait sur ses ruses et sur leur vénalité pour se les attacher : « Nous espérons aussi practiquer les suyches que sans cause ilz retourneront, veu qu'ilz ont desja assez maingé des ducatz du pape, et qu'ilz ont grant fain de maingier des escus de France. Et sommes leur cusenier qui leur apreste lesdits escus en si bon ordre qu'ilz les maingeront volentiers ; car vous povez penser que lesdits suyches sont commenaultez qui ne tiennent foy ne léaultez ». Ce qui suit donnera une idée de la terreur qu'inspiraient leurs armes. On affirme qu'ils veulent pénétrer en Bourgogne ; des instructions formelles sont envoyées sur-le-champ au maréchal de Vergy : « S'il congnoist ou entend que lesdits suyches vueille faire le dessusdit voiaige, faire retirer tous les biens et bestials des subjectz dudit conté et fortes villes et chasteaux d'icellui conté ; car ilz ne seroient pas puissant de empeschier le passage desdits suyches ». Ces ordres sont encore insuffisants ; Marguerite doit à son tour en écrire au même seigneur : « et sommes encoires d'opinion, poursuit l'Empereur, que escripvez à nostredit cousin et à vos conseilliers oudit conté que, ou cas que lesdits suyches vueillent passer par ledit conté, ilz y pourveoient tellement que iceulx subjectz ne puissent estre d'eulx guères adommaigez et se conduysent oudit affaire qu'ilz ne tombent en différéndt avec lesdits suyches ; car ce sont très maulvais villains qui ne serchent que querelles » (I, 477).

Parmi les peuples qui ne *tiennent foy ne léaultez*, Maximilien compte spécialement les Français (II, 319) ; aussi quand sa fille fait entendre qu'il lui cache des secrets, qu'il lui écrit *souventes fois lestres contraires de son opinion*, il ne trouve rien de mieux pour faire ressortir l'étrangeté et l'énormité de cette inculpation que de s'écrier : « Je croy que vous me tenés pour un François qu'il faemes ount (ont reputation) le bruit par le monde, qui changunt volentiers leur propos » (II, 205). Marguerite n'avait pas meilleure opinion de nos aïeux et peut-être, comme son père, priait-elle le *Créateur* afin qu'il pût *pour son honneur donner ung lurde baste aux Franzoes par myll leor traïson* (I, 42). On a fait de cette princesse une autre Junon, et on lui a prêté une haine implacable contre la France,

. manet altâ mente repostum ¹,

à cause de l'outrage qu'elle reçut à la cour de Charles VIII. Nous ne rappelons ici cette accusation banale répétée par les historiens que pour avertir le lecteur que M. Le Glay a justifié Marguerite d'un soupçon si indigne de son beau caractère (II, 464, 465).

Après les Vénitiens, dont la puissance portait ombrage à plus d'un souverain et que l'Empereur regardait comme ses *naturels ennemis*, il est peu question des autres peuples de l'Europe. Marguerite trouve que les Anglais lui ont prêté bonne assistance au siège de Venloo (I, 426), et Maximilien que les Danois et les Hongrois sont *de grosse ou rude nature* (II, 337); de plus ces derniers *sont assez muables* (II, 338). Enfin si l'on peut induire du jugement des secrétaires ou des ambassadeurs celui de leurs maîtres, nous ferons remarquer que Paul de Laude, secrétaire de l'ambassadeur d'Allemagne auprès de Louis XII, désigne en termes de convention les Français par le mot injurieux *Timet* et les Anglais par l'épithète honorable *Fortes* (II, 12).

Quant aux têtes couronnées de l'époque, nous avons vu plus haut ce que Maximilien pensait de Ladislas VII, de Sigismond I^{er}, de Henri VII et de Jean d'Albret. Le même préjugé qui pesait sur nos pères suspecte parfois les intentions du sage Louis XII (I, 299; II, 306), et, bien qu'on regarde Ferdinand le Catholique comme un allié assez fidèle (I, 43, 410; II, 20, 137, 247), on se précautionne contre les tortuosités de sa politique (I, 190). Maximilien, qui avait eu à se plaindre des *machination et pratikes de la sainte mère de église* (I, 338), ne parlait pas toujours bien du pape, et il lui reprochait de *grans piéchiés et abusions* (I, 294). Il ne traitait pas sans une certaine appréhension avec Henri VIII dont le père l'*avoit deux fois lurdement trompé* (I, 338). Marguerite se montrait plus confiante à l'égard du roi d'Angleterre, ou plutôt appréciant de quel poids était dans l'équilibre européen l'alliance de celui qui prenait pour devise : *Qui je défends est maître*, elle cherchait à se concilier l'amitié du prince dont on pouvait emprunter au besoin des hommes et de l'argent (II, 254). « Vous sçavés, écrit-elle à son père, que c'est le prince de la chrestienté qui mieulx la peult aydier et assister » (II, 18).

Grâce encore pour une dernière citation.

1. Virg., *Æneïd.*, lib. 21.

Une des particularités les plus bizarres de la vie de Maximilien est le projet qu'il conçut, de lui-même ou à l'instigation de Ferdinand le Catholique (II, 407), de se faire élire pape et de succéder à Jules II dont une grave maladie présageait la fin prochaine. Ce dessein entra si spontanément dans son esprit ou il fut le fruit d'une préméditation si secrète que c'est au moment où Marguerite vient l'entretenir de ses vues de mariage (avec Marie d'Angleterre sans doute), qu'il lui répond avoir *mys plus avant sa délibération* et que, loin de songer à négocier une alliance matrimoniale, il envoie à Rome pour solliciter du pape la coadjutorerie et préparer le succès de sa candidature au souverain pontificat. L'autographe (II, 38, 39) qui constate cet événement est un des plus singuliers qui soient sortis de la plume du bon empereur ; on nous pardonnera de le reproduire ici presque en entier :

Et envoyons demain Monsieur de Gurce, évesque, à Rom devers le pape pour trouver fachon que nous puyssons accorder avec ly de nous prendre pour ung coadjuteur, affin que après sa mort pouruns estre assuré de avoer le papat et devenir prester et après estre saint, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me adorer dont je me trouveré bien gloryoes.

Je envoie sur ce ung poste devers le roy d'Aragon pour ly prier quy nous vuelle ayder pour à ce parveni dont yl est aussy content, moynant que je resingne l'empir à nostre commun flys Charl. De sela aussi je me suys contenté.

Le peupl et gentilhomes de Rom ount faet ung alliance contre les Franchois et Espaingnos ; et sunt XX^m combatans et nous ount mandé que yl voelunt estre pour nous pour faere ung papa à ma poste et du l'empire d'Almaingne et ne veulunt avoer ne François, Aregonoes, ne mains null Vénécien.

Je commence aussy praticker les cardinaulx, dont II^e ou III^e myll ducas me ferunt un grand service, aveque la partialité qui est déjà entre eos.

Le roy d'Aragon a mandé à son ambaxadeur que yl veult commander aux cardinaulx Espaingnos que yl veulent favoryser le papat à nous.

Je vous prie, tenés ceste matière empu secret ; ossi bien en brief jours je creins que yl fault que tout le monde le sache ; car bien mal esti possible de pratiker unk tel sy grand matière secrètement, pour laquelle yl fault avoer de tant de gens et de argent succurs et practike ; et adiu, faet de la main de vostre bon père : MAXI : futur pape ¹.

1. On lit dans une des notes marginales consignées sur une copie de cet autographe et que Jean Godefroy n'a pas reproduites dans son édition des *Lettres de Louis XII* : « Cette manière de signer fait douter de la sagesse de l'empereur. » Le même anno-

Le XVIII^e jour de septembre.

P. S. Le papa a ancor les vyevers dubls (fièvres doubles) et ne peult longuement fyvre.

Ce post-scriptum eût fait sourire Molière. Toutefois le côté plaisant et de cette résolution et de la lettre qui la consacre ne doit faire douter ni du sérieux ni de l'état normal de l'Empereur ¹. Maximilien, dont la physionomie, au rapport de M. Le Glay (II, 415), avait quelque chose d'allemand et de portugais, révélait dans son style comme dans ses actions l'influence de cette double origine. Son caractère à la fois simple, naïf et passionné, lui faisait envisager les choses avec bonhomie et enthousiasme. Du reste, ce projet paraît trop bien arrêté dans sa tête pour qu'on puisse le considérer comme un trait de plaisanterie ou de folie. Ses batteries sont dressées avec trop d'habileté, il compte trop sur ces vingt mille combattants, sur la rivalité et la vénalité de ces cardinaux-électeurs, sur l'appui du roi d'Aragon et sur l'agonie d'un pape moribond, pour faire croire qu'un plan si adroitement tracé ne soit que l'effet d'une gaité outrée ou d'une imagination en délire. M. Le Glay cite un fragment de lettre qui tend à prouver que Maximilien voyait dans la papauté une fonction inhérente à la dignité impériale (II, 37, 38) et que ses prétentions à la tiare avaient pour but l'association de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle, but qu'à son exemple Charles-Quint et Philippe II auraient aussi poursuivi plus tard. Mais comment concilier ces vues de l'Empereur avec la promesse qu'il fait de résigner le pouvoir impérial en faveur de l'archiduc Charles ? Cette concession n'est-elle qu'une feinte à l'effet de ménager l'influence des cardinaux espagnols à qui Ferdinand le Catholique doit donner le mot d'ordre lors de l'élection, bien résolu qu'est le rusé candidat de ne point s'y conformer, une fois qu'il sera en possession de sa double puissance ? Et alors comment accorder ce manque de bonne foi avec l'intention de *devenir prester et après estre*

tateur s'exprime ainsi à l'occasion du secret recommandé à Marguerite sur ce projet : « L'empereur Maximilien I^{er} estoit persuadé que sa fille estoit fort indiscrete et il ne luy confloit ses affaires secrètes qu'avec peine. » Mais si la gouvernante avait réellement ce défaut, qui forçait Maximilien à être assez imprudent pour lui communiquer de pareils desseins ? D'ailleurs, la discrétion avec laquelle se tinrent les conférences de Cambrai en 1508 comme en 1529 (II, 452) prouve l'injustice de cette inculpation.

1. Voyez la note ci-dessus.

saint ? Espérait-il acheter aussi la canonisation ? mais la canonisation ne s'acheta jamais comme l'élection à la papauté.

Nous croyons avoir démontré que le recueil livré à l'impression par M. Le Glay est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Europe au commencement du XVI^e siècle. Les douze années qu'il embrasse (1507-1519) ont été fécondes en événements importants et en personnages célèbres. Ces luttes, nées du choc des intérêts, de circonstances fortuites ou des caractères nationaux, on les voit se dessiner nettement avec leurs divers incidents dans la précieuse collection qu'ont fournie les archives du département du Nord ; et ces noms consacrés par la renommée, on les suit avec curiosité au milieu des événements, ces énigmes du temps dont ils nous donnent bien souvent le mot. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que tout, dans ces *analectes*, n'est pas d'un égal intérêt ; M. Le Glay, moins que personne, s'est fait illusion sur cette partie de son travail. Nous pourrions, pour légitimer l'admission de documents aussi peu significatifs que des collations de bénéfices ou d'offices subalternes, par exemple, nous contenter de dire avec Dacier : « La conscience de l'érudit s'étend aux moindres détails ; et il n'y a pas plus en histoire qu'en physique de faits véritablement indifférents et de vérités sans conséquence ¹, » mais nous préférons citer le judicieux éditeur lui-même : « Destinés à fournir, dit-il, des matériaux, non seulement à l'histoire politique des empires, mais aussi à la statistique, à la chronologie, à l'histoire particulière des provinces, des communes, des familles, ils doivent (ces documents), si on ose le dire, fourmillier d'indications ². » L'avocat et le juge ne se sont jamais plaints de l'abondance des renseignements qui pouvaient éclairer leurs plaidoyers ou leurs arrêts ; or, on l'a dit depuis bien longtemps, l'histoire est le tribunal des peuples et des rois ; quand donc l'historien accuse ou défend, doit-il se borner à compulser le dossier des pièces déjà connues ou d'un intérêt majeur ? Des circonstances fort minimes en apparence ne suffisent-elles pas quelquefois pour contrôler les assertions les plus importantes et les plus accréditées ? Hommage donc soit rendu

1. Éloge de D. Brial (*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, ix, 190).

2. I, *Avertissement*, xi.

à la conscience du savant éditeur ; en faisant entrer dans son recueil tout ce qui, malgré une valeur équivoque au premier coup d'œil, est susceptible d'apporter des éclaircissements dans le grand procès qu'au nom de la vérité l'histoire instruit sur le compte des nations et de leurs chefs, il s'est imposé une bien rude tâche, celle de faciliter l'intelligence d'un texte d'autant plus obscur qu'il signale souvent des faits ou des noms que l'on chercherait en vain dans les annales de l'érudition. Ainsi, outre les originaux de la *Correspondance*, M. Le Glay a dû consulter une foule d'autres pièces contemporaines pour en extraire de rares mais précieuses notions.

Ce n'était pas assez de nous déblayer le chemin qui conduit à la vérité historique ; après nous avoir initié aux plus secrètes pensées de ces deux personnages hors de ligne, il fallait nous instruire des événements qui ont précédé et suivi les épisodes relatés dans leur correspondance, nous donner, en un mot, leur biographie, afin que les faits et les idées se servissent mutuellement de commentaire. Ici nouvel écueil à éviter ; loin d'y avoir disette, il y avait surabondance de documents ; mais M. Le Glay devait atteindre un autre genre de mérite. Le choix, entre tant de matériaux, n'offrait pas moins d'embarras que l'aride recherche de détails enfouis dans des archives inexplorées. Citer les faits généraux purement et simplement, c'était reproduire ce que l'on sait même au collège ; s'en tenir à une analyse chronologique, c'était peut-être déjà mieux, car les historiens de Maximilien ont plus d'une fois fourni à M. Le Glay l'occasion de relèver leurs erreurs ; tracer à grands traits les principales époques de la vie des deux héros, mettre en saillie les détails ignorés ou relégués dans les livres connus des seuls bibliophiles, ne rien omettre de ce qui pouvait faire ressortir les moindres nuances de deux caractères si ressemblants d'un côté, si divers de l'autre, et déduire de tout des considérations générales, c'était le seul parti qui restât à un homme de science et de goût ; c'est aussi celui qu'a pris l'auteur des *Notices* sur Maximilien et sur Marguerite. On lira avec intérêt les vicissitudes de la fortune du père et de la fille, et l'on ne sera pas fâché de connaître le fatal accident ¹ qui mit fin aux

1. On chercherait vainement le récit circonstancié de la mort de Marguerite dans les écrits des historiens du XVI^e siècle et dans les biographies modernes.

jours de celle dont la devise était : *Fortune infortune fort une* ¹. Puis, quand on aura connu de cette princesse et les malheurs et les pensées, on s'enquerra peut-être de ce que sont devenues les choses qui furent à son usage, comme on va visiter le cabinet de l'illustre écrivain dont les ouvrages nous ont charmés. On se demandera peut-être quel ordre régnait dans l'intérieur de celle qui réglait si bien les affaires des peuples commis à sa sollicitude. Et alors si ces précieux restes existent encore, si du moins à leur défaut un inventaire les dénombre à notre imagination, on rendra grâces à l'homme dont la patiente investigation aura découvert cette nouvelle source de connaissances. Eh bien ! cette trouvaille est faite ; et sous le modeste titre de *Notes additionnelles*, M. Le Glay s'est constitué le *cicerone* des objets d'art et de curiosité possédés jadis par son héroïne. Il nous introduit d'abord dans la bibliothèque des manuscrits. Ce qui frappe avant tout, c'est le soin apporté à la reliure des volumes recouverts de velours *cramoisy*, *vert*, *bleu*, *noir* ou de *drap d'or frisé* ; approchez, vous en verrez avec ou sans *intitulace*, avec ou sans *fermaulx et clox dorez* ; ouvrez-les, la plupart sont *hystoriés* et *illuminés*. Mais ne vous attendez pas à ce que ces richesses bibliographiques soient disposées selon l'ordre chronologique, encore moins selon l'ordre logique des matières ; l'œil seul est satisfait. A côté de la *première*, de la *seconde* et de la *tierce décade de Titus-Livius*, viennent se placer les deux livres qui *traictent de Lancelot du Lac*, flanqués de la *Forteresse de la Foy*, voisine elle-même de la *Décrétalle*, attendu que ces manuscrits sont vêtus de velours *cramoisy* (II, 468). C'est pour le reste de la bibliothèque la même confusion ou, si vous l'aimez mieux, le même ordre. La religion, la politique, la jurisprudence, l'histoire, la galanterie même y sont dignement représentées ; et, n'était le plaisir que je veux vous ménager en vous laissant vous-même faire votre *tournee*, je vous indiquerais des titres bien bizarres et bien curieux ; mais une autre porte s'ouvre, nous sommes dans le musée de Marguerite. Voyez-vous, parmi les portraits, celui de l'Empereur *pourtant robe et bonnet de cramoiy et une letre en sa main* (II, 482), ou le *petit double tableaul en l'ung des coustex duquel est le feu roy dom Philippe et en l'autre est Madame*

1. Voyez l'explication de cette devise, II, 466.

(Marguerite d'Autriche) *ayant ung béguin en teste, du temps qu'ils estoient petits enfans* (II, 482), ou encore le parchemin sur lequel est *peint à cheval monseigneur de Savoye*¹ *avesques ung manteaux de marguerites ?* (II, 483). Les membres de la famille impériale n'ont pas seuls le privilège de figurer dans les galeries de la gouvernante. On y admet aussi les tableaux *faitz à la semblance* des autres princes de l'Europe : Charlemagne, Charles VIII, le duc de Berry, le duc de Milan *qui estoit mermouz*, voire même le Grand-Turc, ont leurs *pourtraictures*. Vous trouverez beaucoup de sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, peu de l'histoire profane ; quelques-unes de ces peintures sont faites de *bien bonne main*, d'autres sont *assez mal faictes*, et il en est au bas desquels on a ajouté *l'extimacion* (II, 483). Enfin, quand votre vue se sera reposée avec charme sur la gracieuse image de deux *petitz josnes enfans qui se baisent l'ung l'autre*, ou sur une *petite Nostre-Dame disant ses heures*, tandis que le *petit Dieu dort* ; quand vous aurez rendu hommage au pinceau de *Jacques de Barbaris le peintre exquis*, de *Johannes, de maistre Hans*, de *Rogier* ou de *maistre Michiel*, vous quitterez la galerie ; puis on soumettra à votre examen les orfèvreries, statuettes, jeux, menus objets d'art, tapisseries, tentures, vêtements, lingerie, etc., dont se composait le mobilier de la gouvernante des Pays-Bas. Bien plus, si quelques particularités de la vie de cette princesse vous ont paru assez piquantes pour faire désirer plus de développements, vous pourrez satisfaire votre curiosité. M. Le Glay, qui a tout prévu, a dressé un petit catalogue des ouvrages imprimés ou manuscrits que l'on consultera avec fruit sur cette matière.

Ici finit notre tâche ; nous nous sommes efforcé de faire connaître au lecteur, autant qu'il était en nous, les fruits récemment cueillis par M. Le Glay aux Archives du Nord, ce précieux dépôt que l'on pourrait appeler le jardin des Hespérides de la science historique, sur lequel il veille comme le dragon de la fable avec tant de sollicitude² ; nous avons essayé de mettre en relief certains traits qui eussent fourni un texte à Machiavel, à Rabelais, à Lafontaine ou Molière, et certains détails dont Walter Scott eût

1. Philibert le Beau.

2. Un certain nombre de documents historiques fort importants, qui avaient été soustraits par une main infidèle, il y a déjà longtemps, viennent d'être, par les soins vigilants de M. Le Glay, réintégrés dans le dépôt.

fait son profit. Dire maintenant que les deux beaux volumes qui renferment un véritable trésor où la politique, l'histoire, la littérature et les beaux-arts puiseront à l'envi, sortent des presses de M. Crapelet, c'est affirmer que l'ouvrage non seulement est imprimé de main de maître, mais qu'il est pur de ces fautes qui déparent trop souvent une première édition ; et que s'il s'en rencontrait par ci par là quelques-unes, il faudrait en accuser les nombreuses difficultés d'un texte aux formes souvent étranges et insolites plutôt que l'incurie de l'imprimeur ou de l'éditeur.

Puisse cette imparfaite, mais consciencieuse appréciation contribuer au succès d'une publication recommandable à tant de titres, et qui continue dignement la belle série d'ouvrages édités par la *Société de l'histoire de France* !

II.

Éloge de Jeanne de Constantinople.

« Il est doux de célébrer les bienfaiteurs de l'humanité, il est juste de louer leur mémoire et de remonter de temps à autre dans le passé, pour porter un souvenir de pieuse reconnaissance à ces âmes qui ont marqué leur passage sur la terre par de grands bienfaits, par d'utiles institutions. »

(Paroles de M. le Président de l'Association lilloise pour la mise au concours de l'Éloge de Jeanne de Constantinople).

Messieurs,

Voici tantôt six cent et cinquante ans ¹ qu'une femme, atteinte des douleurs maternelles, était là depuis neuf jours attendant le terme de ses souffrances, le fruit qui les lui faisait bénir, qui devait les lui faire oublier. Cette femme, c'était Marie de Champagne, l'auguste épouse de Baudouin IX^e du nom, comte de Flandre et de Hainaut. On était dans l'anxiété la plus profonde, lorsque, épuisée par ce travail plein d'angoisses, la comtesse fit appeler à elle le serviteur de Dieu, Jean, abbé de Cantimpré. Sitôt qu'il fut entré, « Mon père, s'écria-t-elle, ayez pitié de mes souffrances et mettez-vous en prières pour moi. » Touché de ses larmes, l'homme de Dieu se retira dans l'oratoire, et levant ses mains au Ciel : « Seigneur, dit-il, vous qui pour châtier la transgression de nos premiers pères, avez condamné la femme à enfanter avec douleur, et l'homme, son complice, à gagner le pain de chaque jour à la sueur de son front, exaucez nos prières et faites que cette femme qui se confie en votre miséricorde et vous invoque par ma voix, soit enfin délivrée des longues douleurs qu'elle endure, et qu'elle mette au monde un enfant, pour le salut et le bonheur de la patrie ! » A peine l'oraison était achevée qu'un cri de joie se fit entendre : une fille était née au comte de Flandre, et Marie et Baudouin l'avaient saluée du nom de ce vénérable prêtre dont les prières lui avaient ouvert les portes du monde ².

1. Jeanne de Constantinople naquit vers 1188 ou 1190.

2. *Vita B. Johannis primi abbatis Cantipratensis, a Thoma Brabantino, Cantipratensi appellato, tribus libris*. Manuscrit de la bibliothèque de M. le docteur Le Glay, qui a transcrit ce récit dans son *Mémoire sur les bibliothèques du département du Nord*, p. 478.

Honneur à l'enfant de la douleur et de la prière ; car Jeanne de Constantinople n'a point démenti cette double origine !

Honneur à l'enfant né pour le salut et le bonheur de la patrie, car Jeanne de Constantinople n'a point failli à cette glorieuse et sainte mission !

Jeanne de Constantinople ! A ce nom, l'un des plus beaux que nous aient légués les annales du pays ; à ce nom d'une souveraine qui compte Charlemagne parmi ses ancêtres, et Charles-Quint parmi ses héritiers, d'une souveraine bienfaitrice de l'humanité, notre mère à nous tous, habitants des Flandres,

La seule dont le peuple ait gardé la mémoire ;

à ce nom d'un enfant délaissé, d'une orpheline sur le trône, d'une jeune épouse veuve du vivant de son jeune époux, d'une mère à qui la mort enleva l'unique fruit de son hymen, d'une femme que la calomnie a poursuivie même au delà de la tombe ; à ce nom qui rappelle toute une série de calamités publiques et d'infortunes privées, accueillies avec une pieuse résignation, adoucies par une sagesse réparatrice, ou vaincues par une héroïque fermeté ; qui de vous, Messieurs, recueillant ses souvenirs, ne s'est senti ému de pitié comme d'admiration ? Et, quand, naguère, en cette enceinte ¹, après avoir proclamé les bienfaits de la comtesse Jeanne, votre honorable président proposa de lui rendre un hommage éclatant, qui de vous n'applaudit à ce vœu, à cet acte de tardive justice ? Qui de vous, jeunes orateurs, ne brûla de répondre à son appel, quand il convia l'éloquence à l'accomplissement de la dette sacrée ?

Nous, à qui le Ciel n'a départi pour une aussi noble tâche, ni l'autorité du savoir, ni le prestige du talent, mais qui vivons au sein de cette belle cité de Lille que Jeanne semblait aimer comme une fille adoptive ², où tout parle de Jeanne, jusqu'à ce pouvoir municipal dont la première elle fixa les droits ³, jusqu'à cette

1. Séance du 23 février 1842.

2. « Ea mulier tum genere, tum virtutibus nobilissima, quae contulerit ad speciem gloriamque Insulae modo videamus. Nusquam ipsa frequentius commorata est, nusquam liberalior visa, vel civibus magis addicta. » (BUZELIN, *Gallo Flandria*, Lib. I, cap. V, p. 17.)

3. En mai 1235. — Voyez dans *Roisin*, édité par M. Brun-Lavainne, p. 236 : Lettres de la comtesse Jeanne réglant la manière de procéder pour l'élection des personnes composant le corps du Magistrat de la ville de Lille.

industrie et ce commerce dont elle dota si généreusement la prospérité naissante ¹ ; où, sous la garde du patriotisme et de la science ², reposent dans nos archives les irrécusables monuments de la sollicitude de Jeanne pour le bonheur de ses peuples ; où de nos jours encore la religion distribue à l'indigence et au malheur les secours que leur assura jadis la bonne Comtesse en leur ouvrant elle-même un asile ³ ; pénétré de respect, saisi d'enthousiasme pour cette femme illustre, nous aussi nous voudrions ajouter une fleur à la couronne populaire de sa renommée ; nous aussi nous voudrions célébrer les œuvres de sa haute sagesse et de sa charité, dût notre faible voix se perdre dans ce concert de louanges qui s'élève aujourd'hui de tous les points de notre vieille Flandre, pour bénir une mémoire si chérie et si vénérée ⁴.

Non, Messieurs, l'insuffisance de l'orateur ne réduira pas au silence le cœur du citoyen. Nous savons que votre sympathie est acquise au panégyriste, quel qu'il soit, de celle que l'on pourrait appeler la patronne de cette ville. Aussi, non moins encouragé par cette considération qu'entraîné par l'excellence du sujet, nous venons prononcer devant vous l'éloge de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut. Comme souveraine, nous vous la montrerons ferme au timon de l'État, réparant les maux d'une guerre désastreuse, luttant avec énergie contre une noblesse insubordonnée, puis, libre de toute entrave, inspirée par cet amour de mère qu'elle avait dès longtemps voué à son peuple et qui ne se démentit jamais, travaillant sans relâche au bien matériel

1. Le don de la halle et de la moitié des revenus qui en proviennent, fait au Magistrat de Lille du vivant de Fernand, est confirmé en ces termes dans les lettres sus-mentionnées : « Insuper sciendum est quod scabinis, juratis, totique communitati ville Insulensis carissimus dominus et maritus noster Fernandus... in plena vita sua et nos dedimus hallam et concessimus eisdem ut eam ponerent per suum sacramentum ubi tuitius et magis expediens cognoscerent esse ad opus ville Insulensis et ad opus nostrum, etc... »

2. C'est au dépôt des Archives départementales du Nord, à Lille, que se trouvent la plupart des actes du gouvernement de Jeanne. On sait tout ce que cet établissement doit aux lumières de son conservateur, M. Le Glay, correspondant de l'Institut, et au patronage de l'Administration supérieure.

3. L'hôpital Comtesse, occupé par des vieillards infirmes et des orphelins, et l'hôpital Saint-Sauveur, destiné à recevoir les malades et les blessés de la classe indigente, tous deux fondés par la comtesse Jeanne, sont confiés aux soins, le premier, des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, le second, des sœurs de l'ordre de Saint-Augustin.

4. Allusion aux nombreux concurrents qui ont répondu au généreux appel de l'Association lilloise.

et au bien moral du pays, préparant enfin à la patrie un avenir de bonheur et de gloire sous les auspices de la paix et de la liberté. Comme femme éprouvée, comme chrétienne, nous vous la montrerons, selon le langage d'un père de l'Église, poursuivant avec constance son pèlerinage entre les persécutions de la terre et les consolations du ciel ¹, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de mettre un terme aux unes et le comble aux autres en l'appelant à lui. Et puisse-t-elle, Messieurs, vous apparaître à notre voix, telle que, dans le recueillement de la méditation, elle nous est apparue à nous-même, resplendissante de la triple auréole des vertus publiques, des vertus privées et des vertus évangéliques !

Philippe-Auguste régnait sur la France. Appelé à ouvrir une ère nouvelle dans la destinée de ses États, ce grand roi avait résolu de se mesurer avec le géant aux cent bras, qu'on nomme la féodalité, et de reconquérir la puissance matérielle qu'avaient perdue le royaume et la royauté. Tâche immense qu'il ne lui était pas donné d'accomplir ², mais qu'il appartenait à son génie d'entreprendre. Homme de guerre et de conseil, également habile à découvrir ou à créer des ressources, à les tenir en réserve ou à les mettre en œuvre, doué de ce patient courage qui sait attendre la fortune, comme de cette vigilante activité qui sait la saisir, nul sacrifice ne lui coûta pour l'exécution de ses desseins immuables. N'est-ce pas lui qui, jeune encore, s'était condamné à supporter l'insubordination et l'outrage de ses vassaux, jusqu'à ce qu'il eût crû en force et en sagesse ? ³ Or, ce prince aux vues profondes, au caractère tenace, ce Charles-Quint du moyen âge enfin, avait jeté les yeux sur la Flandre, sa vassale du nord ⁴, et, jugeant tout ce qu'il avait à redouter d'une contrée si florissante, d'un peuple si fier, si jaloux de son indépendance et de ses richesses, anti-

1. SAINT AUGUSTIN, *De civitate Dei*, liv. XXVIII, ch. 51.

2. Ses successeurs continuèrent son œuvre, mais elle ne fut entièrement consommée que sous Louis XIV.

3. « Quelque chose qu'ils fassent maintenant, disait-il, leurs forces et leurs grands outrages, il me convient de souffrir. Si à Dieu plait, ils affaibliront et envieilleront, et je croîtrai en force et en sagesse : j'en serai alors venge à mon tour. » (*Chronique manuscrite, citée dans l'Art de vérifier les dates*, t. 1, p. 578.)

4. Voyez, sur les obligations féodales des comtes de Flandre envers leur suzerain, le roi de France, *l'Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques*, par M. WARNEKENIG, t. II, p. 66.

pathique à la France¹ et ami de l'Angleterre², « la France, avait-il dit, deviendra Flandre ou la Flandre deviendra France³. » Mais il devait s'écouler bien du temps encore avant que se réalisât cet arrêt prophétique, avant qu'un autre Alexandre vint trancher de son épée ce nœud gordien de notre histoire !⁴

Philippe, cependant, a dressé son plan d'attaque contre la Flandre ; déjà il pèse sur elle de tout le poids de son ascendant politique. Soit qu'il signale par la violence⁵ sa marche envahissante, soit qu'il la cache sous le voile d'une insidieuse bienveillance⁶, le voyez-vous étendre sa main rapace sur cette terre féconde, devenue désormais l'objet de sa convoitise ?⁷ Le voyez-vous saper incessamment ce glorieux édifice de la nationalité flamande, humilier même cette orgueilleuse bourgeoisie dans la personne du souverain qu'il lui a imposé ? C'en est trop ! la vassale a rougi de honte, et Fernand a levé l'étendard de la révolte⁸. Deux fois le formidable suzerain, se jetant sur la Flandre, a pénétré au cœur du pays et porté partout la terreur, le ravage et la mort. Deux fois à son tour, le comte se frayant par la flamme et le fer un passage dans ses propres domaines, a disputé des débris au vainqueur ; et ces quatre épisodes d'une guerre impitoyable, la Flandre les a subis en une seule année⁹. Arrête, Fernand, la lutte est inégale ! Arrête, par pitié pour tes sujets ! Mais non, sourd à la voix de la prudence¹⁰, sourd aux prières de la patrie éplorée, Fernand n'écoute ou ne semble écouter que l'interprète du destin complice

1. Dès qu'il s'agit de combattre les Français, dit Guillaume le Breton, les Flamands laissent là leurs anciens démêlés intérieurs.

2. L'alliance politique de l'Angleterre et de la Flandre avait principalement sa raison dans la communauté d'intérêts commerciaux qui existait entre les deux pays.

3. Mathieu Paris.

4. La Flandre ne fut réunie à la France que sous le règne de Louis XIV, en 1667.

5. Les guerres contre Philippe d'Alsace (1183) et contre Baudouin IX (1197), au sujet du comté d'Artois.

6. Durant la minorité de Jeanne.

7. WARNEKENIG, *Histoire de la Flandre*, t. II, p. 67.

8. Lorsque Philippe-Auguste prépara son expédition contre l'Angleterre, Fernand ne se contenta point de refuser assistance à son suzerain ; il fit alliance avec Jean sans Terre.

9. 1213-1214. MEYER, *Annales* ; DENYS SAUVAGE, *Cronique de Flandre* ; JACQUES DE GUISE, *Annales du Hainaut*, et GUILLAUME LE BRETON, *Vie de Philippe-Auguste et Philippide*, ont donné des détails assez étendus sur cette guerre desastreuse.

10. LEBON, *Mémoire sur la bataille de Bouvines*, p. 56.

de sa vengeance, car un oracle a dit : « Le roi tombera et ne sera pas enseveli ; Fernand viendra triomphant à Paris ¹. »

Soudain ont retenti mille cris de guerre et d'alarme : l'aigle impériale s'est abattue sur les plaines belgiques où s'est déployée l'oriflamme de Saint-Denis ². D'un côté s'avance le comte de Flandre qui n'a pas craint de rallier à sa cause la cause de l'étranger et de l'impie ³ ; de l'autre le roi de France avec la milice de ses communes, fort de l'amour d'un peuple dévoué qui voit en lui l'élu de Dieu, un nouveau Machabée ⁴. L'Europe inquiète assiste en frémissant au duel le plus terrible où se soient mesurées jusqu'alors l'aristocratie et la royauté ⁵. Le signal est donné ; les combattants se précipitent... le soleil était alors au milieu de sa course.

Lorsque aux horreurs du carnage et aux clameurs de mort eut succédé un calme solennel, on vit un prêtre français ⁶, qui n'avait pas cessé de prier durant le combat pour le salut de la monarchie, s'agenouiller sur le champ de bataille, lever les mains au ciel, entonner un hymne triomphal et rendre grâces au Dieu des armées. Les derniers rayons du jour éclairaient ce spectacle sublime ; la religion souriait au fils aîné de l'Église ; la France radieuse inscrivait dans ses fastes militaires la plus mémorable victoire qu'elle eût remportée depuis Charles-Martel ⁷, et l'Europe étonnée s'inclinait devant le vainqueur de Bouvines ⁸.

1. Cette particularité est consignée dans le poème de Guillaume le Breton et dans le tome xvii de la Collection de D. Bouquet, p. 427. Quant à l'oracle, c'était la reine Mathilde, tante de Fernand.

2. Ligue de 1214 contre la France, négociée par Fernand, et dans laquelle entrèrent l'Angleterre, le Brabant, la Hollande, le Limbourg, le Namurois et l'empereur Othon IV.

3. Jean sans Terre et Othon déclaraient n'avoir pris les armes que pour réduire le clergé à ne vivre que d'aumônes. (GUILLAUME LE BRETON, *La Philippide*, ch. 10.) Othon était excommunié.

4. EDW. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, pp. 25-26.

5. « Les noms de Jean et d'Othon donnaient à sa querelle (Philippe-Auguste) un caractère national ; mais en réalité les deux rois et leurs alliés n'étaient que les ennemis de Philippe, puisqu'ils tiraient toutes leurs forces de la France, non de l'Angleterre et de la Germanie ; leur guerre, purement féodale, était une véritable conjuration de l'aristocratie française contre la royauté. » (*Histoire des Français*, par Théophile LAVALLÉE, t. 1, p. 348.)

6. Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste.

7. Ce qui prouve que la bataille de Bouvines fut un événement national, c'est que Philippe, au rapport de Guillaume de Nangis, « fut accueilli par le clergé et le peuple avec des larmes de joie et des acclamations jusqu'alors sans exemple. »

8. L'armée des coalisés montait à 150.000 hommes ; celle de Philippe-Auguste, à 75.000 seulement. On sait que la bataille de Bouvines est la première où la science militaire eut quelque part.

Au triomphe de Philippe-Auguste, opposons le deuil de cette généreuse Flandre qui, vouant à son prince un reste de vigueur, oublie ses blessures, arme son bras défaillant, se lève à l'heure de la vengeance et retombe encore trahie par la fortune, déchue de sa grandeur, menacée peut-être dans son existence politique¹. Peut-être! Eh! comment-en douter? Son sort n'est-il pas entre les mains du conquérant qui a juré d'asseoir sa puissance sur les ruines de la puissance féodale? Le vautour lâche-t-il la proie qu'il s'est lassé à poursuivre et qu'il étreint enfin dans ses serres? Tout est perdu pour la Flandre, tout, fors l'honneur! Que lui reste-t-il en effet? Où sont ces dignes chevaliers en qui elle avait foi? Impuissants à soutenir l'effort de la tempête qu'avait prévue leur sagesse, sont-ils là du moins pour recueillir et sauver les débris du naufrage? Non! Ils sont morts ou captifs du roi de France². Fernand lui-même est-il là pour réparer les maux qu'a causés sa fatale témérité? Non, désormais réduit à verser de stériles pleurs sur l'expérience qu'il a si chèrement achetée au prix du sang de ses sujets, au prix de son propre sang, il a vu se refermer sur lui la porte de la tour du Louvre, comme la porte d'un tombeau³. Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs? Je ne vous parle que des perplexités de l'État, quand les plus affreuses calamités fondent sur la contrée⁴, quand de toutes parts s'élèvent des cris de détresse, les cris de tout un peuple que Dieu semble vouloir retrancher du nombre des vivants! Ici la contagion; là, les débordements de l'Océan; ailleurs l'incendie; partout la famine!

1. A cette époque Philippe-Auguste avait déjà conquis la Normandie, l'Anjou, le Poitou et la Touraine. Était-il présumable qu'il s'arrêterait en aussi beau chemin? Les Flamands n'avaient pas oublié les tentatives usurpatrices de ce prince à la mort des comtes Philippe d'Alsace et Baudouin IX; et si l'on récapitule les griefs du roi contre Fernand, l'âme de cette ligne formidable qui avait mis la France à deux doigts de sa perte, on comprendra facilement tout ce que les Flamands avaient à craindre de la colère du vainqueur.

2. Voyez, dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot (*Vie de Philippe-Auguste*, par Guillaume le Breton, p. 309 et suivantes), la liste des cautions et répondants qui se sont engagés envers le roi Philippe pour quelques-uns des prisonniers.

3. Fernand ne sortit de prison que le 6 janvier 1216, c'est-à-dire après la mort de Philippe-Auguste et de Louis VIII. Il n'aurait peut-être jamais recouvré la liberté si les embarras que l'aristocratie suscita à la reine Blanche durant la minorité de saint Louis, n'avaient forcé cette princesse à chercher dans l'aristocratie même les plus fermes soutiens de son autorité.

4. MEYER, *Annales*; D'OUDEGHERST, édition de Lesbroussart, p. 104; et surtout J. DE GUISE, *Annales du Hainaut*, t. XIV, p. 177.

Bientôt la Flandre ne sera plus qu'un vaste champ de désolation où les fléaux de Dieu auront anéanti tout ce qui avait échappé à la fureur des hommes; et l'on pourra lui appliquer ¹, ô douleur, les sinistres paroles du prophète : « La sauterelle a mangé les restes de la chenille; le ver, les restes de la sauterelle; et la nielle, les restes du ver! ² »

Seigneur, daignez abaisser vos regards sur une terre jadis comblée de vos bienfaits et maintenant frappée comme l'était l'antique Judée au jour du châtiment! N'aurez-vous point pitié des angoisses de ses malheureux habitants? Hélas! dans leur désespoir, ils ne savent plus que déplorer l'alliance de leur prince avec l'ennemi de l'Eglise ³, maudire Othon l'excommunié et vous offrir tous, en expiation de la faute d'un seul, le tribut de leurs larmes, l'holocauste de leurs misères. « Seigneur, s'écrient-ils avec le psalmiste, nous avons passé par l'eau et par le feu! ⁴ » Que ne peuvent-ils ajouter aussi avec lui : « Et vous nous avez conduits dans un lieu de rafraîchissement ⁵ ».

Le Seigneur s'est ému, sa miséricorde a parlé; les fléaux se retirent. Et voici qu'une fois encore, le Dieu de Judith et d'Esther confie à une femme le salut d'un peuple.

Béni sois-tu, ange tutélaire dont la main doit fermer les plaies de la patrie! Bénie sois-tu, ô Jeanne de Constantinople!

Certes, Messieurs, s'il n'appartient qu'au malheur et à la gloire de consoler la gloire et le malheur, nul n'était plus digne que Jeanne de consoler la Flandre, l'épouse de l'infortuné Fernand, Jeanne la fille du héros que la victoire, au nom de la chrétienté reconnaissante, avait revêtu de la pourpre impériale ⁶. Mais qu'il lui fallait de courage pour accomplir, que dis-je! pour entreprendre, pour envisager même sa tâche providentielle! Rendre à

1. Jacques de Guise dit, en propres termes, qu'on peut les lui appliquer (xiv, 177.)

2. « Residuum erucæ comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. » (JOEL, t. 1, p. 4.)

3. Les Flamands attribuaient leurs malheurs à l'intervention de l'empereur Othon dans leur querelle avec la France.

4. « Transivimus per ignem et aquam. » (Psalm. Lxv, 12.)

5. « Et eduxisti nos in refrigerium. » (*Ibidem.*)

6. Baudouin IX, l'un des chefs de la quatrième croisade, fut élu empereur de Constantinople, le deuxième dimanche après Pâques, l'an 1204, et sacré huit jours après en l'église Sainte-Sophie.

une nation vaincue son rang et sa puissance ; à un sol jonché de ruines, ses moissons ¹, ses hameaux, ses monastères, ses châteaux et ses villes ² ; à la vie sociale d'un peuple, ses conditions de sécurité, ses éléments de progrès et de bonheur ; calmer toutes les anxiétés, ranimer toutes les espérances, en un mot, lutter contre toutes les infortunes du présent pour ressusciter un passé glorieux, gage d'un avenir plus glorieux encore, quelle sublime, quelle effrayante mission ! Et c'était la sienne, à elle si jeune — vingt-quatre ans ! — et déjà si éprouvée.

D'abord ce fut entre la Flandre et Jeanne une sympathie profonde, puis, après avoir gémi sur leur destin et confondu leurs pleurs, puisant dans cet échange de consolations, dans la foi en l'assistance divine et dans l'excès même de leurs disgrâces la force de les surmonter, elles se prirent à relever la tête. Alors une soudaine résolution a revivifié le cœur de la princesse. Ce redoutable monarque, ce suzerain irrité, l'arbitre du sort de la nationalité flamande, elle osera l'aborder et lui demander, épouse et souveraine, la grâce d'un époux et d'un peuple.

Victime dévouée au salut public, rien ne l'arrêtera dans la voie du sacrifice, dût-elle immoler sa fierté aux pieds du vainqueur de Bouvines ³. Elle part, ô moment solennel où elle s'achemina vers Paris, suivie des vœux de la patrie alarmée ! O moment inespéré où elle rentra dans ses États, accueillie par les bénédictions de la patrie sauvée ⁴. Quoi donc ? Philippe-Auguste avait-il renié sa vie

1. Guillaume le Breton fait observer que la Flandre était abondante en froment. (*Philippide*, liv. III.)

2. « Praeter oppida, vix quidquam integrum in Gallo Flandria relictum, vix e praeteritis ruinis surgebat Insula. Monasteria, pagi, arces, rapinis nudata flammisque corrupta. » (BUZELIN, *Gallo Flandria*, p. 269). — Parmi les villes qui souffrirent le plus de la guerre ou de l'incendie, on compte Gand, Ypres, Bruges, Courtrai, Cassel, Dam, etc... Les deux fragments suivants, extraits du chapitre IX de la *Philippide*, donneront une idée des résultats de l'invasion de Philippe-Auguste : « Tout ce qu'il y a de remarquable et de beau sur le riche sol de la Flandre, dans tout le rayon qui se prolonge sur le rivage de la mer des Anglais, les incendiaires ne cessent de le brûler toute la nuit... Le château de Mortain, près Tournay, si beau et si bien défendu par ses murailles, fut renversé de fond en comble et enseveli dans la terre avec la population qu'il enfermait. »

3. D'OUDEKERKST, chapitre CV : « Comment la comtesse Jehenne, après la bataille de Bovines, se transporta vers le roi Philippe à Paris, et de la main levée qu'elle obtint de sa conté de Flandre. »

4. La comtesse Jeanne obtint la permission de rentrer dans ses États et de les gouverner elle-même, sous la condition de consentir à la démolition des fortifications d'Ypres, de Cassel, de Valenciennes et d'Oudenarde. (*Art de vérifier les dates*, Chronologie des comtes de Flandre.)

politique ? ou bien, pour la première fois, avait-il su vaincre sans savoir profiter de sa victoire ? Non, mais comme on l'a dit avec éloquence ¹ (en faisant allusion à la captivité de Fernand) : « Philippe avait compris qu'on ne s'empare pas d'une nation comme on prend un homme au milieu d'une bataille. L'homme s'enlève ; on le met en prison quand il est vaincu. La nation reste vivace sur le sol qui la porte ; elle s'y attache avec force et dit au conquérant : enlève-nous, si tu l'oses et si tu le peux. »

Et le conquérant avait reculé devant le désespoir de ces superbes bourgeois qu'il s'estimait heureux d'avoir rançonnés ² et châtiés. Fernand d'ailleurs, son bouillant adversaire, demeurait en son pouvoir ; et la Flandre, pensait-il sans doute, livrée à l'inexpérience d'une femme, ne tarderait pas à être précipitée par l'anarchie dans l'abîme au bord duquel il l'avait entraînée. Le Ciel avait permis que le roi de France ne devinât point, dans la comtesse, l'héritière de l'héroïsme et de la sagesse du grand Baudouin. Ainsi, la Flandre échappait à l'ignominie de la conquête, et Jeanne parcourait déjà en libératrice les lieux dévastés naguère par les fléaux des hommes et les fléaux de Dieu.

Nous ne la suivrons pas, Messieurs, dans son pieux itinéraire à travers tant de débris ; mais si nous fuyons le spectacle des malheurs de nos pères, de quel œil ne contemplerons-nous pas l'œuvre du génie réparateur de notre héroïne ? Est-ce bien là cette contrée dont l'aspect attristait nos regards ? Est-ce bien là ce peuple accablé sous le poids des calamités et dont la misère serrait nos cœurs ?

Évoquée par la paix, l'espérance a visité le château seigneurial, la cité, le hameau ; elle s'est assise au foyer du pauvre comme au foyer du riche, et le riche a retrouvé ses loisirs et ses joies ; le pauvre, ses travaux et l'oubli de ses peines. Vous avez reconquis vos trésors et payé les sueurs du laboureur, ô campagnes qu'avaient frappées de stérilité les fureurs de la guerre ou les fureurs de l'Océan ! Vous avez puisé une nouvelle vie aux sources de l'industrie et du commerce, ô cités où le pillage et l'incendie

1. EDW. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, p. 65.

2. Philippe-Auguste avait reçu des villes de Gand, Ypres et Bruges, 30.000 marcs d'argent en échange de leurs otages. (GUILLAUME LE BRETON, *Vie de Philippe-Auguste*).

semblaient avoir tari ces sources mêmes¹. Tu renais de tes cendres et plus riche et plus grande², ô Lille, toi dont le vainqueur pensait avoir prononcé l'irrévocable arrêt de mort!³ Qu'importe qu'après avoir assouvi sur toi sa rage destructive, Philippe-Auguste ait imprimé le sceau de l'esclavage au front de tes enfants⁴. L'histoire te vengera, l'histoire qui doit un jour saluer en toi la ville aux sept sièges⁵, la cité fidèle au culte de l'honneur et du patriotisme.

En présence de pareils faits, devant ces prémices de la prospérité nationale, comment ne pas s'écrier avec l'enthousiasme du poète : « Dux foemina facti ! » Tout cela, l'ouvrage d'une femme !⁶ Que si l'on prétendait contester à Jeanne la gloire de tant de succès, en les attribuant à la prudence de ses conseillers⁷, j'ajouterais encore un trait à son éloge ; il est beau à une jeune souveraine de se détier d'elle-même et de s'inspirer des leçons de l'expérience d'autrui, alors qu'elle se sent assez forte pour consommer seule la tâche qui lui est dévolue. Du reste, et plusieurs

1. M. WARNKENIG a inséré dans son *Histoire de la Flandre*, t. II, pièces justificatives, n° IX, un acte où il est fait mention d'indemnités payées par les Flamands aux marchands de Cologne. Cet acte peut être regardé comme une des conséquences du dommage incalculable que fit au commerce de Flandre la guerre de 1214.

2. D'après GUILLAUME LE BRETON (*Philippide*, l. II), Lille, avant le siège de Philippe-Auguste, était déjà considérable par son commerce. — Il résulte de l'examen d'un plan de Lille en 1243, publié par M. BRUN-LAVAINNE dans son *Atlas topographique*, que Jeanne agrandit cette ville de toute la paroisse Saint-Sauveur. — Enfin on lit dans le *Guide des étrangers à Lille*, par Émile DIBOS, p. 10 : « Jeanne a été nommée, à juste titre, la Sémiramis de Lille. »

3. GUILLAUME LE BRETON termine la description des horreurs du siège de Lille par ces mots : « Ainsi périt toute entière la ville de Lille, réservée pour une déplorable destruction. » (*Philippide*, liv. IX.)

4. EDW. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, p. 16, note.

5. BRUN-LAVAINNE, *Les sept sièges de Lille*.

6. VIRGILE, *Énéide*, liv. I, 364.

7. Lorsque Jeanne prit la régence de ses terres, on choisit quelques seigneurs pour l'aider. (DELEWARDE, *Histoire du Hainaut*, l. IX, t. III, p. 414). D'après les nombreuses chartes relatives à l'administration de Jeanne, lesquelles reposent aux archives de la Chambre des comptes de Lille, et dont la plupart sont ou analysées ou imprimées en entier dans l'*Histoire de Jeanne*, par M. E. LE GLAY (pièces justificatives), ces conseillers étaient Watier d'Avesnes, Watier de Somerghem, Siger de Moscron, Philippe d'Eenam, Watier de Fromeselle, Arnoul d'Audenarde, etc... Ces deux derniers étaient ceux qu'elle consultait le plus souvent. On lit aussi dans MEYER, f° 69 : « Jodocus ab Materis, clarissimus eques, cum Johanna id temporis (1217) Flandriam administrait. »

de ses actes l'attestent ¹, la comtesse était l'âme des conseils où s'agitaient les intérêts de l'État ².

Outre la sagesse qui répare, il en est une autre, Messieurs, non moins essentielle, et sans laquelle, d'ailleurs, la première deviendrait stérile, la sagesse qui conserve. Celle-là, Jeanne la possédait aussi au plus haut degré. En vain les barons ³, impatients du joug d'une femme ou d'un repos dont s'indigne leur fougue chevaleresque, menacent l'intégrité de son pouvoir et la paix intérieure du comté ; nous l'allons voir marchant sur les traces de Philippe-Auguste, entreprendre contre la noblesse flamande la lutte soutenue par ce grand roi contre l'aristocratie française, et, comme lui, triompher par les ressources d'une habile politique, par l'énergie d'un grand caractère.

Or, parmi ces remuants vassaux, il n'en était pas de plus redoutables que les châtelains. Depuis cet audacieux Elbodon ⁴ qui osa, le premier, braver son suzerain, jusqu'à ces châtelains de Cassel ⁵ et de Bruges ⁶, que l'on vit combattre à la journée de Bouvines dans les rangs ennemis, leur puissance ⁷, et avec elle leur tyrannie, s'était accrue au point d'alarmer le peuple et le comte lui-même. Pour contre-balancer leur funeste influence et arrêter les envahissements féodaux, Jeanne associe à sa cause la cause populaire ⁸, et les sauve toutes deux à la fois. A côté du despotisme seigneurial s'élève l'autorité municipale, fière de l'appui du commerce et de l'industrie auxquels de nouvelles franchises impriment une

1. On lit dans un acte passé à Cambrai, le jour de la Toussaint 1232 : « Quant aux forteresses à faire entre Gallezine et Namur, le comte de Flandre devra suivre le conseil de la comtesse sa femme. » (*Inventaire des chartes de la Chambre des comptes de Lille.*)

2. « Johanna princeps sapienter præfuit (MEYER, ann. 1217). »

3. On appelait ainsi les grands vassaux de Flandre en général (WARNKENIG, p. 93).

4. WARNKENIG, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 136.

5. Michel de Harnes. (LEBON, *Mémoire sur la bataille de Bouvines*, p. 161.)

6. Jean de Neelle (*Ibidem*, p. 160.)

7. Sur l'origine et les progrès de la puissance tyrannique des châtelains de Flandre, voir : MIRÆUS, t. III, p. 15 et t. IV, p. 510 ; WARNKENIG, *Histoire de la Flandre*, t. II, p. 129.

8. C'est en cela surtout que la politique de Jeanne se rapproche de celle de Philippe-Auguste.

nouvelle impulsion ¹; et le châtelain ébranlé, cédant à je ne sais quelle force qui lui impose, le séduit ou le subjugue, consent à échanger ses domaines et ses droits contre l'or de la princesse ². Un seul résiste, c'était le tyran de Bruges ³. La suzeraine irritée répond à l'orgueil du vassal par un défi à outrance ⁴. Oh! c'était bien le sang du glorieux Baudouin qui coulait dans ses veines! Le chevalier se soumet ⁵, Bruges respire ⁶, et la Flandre applaudit à l'héroïsme de sa souveraine ⁷: la main qui porte le sceptre doit savoir manier l'épée.

Cependant, au milieu des préoccupations de la lutte, Jeanne, par un oubli réel ou volontaire, on l'ignore, néglige d'aller rendre hommage au trône des Césars ⁸. Frédéric, offensé, confisque la Flandre impériale ⁹ et l'ajoute aux terres du comte de Hollande.

1. 1218, 12 octobre, à Lille; Jeanne donne aux bourgeois de Seclin les mêmes lois, privilèges et coutumes dont jouit la ville de Lille. — 1218, 13 janvier, à Audenarde: Jeanne exempte de toutes tailles les personnes qui viendront demeurer à Courtrai. — 1223, mai: Jeanne confirme le privilège que Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, son grand-oncle, avait en 1187 accordé à l'abbaye de Saint-Bertin, d'établir un marché à Poperinghe et d'y faire construire un canal. Le même jour elle mande à ses baillis justiciers et à ses hommes qu'elle a permis à l'abbaye de Saint-Bertin d'acheter le terrain appelé landcoop qui est nécessaire pour faire ledit canal, et leur ordonne de n'y apporter aucune difficulté. — 1224, 22 novembre, à Courtrai: Jeanne affranchit de toutes tailles et exactions 50 hommes qui viendront s'établir à Courtrai, pour y travailler la laine. — Tous les actes mentionnés dans ces notes, sans indication des sources, se trouvent dans les pièces justificatives de l'*Histoire de Jeanne*, par Edw. LE GLAY.

2. 1218, 28 octobre, à Lille: acte par lequel Michel de Harues, connétable de Flandre, cède à Jeanne la châtellenie de Cassel. — La politique, comme l'a remarqué M. Warnkenig, faisait une loi à la comtesse de racheter les fiefs des châtelains en tout ou en partie. Par là elle diminuait leurs droits, le rachat du territoire des châtellenies les lui soumettait immédiatement.

3. Le fameux Jean de Neelle.

4. D'OUDEGHERST, t. II, p. 107, et WARNKENIG, t. II, p. 78, ont parlé de ce célèbre débat. Du reste, nous n'oserions affirmer que ce défi, bien qu'il ressorte entièrement du caractère de Jeanne, ne fut pas un défi purement judiciaire.

5. 1224, octobre, à Melun: Louis VIII, roi de France, confirme l'accord fait entre la comtesse et Jean de Neelle, au sujet des difficultés survenues pour la châtellenie de Bruges. — 1225, février, à Melun: Jean de Neelle déclare avoir vendu à la comtesse la châtellenie de Bruges et ce qu'il tenait d'elle en fief et hommage.

6. Jeanne institua à Bruges la fête du Forestier en souvenir de son triomphe sur le châtelain de cette ville.

7. Il suffit de jeter les yeux sur un roman quelconque du moyen âge, pour comprendre combien cette exaltation chevaleresque devait plaire aux sujets de la comtesse.

8. Les comtes de Flandre étaient unis par un lien féodal avec l'empire d'Allemagne. (WARNKENIG, *Histoire de la Flandre*, p. 78.)

9. La comtesse Jehenne tenoit du Saint Empire, savoir Alost, les quatre Mestiers, Wast et les isles de Zelande. (D'OUDEGHERST, t. II, p. 106.)

Certes, la situation est grave ¹ ; mais déjà sa sagesse en a pesé les conséquences ; et bientôt, grâce à d'ingénieux prétextes ², son adresse a réparé le mal. Frédéric est désarmé ; il signe un pardon solennel ³ que sanctionnera même le roi des Romains ⁴, son futur successeur, tant la comtesse a su apprécier les choses avec sagacité, tant elle a su les conduire avec délicatesse !

Tout semblait se conformer à ses vues et seconder ses efforts. Philippe-Auguste était descendu au tombeau ; et, bien qu'il eût transmis à son fils l'héritage de son invariable politique envers la Flandre, Louis VIII, néanmoins, se relâchant un peu de la rigueur paternelle, avait allégé les fers de l'infortuné Fernand ; les barons cessaient de murmurer ; le peuple bénissait un règne protecteur de ses droits ; Jeanne allait recueillir enfin le fruit de sa vertu : et voilà que la fortune, par un retour soudain, par un événement inouï dans les annales des nations, vient tout à coup détruire l'œuvre de dix années ⁵. L'aristocratie se révolte, l'étranger ⁶ fomenté les troubles, le peuple égaré méconnaît sa bienfaitrice ; un infâme imposteur... mais ce terrible épisode appartient à une autre série de faits. Qu'il suffise ici de dire qu'au sein de la tourmente, Jeanne poussa vers la France un cri d'alarme ⁷ que la France entendit, — fut-elle jamais insensible à la voix du malheur ? ⁸ — et que tout rentra dans l'ordre.

1. Indépendamment de cette infraction aux lois féodales, Frédéric avait contre Jeanne un autre grief. N'était-elle pas la femme du prince qui avait contracté alliance avec son ennemi personnel, Othon, contre Philippe-Auguste, à l'influence de qui, peut-être, il devait la couronne impériale ?

2. D'OUDEGHERST, t. II, p. 106.

3. 1220. Frédéric II casse la sentence rendue à une diète tenue à Francfort et par laquelle Jeanne avait été privée des terres relevant de l'empire, faute d'avoir prêté foi et hommage à l'empereur.

4. 1221, 6 mai, à Mayence. Henri, roi des Romains, casse et annule la sentence rendue à Francfort en faveur de Guillaume, comte de Hollande.

5. L'apparition du faux Baudouin eut lieu vers l'an 1225.

6. Le roi d'Angleterre écrivit au faux Baudouin pour le féliciter et faire alliance avec lui. Ce prince agissait ainsi en haine des Français, dont Jeanne recherchait l'alliance.

7. On trouve, dans le tome XI des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, un acte intitulé : « Engagement de Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, envers le roi de France, pour en obtenir des secours afin de recouvrer son comté. » (Mai 1235).

8. On connaît le mot de Louis le Jeune accueillant dans ses États Thomas Becket, exilé par Henri II : « La protection du malheur est l'un des plus anciens fleurons de la couronne de France. »

Tel, assailli par la tempête, alors qu'il touche au terme d'une longue et périlleuse traversée, le vaisseau va périr en vue du port où l'attend le repos ; mais la côte a répondu au signal de sa détresse, et le vaisseau échappe à la fureur des flots.

A peine la Flandre est pacifiée, que la mort enlève le roi Louis. Un enfant monte sur le trône de Philippe-Auguste ; la France, inquiète, se trouble et s'agite, et Blanche de Castille saisit les rênes du gouvernement jusqu'à ce qu'ait grandi son fils, jusqu'à ce que, dégagé des nuages qui voilent son aurore, ce nouvel astre apparaisse dans toute sa splendeur sur l'horizon politique de l'Europe. C'est au sacre du jeune monarque que notre héroïne, avec ce noble orgueil que lui inspirait la conscience de sa dignité, réclama le droit de porter, en l'absence de Fernand, l'épée de Charlemagne, devant son royal suzerain ¹. Si la cour des pairs, dérogeant à l'usage antique, crut devoir lui refuser cet honneur, du moins ce ne fut pas dans la crainte que sa main ne tremblât sous le poids de cette glorieuse épée ².

Blanche de Castille était entrée, comme Louis VIII ³, dans la voie de la clémence envers la Flandre, mais plus généreuse que ce prince, elle avait brisé les fers de Fernand ⁴. Aussi, Jeanne lui voua-t-elle une reconnaissance sans bornes ⁵, bien qu'elle eût pu soupçonner la régente de France d'avoir moins obéi aux vœux de l'humanité qu'aux lois de la politique. Fernand lui-même, oubliant les rigueurs de sa captivité, se jeta dans les hasards de la guerre ⁶ pour défendre Blanche aux prises avec la puissance féodale

1. WARNKENIG, *Histoire de la Flandre*, t. II, p. 73.

2. La comtesse de Champagne prétendait au même honneur. Les Pairs, à qui fut déferée l'affaire, décidèrent que l'office de connétable serait rempli par Philippe de Clermont, comte de Boulogne, sans préjudice toutefois, pour l'avenir, au droit des comtes de Flandre. Du reste, cette décision eut lieu du consentement même de Jeanne.

3. Traité touchant la délivrance du comte, passé à Melun en avril 1225. Les États repoussèrent les clauses du traité comme portant atteinte à la nationalité flamande.

4. 1226, janvier. Traité de Melun modifié à la satisfaction des barons et villes de Flandre qui le ratifièrent. Louis VIII avait exigé 50.000 francs pour la rançon du comte ; Blanche se contenta de 25.000 francs.

5. Voir, dans ROISIN, l'acte par lequel Jeanne déclare que les bourgeois de Lille s'offrent en garantie pour la fidélité de Fernand.

6. Fernand prit part aux expéditions qui furent dirigées contre les grands vassaux ligués avec Pierre de Dreux, comte de Bretagne, contre la reine Blanche. Dans la première, il força le comte de Boulogne, l'un des confédérés, à se détacher de la ligue. (Voyez : MEYER, an. 1227.)

vaincue, mais non détruite par Philippe-Auguste, car on était loin de l'époque où la royauté ne verrait plus renaître, sous le coup qui les abattait, les têtes de cette hydre menaçante ¹, et la France n'a pas oublié que, durant les orages de la minorité de Louis IX, le comte de Flandre fut l'un des soutiens de cette monarchie qu'il avait naguère destinée à périr ².

Les liens, qui désormais unissaient la Flandre et la France, devaient se resserrer encore à la mort de Fernand ³. Ce fut en effet quelques années après ⁴, sous les auspices de la France, et aux applaudissements de la Flandre ⁵, qu'unissant sa destinée à celle du comte Thomas de Savoie, l'un des oncles de la jeune Marguerite de Provence, épouse de saint Louis, la fille de l'empereur Baudouin devint la tante du plus digne héritier de l'empereur Charlemagne.

Pendant que s'accomplissaient ces heureux événements, la nationalité flamande, respectée au dehors, florissante au dedans, s'affermissait de plus en plus sur sa base ; et Jeanne, toujours préoccupée du bien-être matériel et moral de ses peuples, songeait à couronner son œuvre en tournant vers l'avenir ses regards jusqu'alors attachés sur le passé ou sur le présent. L'heure était venue pour la comtesse de montrer que Dieu l'avait douée aussi de cet autre attribut du génie administratif, la sagesse qui comprend et prépare le progrès.

Le progrès ! oui, Messieurs, notre héroïne en avait l'instinct et la volonté. Législatrice de la Flandre, comme son illustre père avait été le législateur du Hainaut ⁶, c'est elle qu'on vit seule ou de concert avec Fernand, puis avec Thomas de Savoie, sanctionner les franchises accordées, en créer de nouvelles, compléter en un

1. Allusion à la lutte que la royauté soutint durant quatre siècles contre l'aristocratie et surtout aux règnes de Louis XI et de Louis XIII, ou plutôt de Richelieu.

2. On sait que peu de jours avant la bataille de Bouvines, Fernand avait résolu, avec les princes coalisés, le partage de la France.

3. Fernand mourut à Noyon, le 27 juillet 1233.

4. Jeanne épousa Thomas de Savoie au mois d'octobre 1236.

5. Thomas iste gratus erat Flandriæ (MEYER, n° 74).

6. Baudouin IX pourvut le Hainaut de lois générales dont il fit jurer l'observance par ses barons avant son départ pour la Terre Sainte (WARNKENIG, *Histoire de Flandre*, t. 1, p. 212).

mot l'émancipation populaire¹. Qui n'a pas ouï parler de ces chartes où s'introduisit avec tant de bonheur le système électif?² Qui ne sait que ces institutions politiques et judiciaires, les communes de Flandre les regardaient comme la sauvegarde des mœurs, le palladium de leur indépendance? Eh bien! Jeanne en dota les principales villes de son comté: Gand, Ypres, Dam, Bruges, Douai, Lille; et non seulement ces grandes cités, mais de simples bourgs, mais de simples villages³. Et ces bourgs, ces villages élevés dès lors au rang de cités⁴, édifiaient avec autant d'orgueil que d'allégresse⁵ ce beffroi dont la hauteur ne tarda pas à dominer le donjon féodal.

Il serait trop long de commenter ici les titres législatifs où se rencontrent les intérêts de la triple hiérarchie seigneuriale, cléricale et bourgeoise, où se confondent les éléments du droit public, civil et criminel⁶ de nos pères, où se cache parfois sous une naïve simplicité une si haute intelligence des besoins de la société. Bornons-nous à constater à leur gloire la sanction qu'ils ont reçue du temps; Lille, pour ne citer qu'un exemple, n'a-t-elle pas fleuri plus de cinq siècles⁷ sous l'autorité paternelle de ses échevins?

1. Les actes qui concernent cette partie de l'administration de Jeanne sont trop nombreux pour être relatés ici. On peut consulter à ce sujet D'OUDEGHESST, ch. 101, intitulé: « De plusieurs privilèges donnez à diverses villes et au pays de Flandres du temps de la comtesse Jehenne »; WARNKËNIG, *Histoire de la Flandre*, t. II, ch. 4, intitulé: « Des villes de Flandre », et surtout les pièces justificatives de l'*Histoire de Jeanne*, par Edw. LE GLAY.

2. D'aristocratique qu'il était, le régime communal ou municipal devint démocratique par l'élection annuelle du corps échevial (WARNKËNIG, t. II, p. 276). Le corps politique le plus fameux créé par la comtesse, d'après le système électif, est sans contredit celui des trente-neuf de Gand. M. Edw. LE GLAY a rappelé dans son *Histoire de Jeanne* les dispositions fondamentales de cette institution, pp. 106, 107.

3. Mada, en 1241 (WARNKËNIG, t. II, p. 219); Caprick, vers 1241 (LE GLAY, *Histoire de Jeanne*).

4. WARNKËNIG, *Histoire de Flandre*, t. II, pp. 219, 272, 300.

5. Le renouvellement de la Magistrature était une fête pour la ville et s'effectuait avec grande pompe. (*Ibid.*, t. II, p. 279).

6. M. Warnkœnig les a comparés à la loi des XII tables à Rome, t. II, p. 298. Voyez dans l'*Histoire de Jeanne*, par M. Ed. LE GLAY, l'analyse des dispositions les plus curieuses contenues dans la chartre que Thomas et Jeanne donnèrent en juillet 1240, à la châtellenie de Bourbourg, à celle de Furnes, et à la terre de Berghes-Saint-Winoc.

7. La comtesse Jeanne, en 1236, donna ses lettres pour l'élection des échevins « telle qu'elle se fait aujourd'hui » (1762) (A.-J. PANCKOUCKE, *Abregé chronologique de l'Histoire de Flandre*.)

Et ne croyez pas, Messieurs, que l'insurrection ¹ ait provoqué ces réformes si libérales dans leurs principes, si fécondes dans leurs résultats ², Jeanne prit toujours l'initiative du progrès; et les communes de Flandre n'eurent point à déplorer ces luttes sanglantes qui n'attristèrent que trop souvent l'inauguration des communes de France. C'est que Jeanne avait le sentiment du bien; que pour le vouloir, ce bien, il lui suffisait de suivre le penchant de son cœur; pour l'apprécier et le consommer, de suivre la droiture de son jugement, les tendances de sa pensée.

Aussi ne faut-il pas s'étonner, Messieurs, si elle s'attacha toujours à maintenir la paix, cette condition première de la félicité publique. Une fois cependant elle appela aux armes ses valeureux chevaliers, mais ce fut pour venger, des outrages de l'hérésie, la morale et le dogme chrétien ³. Quant aux expéditions entreprises par Fernand ou Thomas, elles furent de trop courte durée pour interrompre le cours des prospérités du pays.

Rien de ce qui intéressait le bonheur du peuple et le soulagement des classes laborieuses n'échappait à la vigilante bienveillance de Jeanne, car elle aimait à voir de ses propres yeux. Heureuse la cité, heureux le village, heureux le hameau qu'elle visitait dans ses fréquentes excursions ⁴. Les populations accourues en foule à sa rencontre bénissaient la femme qui, à l'imitation du Sauveur, répandait les bienfaits sur son passage ⁵. Que ne lui a-t-il été donné à cette mère du peuple de réaliser tous les projets, toutes les améliorations qu'elle rêva sans doute! Ailleurs qu'à Valenciennes, Gand, Bruges et Marquette, elle eût élevé un monu-

1. Le calme le plus profond accompagna la marche des grandes réformes politiques dans le cours du règne de Jeanne... Ce règne et celui de Marguerite forment la période de 1212-1279, la plus intéressante dans l'histoire des libertés communales (WARNKENIG, II, 275.)

2. Une fusion heureuse des principes démocratiques et féodaux, une liberté étendue, sagement prémunie contre la licence, un bien-être général produit par le commerce et l'industrie, rendirent la Flandre le pays de l'Europe le plus florissant et le plus puissant (*Ibid.*, II, 219). — Consultez à ce sujet l'ouvrage de M. TAILLIAR, *L'affranchissement des communes dans le nord de la France et les avantages qui en sont résultés*.

3. Voyez dans Ph. MOUSKES (vers 28.208), les causes et les résultats de la croisade prêchée par ordre du pape Grégoire IX contre les hérétiques de la ville de Staden, en Allemagne.

4. Il est à remarquer qu'un grand nombre de ses actes sont datés des lieux mêmes qu'ils concernent.

5. *Pertransiit benefaciendo*. (*Actes*, t. I, p. 38.)

ment à la gloire de Dieu ; ailleurs qu'à Audenarde, Ypres et Lille, elle eût ouvert un asile aux misères du pauvre ¹ ; ailleurs qu'à Poperinghe, Dam, Courtrai et Lille encore, elle eût tendu la main au commerce et à l'industrie ² ; partout elle eût brisé les liens de la servitude ³. Que n'eût-elle point fait aussi pour les choses intellectuelles ? Déjà, grâce à elle, l'idiome français était devenu l'idiome officiel de la chancellerie ⁴ ; déjà l'éducation de la jeunesse avait été l'objet de sa sollicitude ; et d'autres trouvères que le trouvère Manessier eussent peut-être adressé leurs poétiques hommages à la princesse « qui réunissait l'amour des vers à l'amour de l'humanité ⁵. »

Que vous dirai-je encore, Messieurs ? Que cette femme, qui fut trente ans la providence visible de la Flandre, apportait autant de soins aux moindres détails de l'administration de sa maison ⁶ qu'aux plus graves affaires de l'État ? Qu'elle était juste ⁷, modérée ⁸, clémente ⁹, libérale ¹⁰ ? Ces vertus, vous les lui eussiez attribuées, quand même l'histoire n'en eût pas gardé le souvenir.

Je ne veux point dissimuler cependant le reproche que Jeanne parut deux fois encourir en cédant aux exigences de Philippe-Auguste et de son successeur ¹¹ ; je ne veux point nier qu'elle

1. Ses fondations pieuses et charitables sont trop connues pour être notées ici. — Voir JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 41.

2. 1236, avril. Lettres de Jeanne déterminant le tarif des droits de navigation sur la rivière de la Lys (ROISIN). — 1242, mai : Lettres par lesquelles Thomas et Jeanne octroient à la ville de Lille différents droits sur la Basse-Deûle (*Ibidem*). — 1228, mai. Fernand et Jeanne affranchissent les bourgeois de Rodembourg du droit de tonlieu qu'ils payaient au Dam.

3. Ce bienfait était réservé à ses successeurs : « Vers la fin du XIII^e siècle, dit M. WARNKENIG, (II, 237), la classe des serfs disparut presque de toutes les villes. Les comtes accordèrent à celles-ci le privilège d'affranchir de la servitude personnelle tous ceux qui viendraient demeurer dans le ressort de l'archevêché. » Voyez dans l'*Histoire de Jeanne*, par M. E. LE GLAY, pièces justificatives, pp. 189, 154, 166, ce que fit Jeanne relativement au servage.

4. E. LE GLAY, *Recherches sur les premiers actes publics rédigés en français*. Lille, 1837. in-8.

5. A. DINAUX, *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*, p. 67.

6. Voir dans M. E. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, les actes de 1231, mars ; 1233, 3 août, à Lille ; 1244 ; dans les pièces justificatives.

7. *Ibidem*, 1224, 15 mars ; 1241, mai ; 1236, 27 juillet ; 1232, 9 décembre, etc.

8. *Ibidem*, 1224, 20 mai, à Lille ; 1226, 22 octobre, à Lille ; 1233, janvier.

9. *Ibidem*, 1230, 25 août, à Lille.

10. *Ibidem*, 1228, 7 septembre, à Ypres ; 1229, mai, à Valenciennes ; 1229, décembre ; 1230, 16 janvier, à Lille ; 1230, mai.

11. *Ibidem*, p. 102.

voua aux suzerains qui lui rendirent ses domaines et son malheureux époux, une reconnaissance dont elle eût pu se repentir, comme César de sa clémence¹ ; mais gardons-nous de l'accuser de faiblesse ! N'oublions pas, surtout, que si plus tard les communes flamandes prirent une attitude imposante et fière à l'égard de la France, que si elles vengèrent sous les murs de Courtrai la défaite de Bouvines, n'oublions pas, dis-je, qu'elles avaient puisé et la vie et la force dans la sagesse de Jeanne.

Telle fut, Messieurs, l'influence de notre héroïne sur les destinées de la Flandre. Le désastre de Bouvines ouvrit sa carrière politique ; le triomphe de Courtrai fut la conséquence de son règne ; elle répara le premier, elle prépara le second. Il m'était donc permis de m'écrier sur son berceau, au début de ce discours : Honneur à l'enfant né pour le salut et le bonheur de la patrie, car Jeanne de Constantinople n'a point failli à sa glorieuse et sainte mission !

Lorsqu'un bienfaiteur inconnu se révèle à nous dans sa beauté morale, notre imagination, complice de notre cœur, se plaît à lui prêter toutes les félicités en même temps que toutes les vertus. Nous avons peine à nous persuader que l'apôtre de l'humanité marque souvent par ses infortunes, autant que par ses bienfaits, son passage sur cette terre. Pour Jeanne, Messieurs, toute illusion nous est interdite, et je vous dois maintenant l'histoire de ses malheurs. En ce moment, pour la louer, ce ne sont plus des applaudissements que je vous demande, mais des larmes².

Après la grande époque des martyrs de l'Église primitive, il n'en est point de plus mémorable dans les fastes du monde chrétien que celle où, se levant à la voix d'un pontife, l'Europe se jeta sur l'Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur des hommes. Quel spectacle que cette union fraternelle des peuples abjurant toute antipathie de race, toute division d'intérêts, afin d'accomplir une œuvre sacrée ! La Flandre ne resta pas en arrière dans un élan si généreux. Guidée par ses comtes Robert de Jérusalem, Thierry et Philippe d'Alsace, elle cueillit en Palestine les plus belles palmes

1. « Cæsari proprium et peculiare fuit clementiæ insigne, quæ usque ad poenitentiam omnes superavit. (PLIN, liv. IX, ch. 28.)

2. « Non plausus, sed lacrymas » (SAINT AUGUSTIN, sermon 217).

de sa renommée ; puis, lorsque s'éteignit, à la suite de revers sans nombre, la pieuse ardeur des Croisades, son prince Baudouin IX, le père de notre illustre héroïne, eut la gloire de relever, par son exemple, les courages abattus ¹, et d'armer encore l'Occident contre l'Orient. Ce fut à Bruges, en l'église de Saint-Donat, le Saint-Denis des provinces flamandes, que Baudouin fit bénir la vaillante épée qu'il consacrait à la délivrance des lieux saints ². Qui eût cru que de cet acte d'enthousiasme religieux dussent dater les calamités qui vinrent désoler la Flandre au commencement du XIII^e siècle, les malheurs qui empoisonnèrent l'existence de Jeanne ?

Pour assurer, durant son absence, le bonheur d'un peuple qui admirait en lui les vertus du souverain, du héros et du chrétien, d'une épouse sur le point de le rendre père une seconde fois ³, d'une fille bien-aimée qu'il confiait aux soins d'un oncle, d'un frère et d'un ami, Baudouin avait passé une année entière à régler les intérêts de sa maison et les affaires de l'État. Hélas ! il avait tout prévu, hormis la trahison.

Cependant, Marie de Champagne n'a pas plus tôt donné le jour à l'enfant qui eut nom Marguerite, qu'entraînée par la foi, cette foi qui ne recule devant aucune épreuve, elle se sépare de ses deux enfants, les abandonnant sans crainte à la garde de Dieu pour se vouer au service des hôpitaux de la Terre Sainte et marcher sur les traces de Sybille d'Anjou, la pieuse compagne de Thierry d'Alsace. Ainsi, Jeanne pouvait dire avec le psalmiste : « Mon père et ma mère m'ont délaissée, mais le Seigneur m'a reçue en sa protection ⁴ »

Oui, Messieurs, Dieu l'a protégée, gardons-nous d'en douter. Gardons-nous de méconnaître les mystères de sa bonté, même dans les tribulations qui visitèrent successivement l'enfant, l'épouse, la sœur, la fille, la mère et la souveraine : car, semblables au souffle excitateur du feu d'où s'élance la flamme la plus pure,

1. HURTER, *Histoire d'Innocent III*, t. 1, p. 355.

2. Le mercredi des cendres, 1201.

3. Marguerite, seconde fille de Baudouin, est-elle née avant ou après le départ de son père ? Il n'est rien de certain à ce sujet ; dans le doute, j'ai choisi la version qui me permettait de concentrer plus spécialement l'intérêt sur mon héroïne.

4. « Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me » (Psalm. xxvi, 16).

les tribulations mûrissent et fortifient les âmes d'élite dont elles font éclater la vertu.

Jeanne comptait à peine treize ans quand le Seigneur marqua du sceau du malheur ce front où s'imprimait naguère le baiser maternel. Sombre et rêveuse, elle était là, veillant sur le berceau de sa sœur et attendant avec la naïve impatience de son âge le trop lent retour des croisés. La joie publique lui avait bien appris que le comte Baudouin était monté sur le trône impérial de Byzance, mais que lui faisait à elle le triomphe du comte Baudouin, puisque ce triomphe ne lui rendait ni les caresses d'un père ni le sourire d'une mère ? Longtemps elle pleura l'absence de ses parents, jusqu'à ce qu'elle eut à pleurer leur trépas. Oh ! qui dira jamais son désespoir et le deuil du pays ¹ lorsque arriva cette affreuse nouvelle : Marie est morte ! Baudouin est mort ! Marie, victime de sa charité au milieu des pestiférés de Saint-Jean d'Acre ! Baudouin, victime de son héroïsme, au milieu des infidèles, sous les murs d'Andrinople ! En vain s'efforce-t-on de douter encore de l'accablante réalité ² ; il faut céder aux irrécusables témoignages venus d'Orient ³, et se résigner à la volonté du Ciel. La Flandre alors tourne des regards d'attendrissement et d'anxiété vers l'auguste orpheline sur qui reposent désormais toutes ses espérances ; et c'est en ce moment suprême, qu'échangeant contre la faveur d'un roi son précieux dépôt, un indigne tuteur livre l'héritière du grand Baudouin au plus formidable adversaire de la puissance flamande ⁴.

Philippe de Namur ! toi qui trahis à la fois ton sang et ta patrie, en sacrifiant sans pudeur l'enfant de ton frère à la politique de Philippe-Auguste, j'eusse maudit ta mémoire, si, torturé par le remords, tu ne t'étais fait justice à toi-même devant les hommes et devant Dieu. Paix à la cendre de Philippe le Pénitent ⁵.

1. JACQUES DE GUISE, *Annales du Haynaut*, l. XX, ch. 1.

2. *Ibidem* et Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 8380, f° 41, sous la rubrique : « Comment l'on murmuroit que l'empereur Baudouin de Constantinople n'étoit point mort. »

3. Lettres écrites par Henri, frère de Baudouin et son successeur à l'empire de Constantinople.

4. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 1 ; et Manuscrit n° 8380, f° 41 v°.

5. « Philippe revint à soy, et touché du remords de sa conscience, tant pour ceste infidélité que pour les autres péchés de sa vie passée, il en fit une punition si exemplaire et nouvelle qu'il a mérité le nom de Philippe le Pénitent, etc. » (D'OUTREMAN, *Histoire de Valenciennes*, p. 530).

Elle languissait donc à la cour de France, la pauvre fille, en proie aux peines qu'excitait en son âme la perte de ses glorieux parents, lugubre souvenir que rendait plus lugubre encore celui de la patrie absente. A l'aspect de tant d'infortunes accumulées sur une tête si chère, la Flandre s'est sentie profondément émue ; elle réclame sa souveraine ¹ avec les prières et les cris d'une mère à qui l'on aurait enlevé son enfant ; cris inutiles, inutiles prières ! Philippe-Auguste n'a rien entendu. Soudain le lion belge pousse un douloureux et terrible rugissement ², et cette fois, Philippe-Auguste a entendu. Il cède ; mais en cédant, l'habile monarque s'est ménagé les moyens de ressaisir la proie qui lui échappe. C'est lui qui vendra sa pupille, — car il s'est déclaré le tuteur de Jeanne ³, — à ce Portugais ⁴ dont il ne fera un comte de Flandre que pour trouver en lui le docile instrument de sa rapacité ⁵.

Oui, c'est à Paris, par l'ordre et sous les yeux du suzerain de la Flandre, que furent célébrées ces noces si brillantes, et dont le triste lendemain ne rappela que trop aux jeunes époux cette parole du sage : « L'excès de la joie est voisin de la douleur. ⁶ » Quelle dut être l'amertume de leur pensée lorsqu'à peine arrivés à Péronne, le cœur enivré encore des fêtes de Paris, ils se virent tout à coup entourés de satellites français et confinés ⁷ dans ce château déjà célèbre alors par de tragiques événements ⁸, jusqu'à ce que le fils du roi de France eût saccagé, pillé, morcelé leurs États au gré de Philippe-Auguste ⁹.

1. Manuscrit n° 8380, f° 41 v°.

2. Les Flamands menacèrent leur suzerain de se donner au roi d'Angleterre, s'il ne leur rendait les filles de Baudouin.

3. Du reste, Philippe-Auguste n'avait fait en cela qu'une application adroite de la loi féodale, en vertu de laquelle il était établi qu'un vassal ne laissant que des filles à sa mort, elles devaient passer sous la garde-noble du suzerain, qui, dès lors, était chargé de les élever et de leur procurer des époux. — Voir : *L'art de vérifier les dates* ; chronologie des comtes de Flandre.

4. Nullo communi consensu, nullo senatus consulto coisse matrimonium, sed venditam ab avaro rege suam principem alienigenæ atque indigno viro. (MEYER, *Annales*, p. 66).

5. Philippe-Auguste n'avait concédé l'héritière de Flandre au prince portugais qu'à condition que celui-ci lui livrerait les villes qui lui avaient été enlevées par Baudouin IX.

6. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 2.

7. *Ibidem* et manuscrit 8380, f° 41 v°.

8. La mort de Charles le Simple.

9. Louis de France s'empara des villes d'Aire et de Saint-Omer.

Hélas ! bien d'autres outrages allaient accroître le désespoir de Jeanne. Ce n'est plus l'implacable ennemi du nom flamand qui fait violence au comte Fernand, c'est le pays qui le repousse avec colère et dédain, le pays qui ne voit en lui qu'un maître imposé par l'étranger, un serf indigne de tenir le sceptre de Baudouin, que dis-je ! indigne de poser le pied sur la terre libre de Flandre ¹. Et tandis que le prince luttait à main armée contre ces fiers bourgeois qui fermaient à son approche les portes de leurs cités ², Jeanne, brisée par les cruelles émotions qui l'avaient assaillie coup sur coup, étendue sur le lit où l'enchaînait une fièvre dévorante ³, Jeanne s'effrayait des périls que courait la vie de l'homme dont la destinée s'était unie si fatalement à la sienne, et peut-être dans son délire voyait-elle se joindre aux cadavres de son père et de sa mère le cadavre de son mari.

Cependant, grâce à d'heureuses concessions ⁴, grâce surtout à la vigueur de sa haine contre les Français, le nouveau souverain a su vaincre les répugnances de ses sujets, s'attirer même leur sympathie ⁵. Et bientôt, emporté par la fougue de son humeur méridionale, impatient d'ailleurs de venger l'injure de Péronne, il a enrôlé sous les drapeaux de la révolte les grands vassaux de France, et poussé la témérité jusqu'à devenir le champion de l'aristocratie contre le plus formidable champion de la royauté.

Tandis que le bouillant Portugais songe à vider sa querelle sur un champ de bataille, et que pour assurer ou hâter sa vengeance, il poursuit et sur terre et sur mer ses projets audacieux, Jeanne s'est retirée dans un de ses châteaux où, solitaire et recueillie devant Dieu, elle prie avec ferveur ; car de sombres pressentiments

1. Voici le discours que tint, à la comtesse Jeanne, le sire de Tournai : « Dame... votre mari est serf du roy de France et s'en vanta le roy en nostre presence à Paris et que si fut son père et le roy de Portugal qui est à présent. Or ainsi que nul serf ne peut tenir plain pied de terre que son seigneur n'aist si luy plaist ; ou il le peult faire pendre ou faire noyer se il mesprent rien envers luy. Dame, prenès vostre serf, qu'il soit maudit de Dieu et vous en allés en Portugal où sont les serves gens ; car jamais serf n'aura sur les Flamands aulcune mestrise ; et veuillès bien sçavoir que si Fernand est encore XV jours par deça, nous lui ferons couper la teste. » (*Le liore de Baudouyn*, édité par MM. SERRURE et VOISIN.)

2. Entre autres, les Gantois.

3. A Douai.

4. Privilèges accordés aux Gantois, en l'an 1212, au mois d'août. (D'OUDEGHESST, t. II, p. 69.)

5. *Chronique de Flandre* mise en lumière par DENYS SAUVAGE, p. 28.

ont agité sa pensée et troublé son sommeil. Fernand va combattre, pense-t-elle ; mais où ? quand ? avec quels auxiliaires ? Elle l'ignore. Là, toutefois, comme nul cri d'alarme ou de détresse n'était venu justifier ses craintes ¹, elle se prenait à espérer, lorsqu'un jour se présentent trois vénérables prélats ², chargés, disent-ils, d'accomplir auprès de leur souveraine un pénible devoir. La comtesse a pâli ; à l'instant s'offrent à sa mémoire et ses vagues terreurs et ses rêves sinistres ; elle interroge avec effroi, elle écoute avec anxiété... Princesse infortunée ! fallait-il qu'aux malheurs de ta famille s'ajoutassent les malheurs de ta patrie ! Fallait-il qu'après avoir gémi sur la mort de Marie et de Baudouin, tu fusses condamnée à gémir sur la captivité de Fernand, sur le désastre de Bouvines !

Jeanne fut atterrée ; mais les pieux mandataires qui, d'abord émus jusqu'aux larmes, étaient restés muets devant son inénarrable douleur, firent entendre les accents consolateurs de la religion, et la pauvre jeune femme ouvrit son cœur à ces douces paroles, comme la fleur brûlée par les feux du soleil ouvre son calice à la brise du soir. Puis, ils lui exposèrent les périls de l'État, les angoisses du peuple ; et la souveraine, oubliant ses propres disgrâces, comprit toute la grandeur du rôle que la Providence lui imposait. Ce rôle, Messieurs, vous savez si elle l'a rempli avec gloire ! Mais vous savez aussi qu'après avoir eu le courage de se rendre en habits de deuil à Paris, alors que Paris insultait encore à l'infortune du comte de Flandre ³, elle se prosterna en vain aux pieds de Philippe-Auguste, implorant la délivrance de Fernand ; il était écrit dans la destinée de Jeanne, qu'orpheline du vivant de ses parents, elle serait veuve du vivant de son époux.

C'est ici, Messieurs, qu'apparaît une phase nouvelle dans la série des épreuves qu'il plut au Ciel d'envoyer à notre héroïne. Jeanne, aux prises avec la fortune, avait toujours opposé à ses coups l'énergie de sa force morale ; mais, soutenu à l'écart, sous l'œil de sa conscience et sous l'œil de Dieu, ce combat n'avait pu révéler

1. Les Flamands, par une touchante attention, s'abstinrent de l'informer immédiatement de la catastrophe de Bouvines.

2. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 43 : « Quod Hannonienses, Cameracenses et Flandrenses Tornacensem et Morinensem episcopos miserunt ad Comitissam consolandum. »

3. EDW. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, p. 34, notes.

en elle la femme de tête et de cœur dont le type appartient au christianisme. Une circonstance aussi étrange que terrible allait produire au grand jour cette résistance intime, en forçant la comtesse à lutter pour sauver l'honneur de sa famille, au moment même où les plus accablantes perplexités la forçaient à lutter pour sauver l'honneur de sa patrie ¹.

En ce temps-là vivait à la cour de Flandre un noble chevalier que nul ne surpassait en renom de bravoure, de savoir et de sagesse. Le prince Baudouin l'avait aimé à l'égal d'un frère ², et le peuple l'aimait peut-être à l'égal du prince Baudouin lui-même. C'est lui qui répara la trahison de Philippe de Namur ; lui qui gouverna l'État durant la minorité de Jeanne ³ ; lui qui devint le glorieux époux de la jeune Marguerite de Constantinople ⁴. Or, depuis cette alliance, deux années s'étaient écoulées à peine, que l'incomparable chevalier était déclaré infâme, et que tous, hommes, femmes, vieillards, enfants, ne prononçaient plus qu'avec horreur le nom de Bouchard d'Avesnes. Vous-mêmes, Messieurs, n'avez-vous pas frémi au nom du clerc renégat ? Car sans doute, il vous souvient de ce drame dont une main habile retraçait naguère les sombres épisodes ⁵.

Tremble, Bouchard d'Avesnes ! Voici venir la comtesse de Flandre qui te demande compte des souillures dont tu as entaché la pureté de sa sœur bien-aimée et l'innocence de ses neveux, l'espoir de sa race ⁶. A genoux devant elle ! L'apostat est resté debout. Tremble, Bouchard d'Avesnes ! Voici venir à son tour le Très-Haut qui te demande compte du sacrilège commis au pied de ses autels. A genoux devant Dieu !... L'apostat est resté debout. Longtemps ⁷, il outragea ainsi et la terre et le ciel, bravant les pleurs, les prières, les menaces de Jeanne, jusqu'à ce que les foudres de l'anathème eussent enfin humilié dans la poussière ce

1. Les révélations qui dévoilèrent le sacrilège de Bouchard d'Avesnes coïncidèrent avec les événements politiques qui suivirent la défaite de Bouvines.

2. Puisqu'il lui attribua la même autorité qu'à Philippe de Namur.

3. *Chronique de Flandre* de Denis SAUVAGE, p. 23.

4. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 4 et 5.

5. H. BRUNEL, *Scènes historiques flamandes*.

6. Jeanne n'avait pas encore d'enfants.

7. Cinq ans.

front d'airain que, deux fois déjà, elles avaient sillonné, sans même le courber ¹.

Mais quelle rumeur soudaine ? Où court ce peuple que semblent égarer la stupeur et la joie ? Suivons-le. De loin, s'avance un immense et brillant cortège dont le bourdon communal signale la marche solennelle. Des chevaliers, des magistrats, des prêtres ; puis des étendards, puis la croix, puis... , Dieu ! qu'ai-je vu ? Baudouin de Constantinople, est ce toi que la foule salue avec des larmes d'attendrissement, avec des cris d'allégresse, comme elle saluerait le Sauveur des hommes, s'il apparaissait ? ² Dis ?

Les morts après *vingt* ans, sortent-ils du tombeau ? ³

Non ! ce vieillard qui orne d'une couronne son front cicatrisé, et d'un manteau de pourpre ses épaules voûtées ; ce vieillard qui crée des chevaliers, qui distribue des fiefs et attache son scel à des chartes et diplômes ; ce vieillard n'est qu'un lâche imposteur, le vil instrument d'une intrigue infernale tramée contre la comtesse Jeanne.

La voilà donc cette merveilleuse apparition qui faillit bouleverser la Flandre ! En vain, les vieux compagnons d'armes de Baudouin dévoilèrent la fraude ; les populations, dont la noblesse et l'étranger exploitaient la crédulité, poussèrent l'aveuglement jusqu'à soupçonner leur souveraine de méconnaître un père, dans la crainte de trouver en lui un comte de Flandre ! Et l'on vit l'imposteur poursuivre son triomphe à travers les grandes cités du pays ⁴, recueillant sur son passage les hommages d'un frénétique enthousiasme, tandis qu'éperdue et contrainte de fuir pour sauver ses jours menacés, la fille de Baudouin allait cacher au fond d'un château sa honte et son désespoir. La malheureuse princesse

1. Trois excommunications furent successivement fulminées par les papes Innocent III et Honorius III : la première sous la date du 19 janvier 1215, la deuxième, du 17 juillet 1217 ; la troisième, du 24 avril 1219. On lit dans la seconde : « ... cette tête de fer, ce front d'airain ne s'est ému ni de la crainte de Dieu, ni de la crainte des hommes et n'a donné aucun signe de repentir. Ladite comtesse, toujours accablée de douleur et pénétrée de confusion, n'a donc pu jusqu'à présent recouvrer la sœur qui lui est ravie. » Voir : *Histoire de Jeanne*, par M. E. L. LE GLAY, p. 56.

2. Philippe Mouskès dit en propres termes (vers 24.851) :

Se Dieux fust en tière venus
Ne fust-il pas mious reçeus.

3. RACINE, *Athalie*, acte I, scène 1.

4. Valenciennes, Lille, Gand, Bruges, Courtrai.

reprit néanmoins assez de sang-froid pour tenir tête à l'orage et déjouer d'odieux projets. Ce fuseau, qu'elle avait jugé ne pouvoir se démêler que par finesse ¹, se démêla en effet entre les mains du roi de France, et le crime reçut son châtiment. Mais en même temps que la justice attachait au gibet le jongleur Bertrand de Rains, après l'avoir livré aux insultes de la risée publique, la clémence pardonnait à la déplorable erreur d'un peuple qui avait osé douter de la vertu ².

Jeanne, victorieuse dans cette double lutte contre l'apostasie et l'imposture, avait encore à fléchir l'inflexible rigueur de la politique qui condamnait à se flétrir derrière les barreaux d'une prison la jeunesse de Fernand. Pendant douze ans, elle poursuivit ce touchant objet de ses incessantes démarches et de ses inépuisables sacrifices, recourant tour à tour à l'autorité de la religion et au dévouement de ses sujets. Enfin, le succès a couronné ses efforts ; le comte lui est rendu. . . Et voici que six ans après, il expire loin d'elle, dévoré par le mal dont il avait contracté le germe à la tour du Louvre ³.

Une fille restait à l'épouse en deuil : Marie, fiancée au frère du roi de France ⁴. Jeanne, dans ces rares trêves qu'apportait à sa

1. La comtesse « jugea bien que ce fuseau ne se devoit pas démesler par force, mais par finesse. » (D'OUTREMAN.)

2. Voyez les détails de ce merveilleux épisode dans l'*Histoire des comtes de Flandre*, par M. Edw. LE GLAY, t. II, pp. 17-39.

Le manuscrit du Roi, n° 8380, contient de plus amples détails sous les rubriques suivantes : « Comment par ung hermite qui vint demourer en Haynau moult de gens furent abusez » (f° 59, v°.) — « Comment à la requeste de la comtesse de Flandres, le Roi fist enquerre qu'il estoit de cet hermite » (f° 61.) — « Comment les deux prélats de France interroguerent les appréhendez et de leur response » (f° 62.) — « Comment le faulz hermite s'en fuy par nuit de Péronne et du parlement de sa compaignie » (f° 63.) — « Comment l'en sceut le nom de ce faulz hermitte et comment il fut retrouvé et exécuté à mort en la ville de Lille en Flandre » (f° 64, v°.)

Voyez aussi JACQUES DE GUISE, D'OUDEGHIERST, etc... 1225, 25 août, à Lille : Jeanne pardonne aux Lillois d'avoir tenu le parti du faux Baudouin.

3. Vers 1224 et avant, Jeanne, d'abord par le pape Honoré, puis par un légat cardinal du titre de Sainte-Cécile, puis par les évêques de Cambrai, Tournai et Théroutanne, avait fait traiter pour la rançon de Fernand auprès de Philippe-Auguste. Après la mort de celui-ci elle fit renouveler ses instances auprès de Louis VIII, mais en vain : « ... Ledit roy Loys jura que, tant comme il vivroit, Fernand tendroit sa prison et que jamais ne le delivrerait ; toutes voies fut-il plus doucement traité ou temps du roy Loys qu'il n'avoit esté du vivant du roy Philippe, et avoit sa femme souvent nouvelles de luy. » (Manuscrit du Roi, n° 8380, f° 48.)

1220 : Le doyen et le chapitre de Saint-Donat donnent de l'argent à Jeanne pour le rachat de Fernand. — 1225, juin et août. Emprunts pour le même objet.

Voyez aussi J. DE GUISE, liv. XX, ch. 69.

4. Robert I^{er}, comte d'Artois.

douleur la vue d'un être aussi cher, se prenait à lui créer une existence toute de bonheur et de gloire, de bonheur surtout. Elle avait tant souffert qu'elle espérait que Dieu ferait grâce à l'enfant en vertu des malheurs de la mère... O sainte Providence ! pardonne si j'interroge tes secrets ! Était-ce pour exaucer ses vœux que tu enlevas Marie à la terre ?

La pauvre femme pleurait son mari et sa fille, lorsque, pour répondre au désir du pays, elle renonça au veuvage... Son union avec Thomas de Savoie fut stérile, et elle se vit frustrée encore dans sa dernière espérance.

Messieurs ! à tant d'infortunes il n'y avait qu'un remède, celui que Job trouva jadis dans la patience et la résignation ; qu'une consolation, celle que le juste cherche ici-bas dans les larmes et dans la prière. Ni l'un ni l'autre, affirmons-le hautement, ne manquèrent à la comtesse Jeanne. Comment s'expliquer, en effet, le glorieux accomplissement de sa mission politique à travers d'aussi terribles épreuves, si une entière soumission aux volontés de Dieu, manifestées par ces épreuves mêmes, si une entière confiance aux promesses de Dieu, révélées par l'Évangile au chrétien souffrant, n'avaient présidé à tous les actes de sa vie ?

Ce n'est pas cependant, Messieurs, l'ardeur de sa foi que je prétends vanter ici. Au moyen âge, la foi était vivante dans tous les cœurs, et nul ne songeait à s'en faire un mérite. Ce que j'admire, ce qu'il faut admirer en elle, c'est la foi traduite, commentée, pour ainsi dire, par l'éloquence des œuvres ; c'est la foi transformée, de sublime instinct qu'elle était, en une intelligence bien plus sublime encore des besoins spirituels et des besoins temporels de la société.

S'il est du devoir des souverains de faire servir à l'empire du ciel l'empire de la terre ¹, quel prince a jamais rempli avec plus de zèle que la fille de Baudouin, ce précepte de la papauté ? Elle savait que la maison du Seigneur est en réalité la maison du pauvre ; aussi rien ne lui coûta ² pour orner des splendeurs de l'art ces

1. « Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitus data est super omnes homines, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. » (SAINT GRÉGOIRE, liv. II, lettre 62.)

2. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 87, 88, etc... On lit dans le premier : « Elle ordonna (aux architectes) de ne se laisser arrêter par aucun obstacle et de disposer

basiliques dont le luxe était aux yeux de l'indigent comme une compensation à la nudité de sa propre demeure, et dont la majesté ajoutait à la religion des peuples. Son attention pour les choses du culte s'étendait même aux plus minutieux détails ; c'est ainsi que plusieurs églises de Flandre lui durent jusqu'au vin et au pain mystiques, jusqu'aux flambeaux du sacrifice ¹. Jeanne portait d'ailleurs aux ministres de l'autel estime et affection aussi bien que généreuse assistance ², ne leur demandant en échange de ses bienfaits que des prières, et parfois des conseils dans l'art si difficile de gouverner les hommes ³.

A cette époque, régénéré depuis peu par l'enthousiasme des Dominique et des François d'Assise, le clergé se retrempait dans sa source plébéienne ⁴, et les ordres populaires, si célèbres sous le nom d'ordres mendiants ou mineurs, se mêlaient au monde pour l'édifier de leurs vertus ⁵. Jeanne favorisa de tout son pouvoir cet essor de la démocratie chrétienne ⁶, comme elle avait aidé celui de la démocratie politique. Peut-être n'est-il pas encore éteint, à Valenciennes, le souvenir de sa visite aux frères mineurs ; « admirant le genre de vie, les mœurs, les discours et les exemples de ces religieux ; touchée du spectacle de cette pauvreté heureuse, de cette obéissance exacte, de cette chasteté, de cette tempérance et des austérités de cette sainte vie, elle éprouvait un contentement véritable de se trouver en leur compagnie. Elle écouta dévotement l'allocution d'un frère sur le mépris du monde, sur les vertus et les vices, et sur les punitions et les récompenses ;

des lieux comme elle l'avait résolu pour la gloire de Dieu... leur recommandant de n'épargner aucune dépense afin d'accomplir dignement son dessein. » (Traduction de M. DE FORTIA.)

1. Voir M. Edw. LE GLAY, *Histoire de Jeanne*, pièces justificatives : 1222, 26 janvier, au Quesnoy ; 1224, 29 juillet, à Courtrai ; etc.

2. *Ibidem*, passim.

3. 1223, octobre, lettres par lesquelles W. abbé et tout le couvent de Saint-Aubert, attestent que la comtesse Jeanne leur a donné en aumône tout le droit et féodalité qu'elle avait sur certaines propriétés... l'abbé promet pour lui et ses successeurs « d'être bon conseiller de la comtesse quand il en sera requis », de garder le secret quand il sera nécessaire, sauf l'obéissance qu'il doit à Dieu, à ses supérieurs et aux églises de Cambrai ; il promet en outre d'associer la comtesse et sa sœur Marguerite de Dampierre à leurs prières et de faire dire à son décès un anniversaire à perpétuité. (*Inventaire des chartes de la Chambre des comptes de Lille.*)

4. JACQUES DE GUISE, liv. XX, ch. 49.

5. *Ibidem*, ch. 71.

6. *Ibidem*, ch. 72, 73, 74, 81, 84, 85, 87, 88, 90, 91.

puis elle dit adieu aux religieux en versant des larmes, et retourna dans son palais ¹. » Le lendemain de cette pieuse visite, Jeanne posait solennellement la première pierre de l'église que sa munificence destinait aux bons frères.

Déjà aussi, à cette époque, s'organisaient, sous l'heureuse influence du christianisme, ces belles institutions d'où est sorti le système moderne de la charité publique. Que ne puis-je, Messieurs, pour clore d'une manière digne de notre héroïne ce trop faible panégyrique, que ne puis-je ranimer la cendre de tous les malheureux qu'elle soulagea si noblement de son vivant et de tous ceux qu'atteignit sa bienveillance posthume ! Ils vous diraient comment s'est perpétuée, d'âge en âge, la sainte reconnaissance du pauvre pour la mère du pauvre : quel plus bel éloge que leurs larmes et leurs bénédictions ? Que ne puis-je au moins réunir sous vos yeux tous ceux qui reçoivent encore aujourd'hui en son nom le pain du corps, et le pain de l'âme ! Car ils ont triomphé du temps et des orages politiques, les monuments de sa pitié ! Oui, Messieurs, — chose vraiment providentielle et d'un haut enseignement pour nous, — Jeanne dut à son intelligence du malheur ses œuvres les plus durables ; et ses hôpitaux sont devenus une autre démonstration des consolantes et sublimes vérités que révéla jadis aux nations étonnées le divin législateur du monde, lorsqu'il proclama la suprême dignité des misères de l'homme.

Il est dans l'exercice de la charité une grâce dont les âmes tendres ont seules le secret. C'est, pour l'indigent qui reçoit leur aumône, quelque chose d'indéfinissable qui l'émeut et le charme, qui lui commande à la fois le respect et l'amour, quelque chose qui le porterait à prendre ses bienfaiteurs pour des anges, s'il ne les voyait souvent pleurer avec lui. Jeanne découvrit ce secret dans l'Évangile et dans ses propres souffrances. Pour nous borner à une preuve unique, relisons ensemble, messieurs, l'acte de fondation de l'hôpital Comtesse ², vénérable et précieux diplôme où peut-être puiserons-nous autre chose que de douces émotions :

« Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut, à ceux qui ces présentes verront, salut. Puisqu'au jour du jugement, Notre-Seigneur

1. JACQUES DE GUISE, t. XIV, p. 377. (Traduction de M. DE FORTIA.)

2. L'acte en latin et en roman est imprimé dans ROISIN.

dira à ceux qui auront abondé en œuvres de charité : « J'ai eu faim et vous me donnâtes à manger, j'ai eu soif et vous me donnâtes à boire ; j'étais étranger et vous me fîtes réception, vous me visitâtes dans mes maladies : venez donc les bénis de mon père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, » j'ai désiré d'un grand désir avoir part à cette bénédiction, et pour subvenir aux pauvres j'ai voulu fonder à Lille, tout près de ma demeure, un hôpital en l'honneur de la Vierge glorieuse. » (Tout près de sa demeure, pour mieux veiller sur ses enfants adoptifs.) « Et tout d'abord pour le salut de mon âme et des âmes de mes ancêtres et de mes successeurs, » (Quelle piété ou plutôt quelle charité que celle qui embrassait dans sa touchante sollicitude le passé et l'avenir !) « et spécialement pour l'âme de mon très cher et très illustre seigneur et mari Fernand, de haute mémoire, jadis comte de Flandre et de Hainaut, je donne en perpétuelle aumône les choses qui s'ensuivent : c'est à savoir, tout le terrain qui environne ma maison et qui s'étend vers le midi le long de ma dite maison et de la chapelle Notre-Dame jusqu'à la rivière et aussi le pavillon que j'ai édifié sur ce même terrain avec le fond, les murs et tout ce qui appartient audit pavillon. Et je veux qu'après mon décès on ne puisse pratiquer porte ou fenêtre audit pavillon qui ait vue sur le terrain précité où j'entends fonder l'hôpital dont il s'agit. » (Ainsi, grâce à sa prévoyance, l'établissement devait être à jamais libre de toute servitude.) « J'affecte à l'œuvre de l'hôpital un manse entier provenant de Hugues de La Porte, avec les terres et autres choses y appartenantes, comme je les achetées de mes deniers, de telle façon que l'hôpital pourra étendre sa terre du côté de la rivière, bâtir sur la rivière elle-même et en faire usage pour ses besoins comme il jugera convenable, sauf toutefois le libre cours de l'eau. » (Elle savait faire le bien, sans froisser aucun intérêt.) « Je donne aussi au même hôpital le manse de Fromeis avec les fossés et les édifices qui bien et dûment m'appartiennent. Je donne encore un revenu de 200 livres pour les nécessités particulières de l'hôpital et un revenu de 40 livres pour les chapelles. » (L'office divin était célébré dans ces chapelles avec autant de pompe que dans les abbayes¹, car elle ne songeait pas moins aux besoins moraux de l'indigent.)

« ... Je confère aussi à l'hôpital quinze bonniers de moères situés proches les moères des nonnes de Marquette, au territoire de Gand vers Mendoc. Et attendu que j'ai fondé ledit hôpital pour l'assistance des malades et des pauvres et pour la réception des pèlerins et voyageurs, » (L'antiquité a vanté le cœur de l'homme à qui rien de ce qui est humain n'était étranger². Qu'eût-elle dit du cœur de

1. Un acte relatif au même établissement porte : « capellani autem et clerici horas et missas in ipso hospitali coram infirmis cantabunt », etc.

2. « Homo sum, humani nihil a me alienum puto. » (*Heautontimorumenos*, acte I, sc. 1.)

la femme à qui rien de ce qui souffre n'était étranger ?) J'entends et j'ordonne qu'on n'y reçoive nulle personne bien portante, à moins que les habitants de la maison ne suffisent aux nécessités du service. » (Tant elle craignait que la fraude ou la paresse n'usurpassent la place de la véritable souffrance !) « Aussi on ne recevra de frères et de sœurs que le nombre requis pour la bonne gouverne de la maison. Et quant à ceux qui auront la direction de l'hôpital, je veux qu'ils s'attachent surtout à fournir le plus grand nombre de lits possible aux pauvres infirmes, et qu'ils les soulagent de grand cœur et charitablement dans toutes leurs nécessités. » (C'est-à-dire qu'ils ajoutent à leurs soins ces aimables attentions du cœur, cette onction délicate et affectueuse, qui est comme le raffinement de la charité). « Car ils doivent se souvenir que plus ils recevront de pauvres malades pour l'amour de Dieu, plus ils verront leurs biens temporels s'accroître et multiplier. En foi de quoi j'ai fait écrire et sceller de mon sceau les présentes lettres que ma très chère sœur, Marguerite de Dampierre, a approuvées dans tout leur contenu et auxquelles elle a mis également son sceau, l'an du Seigneur 1236, au mois de février. »

En associant à ses œuvres pies la femme qui lui devait succéder, Jeanne faisait encore acte de charité ; Marguerite hérita des vertus de son illustre sœur.

Et maintenant, Messieurs, ne dirons-nous pas de la souveraine de Flandre ce que disait Bossuet de la souveraine d'Angleterre : « Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Évangile ¹. » Douterons-nous même que dans ses fréquentes retraites en l'abbaye de Notre-Dame du Repos ², où, nouvelle Esther, elle venait, « lasse de vains honneurs, » se mêler aux « filles de Sion, s'humilier aux pieds de l'Éternel »

Et goûter le plaisir de se faire oublier ³.

Douterons-nous, qu'elle aussi, elle n'ait remercié humblement Dieu d'une grâce, celle de l'avoir faite princesse malheureuse ? ⁴ Elle avait lu dans ce livre que le temps a respecté et que la cité garde religieusement comme une relique de sa patronne ⁵ :

1. *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, ad finem.

2. A Marquette.

3. RACINE, *Esther*, acte I^{er}, scène 1^{re}.

4. *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, ad finem.

5. La bibliothèque de Lille possède une bible manuscrite qui passe pour avoir appartenu à la comtesse Jeanne.

« Malheur à vous qui riez. ¹ » Elle y avait lu encore : « Celui qui aura été humilié se verra dans la gloire ². » Et la comtesse de Flandre et de Hainaut, se dépouillant des marques de son rang pour se préparer à la mort, voulut revêtir la robe de bure et se soumettre, simple novice, à la règle austère du couvent qu'elle-même avait fondé.

Là, quand elle sentit que le jour du Seigneur n'était pas loin, elle se souvint de cette parole du prophète : « Mettez ordre à votre maison, car votre heure approche ³, » et fit appeler auprès de son lit de douleur Thomas de Savoie, son mari, Marguerite de Dampierre, sa sœur, et plusieurs prêtres et barons ⁴. Libre d'esprit et jouissant du sain usage de sa raison ⁵, elle dicta en leur présence les scrupuleuses dispositions de sa volonté suprême, recommandant à ses exécuteurs testamentaires de satisfaire tout d'abord, après son décès, les pauvres et ceux envers lesquels elle était le plus obligée ⁶. Le lendemain, 5 décembre 1244, son âme se détachait de ses liens terrestres, et la voix du peuple, — la voix de Dieu, — la proclamait martyre et sainte ⁷.

Il m'était donc permis de m'écrier sur son berceau, au début de ce discours : « Honneur à l'enfant de la douleur et de la prière, car Jeanne de Constantinople n'a point démenti cette double origine ! »

1. « Væ qui ridetis. » (SAINT LUC, VI, 25.)

2. « Qui humiliatus fuerit, erit in gloria. » (JOB, XXII, 29.)

3. « Dispone domui tuæ quia morieris tu. » (ISAÏE, XXVIII, 1.)

4. Le testament de Jeanne porte : « Hec autem omnia ordinavi presentibus domino et marito meo, Thoma comite, et Margareta, sorore mea, priore Valenceuensi, ordinis predicatorum, G. preposito de Marchianis, etc., domino Fastredo de Linea, domino Gerardo de Hanouia, domino Waltero de Lens et pluribus aliis. »

5. « Ego autem compos existens mentis mee et in bono rationis usu, predicta omnia ordinavi. » (Testament de Jeanne.)

6. « Pauperibus autem et egenis citius satisfaciant et quibus amplius sum astricta. » (*Ibidem.*)

7. Voir dans M. K. LE GLAY (p. 139 et 140) quelques détails sur la fin de sa vie. — Le nom de Jeanne figure dans le Menologe de Cliteaux, à la date du 5 décembre 1244.

III.

Rapport sur les Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche, durant les trente premières années du XVI^e siècle, publiées par M. Le Glay ¹.

Messieurs,

Il est utile et beau assurément de veiller à la conservation des monuments qui empruntent leur célébrité à l'art dont ils relèvent, au génie qui les a créés, à l'époque dont ils symbolisent le caractère, aux hommes illustres ou aux faits mémorables dont ils consacrent le souvenir ; il n'est pas moins beau, pas moins utile de multiplier pour ainsi dire par la voie de l'impression ces autres monuments plus spécialement historiques que les premiers auxquels ils suppléent le plus souvent, et qui reposent aujourd'hui dans nos précieux dépôts d'archives sous la garde de la science et des lois. Ces vieux débris du passé forment comme autant de pièces à joindre à l'immense dossier que doit compulser l'histoire, avant de prononcer son arrêt sur le sens providentiel des événements dont ils sont les irrécusables témoins ; aussi ne suffit-il pas de les avoir sauvés du vandalisme de l'ignorance et des outrages du temps ; il faut encore les produire au grand jour de la publicité, pour les soumettre à la patiente sagacité de l'érudit, à la féconde interprétation du philosophe, du publiciste, de l'écrivain ; car de ces divers labeurs doit résulter le *fiat lux* qui permettra quelque jour à un puissant génie d'embrasser sous toutes ses faces la série des actes moraux et politiques dont se compose la vie des nations, et d'en dérouler sous nos yeux le majestueux tableau. C'est, à coup sûr, dans ce but qu'a été conçu le plan de la magnifique collection des documents inédits qui se publient par ordre du Roi, sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique, pour servir à l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature en France ; collection qui comptait déjà 52 volumes in-4^o, dus pour la plupart aux soins et au talent de nos plus illustres contemporains, et à laquelle viennent de s'ajouter deux nouveaux tomes

1. Paris, Impr. royale, 1845. Deux volumes in-4 faisant partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*.

édités par notre honorable vice-président, M. Le Glay, sous le titre de *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVI^e siècle*.

Tirée des archives de Flandre comme la *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de sa fille, Marguerite d'Autriche*, cette importante publication figurera aussi dignement dans le *Corpus documentorum* dont elle fait partie, que son aînée figure parmi les ouvrages imprimés aux frais de la *Société de l'histoire de France* qui, elle aussi, a compris la nécessité de préparer les voies au futur historien de la France, j'allais dire au futur historien du monde civilisé. car rien de ce qui touche notre belle patrie ne saurait être étranger aux autres nations.

Il m'est doux, Messieurs, de vous offrir pour premier tribut de mon humble collaboration, l'examen d'une œuvre dont l'auteur vous est cher à tant de titres, et que la *Commission historique* se plaît à regarder comme l'un de ses plus fermes appuis.

Le recueil de M. Le Glay contient 396 pièces authentiques dont 335 extraites des archives départementales du Nord, 27 de la bibliothèque du Roi, à Paris, et 44 des archives royales à Bruxelles. Ces pièces, rangées dans leur ordre chronologique et accompagnées de sommaires et de notes explicatives, sont précédées d'une longue préface et d'un précis historique pour servir à l'intelligence des documents dont se compose la collection.

Dans la préface, M. Le Glay indique d'abord la disposition méthodique de son travail, puis il consacre aux principaux agents diplomatiques mentionnés dans son recueil une notice succincte, assez détaillée toutefois pour que le lecteur puisse se faire une idée nette de ces personnages oubliés, pour la plupart, dans nos biographies, mais qui n'en méritent pas moins de fixer l'attention des vrais amis de l'histoire. Vient ensuite une liste des principales collections de documents qui ont été publiés sur l'époque même des *Négociations*.

Le précis historique, qui forme à lui seul un ouvrage complet aussi élégamment écrit que sagement conçu, présente à son début quelques considérations sur l'origine des divisions qui existèrent si longtemps entre la France et l'Autriche, et un tableau de la situation respective de ces deux puissances au commencement du XVI^e siècle. A ces notions préliminaires succède l'analyse raisonnée des négociations politiques qui eurent lieu depuis les traités

de Lyon et de Trente, en 1501, jusqu'à la *Paix des Dames* en 1529 inclusivement ; et le tout, habilement déduit, facilite au lecteur les moyens de comprendre ainsi que d'apprécier à leur juste valeur les curieux éléments de cette diplomatie qui cherchait déjà, à travers bien des tortuosités, le système d'équilibre européen que devait consacrer vers le milieu du siècle suivant le fameux traité de Westphalie.

Enfin, chacun des deux tomes est terminé par une table chronologique des pièces qu'il contient ; le second offre en outre une ample table alphabétique des matières, ainsi que des noms de lieux et de personnes. On voit par ce simple coup d'œil jeté sur l'ensemble de son œuvre, que l'auteur n'a rien négligé pour la rendre utile et commode ; mais, ce dont la critique lui saura gré autant que de la mise en ordre et des éclaircissements qu'il a appliqués aux matériaux recueillis par ses soins, c'est d'une part l'impartialité, c'est de l'autre l'intelligence qui a présidé au choix des pièces diplomatiques.

La grande difficulté de ces sortes de labeurs consiste, comme le fait observer M. Le Glay, à savoir précisément où l'on doit s'arrêter.

Les agents diplomatiques de Louis XII, de François I^{er} et de Charles-Quint, dit-il, ne prévoyaient pas que leurs lettres les plus intimes et les plus confidentielles seraient un jour livrées au public : s'ils l'eussent prévu, leur correspondance aurait eu un caractère moins spontané, moins familier ; leurs lettres seraient des épîtres, et leurs entretiens des conférences ; ce serait de l'histoire toute faite, et pour ainsi dire toute rédigée ; mais serait-ce bien de la vérité historique ? Les faits généraux sont assez connus : on sait les noms et les actes des personnages célèbres, rois, ministres, grands capitaines ; ce qui reste à apprendre, ce sont les faits particuliers, les incidents et accidents qui se groupent autour de ces faits essentiels et de ces hommes illustres, pour en augmenter ou en diminuer la valeur, pour déterminer les causes qui ont produit les uns et fait agir les autres. De ce que l'abbé Dubos a exposé savamment les causes et les résultats de la fameuse ligue de Cambrai, de ce que Gaillard a publié une bonne histoire de François I^{er}, et que Robertson a parlé de Charles-Quint mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, faut-il conclure que tout a été dit sur cette époque mémorable ? Dubos et Robertson, écrivains d'ailleurs pleins de sagacité, n'ont fait leurs livres qu'avec d'autres livres ; ils ont dédaigné de recourir aux mémoires manuscrits, aux correspondances diplomatiques. Quant à l'historien de François I^{er}, il a connu les matériaux inédits que renferme la Bibliothèque royale à Paris, il en a tiré un parti avantageux ; mais les documents que cet académicien a compulsés

émanent presque toujours ou de la cour de France ou des ambassadeurs qui la représentent. On a donc pu, sans trop d'injustice, supposer que le grand débat entre les deux monarques y est envisagé surtout au point de vue français; et l'on comprend que Gaillard, malgré l'équité ordinaire de ses appréciations, ait été quelquefois accusé de partialité, sinon en faveur de son héros, du moins contre l'heureux et habile Charles-Quint. Au dire de la critique allemande, le procès n'était instruit qu'à moitié, puisqu'on ne produisait pas les actes de la diplomatie impériale. Notre recueil a pour objet de contribuer à remplir cette lacune. En mettant sous les yeux du lecteur la correspondance même des agents de la maison d'Autriche, nous complétons en quelque sorte l'instruction du procès, au risque de fournir des arguments nouveaux contre la mémoire de deux de nos plus grands rois. Ce n'est point dans des vues étroites d'amour-propre national qu'a été conçu et que doit être exécuté le grand monument historique auquel nous apportons l'humble tribut de notre coopération. En présence de la postérité, il y a quelque chose de plus respectable encore que le patriotisme : c'est l'intérêt général de la vérité et de l'humanité (1, 1.).

Ces dernières paroles du savant éditeur témoignent assez, ce nous semble, de son impartialité; aussi ne nous arrêterons-nous pas plus longtemps sur ce point. Quant à l'excellence du choix des matériaux, une phrase extraite d'un rapport de M. Gachard, archiviste général du royaume de Belgique, sur les archives de l'ancienne chambre des comptes de Lille, en donnera une idée aussi juste que significative : « S'il n'était bien démontré par une foule d'exemples, dit cet habile archiviste, que l'histoire, telle qu'elle a été composée jusqu'à nos jours, est presque entièrement à refaire, il suffirait, pour demeurer convaincu de cette vérité, de jeter les yeux sur la série de documents qui m'occupe ici ¹ ». Or, ces précieux documents sont textuellement imprimés dans le recueil des *Négociations* dont ils forment à peu près un tiers. Nous pourrions nous en tenir à ce témoignage d'un juge si compétent, mais comment résister au plaisir d'analyser, de citer quelques-uns de ces traits frappants, de ces enseignements curieux et instructifs qui se rencontrent en abondance dans la nouvelle publication de M. Le Glay? On nous pardonnera de céder à la tentation.

1. Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur sur différentes séries de documents concernant l'histoire de la Belgique, qui sont conservées dans les archives de l'ancienne chambre des comptes de Flandre à Lille, 111-8°, Bruxelles, 1841, page 13.

Mentionnons d'abord une très longue pièce en latin, rédigée sans aucun doute, sinon par l'ordre du moins sous l'inspiration de Maximilien d'Autriche, et que l'éditeur a placée en tête des pièces diplomatiques du premier volume pour donner la mesure des sentiments de rancune qui animaient l'archiduc contre la France. C'est un manifeste politique où sont exposés avec amertume et passion les torts imputés par la maison d'Autriche au roi Charles VIII, surtout en ce qui concerne l'invasion de la Bretagne et le mariage de la duchesse Anne. On jugera du ton déclamatoire qui règne d'un bout à l'autre de ce pamphlet, par la manière dont on y censure la conduite du roi de France à l'égard de Maximilien et de l'héritière de Bretagne. Cette conduite est tellement infâme, au dire de cette diatribe, qu'il n'y a pas d'expression assez énergique pour la flétrir; tellement scélérate, que l'antiquité elle-même, si ingénieuse à créer des types et des symboles pour chaque vice comme pour chaque vertu, n'offre point dans ses poétiques annales un seul nom dont la triste célébrité ne pâlisce, quand on la compare à celle du prince qui, au rapport de Philippe de Comines, était pourtant « si bon qu'il n'estoit possible de voir meilleure créature ». Mettez en parallèle avec Charles VIII, je ne dis pas seulement Pâris ou Pirithoüs, mais Atrée et Thyeste de tragique mémoire; eh bien! s'il faut en croire les auteurs du manifeste, Atrée et Thyeste :

Au prix de Charles Huit, étaient de petits saints.

Nec tantam, Mehercle! Menelao Paris unquam injuriam intulit; ac non ideo omnis armata Grecia et Trojam incendit et Phrygiam totam deleoit; nec rapta Proserpina Pluto, nec eadem attemptata Pyrithous, nec, amputata Philomene lingua, Thereus; nec Atræus demum nec Thyestes, agitata et fabulis ac historiis nomina, majoribus nostris talia exempla reliquerunt.

On peut lire, dans le *Précis*, la harangue que Maximilien en personne prononça à la même époque (1491), dans l'assemblée de Nuremberg, pour obtenir de quoi venger enfin les injures qu'il avait reçues des Français; cette harangue, à laquelle est annexée une note constatant le dévouement de quelques princes de l'empire à la cause de l'archiduc, complète le préambule des *Négociations politiques*, dont il est temps, Messieurs, de vous entretenir.

« Jamais peut-être, dit M. Le Glây, la France et l'Autriche ne furent plus divisées d'intérêt que durant la période qui va nous occuper ; et néanmoins jamais ces deux puissances n'entretenaient des relations diplomatiques plus fréquentes, et ne se lièrent par un plus grand nombre de traités » (1, xxxvii). Ceci s'explique par le rôle que s'attribua d'abord Philippe le Beau, fils de Maximilien, le rôle de médiateur entre son père et le roi de France. L'archiduc Philippe avait toujours eu « quelque jeusne qu'il fust, singulier amour et affection » pour la personne de Louis XII avec qui « sur toutes choses il désiroit vivre comme à bon voisin, humble cousin et obéissant vassal appartenoit » (1, 14) ; aussi, après avoir « laboré » par tous moyens à réconcilier ce prince avec le roi des Romains, dont on a pu tout à l'heure apprécier les dispositions fort peu amicales envers les Français, il ne vit rien de mieux à faire que de solliciter par ambassadeurs auprès du roi et de la reine de France la main de leur fille unique, Claude, âgée d'un an, pour son fils unique, Charles, âgé d'un an aussi, lequel portait alors le titre de duc de Luxembourg. Ce qui confirma encore l'archiduc dans son projet d'alliance, c'est que, tout en suivant l'impulsion de son cœur, il se conformait à la « doctrine d'un des enseignements que le prince des philosophes, Aristote, entre aultres, donna au roy Alexandre le Grand », savoir : « que à tous biens publiques est chose nécessaire d'avoir société et confédération avec ceulx qui sont très-puissants et qui soient voisins, affin que tost et promptement, au besoing, l'un puisse secourir l'autre et estre l'un à l'autre utile et prouffitable » (1, 27). Or, y a-t-il société ou confédération plus intime et plus sûre que celle « qu'est contractée selon Dieu et nature, celle qui se fait par lien de saint mariage », surtout quand on rencontre dans la dame recherchée en mariage, les quatre choses que l'on ne manque pas de considérer en pareil cas, « bonté, beaulté, noblesse et richesse » ? (1, 16). On tomba d'accord de part et d'autre, et l'alliance fut conclue à Lyon, en août 1501. Louis XII ne voulut pas rester en arrière des gracieusetés et des avances qui lui étaient faites par l'archiduc ; il lui accorda la jouissance, pour un an, des revenus des greniers à sel de Château-Chinon et de Noyers, puis il prit à tâche de mettre fin aux différends qui existaient entre ce prince et Robert II de la Marck, seigneur de Sedan et de Fleuranges, le grand *sanglier des Ardennes* comme

l'appelaient ses contemporains. Ces relations ont assurément leur intérêt, mais l'investiture du duché de Milan, stipulée par le traité de Trente (13 octobre 1501) et réclamée par Louis XII, est une affaire bien autrement importante, qui suscita d'ailleurs au méticuleux Maximilien de singulières perplexités. « La lettre écrite d'Insruck, le 28 février, au cardinal d'Amboise, est, dit M. Le Glay, un monument des plus curieux ; les tergiversations maladroites de Maximilien s'y montrent dans toute leur petitesse » (I, XLV). Les divers incidents de cette négociation se trouvant parfaitement exposés dans le *Précis*, nous nous abstiendrons d'en refaire la relation.

La bonne harmonie commençait à régner entre Louis XII et le roi des Romains, lorsqu'une circonstance vint les unir plus étroitement encore, à la grande satisfaction de Philippe le Beau : ce fut la non adhésion de Ferdinand le Catholique au mariage projeté de son petit-fils avec Claude de France. Les motifs de cette opposition parurent si peu plausibles aux trois souverains, qu'ils s'en indignèrent et résolurent de s'engager mutuellement, par traités, à n'être plus désormais « qu'une âme dans trois corps ». Expression malheureusement trop vraie pour l'honneur de la diplomatie française ; car en signant les traités de Blois qui résultèrent de sa cordiale intelligence avec la maison d'Autriche, le roi de France parut épouser sans réserve les intérêts de son alliée au détriment de ceux du royaume, à tel point qu'on est réduit, pour expliquer un fait aussi étrange, à imputer au bon roi Louis XII ou l'imbécillité ou la fraude. C'est ainsi que s'exprime Voltaire à propos des conventions désastreuses qui cédaient, entre autres choses, à Charles d'Autriche, nos belles provinces de Bretagne et de Bourgogne.

L'alliance autrichienne menaçait de coûter un peu trop cher à la France pour qu'elle durât longtemps. Les relations ne tardèrent pas à cesser d'être intimes, d'être bienveillantes même entre Louis XII et Philippe le Beau ; si bien que Ferdinand le Catholique, à qui les traités de Blois portaient préjudice, songea à se rapprocher du roi de France. La réconciliation eut lieu et fut scellée par le mariage de Ferdinand avec Germaine de Foix : Louis XII s'était ravisé. On sait en outre que, cédant au vœu des États-Généraux de Tours (1506), interprètes en cela du bon sens populaire ou plutôt complices d'une arrière-pensée politique (I, 63),

il consentit à l'union de sa fille Claude avec le comte d'Angoulême, héritier de la couronne. L'ambassadeur de l'empereur et celui du roi de Castille eurent beau invoquer les « treittés fais, et passés, jurés et promis » il leur fut répondu que, « les rois de Fransse, quant ils siègent à la couronne, font ung serment sy fort et sy inviolable que tout che qu'ils accordent ou promettent après, n'est de nulle valeur pour sy que che soit chose qui puisse touchier le bien et utylité du réalme » (1, 138). Seulement l'ambassadeur de Philippe le Beau put annoncer à son maître « que la royne estoit moult desplaisante de che que se faisoit » (1, 142). On ne se tint pas toutefois pour battu : une longue consultation fut dressée en latin par cinq jurisconsultes de Louvain, à l'effet d'examiner si le roi et la reine de France étaient coupables de parjure et s'ils étaient obligés d'acquitter, à titre de dédit, la promesse qu'ils avaient faite d'abandonner à Charles d'Autriche les duchés de Bourgogne, de Milan, etc.

Cette longue pièce, dont M. Le Glay n'a reproduit que la partie où sont relatés les faits qui ont donné lieu à la consultation, n'offre guère de remarquable que la décision par laquelle les docteurs déclarent que « la clause en vertu de laquelle le roi et la reine de France ont répondu de l'accomplissement futur du mariage de leur fille mineure avec Charles d'Autriche est *immorale selon la loi civile, mais que cette immoralité disparait, SUIVANT D'HABILES DOCTEURS, lorsque les parties contractantes sont des princes souverains ou des communautés qui ne reconnaissent pas de supérieur* » (1, 193).

Cette opinion juridique nous a paru offrir, sauf erreur, quelque analogie avec celle de certains juges royaux dont parle Hérodote au livre de Thalie, chapitre xxxi. « Cambyse, dit le père de l'histoire, se prit d'amour pour une de ses sœurs : voulant ensuite l'épouser, comme cela était sans exemple, il convoqua les juges royaux et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permit au frère de se marier avec sa sœur s'il en avait envie. Ceux-ci firent une réponse qui, sans blesser la justice, ne les exposait à aucun danger. Ils lui dirent *qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait*¹ ».

1. Traduction de Larcher.

Faut-il s'écrier avec l'orateur romain : *O tempora ! o mores !* ou penser avec Salomon : *Nil novi sub sole ?*

Quoi qu'il en soit, la consultation des docteurs flamands n'aboutit à aucun résultat : Maximilien et Philippe le Beau dissimulèrent leur dépit et le jeune prince, le futur Charles-Quint, subit, sans trop s'en douter, la première épreuve des dix mariages qu'il devait contracter pour la forme avant d'en venir à la consommation de son mariage définitif.

Nous ne poursuivrons pas plus loin notre analyse. Les traits épars sur lesquels nous avons appelé votre attention, Messieurs, et qui se rattachent aux six premières années du recueil des *Négociations*, sont bien peu de chose, il est vrai, eu égard à la période de temps qu'il nous resterait à parcourir, eu égard surtout aux événements qui signalèrent cette période ; mais ils suffisent pour vous faire pressentir tout ce qu'il y a d'intéressant, de curieux, et parfois de bizarre, d'inimaginable même, dans les autres documents à l'examen desquels nous renonçons à regret. En effet, Messieurs, recueillez vos souvenirs : rappelez-vous les circonstances principales, les faits généraux qui précédèrent et suivirent la ligue de Cambrai contre Venise, le conciliabule de Pise, la *Sainte ligue* contre Louis XII, les conférences de Calais, la trahison du connétable de Bourbon, la captivité de François I^{er}, le traité de Madrid, le congrès de Cambrai, la *Paix des Dames* et par dessus tout l'élévation de Charles d'Autriche à l'empire, événement capital qui a fourni à l'éditeur plus de cent cinquante documents, ceux-là précisément auxquels fait allusion la phrase de M. Gachard citée plus haut, et dont nous aurions volontiers essayé de vous présenter la substance, si nous n'avions craint de déflorer un sujet que l'un de nos collègues ¹ se propose d'étudier et de traiter avec un soin digne de la matière ; rappelez-vous, outre les têtes couronnées, Maximilien I^{er}, Louis XII, François I^{er}, Ferdinand le Catholique, Jules II, Léon X, Henri VII, Henri VIII, Charles-Quint, etc., rappelez-vous les personnages célèbres qui parurent de 1500 à 1530 sur la scène politique, Georges d'Amboise, Wolsey, Marguerite d'Autriche, Duprat, Ximenès, le cardinal de Sion, etc., etc. ; et songez qu'à côté d'eux se sont agités à la même époque d'autres hommes dont le nom, resté obscur jusqu'à

1. M. Chon, professeur d'histoire au collège royal.

présent, va enfin être vengé d'un injuste oubli, grâce à la publication des négociations diplomatiques auxquelles ils prirent part. Ainsi en sera-t-il du chancelier Mercurin de Gattinare, dont le grand caractère se dessine tout entier dans les nombreuses lettres où il rend compte de ses diverses missions à Marguerite d'Autriche ; ainsi du seigneur de Zevenberghe, à peine mentionné dans l'histoire, et que l'on doit pourtant considérer comme l'un des négociateurs les plus actifs et les plus habiles qui aient servi Charles-Quint dans l'affaire de l'élection ; ainsi du bailli de Lille, Jean de Courteville, dont le style fait assez peu d'honneur à notre pays, mais qui donne de précieux détails sur tout ce qu'il a vu, fait ou appris à la cour de France et ailleurs ; ainsi de Charles du Hautbois, Jean de Selve, Olivier de la Vernade, Philibert Naturelli, André de Burgo, et bien d'autres encore, sans oublier Claude de Cilly, le plus piteux exemple que l'on puisse citer de l'incroyable misère à laquelle étaient souvent réduits les ambassadeurs de la maison d'Autriche.

Messieurs, en confiant à un collègue, novice encore, le soin d'examiner l'ouvrage publié récemment par M. Le Glay, vous n'attendiez pas de sa faiblesse qu'il vous en démontrât longuement l'importance ; le nom de l'auteur était pour vous, d'ailleurs, une garantie suffisante de talent et de savoir. Ce que vous attendiez du rapporteur, c'était qu'il présentât en votre nom de nouvelles et sincères félicitations à l'honorable vice-président de la *Commission historique* pour une œuvre qui couronne si dignement tous ses autres travaux. Pussions-nous n'être pas resté trop au-dessous d'une tâche qui, en compensation de ses difficultés, nous ménageait du moins le bonheur d'offrir à celui qui guida nos premiers pas dans l'étude des sciences historiques, un hommage que la critique ne tardera pas à confirmer, si déjà elle ne l'a devancé.

Lille, mai 1846.

IV.

Rapport sur l'Histoire populaire de Lille de M. Henri Bruneel ¹.

Messieurs,

Quand vous vous êtes occupés du recueil des matériaux qui doivent entrer dans la composition du troisième volume de notre Bulletin, vous avez jugé à propos de faire un appel au zèle de tous les membres de la Commission historique pour que leur concours ne fasse point défaut à l'œuvre qu'elle offre au public comme la manifestation la plus directe de l'utilité de son institution ; puis, vous avez indiqué à chacun des membres la part qu'il pourrait prendre à cette publication, soit en traitant les sujets que lui désignerait sa prédilection pour telle ou telle branche des études historiques, soit en traitant ceux que, par une attention délicate, vous lui proposiez comme vous paraissant le plus en rapport avec ses goûts particuliers ou sa position spéciale ². C'est ainsi qu'on a cru pouvoir m'attribuer la rédaction d'un compte rendu de quelques ouvrages historiques récemment publiés dans le département du Nord.

Il ne m'est guère possible, Messieurs, de décliner ma compétence pour une tâche analogue à celle du disciple qui se forme aux savantes leçons de ses maîtres, tout en se permettant quelques doutes, quelques observations critiques. . . . Je viens donc solder une partie de ma dette en vous présentant l'appréciation d'un livre qui me semble inaugurer avec bonheur la reprise de nos travaux. Si je m'exprime ainsi, c'est que la date de sa publication coïncide avec celle de la première séance que nous ayons tenue depuis plus de six mois ; c'est qu'il est écrit pour le peuple, qui doit y trouver un délassement aussi moral qu'instructif, et qu'il est dû à la plume de l'un de nos plus spirituels collègues, lequel pourrait bien avoir eu l'intention de compenser à sa manière une interruption que nous avons tous regrettée, mais qui nous était imposée par des raisons de haute convenance. Vous m'avez

1. Lille, 1848. In-8.

2. Voyez dans le *Bulletin de la Commission historique du Nord*, séances du 5 octobre et du 19 décembre 1847.

deviné, Messieurs, il s'agit de l'HISTOIRE POPULAIRE DE LILLE, par M. Henri Bruneel.

Ce n'est pas chose facile que d'écrire pour le peuple, autant vaut écrire pour l'enfance ; et cette remarque n'a rien d'offensant pour le peuple — *maxima debetur puero reverentia* — je crois seulement donner par ce rapprochement une idée du genre de difficultés que l'auteur a eues à surmonter en se proposant un pareil but. Ces difficultés sont telles, qu'à mon sens, elles suffiraient, à défaut d'autres motifs, pour l'absoudre d'un soupçon plus ou moins malin que je ne veux pas exprimer parce qu'il n'est pas dans ma pensée, mais qui rappellerait le fameux *sic vos non vobis* de Virgile. Je suis loin de nier que l'*Histoire populaire de Lille* n'ait singulièrement gagné à paraître après le volumineux ouvrage dont la Société des Sciences et Arts de Lille, sur le rapport de M. Le Glay, l'un de ses membres, qui siège aussi parmi nous, a récemment reconnu le mérite par une distinction éclatante — mais, à coup sûr, elle ne lui a pas emprunté l'esprit dans lequel elle a été conçue. Or, cet esprit la rend justiciable de la critique à d'autres titres que son aînée, celle-ci étant avant tout une œuvre scientifique et celle-là une œuvre essentiellement morale, je dirai même éducatrice. Du reste, M. Bruneel a fait honneur à son savant devancier de la majeure partie des matériaux qu'il a mis en usage. Sa déclaration est franche, et satisfait, je crois, à la loyauté de son caractère comme aux exigences de la critique. Seulement, si elle avait été plus explicite, elle eût coupé court à toute pensée malicieuse et n'eût en rien affaibli le mérite spécial de M. Bruneel. Car son objet, à lui, n'était pas d'entrer dans l'immense domaine de l'histoire pour y découvrir de nouvelles terres ou d'y explorer des terres encore peu connues, soit avant soit après le déluge ¹, — mais d'y chercher un chemin large et facile qui conduisit à une pente douce du sommet de laquelle on pût embrasser d'un coup d'œil toute une série de périodes encadrant chacune le tableau des faits, des personnes et des choses qui la caractérisent. Ce point culminant une fois trouvé, restait à y mener celui à qui était destiné ce curieux spectacle, c'est-à-dire le peuple — le peuple qu'il fallait guider par la main dans une voie où tout serait

1. On sait que M. Derode a consigné dans son *Histoire de Lille*, des considérations sur la Flandre antédiluvienne et sur la Flandre postdiluvienne.

nouveau pour lui, à qui par conséquent il fallait tout apprendre en cheminant, sous peine de n'être point compris et de ne pas atteindre le but proposé.

Certes l'auteur a bien fait, Messieurs, de ne pas reculer devant les difficultés de son sujet ; et cependant les paroles que je vais vous lire et que j'extrais de sa préface, prouvent qu'il n'a entrepris de porter le fardeau qu'après en avoir mesuré le poids :

Il importe qu'un livre écrit à l'intention du peuple ne soit ni trop gros, ni trop savant. En effet, ce n'est pas sur ses loisirs, mais sur son repos que le peuple prend ses heures de lecture ; puis, le peuple est comme les enfants, il aime les images et n'apprend volontiers que ce qui l'émeut ou l'intéresse ; pour arriver à sa mémoire, il faut passer par son cœur. Si donc il s'agit d'histoire, n'essayez pas de lui inculquer d'arides recherches, de sèches chronologies ; mais, tout au contraire, faites de votre livre un théâtre, de votre récit un drame : prenez les siècles les uns après les autres et habillez-les comme des *personnes naturelles*. . . . et lorsque vos acteurs seront ainsi costumés, faites-les paraître successivement sur la scène historique ; qu'ils y parlent, qu'ils y agissent, comme ont parlé et agi les hommes et les époques qu'ils sont chargés de représenter. Alors, vos lecteurs, si novices qu'ils soient, ne s'y tromperont plus, ils ne confondront pas entre eux ces personnages et ces temps si disparates ; d'eux-mêmes, en voyant défiler votre procession pittoresque, ils diront : « Voici d'abord la Barbarie, puis la Chevalerie, puis la Renaissance, puis le siècle de Louis XIV, puis la Révolution française, puis... nous ! » Le peuple reconnaîtra les grandes époques de l'histoire, comme il connaît ses parents et ses amis : par leur figure, leurs habits, leur démarche, leurs passions, leurs goûts et leur caractère ; et si le drame que vos acteurs jouent est habilement charpenté, si l'intrigue y est adroitement nouée, si les situations principales sont bien mises en relief, si les grandes péripéties sont rendues avec entraînement et chaleur, l'impression produite sera profonde, ineffaçable ; à ce point, qu'après la représentation, chaque spectateur ne sera pas en peine de conter d'un bout à l'autre la pièce à ses voisins. Le peuple se fera historien à son tour !

Ce système me paraît irréprochable, Messieurs, et j'en louerais sans restriction la mise en œuvre comme l'exposé didactique, si l'auteur n'avait un peu trop abrégé son récit, surtout au moyen âge, — pressé qu'il était sans doute d'arriver à des époques plus rapprochées de la nôtre et qu'il jugeait pour cette raison plus intéressantes et plus intelligibles pour le peuple. Peut-être aussi a-t-il voulu économiser le temps et l'argent de son lecteur ; mais avant de mettre un livre à peu près à portée de toutes les bourses

et de tous les loisirs, mettez-le à peu près à portée de toutes les intelligences : autrement, après avoir passé bien des heures à vous comprendre, le peuple se découragera ; et vos abrégés, où à chaque page il sera arrêté par le manque d'explications suffisantes, il les trouvera d'abord *longs au dernier point* ; puis, dans un moment d'humeur, il les fera courts en ne les lisant point.

L'*Histoire populaire de Lille* n'a pas à redouter une pareille déconvenue. Accueillie avec faveur par les personnes instruites et par la jeunesse studieuse de notre ville, elle mérite à tous égards l'attention du peuple ; néanmoins il est à craindre qu'elle ne la fatigue quelquefois, comme aussi qu'elle ne compte trop souvent sur son jugement, dont je reconnais volontiers la droiture, mais que je ne crois pas assez exercé pour contrôler ou simplement interpréter avec justesse toutes les appréciations et toutes les réflexions qui accompagnent le narré des événements. Or, c'est là surtout le côté sérieux et vraiment moral de l'histoire. Assurément l'écrivain populaire a bien mérité de ses lecteurs quand il a réussi à mettre sous leurs yeux un spectacle intéressant et fécond en émotions ; mais là ne se borne pas sa mission s'il veut en outre — comme il le doit — que ses lecteurs tirent de son travail les plus utiles enseignements que l'on puisse offrir aux hommes, les enseignements de l'expérience.

L'histoire, disait Bossuet, est la conseillère des princes ; il n'est pas moins vrai de dire qu'elle est la conseillère des peuples. D'où l'on peut conclure l'importance du rôle qui revient de droit à l'historien populaire dans l'éducation publique. En effet, le peuple, comme l'enfant, juge autant — si pas plus — d'après autrui que d'après lui-même : et il jugera toujours sur la parole de quiconque aura su lui plaire et lui inspirer une confiance d'autant plus grande qu'elle est un besoin pour lui — car il se sait ignorant. Respectons cette ignorance *qui se sait*, honorons ce besoin de croire que la mauvaise foi et le vice n'ont que trop souvent exploité à leur profit, mais que la loyauté et l'amour du bien n'ont jamais trouvé rebelle à leurs inspirations généreuses. Sous ce rapport, Messieurs, il y a lieu de féliciter sans réserve notre honorable collègue des bonnes pensées et des nobles sentiments dont l'heureuse expression ajoute à son œuvre un prix incontestable. « Tout citoyen doit porter inscrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique. » M. Bruneel, qui pense à cet égard

comme l'auteur des *Tusculanes*, et qui a imprimé son livre avec *privilege et permission* de sa propre conscience qui lui disait : « écris ce que penses, advienne que pourra, » M. Bruneel n'a laissé échapper aucune occasion de montrer le présent dans le passé toutes les fois que le passé offrait quelque image du présent et de signaler certains abus, certaines fautes ou certaines améliorations, sans souci des amours-propres et des susceptibilités que froisseraient inévitablement ses appréciations impartiales. Il est cependant, Messieurs, par-ci par-là quelques idées, quelques réflexions sur lesquelles l'auteur me pardonnera d'exprimer mes doutes.

Je considère en ce moment dans M. Bruneel le régulateur de l'opinion populaire tant sur les choses du passé que sur les choses du présent, par la voie implicite de l'allusion ou de l'induction, — et c'est de ce point de vue que je me place pour lui demander s'il est bon d'insinuer au peuple des pensées comme celle-ci : « nous nous adressons spécialement à un monde de lecteurs qui n'est pas encore assez savant pour se méfier de tout et refuser de croire un honnête écrivain sur parole. » Qu'en conclura le peuple ? tout naturellement que les savants se méfient de tout et qu'ils refusent de croire un honnête homme sur parole... et voilà que par un trait d'esprit épigrammatique vous l'amenez à résoudre dans le même sens que J.-J. Rousseau la fameuse question que mit autrefois au concours l'académie de Dijon : *Le progrès des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Je reprocherai encore à cette phrase de servir d'appui à une considération exagérée qui a eu le tort d'interdire à l'auteur comme inutile toute note au bas des pages, toute pièce justificative à la fin du livre. « Nous contons tout, dit-il, et ne prouvons rien.... une histoire populaire n'a pas le droit de grossir et d'encherir outre mesure ; » *outre mesure*, d'accord, mais non pas *selon la mesure* : *est modus in rebus*.

Je lis, page 38 : « Il (Philippe de Valois) flatta le commerce en consacrant les droits de la *Hanse*, qui était une sorte de ligue commerciale très puissante alors en Flandre et en Angleterre ; il permit aux roturiers d'acheter des héritages tenus à *cens* du Roi, ce qui leur conférait une sorte de noblesse. Quant à nous autres Lillois, il confirma notre *Droit d'arsin*, espèce de justice sommaire en vertu de laquelle la commune de Lille s'en allait,

bannière en tête, brûler la maison de tout étranger du voisinage qui avait tué ou molesté un habitant de la ville ; » et à la page suivante : « Notre *Droit d'arsin* fut fréquemment exercé pendant cette guerre de maraudeurs ; mais un peu plus tard, et lorsque le pays fut délivré des bandes de routiers flamands, ce terrible droit tomba en désuétude ; ce qui amena l'abolition de la charge du *roi des Ribauds*, fonctionnaire étrange, qui, revêtu d'ailleurs d'attributions très suspectes, était spécialement chargé de mettre le feu à la maison du délinquant. » Une note sur la Hanse, sur le *Droit d'arsin* et sur le *Roi des Ribauds* n'eût pas considérablement augmenté le volume et eût certainement ajouté à l'intérêt que comporte la matière.

Plus loin, page 94, à propos d'une mesure qui déclarait le métier de couvreur libre pendant trois ans, M. Bruneel s'exprime en ces termes : « Pour comprendre la portée de cette mesure, il faut se rappeler que, dans ce temps-là, pour pouvoir exercer une profession quelconque, il fallait faire partie du corps de métier qui en possédait le monopole, et avoir satisfait aux conditions de la maîtrise. » Cette explication me paraît avoir elle-même besoin d'une explication, et je réclame pour la seconde édition, au nom de la classe ouvrière, quelques détails qui lui apprennent en quoi consistait l'organisation des maîtrises et jurandes, associations privilégiées qu'elle fera bien de comparer avec les associations libres dont on lui vante les heureux effets à venir. Les extrêmes se touchent : la maîtrise, c'était le despotisme ; l'association libre, grâce à l'influence de quelques utopistes, ce sera peut-être l'anarchie... mais n'anticipons pas sur les choses futures et revenons à l'histoire du passé.

M. Bruneel dit, en parlant de Jacques Van Artevelde : « Ce Jacques Van Artevelde était fort bon gentilhomme, et ne faisait de la bourgeoisie que par pure politique. On rencontre dans toutes les révolutions des tribuns de cette espèce... » Cette réflexion est tout à la fois une allusion historique et une insinuation. Comme allusion, elle n'est pas assez explicite pour le peuple, et là encore une note eût rendu la chose plus claire ; comme insinuation, elle manque de charité, sans compter les faussés applications qu'en peut faire le peuple qui généralise tout d'abord, comme l'enfant, sauf à corriger plus tard, il est vrai, ses exagérations ; mais l'erreur dure jusqu'au temps de la correction...

Je signalerai encore deux passages du même genre, page 44, « Les religieuses de l'Hôpital Comtesse, de l'Abbiette, et les chanoines de Saint-Pierre, abusant du droit qu'ils avaient d'encaver le vin de leur consommation en toute franchise d'impôt, avaient organisé une sorte de commerce frauduleux en vendant aux particuliers une grande quantité de vin qu'indûment ils dérobaient ainsi à la taxe de l'octroi municipal. Pour couper court à cette fraude, un maximum fut fixé pour la consommation franche d'impôts des maisons religieuses : on alloua *quinze queuues* (cuves) aux dames, et *neuf* seulement aux moines.... Certes, il serait peu galant d'établir sur ces chiffres une statistique de tempérance ! » Ceci est encore une insinuation qui, pour être plaisante, n'en est pas moins injuste. M. Bruneel connaît aussi bien que nous le précieux diplôme par lequel Jeanne de Constantinople déclare avoir fondé son hospice *pour l'assistance des malades et des pauvres et pour la RÉCEPTION DES PÉLERINS ET VOYAGEURS*. Les traditions évangéliques si fidèlement observées depuis plus de six cents ans dans cet asile du pauvre, auraient dû mieux inspirer l'auteur. Il était si naturel de voir dans les chiffres cités plus haut les éléments d'une statistique de charité !

Page 30 : « Parmi les gracieusetés les plus délicates dont nous comblait alors le souverain (Philippe de Valois), on remarque une ordonnance qui excluait de l'échevinage tous les avocats... Voyant le roi si bien disposé pour nous, notre magistrat profita de l'occasion de.... » Voilà assurément, parmi les traits spirituels qui abondent dans le livre de M. Bruneel, un des plus adroits et des plus malicieux. Et cependant, si je l'approuve comme *sel*, je le blâmerai comme *raison*, bien qu'un critique estimable, M. Chon ¹, l'ait loué sous ce dernier rapport. Il est bien rare que l'exclusivisme soit juste : je veux croire que Philippe de Valois ait eu de bons motifs pour proscrire les avocats de son temps, et que le magistrat de Lille en ait eu pareillement d'aussi bons pour applaudir au prince, mais la pensée de l'auteur perce à travers ses points de suspension, et vraiment, sans prendre ici la défense des avocats du temps passé et de ceux du nôtre, je crois que dans le nombre il y a eu et qu'il y a encore d'honorables exceptions ; que tout au moins,

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait compter.

1. Voir le *Messager du Nord*, 12 septembre 1848.

Pourquoi dès lors interdire à ces trois honnêtes citoyens l'entrée de nos conseils publics, comme le désirerait le critique auquel je faisais allusion tout à l'heure et que je laisse parler à son tour : « Que l'Assemblée nationale se le tienne pour dit : voici venir la loi organique des administrations municipales ; c'est une excellente occasion de remettre en vigueur l'ordonnance invoquée par M. Bruneel. »

Il est un autre sujet sur lequel je suis en désaccord avec le même critique ; mais cette fois c'est pour donner gain de cause à M. Bruneel, que je ne saurais censurer plus longtemps sans éprouver une sorte de remords.

Après avoir reproché à l'auteur son peu de sympathie pour les clubs lillois de notre première révolution, M. Chon ajoute : « Cette préoccupation contre les secousses violentes de notre transformation politique se manifeste surtout par le *luxe* d'horreurs, par l'*étalage* d'atrocités révoltantes dont l'historien *gratifie* ses lecteurs à l'occasion de la panique de Baisieux et des excès qui suivirent cette déroute. » Je ne puis m'empêcher, Messieurs, de relever les mots *luxe d'horreurs, étalage d'atrocités, gratifie*, etc., lesquels accusent M. Bruneel d'une intention dont il faudrait faire un crime aussi à M. de Lamartine, quand il peignait naguère avec des couleurs si vives et malheureusement si vraies l'affreux tableau des massacres de septembre et du régime de la Terreur. Quant à ces détails qui déparent, selon le critique, le travail de M. Bruneel, les voici :

Tout à coup un cri se fait entendre : « Voici Dillon ! il vient !... il vient !... A mort ! à mort le traître ! » Alors un cabriolet s'avance, dans lequel est assis le général, tête nue, le front pâle, mais parfaitement calme.... quatre cavaliers l'escortent. A peine la voiture a-t-elle franchi la porte de la ville, que cent baïonnettes s'abaissent pour frapper... Les cavaliers essaient de les détourner avec leurs sabres ; une sorte de lutte s'engage entre eux et les assaillants ; le conducteur, effrayé, s'échappe, son cheval se débat poussé et tiré en tous sens, au milieu des hurlements d'une cohue folle de rage... A ce moment, un coup de fusil éclate.... Dillon pousse un soupir, étend les bras, puis s'affaisse tout entier sur lui-même.... Ce n'était plus qu'un cadavre ! Oh ! mais les cannibales n'étaient pas assouvis ! On tire le corps du général de la voiture ; on le jette sur le pavé, on piétine sur lui, on le perce de coups de baïonnette, on le meurtrit à coups de crosse, on le pend à la lanterne ; puis, bientôt, les assassins voulant ravoïr leur proie, on le dépend, on lui lie une corde à la jambe, on le traîne par les rues, et c'est à qui le frappera encore du sabre et du talon,

jusqu'à ce qu'enfin les membres se détachant du tronc, on ramasse ces débris informes et on les jette dans un bûcher allumé sur la Grande-Place avec les enseignes arrachées aux maisons voisines. Alors cette scène de sauvages ivres prend un caractère plus atroce encore : des femmes et des soldats se donnent la main et commencent autour du bûcher une ronde infernale ; bientôt, un homme brise cette chaîne et se jetant sur le corps à demi consumé, d'un coup de sabre il ouvre la poitrine, arrache le cœur, en exprime le sang comme d'une éponge et y porte les dents!!! Arrêtons-nous là ; nous n'avons pas le courage d'aller plus avant dans le récit de ces horreurs ; nous n'en avons même dit aussi long, que parce qu'il peut se faire que demain on ait besoin de se souvenir des crimes d'hier, comme d'un épouvantail salutaire.... »

« Que M. Bruneel *n'aille pas plus avant*, dit le critique, nous le concevons, cela serait difficile. Mais que demain on puisse avoir besoin de se souvenir des crimes d'hier comme d'un épouvantail salutaire, c'est ce que nous ne saurions admettre, car il y a là une erreur grave et une injure toute gratuite pour la génération actuelle. » Je me garderai bien de contester à M. Chon l'amélioration de nos mœurs politiques ; comme lui, je pense que *nos pères ont, Dieu merci, payé assez cher l'enseignement qu'ils nous ont donné pour que nous n'ayons pas à le recommencer* ; je ne puis me défendre toutefois du lugubre souvenir des sanglantes journées de juin de cette année, et quand je me reporte aux troubles qui ont pendant ces derniers temps agité notre cité, je me rappelle encore malgré moi certains actes de violence qui ne sont pas de nature à rassurer les esprits faibles et les cœurs timides.

Je regrette bien de n'avoir pas toujours été de l'avis de M. Chon sur les appréciations de détail : mais un point sur lequel il n'y a pas de désaccord possible, c'est l'incontestable talent de notre honorable collègue, et le mérite non moins incontestable de son histoire : aussi me semble-t-il que j'exprime littéralement ma propre opinion en empruntant à M. Chon les lignes qui suivent :

« *L'Histoire populaire de Lille* est un livre très recommandable, bien écrit, bien pensé, sauf certaines exceptions que nous avons indiquées, et qui n'aurait besoin que de quelques revisions pour devenir une œuvre historique de premier ordre. Un des plus précieux avantages que nous offre cette publication, c'est de nous y montrer l'auteur tel qu'il est, avec son talent, ses idées, son bon et heureux naturel et ses préventions plus ou moins motivées. »

Je souscris donc à ce jugement général si judicieusement formulé, et je n'ajoute plus qu'un mot et un vœu : un mot pour le repos de ma conscience de rapporteur, un vœu pour le succès populaire de l'auteur — populaire, entendons-nous bien — car pour tout autre succès, cela ne fait pas question ; je l'ai déjà dit, la faveur des personnes éclairées ne saurait lui manquer. Mais M. Bruneel, si je ne me trompe, aspire autant à la faveur du peuple qu'à toute autre, et je lui sais gré de cette prétention généreuse. Aussi n'est-ce qu'en prenant tout à fait au sérieux le titre de son livre que je me suis permis de censurer quelques passages qui me paraissaient susceptibles d'une interprétation jusqu'à un certain point dangereuse. Pour être juste, je le sens bien, il aurait fallu compenser les citations de la censure par les citations de la louange, mais il m'était moins facile de borner le nombre de celles-ci que le nombre de celles-là et je courais le risque de dépasser au delà de toute mesure les limites d'un compte rendu. Or, on n'a pas le droit — pas plus dans un rapport que dans un livre — de grossir et d'enchérir outre mesure. J'ai cru pouvoir compter assez sur la sagacité du lecteur pour lui laisser le soin d'un choix qui m'eût par trop embarrassé. Quant au vœu, le voici : que M. Bruneel revise son texte dans une seconde édition, afin que son histoire puisse être mise avec fruit entre les mains de nos intéressants élèves des écoles communales, comme elle peut déjà l'être avec avantage entre les mains de nos jeunes gens des établissements d'instruction secondaire. Car le meilleur moyen de rendre populaire l'histoire de notre chère cité, c'est de l'introduire dans l'enseignement public. Par là, la jeune génération actuelle, sur qui reposent les espérances du pays, apprendra non seulement à conserver les bonnes traditions que nous ont léguées nos pères, mais encore à éviter leurs erreurs et leurs fautes ; et l'*Histoire populaire de Lille* aura contribué à l'émancipation intellectuelle et morale du peuple dans l'un des grands centres de la population industrielle de la France.

Vous vous associez, je n'en doute pas, Messieurs, à un vœu qui est dans ma pensée la plus haute expression de l'estime que l'on doit faire du beau travail de M. Bruneel ; et votre approbation unanime sera, pour notre honorable collègue, une des distinctions les plus flatteuses qu'il ait le droit d'attendre et des lumières de la critique et de la sympathie de ses concitoyens.

Lille, le 16 septembre 1848.

V.

Rapport sur le Cameracum ou Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai, par M. Le Glay ¹, et sur l'Histoire de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, par M. J. Gabriel Bulliot ².

Messieurs,

Dans votre dernière séance, vous avez décidé qu'un rapport serait fait sur l'histoire de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, par M. J. Gabriel Bulliot, intéressante publication de la Société Éduenne, qui vous en a adressé un exemplaire. Ce rapport, dont vous avez bien voulu me charger, je vais le soumettre à votre indulgente approbation. Mais en ma qualité de *rapporteur d'office* pour les principaux ouvrages historiques qui voient le jour dans notre département, je croirais manquer aux convenances, outre que je ne répondrais pas à vos propres intentions, si je ne vous présentais d'abord un compte rendu de l'important travail qui a pour titre : *Cameracum christianum* ou *Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai*, et que nous devons à la vaste érudition, au zèle infatigable de notre vénéré collègue, M. le docteur Le Glay. La Commission historique me saura gré cette fois encore, je l'espère, d'inaugurer la reprise de ses travaux par un hommage offert en son nom à l'un de ses membres les plus distingués.

Le *Cameracum christianum* est extrait en grande partie du *Gallia christiana*. Il serait superflu de m'attacher à démontrer l'importance du second pour en conclure celle du premier. On ne conteste guère que toute civilisation, ayant son principe et sa consécration dans une religion, la civilisation moderne est fille du christianisme ; qu'en conséquence, l'histoire du christianisme en France équivaut presque à l'histoire de la civilisation en France. Ce que l'on contesterait plutôt, ce que l'on ne conteste que trop, hélas ! c'est que le christianisme seul peut consommer la palin-génésie sociale dont il poursuit l'accomplissement depuis dix-huit siècles à travers tant d'épreuves. Permettez-moi, Messieurs, de vous citer à ce sujet quelques-unes des éloquentes paroles que

1. Lille, Lefort, 1849. In-4.

2. Autun, Dejussien, 1849. Deux volumes in-8.

M. Guizot adressait, il y a peu de jours, à la réunion de la Société Biblique :

« Écoutez ce que disent, voyez ce que font nos adversaires ! En même temps qu'ils minent, en même temps qu'ils détruisent les bases de la société, ils se donnent pour les continuateurs de l'œuvre religieuse, ils se disent les héritiers légitimes de ceux qui ont porté sur la terre l'éternelle vérité ! Ils veulent être les continuateurs des Chrétiens, et eux-mêmes ne sont pas chrétiens. C'est un mensonge et une indigne immoralité.... Aussi est-il impossible d'assister, sans un profond sentiment de compassion, à ce qui se passe sous nos yeux. Comment ne pas s'affliger, en effet, en voyant ces instincts de liberté, ce besoin d'institutions démocratiques avec le relâchement des mœurs ! Le christianisme est sévère, et si une société au monde a besoin de croyances et d'une foi pure, c'est assurément la démocratie... Comme le christianisme a le secret de la foi, de la charité et de l'espérance, c'est lui aussi qui a les vrais secrets de l'ordre et de la régénération sociale, dans les sociétés démocratiques plus que dans toute autre. »

M. Guizot avait pour but, en s'exprimant ainsi, d'encourager parmi ses coreligionnaires l'œuvre de la distribution des livres saints. Nous nous autoriserons de ces belles paroles pour applaudir à la pensée qui tendrait à populariser, ou tout au moins à mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs quelque une des admirables élucubrations de ces *savants de race*, dont Châteaubriand parle avec tant d'enthousiasme dans sa préface des *Études historiques*. Certes, ce serait un service signalé à rendre aux lettres, à l'histoire, à la morale, à la religion, par conséquent à la société, que de publier, par exemple, le grand ouvrage des Sainte-Marthe, le *Gallia christiana*, en le rendant accessible à plus d'intelligences, comme à plus de fortunes. Restituons au passé ses droits à notre respect, si nous voulons triompher des crises du présent et mériter les progrès de l'avenir. Ce n'est pas un culte stérile que le culte des ruines ; ceux-là seuls savent édifier qui savent tirer parti de toute espèce de matériaux, des vieux aussi bien que des neufs, et c'est là ce qui grandit à nos yeux le rôle de l'histoire ; à elle de secouer la poussière des siècles pour en exhumer les débris, à nous de recueillir ces vénérables débris pour y déchiffrer les leçons que le temps y a imprimées. A ce point de vue, Messieurs, eu égard surtout aux circonstances au milieu desquelles nous vivons, le *Cameracum christianum*, publié d'après le *Gallia christiana*, avec traduction du texte en regard, des additions considérables, et

une continuation jusqu'à nos jours, ce n'est pas seulement un travail scientifique et littéraire, c'est, comme je le faisais pressentir tout à l'heure, c'est encore un service réel rendu au pays, c'est un acte de patriotisme.

« L'utilité de cette publication n'échappera du reste à personne, disait naguère un juge bien compétent ; elle sera recherchée du clergé, du clergé d'abord de Cambrai, qui aimera à y retrouver l'état ancien et l'état présent du diocèse ; du clergé même des diocèses voisins, dont l'histoire se rattache par tant d'affinité à celle de leur ancienne métropole ; des hommes érudits, curieux investigateurs des antiques institutions du pays et de leurs origines ; des artistes, jaloux de donner à leurs compositions l'empreinte de la couleur locale ; et peut-être que ce premier exemple d'une édition partielle du *Gallia christiana* finira par reproduire en entier, en le perfectionnant et le continuant jusqu'à nos jours, un important ouvrage d'un prix d'autant plus élevé, qu'il se fait plus rare dans le commerce, et qui, publié par parties détachées, aura le double avantage de laisser à chacun la liberté du choix des matières, et de se mettre à la portée des plus humbles fortunes. »

Je n'ai pu transcrire ces lignes, Messieurs, sans éprouver un sentiment de tristesse, que vous partagerez assurément, car elles ont été tracées par une main qui nous fut chère, par la main de Monseigneur Giraud. Arrêtons-nous à ce nom illustre, Messieurs, ce ne sera pas sortir de notre sujet, ce sera au contraire remonter, pour ainsi dire, à sa source, et nous aurons accompli un devoir de piété filiale, en même temps que nous aurons rendu hommage à l'une des gloires de l'épiscopat français.

C'est sous les auspices de Monseigneur Giraud que le *Cameracum* a été entrepris et heureusement achevé : *Te hortante incæptum opus ; Te favente et auxiliante ad finem feliciter deductum*, dit l'épître dédicatoire, où je reconnais la modestie de l'auteur sous l'expression de sa respectueuse gratitude ; aussi rencontre-t-on dans le cours de l'ouvrage, plusieurs passages qui laissent dans l'âme une impression de mélancolie et une pensée de regrets. M. Le Glay termine ainsi, par exemple, sa belle *Introduction historique* :

« Certes, il nous serait bien doux de rappeler ce qui s'est fait depuis l'avènement de Monseigneur Giraud ; mais l'historien, narrateur du passé, doit résister, quoi qu'il lui en coûte, au désir de raconter le présent. »

Plus loin, notre Saint-Père le pape Pie IX lui-même, fait en ces termes l'éloge du prélat :

« Homme d'un esprit supérieur, d'un amour et d'un dévouement éprouvés pour la chaire de Saint-Pierre, et qui, rempli de zèle, dès son jeune âge, pour le ministère sacré, orné des saintes connaissances nécessaires pour procurer le salut des âmes, se consacra toujours avec ardeur et avec grand succès, à la prédication de la parole de Dieu. Élevé ensuite sur le chandelier de la maison de Dieu, pour y faire briller aux yeux de tous sa lumière, il a illustré par ses vertus l'Église de Rodez, dont le gouvernement lui fut donné ; il a augmenté la gloire du sacerdoce et s'est constamment appliqué à remplir les devoirs de l'épiscopat, avec un zèle, une vigilance, une douceur et une charité rares. Appelé plus tard à l'archevêché de Cambrai, il n'est pas une seule des sollicitudes pastorales qu'il n'ait transportées avec lui de son premier siège sur sa nouvelle Église : il n'a épargné ni soins, ni entreprises, ni fatigues pour le bien spirituel de son troupeau et l'affermissement de la discipline dans son clergé : il a défendu les droits de la religion catholique avec tant de force, de prudence et de douceur, qu'il a su se concilier l'amour et l'estime de tous les gens de bien. » (p. 82.)

Est-il nécessaire, Messieurs, d'ajouter un commentaire à un pareil éloge ? Ce commentaire, n'est-il pas tout entier dans vos souvenirs, comme il l'était dans la pensée du grand pape, à qui la Providence révélait la haute intelligence et le cœur de Monseigneur Giraud pour lui préparer, n'en doutons pas, un trésor de sympathie et de sagesse qui l'aidât à traverser ces temps d'infortune où il devait éprouver, lui aussi, combien est amer le pain de l'exil !

. si come sa di sale
Il pane altrui, . . . (Dante)

Je lis à la fin d'un article sur le rétablissement de l'archevêché de Cambrai : « Nous ne parlerons pas plus longuement de ce prélat. Que le Seigneur lui donne une vie longue et heureuse pour le bonheur du troupeau qui le vénère ! » Dieu n'a point exaucé ce vœu du pieux éditeur, en ce qui concerne le troupeau ; mais pour le pasteur, si Dieu a supputé ses jours par le nombre de ses belles et bonnes pensées, par le nombre de ses belles et bonnes œuvres, sa vie n'a-t-elle pas été longue et heureuse ?

Son Éminence le cardinal archevêque de Cambrai, dont nous pleurons tous la perte récente, n'avait pas dédaigné d'accepter une place parmi nous : il était membre de la Commission historique, et

à ce titre, Messieurs, comme à tant d'autres, monseigneur Giraud mérite nos plus vifs regrets. Digne appréciateur des fortes études et des recherches consciencieuses, vous savez avec quel intérêt il accueillait même nos modestes bulletins, avec quelle bienveillance il suivait dans leurs travaux, ceux d'entre nous qui étaient assez heureux pour l'approcher et s'inspirer de ses conseils. L'œuvre d'érudition qu'il conçut et dont vous connaissez tout le prix, témoigne assez, d'ailleurs, de sa sollicitude pour les monuments de notre histoire. Un célèbre écrivain disait de Virgile, qu'il est le plus bel ouvrage d'Homère ; et moi je serais tenté de dire du *Cameracum christianum* qu'il est le chef-d'œuvre historique de monseigneur Giraud, si l'illustre prélat n'avait pris à tâche d'en rapporter lui-même tout l'honneur à celui qui a si habilement rempli son attente et ses vœux.

« La plupart des livres, écrivait-il en juillet 1849, c'est-à-dire à l'époque où le *Cameracum* sortait des presses du typographe Lefort, notre compatriote, la plupart des livres ont besoin d'une recommandation qui les accrédite auprès du public. Il n'en est pas ainsi du *Cameracum christianum*. Ici le nom de l'auteur est l'éloge de l'ouvrage. Nommer M. Le Glay, notre savant et modeste archiviste, l'habile compilateur de nos chartes et de nos manuscrits, l'écrivain aussi érudit qu'élégant, c'est dire tout ce que l'on peut attendre du travail qu'il vient de mettre au jour, en fait de judicieuse critique, de notes intéressantes, de doctes recherches et d'études consciencieuses. Nous laisserons donc le *Cameracum* faire son chemin dans le monde lettré sous les auspices d'une renommée si justement et si universellement acquise. Mais nous acquitterons une dette bien chère à notre cœur, en offrant un hommage public de reconnaissance à la plume obligeante qui, déférant à notre prière, a bien voulu consacrer tant de soins et de veilles à reproduire, à continuer, à commenter les annales de notre Église, lesquelles sont aussi les annales de la contrée, à raison du lien étroit qui a uni et confondu longtemps dans une même action et un même intérêt, les faits de l'ordre civil et de l'ordre ecclésiastique. »

Ces lignes, jointes à celles que j'ai citées plus haut sur l'utilité de la nouvelle publication de M. Le Glay, complètent l'opinion de Monseigneur Giraud touchant cette même publication dont nul autre ne pouvait mieux apprécier la valeur. Je me garderai bien de rien ajouter, sous prétexte d'analyse ou de compte rendu, à un jugement si flatteur pour notre collègue, à un jugement qui réunit tous les genres d'autorité, jusqu'à cette grave et touchante consécration de la mort qui en fait un arrêt sans appel.

Veillez donc, Messieurs, sortir avec moi du diocèse de Cambrai : nous entrerons ensemble dans le diocèse d'Autun, où vous attend M. Gabriel Bulliot pour vous faire les honneurs de la célèbre abbaye de Saint-Martin qui était, au rapport de Châteaubriand ¹, la plus riche de France après celle de Saint-Riquier.

Un *cicerone* habile ne satisfait pas tout d'abord la curiosité de ceux qu'il guide : il la ménage, il la modère pour la piquer davantage. C'est peut-être par un calcul pareil que M. Bulliot ne vous initiera aux précieux souvenirs qui se rattachent à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, qu'après vous avoir entretenus de l'avènement du christianisme dans le monde, de l'origine des institutions monastiques, de leur influence civilisatrice, etc., choses que vous savez de reste et pour lesquelles toutefois vous n'aurez pas la pensée de lui adresser le fameux reproche littéraire *orditur ab ovo*. Pourquoi ? Par respect pour les monastères dont les archéologues feront toujours grand cas, et surtout par respect pour la vérité historique qu'il est toujours bon de faire connaître.

« Les monastères furent les premiers à posséder un asile pour la réception des voyageurs riches ou pauvres, un hôpital où étaient recueillis les malades, et quelquefois logés et nourris à résidence fixe un certain nombre d'indigents ; un grenier d'abondance et de réserve pour parer aux disettes ; un trésor commun pour subvenir aux besoins de l'avenir. De là se répandaient sur les populations environnantes les secours de l'aumône, les consolations de la parole chrétienne. Les marchands et les artisans se réunissaient dans le voisinage, attirés par la facilité de trouver du travail au monastère, par l'étendue des franchises, par la protection qui s'attachait aux yeux mêmes des barbares, à la sainteté monastique. Des foires, des marchés s'y établissaient ; on s'y livrait à l'exploitation de toutes les industries ayant pour objet l'agriculture, les travaux de construction, la décoration des églises. Les murs des monastères étaient la sauvegarde des travailleurs, comme leurs dotations étaient le pain des pauvres. »

Voilà, entre autres choses, ce que M. Bulliot vous dira mot pour mot, comme il me l'a dit à moi-même ; et vous l'écoutez jusqu'au bout, car vous trouverez, Messieurs, si vous voulez bien vous rappeler le début de mon rapport sur le *Cameracum christianum*, vous trouverez qu'il y a de l'actualité dans les considérations de M. Bulliot.

1. *Études historiques.*

La vie des champs est essentiellement moralisatrice : comparée à la vie des cités, elle a sur celle-ci l'avantage d'offrir à la société de plus grandes garanties d'ordre et de stabilité. Si des hommes politiques prétendent que l'Algérie deviendra la soupape de sûreté de la France, c'est certainement à cause des immenses ressources qu'elle présente à l'agriculture ; eh bien ! ces populations agricoles, dont l'esprit calme, patient, fait contrepoids à l'esprit inquiet, turbulent des populations industrielles, nous les devons aux monastères, à ces grands centres d'activité qui, fondés en tous lieux, près des villes, dans les campagnes, dans les forêts ou les contrées inhabitées, renouvelèrent, en quelques siècles, la face du sol européen sur lequel s'établit dès lors une répartition plus juste de la population. M. Bulliot vous le dira, en vous montrant un passage du livre de M. Balmès, *Le Protestantisme et le Catholicisme comparés*, où l'écrivain s'exprime ainsi : (II, p. 245).

« A peine chez les anciens connaît-on un autre genre de vie que celui des cités. La vie des champs, cette dispersion d'une population immense, qui, dans les temps modernes, forme une nouvelle nation au milieu des campagnes, n'était pas connue parmi les anciens, et il est remarquable que ce changement se soit réalisé précisément lorsque les circonstances les plus calamiteuses semblaient rendre cette dernière manière plus périlleuse et plus difficile. C'est à l'existence des monastères dans les campagnes et les lieux retirés, qu'on doit l'établissement et la consolidation de ce nouveau genre de vie qui eût été impossible, sans l'ascendant et la protection qu'exercèrent des abbayes puissantes. »

Il est un autre passage du même livre (II, p. 344) sur lequel M. Bulliot appellera votre attention, Messieurs, c'est celui qui a trait à l'organisation des propriétés monastiques pendant et après l'invasion des barbares, et vous le reconnaîtrez — ou plutôt vous le savez — la propriété qu'on attaquait alors comme fait, qu'on attaque aujourd'hui comme droit — la propriété acquit à cette époque un nouvel élément de respect et de stabilité. Grâce au christianisme qui ne la fit point dériver de l'occupation première ou du droit de conquête, mais du travail, du travail imposé à l'homme comme une expiation de la transgression primitive, comme le moyen le plus puissant de la réhabilitation spirituelle, la propriété fut à la fois de droit humain et de droit divin. On a beaucoup parlé du droit au travail, Messieurs, vous saurez gré à M. Bulliot de vous parler du devoir du travail.

« C'est parce que le travail est un devoir dont l'Église a sans cesse exalté la sainteté, — vous dira-t-il, — et dont elle a flétri l'abstention du nom de crime, que le fruit du travail est aussi sacré que le travail lui-même. Tous deux se prêtent un appui mutuel ; l'accomplissement du devoir conduit forcément au respect du droit.

Dans l'obligation du travail étendue à tous, les monastères pratiquaient la seule véritable égalité, celle qui profite à tous, en ne laissant s'égarer ou se perdre aucune activité. Les différentes aptitudes y trouvaient leur direction naturelle. Chaque instant du jour recevait un emploi, une consécration ininterrompue vers le but de la règle. Celle-ci renfermait dans ses applications diverses la fin à laquelle doivent tendre tout homme et toute société ici-bas : le perfectionnement de soi-même par l'amour de Dieu, le perfectionnement de ses frères par la charité, le perfectionnement de cette terre par le travail des bras et de l'intelligence ; tâche immense proposée aux efforts de l'humanité, et qu'elle doit poursuivre sans jamais la remplir. Ainsi se trouvait renfermée dans la règle même des monastères, l'idée du progrès indéfini ; ainsi préparèrent-ils durant des siècles, d'une main infatigable, cet immense développement d'agriculture, d'industrie, de recherches scientifiques et d'art qui forme le principal titre de dignité des civilisations chrétiennes. »

Paroles pleines de vérité, auxquelles vous applaudissez, Messieurs, comme vous allez applaudir aux éloquentes pensées que l'un de nos modernes bénédictins, Dom Pitra, exprimait naguère ¹ sur les monastères qui formaient aussi — outre ce qui vient d'être mentionné à leur honneur — une sorte de démocratie religieuse, avant-garde et initiatrice de la démocratie civile :

« Quand il ne s'agirait que de savoir d'où viennent ce peuple souverain et ces institutions populaires qui effraient les uns et qui réjouissent les autres, serait-ce une étude oiseuse ? Historiens aveugles, vous cherchez dans les ténèbres les plus lointaines les premières franchises de nos pères. Vous broyez vos éléments germaniques, galliques, romains, gallo-romains, et vous oubliez ce qui remplit ces temps premiers, les institutions chrétiennes. Vous faites à grand labeur l'enquête des révolutions de la plus humble commune, et dans vos récits démocratiques vous n'avez pas de place pour les communautés qui ont enfanté vos communes, pour ces cénobites qui sont les premiers pères du peuple, pour ces abbés et ces moines qui ont fondé, affranchi les premiers, défendu jusqu'au bout ces villages et ces villes, leurs chartes, leurs péages, leurs foires, leurs routes, leurs usines, leurs chaumières et leurs cimetières. Publicistes inconséquents, vous déclamez à la fois contre le monopole des castes nobiliaires et contre les privilèges du

1. *Quelques études monastiques* ; Université catholique, octobre 1848, p. 348.

cloître et les exemptions abbatiales. Ces abbayes étaient les palais du peuple, le donjon des plébéiens, la citadelle des franchises communales, le berceau de la démocratie légitime et chrétienne. Le peuple régnait dans ces abbayes, s'y affranchissait, s'y ennoblissait, y montait par tous les degrés de l'intelligence, de la puissance, de la sainteté, jusqu'au faite de la terre et du ciel. Le dernier vilain, le plus souvent, portait une crosse qui valait un sceptre et pesait autant que la plus lourde épée ; et sous ce règne ou régime abbatial, il y avait, mille ans avant nos constitutions, un solennel suffrage, un droit d'élection à tous les degrés, un budget voté, contrôlé, rectifié ; et de l'assemblée capitulaire, ces choses passaient d'elles-mêmes sous le chêne du village, dans les halles de la cité. Il en fut ainsi jusqu'au moment où la commende armoriée, l'usurpation séculière, aux grands applaudissements des libres penseurs, tua la liberté des monastères et confisqua les franchises des communes. »

De la civilisation moderne par les monastères, — vaste sujet sur lequel il y aurait un livre entier à écrire — voilà donc, Messieurs, le point de vue où se placera d'abord M. Bulliot, pour vous montrer de là, en perspective, le pays éduen qui fut un des premiers converti à l'Évangile, après avoir été un centre vénéré d'initiations druidiques et un foyer d'idées romaines au cœur de la Gaule. « Le Christ, dans son humilité, se l'attacha plus énergiquement que n'avait fait le peuple-roi dans le prestige de sa grandeur. Il devint le champion de l'Église, comme il avait été celui de Rome, et nous allons voir, dans la fondation des établissements monastiques, quelle fut sa mission. »

Ce sont les propres expressions de M. Bulliot. Votre *cicerone* tiendra sa parole, Messieurs ; et ce ne sera pas sans émotion que vous le suivrez dans les développements de la vie monastique qui prit racine sur le sol de la Bourgogne et qui s'éleva à une gloire à jamais mémorable, par la fondation des deux plus grandes abbayes du monde catholique, Cluny et Cîteaux. — Cluny, monarchie absolue, qui semait ses colonies jusqu'aux faubourgs de Constantinople, jusqu'à Jérusalem ; Cîteaux, qui organisait jusqu'en Danemark et en Suède une république de huit mille abbayes ; Cluny qui mérita, par son hospitalité plus que royale, le titre d'*Auberge de la France entière* ; Cîteaux dont l'abbé, qu'on appelait l'*abbé des abbés*, — et qui s'appela un jour saint Bernard, — graciait, par le seul fait de sa rencontre, le coupable conduit à la mort.

Mais laissons ces touchants et glorieux souvenirs : nous voici arrivés au seuil de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. Écoutons M. Bulliot.

« Placée à l'origine des grandes fondations monastiques, une des plus considérables de celles dues à des mains royales, l'abbaye de Saint-Martin d'Autun n'occupe cependant aucune place dans l'histoire. L'avenir que Brunechilde lui avait préparé avec tant de soins lui a manqué. Rien pourtant n'est plus touchant que son âge ascétique, que le récit de la vie des Merry et des Hugon. Rien n'eût été plus propre à la préserver de la destruction et de l'oubli, si la sainteté pouvait prévaloir contre la destruction et l'oubli qui, tous deux, ont aussi leur place dans les desseins de Dieu. Tous deux l'ont cruellement frappée. Le premier siècle de son existence durant lequel fleurirent le plus de vertus, est demeuré couvert de ténèbres impénétrables. L'œuvre de la grande reine produisit-elle les fruits qu'elle en attendait ? Il n'est guère permis d'en douter en voyant la ferveur qui anime l'Église régulière dans ces temps d'épreuve. Cependant un seul homme se lève pour répondre : c'est saint Merry.

A peine a-t-il fermé les yeux que les Arabes viennent raser l'abbaye. Ses terres passent dans les domaines des comtes d'Autun, grands feudataires de Bourgogne et de Septimanie. Après cent quarante ans d'anéantissement, son souvenir se réveille, une vie nouvelle s'empare de ses ruines et les ranime comme ces ossements épars sur lesquels souffla le prophète. Sept années après, elle disparaît encore pour sept nouvelles années, exemple frappant de la ténacité des institutions religieuses, non moins que des vicissitudes humaines. Lorsqu'enfin la vie lui est rendue pour la seconde fois, cette vie faible et pénible se perd dans l'obscurité des temps et s'éclipse devant les grandes institutions dont elle avait favorisé la naissance. Saint-Martin n'est plus désormais qu'une abbaye secondaire placée en dehors du mouvement historique, elle n'est plus qu'un objet de souvenir pour celui qui foule chaque jour le sol où elle s'éleva, un sujet d'étude d'archéologie locale.

C'est à ce titre, c'est en cherchant notre appui dans les sentiments qui nous rattachent au sol éduen, que nous avons esquissé ces recherches. Destinées à ne pas dépasser d'étroites limites, elles ne seront qu'un nom de plus inscrit sur les ruines à demi-oubliées de l'abbaye ; puissent-elles raviver pour quelque temps son souvenir. Puissent-elles surtout être fidèles à cet esprit de vérité et de foi qui anima les institutions monastiques, même au milieu de leurs écarts, et rendre égal témoignage à la sainteté affermie dans les voies évangéliques, comme à la faiblesse égarée loin d'elles. »

Je n'ajouterai rien, Messieurs, à ces paroles de M. Bulliot, votre consciencieux et savant *cicerone*, — persuadé que vous êtes aussi désireux de franchir avec lui le seuil de sa belle abbaye, que je

l'étais moi-même lorsqu'après m'avoir entretenu des établissements religieux en général et de ceux de la Bourgogne en particulier, il s'offrit à me guider dans la tâche que vous m'avez attribuée, — et que vous me permettez de borner aujourd'hui au rôle d'*introduceur*. C'est dans votre intérêt, Messieurs,... et dans le mien, je l'avoue. J'y vois en effet, — comme aurait peut-être dit le bon Lafontaine, s'il avait parlé en son nom,

Double profit à faire,
Mon bien premièrement, et puis le bien d'autrui.

car, ce faisant, je vous épargne l'ennui d'entendre un trop long rapport, en même temps que j'échappe.... à l'embarras de l'écrire.

Cependant, je ne veux pas vous quitter sans vous faire pressentir le plaisir tout spécial que M. Bulliot réserve à votre curiosité d'érudits. Vous saurez donc que ses appréciations historiques et archéologiques seront couronnées par un beau recueil de chartes qu'il placera sous vos yeux à titre de pièces justificatives. Vous vous rappelez la petite collection diplomatique que M. Le Glay a publiée, l'an dernier, pour servir à la topographie et à l'histoire du Cambésis¹. Le recueil de M. Bulliot me paraît offrir un intérêt analogue, au point de vue de la topographie éduenne, — outre l'intérêt qui s'attache naturellement à une série de documents rassemblés et transcrits avec soin pour porter témoignage à la vérité. C'est dire assez, Messieurs, que sous ce rapport, comme pour le reste, votre haute approbation ne fera point défaut à l'auteur de *l'Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*.

1. *Glossaire topographique du Cambésis* ; in-8, Cambrai, 1849, imprimerie de F. Deline et Ed. Lesne.

VI.

Analyse de Li romans de Raoul de Cambrai et de Bernier, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque nationale, par Edw. Le Glay. ¹

« Inter utrumque tene.
... medio tutissimus ibis. »
OVIDE.

Parmi les plus importantes questions dont notre littérature a été jusqu'ici l'objet, il n'en est guère que l'on ait résolues plus contradictoirement que celles qui se rattachent aux romans de chevalerie. On sait que dans le tableau rapide qu'il trace des progrès de la poésie française, Boileau parle de nos vieux romanciers de manière à faire croire que leurs œuvres méritent peu de fixer notre attention :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art *confus* de nos vieux romanciers.

Au point de vue où se place Boileau, au moment où la langue est perfectionnée, où l'art uni au talent permet au poète de prendre une allure tout à la fois noble, hardie et majestueuse, je comprends que ces époques romanesques lui aient paru grossières, confuses, inférieures aux *ballades* et aux *triolet*s de Marot. Ce jugement m'étonne peu, je l'avoue, dans la bouche de celui qui a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Horace, se plaçant au même point de vue, ne fait guère plus de cas des premiers monuments de la littérature romaine :

At nostri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales, etc.

Toutefois, il est bon de faire remarquer qu'Horace ne parle dans ce passage que des licences poétiques et des jeux de mots qui se rencontrent fréquemment dans Plaute, tandis que Boileau condamne impitoyablement des hommes dont les travaux eussent contribué certainement à doter la France d'une littérature origi-

1. Paris, Techener, 1840. Grand in-12.

nale et vraiment nationale, si la *Renaissance* n'était venue nous imposer l'imitation en même temps que l'admiration des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, le jugement de ce grand poète me paraît moins étrange que celui du savant P. Labbe dont l'opinion sur notre vieille littérature était et devait être d'un bien autre poids. Or le savant P. Labbe fait aussi bon marché de nos auteurs du moyen âge ; pour lui leurs vénérables productions ne sont que pures vétilles, *meras bibliothecarum quisquilias*.

C'est donc sur la foi des hommes qu'on était habitué à écouter avec respect comme les oracles de la science, comme les arbitres du bon goût et les maîtres de la saine critique, que s'est accrédité, à l'égard des anciens monuments de notre langue, ce fâcheux préjugé qui nous les a fait tous envelopper dans la même proscription. Mais depuis, la critique et la science se sont amendées, si bien amendées qu'un jour peut-être il faudra combattre, non plus les rigueurs d'une censure injuste, mais ce qui ne serait pas une moindre tâche, les exagérations d'une apologie enthousiaste.

Un point qui depuis longtemps déjà ne rencontre plus de contradiction, c'est l'utilité que l'on doit retirer de la lecture des épopées romanes ¹. Le juriste, l'antiquaire, le généalogiste, l'historien, le géographe, le moraliste conviennent qu'elles renferment une foule de renseignements précieux. Racontées ou chantées à des populations qui touchaient de près aux temps qu'elles retraçaient, elles devaient respecter toujours la vérité historique, sinon dans ses menus détails, au moins dans tous les faits graves, dans la peinture des mœurs et des caractères ². Aussi a-t-on publié un glossaire pour faciliter l'étude et l'intelligence de la langue romane ; l'érudition moderne s'emparant de cet idiome, en a découvert les éléments, les formes et la syntaxe ; et notre littérature primitive, méconnue par un poète, a été réhabilitée par un poète ³, comme dans un autre ordre de faits, Schiller a vengé des insultes de Voltaire la mémoire de la miraculeuse bergère de Domrémy. C'était justice, mais on ne s'en est pas tenu là.

1. LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, *Mémoires concernant la lecture des anciens romans de chevalerie*.

2. « En étudiant les ouvrages littéraires que le moyen âge a produits, on comprendra mieux l'histoire, et on se corrigera de plus d'un préjugé sur les siècles passés. » (VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au moyen âge*.)

3. Raynouard. Inutile de faire remarquer que nous constatons un fait sans pour cela admettre toutes les conséquences systématiques qu'en a tirées le célèbre académicien.

A peine nos philologues étaient-ils unanimes sur l'importance générale des monuments littéraires du moyen âge, que la discorde éclata entre eux. L'un, séduit par ses découvertes dans la littérature provençale, présente les grandes compositions chevaleresques originaires de la langue d'oïl comme autant d'imitations décolorées de la vieille épopée provençale ; l'autre, au contraire, versé dans l'intelligence des textes de la langue des trouvères, est tenté de croire, avec le président Fauchet, que les peuples du Midi doivent leur système poétique aux Français du Nord ¹. Puis voilà qu'après s'être enquis de l'origine de notre poésie nationale, après en avoir retracé l'histoire, on ne se contente pas d'apprécier son influence passée ; on lui attribue de nouvelles destinées, on lui prête un rôle dans l'avenir de notre littérature ; et l'un des hommes qui ont le plus étudié le roman épique, s'écrie dans un instant d'enthousiasme : « J'en ai la conviction, c'est aux *chansons de geste* qu'il appartiendra de raviver les sources de notre littérature moderne. C'est elles qui nous feront entrer (si jamais on y entre) dans la terre promise des romantiques, inutilement rêvée jusqu'à présent, il faut le dire ². » Ainsi, cette grande querelle des classiques et des romantiques, bien autrement célèbre que celle des anciens et des modernes, soulevée jadis par Ch. Perrault, se terminera enfin par un traité de paix où la France littéraire du XIX^e siècle se déclarera l'héritière légitime de la France littéraire du moyen âge.

Certes, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'intervenir dans ces débats. Dieu nous garde d'entrer jamais dans une lice où peut-être aurait-on le droit de nous demander, à notre grande confusion : qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? Il faut trop d'érudition pour asseoir une vérité sur des bases solides, et trop d'esprit pour faire agréer une ingénieuse erreur. Qu'il nous soit toutefois permis de ne pas nous ranger aux opinions contradictoires des écrivains mentionnés ci-dessus, de ne partager ni le dédain des uns, ni l'illusion des autres, et de penser que le premier âge de la littérature française, si exalté et si déprécié tour à tour, ne mérite

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

1. Voyez la préface du roman de *Garin le Loherain*, publié par M. Paulin Paris.

2. Préface du même roman.

M. Edward Le Glay, qui travaille depuis longtemps à faire revivre les productions originales des trouvères, a mis au jour en 1840 un roman du XII^e siècle dont Raoul, comte de Cambrai vers 940, est le héros. Ce roman, tout à fait inédit jusqu'alors, était aussi peu connu que son auteur dont on n'a pas encore découvert le nom, et reposait en manuscrit de l'époque à la bibliothèque ci-devant royale à Paris, sous le n^o 8201. Il renferme environ 6000 vers disposés en tirades monorimes. M. Paulin Paris l'a classé parmi les plus anciens poèmes du cycle carlovingien, et M. Jules Quicherat n'a pas craint de le proclamer la plus belle des *chansons de geste* qu'on ait publiées.

Nous voudrions profiter du travail de M. Le Glay pour légitimer, autant que possible, l'opinion de M. Quicherat. Mais comment donner une idée nette et vraie d'une œuvre poétique faite pour être chantée et non pour être lue ? Le temps n'est plus où le ménestrel, s'accompagnant de la viole, de la harpe ou de la mandore, psalmodiait en présence du châtelain entouré des chevaliers et des nobles dames du pays :

Oiez chançon de joie et de baudor !

A ces accents solennels, l'auditoire attentif se livrait tout entier aux impressions que le rapsode allait exercer sur lui. Mais ces traits qui peignaient si bien le caractère de l'époque, ces épisodes où apparaissaient dans leur énergique nudité les sentiments les plus exaltés, les passions les plus violentes et les plus sauvages ; ces tableaux si variés et d'une vérité si frappante ; toutes ces choses qui parlaient avec tant de puissance à l'âme de nos pères, seront-elles pour nous aussi fécondes en émotions ? Certaines formules épiques, certains détails de mœurs ne blesseront-ils pas notre susceptibilité morale aussi bien que la délicatesse de notre oreille et de notre goût ? Que dire de ces couplets sur la même assonance privée de l'harmonie musicale destinée à en rompre la monotonie ? Que dire de ces répétitions qui semblent se défier de la mémoire du lecteur ? Que dire enfin de toutes ces bizarreries, tant de la forme que du fond, si peu propres à faire vibrer en nous la corde sympathique, principale source des jouissances littéraires ? Sans nous arrêter plus longtemps à ces difficultés, nous citerons un passage des *Études sur les tragiques grecs* par M. Patin, où cet habile critique nous indique les moyens de les

résoudre. Ce qu'il dit des poètes de l'antiquité peut s'appliquer sous plusieurs rapports à nos vieux trouvères.

Dans un des morceaux les plus piquants, mais les plus frivoles, de son cours de littérature, La Harpe met en scène un étranger, assis au théâtre d'Athènes, auprès d'un Athénien fort complaisant, qui lui en explique les usages, et qui reçoit, en échange de sa politesse, des critiques vives et spirituelles, mais bien peu justes, bien peu raisonnables, sur le caractère singulier de l'ancienne comédie. Cet étranger témoigne en même temps une grande admiration pour les tragédies grecques ; mais il est probable que si l'auteur lui faisait suivre la représentation de quelqu'une d'elles, il en parlerait tout aussi dédaigneusement que des chevaliers d'Aristophane dont il ne peut comprendre ni le mérite ni le succès. Car cet étranger n'est pas un contemporain de Périclès, un habitant de l'Asie-Mineure, comme nous l'assure La Harpe, c'est un critique du XVIII^e siècle, un habitué du Théâtre-Français, un professeur du Lycée ; en un mot, c'est La Harpe lui-même qui croit pouvoir juger sur des traductions infidèles, quelquefois sur de simples arguments et d'après les principes de la poétique moderne, les œuvres de l'antiquité. L'Athénien qui lui sert de truchement ou de compère, ne pourrait-il pas lui répondre : « Je ne me rends point à vos raisons, toute spécieuses qu'elles sont. Vous paraissez avoir une intelligence parfaite de votre théâtre national ; mais souffrez que je le dise, vous comprenez moins bien le nôtre. De grâce, avant de nous juger, oubliez des systèmes et des théories dont nous ne reconnaissons pas comme vous l'autorité ; rendez-vous plus familier avec notre langue et notre poésie ; faites-vous à nos mœurs, à nos lois, à notre religion ; prenez un peu de notre goût, et alors vous vous abandonnerez, sans souvenir importun, sans prévention fâcheuse, au charme de ces compositions, que nous ne pouvons critiquer, parce qu'elles nous enchantent et nous ravissent.

Si donc l'on veut apprécier les œuvres littéraires du moyen âge, que l'on se fasse pour un instant contemporain du moyen âge. Dans l'espoir que le lecteur se prêtera de bonne grâce à cette métamorphose, nous allons essayer de remplir notre rôle de critique ou plutôt d'interprète.

Le roman de Raoul de Cambrai ne roule pas, comme la plupart de ceux de l'époque, sur les guerres des chrétiens contre les musulmans. Son sujet, historique aussi, est plus restreint. Il s'agit d'une querelle occasionnée par le don d'un bénéfice ou *honneur* ¹

1. Voyez sur le mot *onor* et sur l'institution des fiefs, deux notes de M. LE GLAY, *Raoul de Cambrai*, pp. 2 et 12.

et des suites terribles de cette querelle. Au temps de Raoul, les bénéfices et les honneurs n'étaient pas encore transformés en domaines héréditaires. Conférés par le Roi à titre viager, ils ne se perpétuaient dans la famille du bénéficiaire qu'à l'aide de concessions arrachées, le plus souvent par la menace, à la faiblesse royale. Raoul, dépouillé par le roi Louis IV, son oncle, du fief de Cambrésis dont son père était usufruitier, réclame en vain son héritage. On lui promet cependant, en compensation, le premier fief qui demeurera vacant. Raoul rappelle au Roi sa promesse en temps opportun ; celui-ci s'excuse de ne la pouvoir tenir, attendu que ceux qu'il déposséderait pour lui faire droit deviendraient ses ennemis. Raoul, indigné de cette déloyauté, jure de se venger et de conquérir lui-même l'héritage qui lui est refusé ; de là une guerre acharnée qui forme le premier épisode du roman. Ici, comme dans la plupart des épopées chevaleresques, c'est la vengeance qui joue le plus grand rôle. Quant à l'exposition du poème, nous ne saurions mieux faire que de transcrire en partie la traduction analytique qu'en a faite M. Le Glay lui-même dans ses *Fragments d'épopées romanes du XII^e siècle* ¹ :

Le comte de Cambrai, Raoul Taille-Fer, vient de trépasser, laissant sa femme Alais, sœur du roi de France Loys ², sur le point de devenir mère. La comtesse Alais a grand deuil de la mort de son époux. Cependant les jours et les mois s'écoulent ; elle met au monde un fils à qui l'on donne le nom de Raoul de Cambrésis, et ses larmes tarissent.

Le roi de France Loys avait à sa cour un jeune comte, qu'on appelait Gibouin le Mancel. Il a servi le Roi de sa bonne épée d'acier, et en récompense il lui demande le fief de Cambrai, laissé vacant par la mort de Raoul. Le Roi le lui accorde jusqu'à ce que le fils de Taille-Fer soit assez grand pour porter ses armes, et lui promet une autre terre pour cette époque...

Le fils de Taille-Fer a un peu grandi ; — son oncle, le comte d'Arras, Géri le Sor (le roux) se rend à la cour du Roi à Paris, et prie Loys de remettre le fief de Cambrai à son neveu. Le prince répond qu'il ne le peut ôter au Manceau. — Géri alors lui adresse les reproches les plus violents ; et comme il n'a pu rien obtenir, il s'en vient à Cambrai, près de sa belle-sœur, promettant de faire une guerre à mort à Gibouin, aussitôt que son neveu sera en âge de combattre.

Les années s'écoulent. — Raoul a quinze ans, il est grand et bien formé.

1. Page 25 et suivantes.

2. Louis IV d'Outremer.

— Le comte Ibert de Ribemont avait un fils nommé Bernier. Il n'existait pas dans la contrée un jeune homme plus beau ni plus habile à manier la lance. Bernier est en outre fort bon et plein de bon sens. La comtesse Alais le donne pour écuyer et pour compagnon à son fils...

Enfin il paraît que les discordes se sont apaisées ; car Raoul est à la cour de Paris avec son écuyer. Le roi Loys, qui chérit son neveu, le fait chevalier, lui donne des armes magnifiques, un beau coursier et un glaive, puis, au bout de quelque temps, il le nomme sénéchal de Ponthieu.

Raoul se rend à son poste. — Il n'y a pas de seigneur qui n'envoie son fils, son neveu ou son cousin, à la cour du sénéchal pour se former. Raoul distribue à ces jeunes barons des armures de fer, de bons destriers d'Arabie, et les héberge à plaisir.

Le lundi de Pâques on doit s'ébaudir ; Raoul sort du moustier et s'en va jouer avec ses chevaliers sur la place de Saint-Cénis, où une quintaine (carrousel) a été dressée. Mais les barons s'échauffent, et dans la joute les deux jeunes fils du comte Ernaut de Douai sont jetés morts à terre par Raoul. Les chevaliers l'en ont grandement blâmé ; et, de la vie, le comte Ernaut ne sera l'ami de Raoul.

A la Pentecôte, le roi Loys tient cour plénière. Raoul, accompagné de son écuyer, lui sert le piment au dîner. Tout le monde admire la beauté de Bernier et son riche équipement. Une quintaine est dressée ; l'on combat et l'on brise maints écus, maints hauberts. Bernier fait des merveilles ; et quand tous les barons sont rentrés au palais, il s'agenouille devant le Roi, à qui il rend foi et hommage ; puis il implore sa bienveillance en faveur de ses cousins, les enfants du comte Herbert de Vermandois, lequel allait trépasser.

Géri le Sor vient ensuite trouver le Roi ; et, lui rappelant ses services, il le conjure de rechef de rendre au fils de Raoul Taille-Fer le fief de Cambrésis. Le Roi a refusé de nouveau.

Alors Géri d'Arras sort courroucé ; il trouve dans une des salles du palais son neveu Raoul qui jouait aux échecs ; il le tire violemment par sa pelisse d'hermine, et le maltraite à cause de son indifférence ; Raoul ébranle la salle de ses cris, et, furieux, va trouver le Roi. Il réclame son héritage ; Loys lui répète qu'il ne peut l'enlever au mancel Gibouin, à qui il l'a accordé ; Raoul jure que le lendemain avant le soleil couchant, il aura attaqué Gibouin, qu'il veut mettre à mort de sa propre main.

Le Roi sort de la salle, ému des menaces de Raoul.

Le mancel est venu près du Roi ; il le supplie de garantir ce qu'il lui a donné. Le Roi, écoutant ses prières, appelle son neveu et le conjure de laisser Cambrai à Gibouin encore deux ou trois ans ; il lui promet que si dans cet intervalle un des fiefs de Vermandois, d'Aix-la-Chapelle ou de Laon demeure vacant, c'est pour lui. — Raoul, après avoir consulté son oncle, Géri d'Arras, consent à la proposition de Loys, mais il demande quarante otages que le Roi lui accorde.

Raoul était de retour en Cambrésis depuis un an et quinze jours,

lorsque le vaillant comte Herbert de Vermandois vint à trépasser. En apprenant sa mort, Raoul incontinent monte à cheval avec son oncle Géri, et ils ne cessent d'éperonner jusqu'au palais du Roi à Paris, où ils sont bientôt arrivés. Raoul rappelle au Roi sa promesse et demande le fief d'Herbert. Loys dit qu'il ne peut le lui accorder, ni déshériter les quatre fils d'Herbert en sa faveur, ajoutant que ces quatre jeunes barons, puissants et valeureux, ne voudraient plus désormais le servir et deviendraient ses ennemis. A ces paroles, Raoul pense perdre la raison de colère, et mandant ses otages, il les menace de les faire enfermer dans une tour ; Joffroi, l'un des otages, s'agenouille aux pieds du Roi et lui peint la position précaire dans laquelle ils vont se trouver. Loys attristé appelle Raoul et lui jure que jamais ni lui ni ses hommes ne s'opposeront à son entreprise contre le Vermandois.

Bernier, présent au discours du Roi, se lève et supplie Loys de ne pas agir au moins ouvertement contre ses cousins, les fils d'Herbert, lesquels sont de vaillants hommes, capables de se défendre dignement. Puis s'adressant à son maître Raoul, il lui montre combien ses cousins sont bons et francs chevaliers, et combien il y aurait déloyauté à ravir leur héritage. Raoul n'écoute rien : à toute force il veut leur terre que Loys lui a accordée.

En grande hâte il retourne à Cambrai, suivi de son écuyer, qui est triste et dolent. Il descend au perron où sa mère l'attend.

La bonne dame serre son fils dans ses bras, lui baise le menton, et ils montent ensemble au palais. Alais félicite son fils, et lui demande s'il ne se met pas en mesure de reprendre son fief à Gibouin le Manceau. Raoul, chagrin de cette parole, lui répond que non, et qu'il va attaquer les enfants d'Herbert de Vermandois. La dame soupire et supplie son fils de ne point usurper le bien de ces orphelins, dont le père a toujours été l'ami du sien, le comte Taille-Fer. Raoul repousse durement les supplications réitérées de sa mère, qui, désespérée de ne pouvoir le fléchir, fond en larmes et se retire en lui prédisant le sort funeste qui l'attend dans cette guerre.

Cependant Raoul inflexible a mandé ses vassaux et ses amis, s'est avancé avec eux vers le Vermandois, et a résolu de commencer la guerre par le sac et l'incendie de la riche abbaye d'Origni.

Maintenant que nous connaissons les tendances morales des héros du poème, nous allons les voir se développer par l'action. Nous saurons pourquoi tels ont eu joie de la naissance de Raoul, qui depuis en ont eu le cœur triste et dolent, et comment l'écuyer Bernier fut un *étrange compagnon* du fils de Taille-Fer.

Quatre cents nobles guerriers se dirigent vers l'abbaye d'Origni, au milieu de laquelle Raoul leur a ordonné de tendre son pavillon et de préparer son lit. Les cloches sonnaient au maître-clocher quand ils parurent sous les murs de l'abbaye. Alors ils se ressou-

viennent de Dieu et de sa justice, et, n'osant violer l'asile des saints, ils dressent leurs tentes dans les prés d'alentour. Le lendemain arrive Raoul avec le reste de ses gens de guerre ; prime sonnait à l'abbaye ; mais lui, au-dessus du scrupule religieux, n'en apostrophe pas moins avec colère les barons qui ont mieux aimé contrevenir à ses ordres que commettre un sacrilège ; cependant, gourmandé lui-même par son oncle Géri, il se décide à garder la position de la veille. Dix chevaliers tiennent conseil avec lui. Ils délibèrent, couchés sur des tapis et appuyés sur les coudes. L'incendie d'Origni sera le signal de la guerre ; telle est leur résolution.

Déjà les barons lancent leurs traits, et les habitants, voyant le danger, se préparent à la défense. Les nonnes épouvantées sortent du monastère ; elles s'avancent en récitant de saintes oraisons. A leur tête est Marcent, la mère de Bernier, tenant le livre des *litanies de Salomon*. Elles viennent au nom de Dieu supplier Raoul de respecter leur abbaye. Raoul, qui les a d'abord accueillies avec irrévérence, consent à leur faire grâce par saint Riquier et sur leur promesse de lui fournir toutes provisions. Survient Bernier. Marcent représente à son fils qu'en prenant les armes contre les enfants d'Herbert ses cousins, il compromet ses intérêts. Le fidèle écuyer en convient : il ne saurait nier que Raoul est plus félon que Judas, mais il est mon maître, dit-il, et pour le fief de Damas, je ne voudrais lui manquer ; jamais, tant que tout le monde ne répète : Bernier en a le droit. — « Par ma foi, fils, tu as raison, sers bien ton seigneur, et tu mériteras devant Dieu ¹. »

Nous verrons jusqu'à quel point l'enchaînaient les liens de la ligéité.

Entre temps, un soudard est venu baiser le soulier de son droit seigneur et lui apprendre que les bourgeois ont occis deux de ses gens. Raoul fera payer cher aux bourgeois leur audace. A l'assaut ! En vain les assiégés se défendent avec opiniâtreté, Raoul a juré par Dieu et son épée surtout, que s'il ne les fait pas tous brûler, avant la nuit, il ne se prise pas la valeur d'un fêtu de paille.

1. Traduction de M. Le Glay. Voyez la traduction des trois épisodes insérés dans les *Fragments d'épopées romanes*, savoir : Incendie de l'abbaye d'Origni (p. 49-56), — Mort de Raoul (p. 64-76), — Meurtre de Bernier (p. 80-91). — Il serait à désirer que ce jeune écrivain entreprit la *translation* complète du texte de notre poème, car pour nos vieilles poésies, la popularité, comme il le dit lui-même, c'est la *traduction*.

Avoit c'escrie : « Baron, touchiés le fu ! »
Et il li fisent quant il l'ont entendu,
Car au guaing sont volontiers venu.

.....
Li quens Raoul qui le coraige ot fier,
A fait le feu par les rues fchier.
Ardent ces loges, ci fondent li planchier ;
Tonnel esprenent, ci cercle sont trenchié ;
Li vin espandent et fondent li célié ;
Li baron ardent, si chient li lardié ;
Et li sains fai le grand feu esforcier.
Fiert soi ès tors, et el maistre cloichier :
Les covretures covint jus trébuchier.
Entre II murs et si grant charbonier,
Les nonains ardent trop i ot grand brasier
Totes C ardent par molt grant encombrier.

La vue de l'incendie, les cris des victimes attendrissent les chevaliers ; mais Bernier, le fils de Marcent, que fait-il ?

Quant Bernier voit si la cose empirier,
Tel duel en a, le sens quida changier.
Qui li véist son escu embracier,
Espée traite est venue au mostier.

Peut-être est-il encore temps de sauver sa mère ?

Parmi les huis vit la flamme raier.
De tant con puit I hom d'un dart lancier,
Ne puet nus hon ver le feu aproichier.
Bernier esgarde dalez I marbre chier ;
Là vit sa mère estendue couchier,
Sa tenre face estendue couchier.
Sor sa poitrine vit ardoir son sautier.
Lor dist li enfes : « Molt grant folie quier ;
» Jamais secors ne li ara mestier.
» Ha ! douce mère, vos me baïstes ier ;
» En moi avez mout malvais iretier,
» Je ne vos puis secore ne aidier.
» Dex ait vostre arme qui le mont doit jugier.
» E ! Raoul fel, Dex te doinst encombrier !
» Le tien homage avant porter ne quier.
» Se ore ne puis ceste honte vengier,
» Je ne me pris le montant d'un denier. »
Tel duel démaïue chiet li brans d'acier.
III fois se pasme sor le col del destrier.

Quel tableau et quelle situation ! L'infortuné Bernier, en proie aux perplexités qui déchirent son âme, ne sait à quel parti s'arrêter. Si la loi du devoir l'enchaîne auprès de son maître, la voix de la nature lui crie de venger sa mère. Il demande conseil au vieux Géri. « J'en suis bien affligé pour vous », lui répond froidement l'oncle de Raoul. Le guerrier retourne alors à son pavillon pour consulter *sa franche compaignie*.

Raoul aussi rentre dans sa tente, suivons-le :

Là le désarment li prince et li chasé.
De son bliaut ot l'elmin engoulé :
En nule terre n'ot plus bel désarmé.
Son sénéchal a Raoul apelé,
Qui del mengier le sert molt à gré ;
Et cil i vint n'i a plus demoré :
Del mengier pense si fera grant bonté.

« Poons rotiz et bons cisnes pevreis,
» Et venoison à molt riche plenté :
» Que tout li pires an ait tot à son gré.
» Je ne volroie por l'or d'une cité
» Que li baron m'en éusent gabé. »
Quant cil l'oï, ci l'en a regardé
Trois foiz ce saigne por la grant cruauté.

« Hom ni dame ! que avez empensé ?
» Vos renoies sainte crestienté
» Et baptesture et Dieu de maisté.
» Il est caresme que on doit jeûner,
» Li grans devenres de la solempnité
» Que pécheor ont la crois aouré.
» Et nos, chaitif, que ci avons erré,
» Les nonnains arces, le mostier violé,
» Jà n'en serons envers Dieu accordé,
» Se sa pitié ne vaint no cruauté. »

Oit li Raoul, si l'en a regardé :

« Fix à p....., por qu'en as tu parlé ?
» Pourquoi ont il envers moi mesevié ?
» Mi esquier sont andui afronté.
» N'est pas merveille se cher l'ont comparé.
» Mais le caresme avoie oublié. »
Eschés demande, ni le furent vée.
Par mal talent s'aisist emmi le pré.
As eschés goue Raoul de Cambrisis
Si com li om qui bien en est apris.
Il a son roc par force en roie mis
Et d'un poon a li chevalier pris.

Por poi qu'il n'a et maté et conquis
Son compaignon qui ert au giu asis.
Il saut en pié, molt par ot cler le vis.
Por la cholor ota son mantel gris.
Le vin demande, X s'en sont entremis
Des damoisiaux qui molt sont de grant pris.
Li quens Raoul a demandé le vin.
Lors i corurent tels XIII meschin,
N'i a celui n'ait peliçon ermin.
I damoiseil, nez fu de Saint-Quentin,
Fix fu Ybert I conte palasin :
Cil a saisie I coupe d'or fin,
Toute fu plaine de piument ou de vin ;
Lors s'agenolle devant le palasin ;
Bien péust on estanchier I roncain,
Ains qu'il desist ne roumans ne latin.
L'enfes le voit, si jure saint Fremin,
Se ne la prent Raoul de Cambresin,
Il respandra le piument et le vin.
Li quens Raoul quant le vaslet choisi,
Isnelement le hennap recoilli.
Dieu en jura qui onques ne menti.
— « Amis biax frère aine plus tos ne te vi ! »
Raoul parole que plus ni atendi.
— « Or m'entendez, frans chevalier hardi !
» Par cest vin cler que vos véés ici,
» Et par l'espée qui gist sor le tapi,
» Et par les sains que Jhésus ont servi,
» Li fil Herbert sont ici mal bailli.
» Ne lor lairai que vaille I parisi.
» Par cele foi que je dois saint Géri,
» Jà n'auront pais se saichiés vos defi,
» Tant que il soient outre la mer fui. »

Arrêtons un instant nos regards sur ce double spectacle :
l'incendie d'Origni et l'intérieur du pavillon de Raoul, et tâchons
d'apprécier le caractère des deux héros du poème.

Ut pictura poesis. Aussi la poésie, comme la peinture, vit de
contrastes. Euripide nous représente Hercule chez Admète, se
livrant sans réserve aux plaisirs de la table et à la plus franche
gaieté pendant que l'on prépare les funérailles de l'épouse même
d'Admète. Le fils d'Alcmène, qui ignore cette douloureuse circon-
stance, se couronne de branches de myrthe tandis que l'on couvre
Alceste des ornements funèbres, et le palais retentit à la fois de

chants grossiers et de gémissements ¹. Ici contraste non moins frappant. Mais si la joie inopportune d'Hercule nous serre le cœur, la barbare insouciance de Raoul nous fait horreur. Le héros grec du moins ne connaît pas la cause de la désolation qui règne dans le palais de son ami, et Raoul a vu les plus hardis chevaliers pleurer de pitié à l'aspect de l'incendie, et Raoul a entendu les cris horribles des nonnes expirant au milieu des flammes, et Raoul n'a pu oublier qu'au nombre des victimes devait être la mère de son fidèle écuyer!

L'indication de ce rapprochement ne prouverait-elle pas que jusqu'à un certain point, l'*art confus* de nos vieux romanciers (je parle de la conception et non de la forme) pourrait parfois être comparé à l'art perfectionné des anciens, sans qu'il eût trop à rougir du parallèle? Et si l'on objectait que le trouvère n'est sans doute ici comme ailleurs qu'un chroniqueur fidèle, ne serait-ce pas le cas de rappeler qu'il est certaines compositions littéraires où, selon la remarque de M. Villemain, *tout est poétique, parce que rien n'est inventé*? Il est vrai que la scène d'Alceste répugnait au goût de La Harpe, et qu'elle est aux yeux de M. Raoul Rochette *une disparate choquante*. Nous oserons n'être pas de cet avis. Nous croyons que le poète grec a voulu tirer un grand effet de ce contraste entre la joie et la mort, le festin et le convoi; et l'on serait tenté de soupçonner que notre trouvère avait la même intention, quand il peignait la brutale orgie du vainqueur après les désastres de l'incendie, et qu'il opposait Bernier à Raoul.

Tout parle en faveur de Bernier, sa courtoisie, sa loyauté, son malheur. Tout parle contre Raoul, son orgueil, sa férocité, sa haine, son impiété. L'un, pour demeurer fidèle à son maître, sacrifie ses propres intérêts; l'autre, pour assouvir sa vengeance, viole sa parole, outrage la religion. Bernier, plein de modestie, s'en réfère à l'avis même de ses compagnons; Raoul ne prend conseil que de soi: toute admonition l'irrite; il se repent bien moins d'avoir oublié le carême qu'il ne s'indigne de l'effronterie de ses écuyers. Voyez-le quand sa mère s'efforce de le détourner de faire la guerre aux enfants d'Herbert. D'abord elle le conjure de ne point usurper le bien de ces orphelins dont le père a toujours été l'ami du sien, le comte Taille-Fer; Raoul porte la main à la joue et jure qu'il ne

1. *Alceste*, acte II.

céderait pas pour *tout l'or de Tudèle*. Alais insiste : nul doute qu'il ne triomphe de ses ennemis, mais échappera-t-il à la vengeance des fils d'Herbert ? Ils lui trancheront la tête si jamais ils le rencontrent seul. Raoul ne changerait pas de résolution pour *tout l'or d'Avalon*. Et cependant, ces vaillants barons deviendraient pour lui de puissants alliés s'il leur laissait l'héritage de leur père ; ils lui aideraient à conquérir un autre fief : n'importe, Raoul qui resterait inflexible devant *l'or de Montpellier* se lasse des remontrances et des supplications de sa mère :

— « Maldehait ait ! je le taing por lanier,
» Le gentil homme quant il doit tournnier,
» A gentil dame quant se va conseillier,
» Dedens vos chambres vos alez aasier :
» Bevez puison por vo pance encrassier,
» Et si pensez de boivre et de mengier :
» Car d'autre chose ne devez mais plaidier ».

Ce n'est pas de ce ton brutal que Bernier accueille les représentations de Marcent. Il lui résiste aussi, mais au nom de l'honneur et du devoir. Raoul n'oppose aux raisons et aux prières que l'entêtement d'un homme qui se croit ravalé s'il se prend à céder. En un mot, Raoul est l'Achille du poème, Bernier en est l'Hector, en faisant, bien entendu, la part des différences qu'apportent dans les caractères celles des âges et des préjugés. Poursuivons.

Bernier a quitté son maître à la suite d'une querelle où celui-ci lui a fracassé la tête d'un grand tronçon de pieu. Bernier avait osé lui reprocher la mort de sa mère. Il se retire auprès de son père, le comte Ybert de Ribemont, l'informe des méfaits de Raoul, prend parti pour ses cousins, les fils d'Herbert de Vermandois, et jure de venger la mort de Marcent et son propre outrage. Fatale résolution, cause première de toutes les infortunes de sa vie, car au point de vue du droit féodal, Bernier est coupable de trahison envers l'homme qui l'a *nourri*.

Ybert convoque ses vassaux. Tous répondent à l'appel ; tous, saint Liénard aidant, serviront bien leur seigneur. Réunis au nombre de XI^m sous les ordres du comte Wédon de Roie, du comte de Soissons et des quatre fils d'Herbert, ils vont camper sur les rives de la Somme, en face des tentes de Raoul. Mais comme le comte Wédon craint de perdre l'amitié du roi de France en portant les armes contre son neveu, on se décide à faire des

propositions de paix au redoutable Raoul : et pour assurer le succès d'une pareille démarche on a soin de choisir un messenger qui ne *samblé pas tíois*. En ce temps-là on n'avait pas grande confiance, à ce qu'il paraît, en l'habileté diplomatique des Flamands ou des Allemands, car *tíois* désigne tout ce qui a une origine tudesque. Raoul, bien qu'il soit peu disposé à terminer ainsi la guerre, n'ose prendre sur lui de répondre au parlementaire. Il va consulter son oncle : ce qui n'empêche pas le *modeste* neveu de s'indigner des paroles conciliatrices de Géri et de se rire de sa pusillanimité. Quand Raoul demande des avis, c'est qu'il espère voir les siens devinés et approuvés. Le comte d'Arras, qui entend peu raillerie, se sent piqué au vif. Il fait dire aux fils d'Herbert qu'ils aient à se bien défendre ; ils seront bien attaqués. A cette nouvelle, Bernier rend grâce à Dieu ; il pourra donc venger sa mère ! Mais le comte Wedon pense comme le proverbe :

Hom sans mesure est molt tost empiriés.

Il veut que l'on essaie encore les voies pacifiques. Cette fois, c'est Bernier qui est député vers Raoul. On attend avec impatience l'issue de l'entrevue des deux héros. Raoul n'épargne pas les injures à son ancien ami ; il finit cependant par entendre raison et va prier son oncle de consentir à la paix. Le vieux Géri n'a pas oublié que son neveu tout à l'heure a paru douter de son courage, et saisissant l'occasion de lui rendre la pareille :

— « Vos me clamastes coart et resorti ;
» La cèle est mise sor fauvel l'arabi.
» Ni monteries por l'onnor de Ponti
» Por qu'alissiés en estor esbaudi.
» Fuiés vos ent à Cambrai, je vos di ;
» Li fil Herbert sont tuit mi anemi.
» Ne lor faut guerre, de ma part les deff ! »

Il y a dans cette outrageante apostrophe quelque chose du dédain d'Agamemnon renvoyant Achille dans sa Thessalie ¹. Rejeter deux fois de suite des propositions équitables, c'est ajouter l'insulte à l'injustice. Aussi Bernier ne se contentera pas de l'énergique réponse du premier négociateur :

1. Voyez Homère et Racine.

« Bien vos gardez, bien serez recoilli,
» Chascuns de nos a son haubert vesti ».

Il y aura du mépris dans la formule du défi qu'il jettera à la face de l'ennemi.

Il prent III pox de l'ermin qu'ot vesti.
Parmi les mailles de l'aubere esclarci,
Enver Raoul les geta et jali,
Puis li a dit : « Vassal, je vos desfi ! »

Bernier sort du camp, non sans avoir échangé avec Raoul quelques mots rudes et fiers. Impatient de combattre, il l'a même incontinent défilé ; Raoul s'élance à sa poursuite ; un chevalier se jette entre les deux guerriers, Bernier le frappe d'un coup mortel, le renverse. et fuit. Cent chevaliers accourent pour couper le passage au vainqueur ; heureusement le comte Ybert, voyant de loin son fils entouré d'ennemis, donne l'alarme.

XIII cor i sonnent la bondie.

Alors s'engage une terrible bataille dont la description n'occupe pas moins de trente pages dans le texte. Le trouvère y trace à grands traits le premier choc des combattants et les résultats généraux de la lutte des deux armées. Comme Homère, c'est aux exploits des chefs qu'il s'attache. D'abord Ybert de Ribemont, Wédon de Roie, le jeune Loys, le plus redoutable des quatre fils d'Herbert, brillent aux premiers rangs. On les entend à chaque instant répéter le cri de triomphe.

« Saint-Quentin !... baron, ferez avant ».

Puis quelques incidents relèvent la monotonie de la description jusqu'à ce que Géri, qui a vu tomber ses deux fils sous les coups de l'ennemi, charge Raoul du soin de les venger. Alors commence la seconde partie du combat. La fortune abandonne les compagnons d'Ybert. Raoul a paru sur la scène, et le poète ne songera plus qu'à mettre en relief la vaillance et la fureur du formidable guerrier. Un seul cri retentit dans la plaine, et c'est Raoul qui le répète en égorgeant tous ceux qui osent se mesurer avec lui.

. « Cambrai ! . . .
» Li fil Herbert mar s'en iroent gabant,
» Tuit i morrunt li glouton sousduiant ».

Au récit des combats singuliers dont Raoul sort toujours vainqueur, succède le tableau des suites du carnage.

La terre est mole, si ot I poi pléu.
Li brai espoisse d'el sanc et de palu.
Bien vos sai dire de barons comment fu,
Liquel sont mort et liquel sont venchu
Li bon destrier sont las et récréu ;
Li plus corant sont au pas revenu.
Li fil Herbert i ont forment perdu.

Certes, Raoul doit être satisfait. Sans doute, il va s'en retourner à son pavillon et célébrer dignement sa victoire..... Non, le comte Ernaut de Douai l'a rencontré, celui-là même dont il a tué les deux fils dans une joute. « Par Dieu, Raoul, lui crie-t-il, nous ne serons amis que lorsque je t'aurai mis à merci et tué, » et il se précipite sur le meurtrier de ses enfants, bien résolu de ne se priser la valeur de deux parisis s'il ne lui coupe la tête. Raoul trouve que le comte s'estime bien haut ; quant à lui, il ne veut plus voir la cité de Cambrai s'il ne le fait mentir à sa parole.

Admirons ici l'art, ou, si vous l'aimez mieux, l'instinct du poète. Après avoir mis sous nos yeux une longue série de duels et les affreux détails d'une mêlée sanglante, il fallait, pour que nous pussions nous intéresser encore à des scènes d'escrime, mettre aux prises, non plus deux guerriers animés seulement de la fureur de Mars, mais deux héros se cherchant, par exemple, pour vider une querelle privée. Dès lors, si la physionomie et le caractère des adversaires sont habilement contrastés, ce nouveau tableau se distinguera assez des autres, et le lecteur peut s'attendre à de nouvelles émotions. Or, comme on va le voir, Ernaut et Raoul satisfont complètement à ces conditions.

D'abord ils se portent des coups terribles. Désarçonnés tous deux, ils sautent à terre et tirent leurs glaives. Le sire de Douai fait vœu de rebâtir le moustier d'Origni si la sainte Vierge Marie lui prête secours. Le sire de Cambrai ne compte que sur sa tranchante épée.

Li quens Raous fu molt de grant vertu.
En sa main tint le bon branc esmoulu
Et fiert Ernaut parmi son elme agu
Que flors et pières en a jus abatu.
Devers senestre est li cols descendu.
Par grant engien li a cerchié le bu.

D'el bras senestre li a le poing tolu,
A tout l'escu l'a el champ abatu:

Ernaut, éperdu, remonte à cheval et s'enfuit à travers les bruyères. Raoul se précipite sur ses pas. Ernaut fuit en toute hâte,..... mais voilà que son destrier s'est abattu, c'en est fait. Raoul va l'atteindre..... Épouvanté, il s'arrête au milieu du chemin et s'écrie :

— « Merci ! Ràous, por Dieu qui tot créa.
» Se ce vos poise que féru vos ai là,
» Vos hom serai ensi com vos plaira.
» Quite vos clain tot Braibant et Hainau,
» Que jà mes oirs demi pié n'en tendra ».

Raoul a juré de ne rien écouter tant qu'il ne l'ait mis à mort. Eh ! quoi ! nul chevalier n'ose venir en aide au malheureux comte de Douai ? « Oncle, point ne vous sert de fuir, Raoul aura bataille ! » s'est écrié le noble baron Rocol de Soissons. Vain espoir ! Le comte de Cambrai saisit sa grande épée d'acier, brise le heaume de Rocol, et la rabattant sur l'étrivière gauche, lui tranche le pied qui tombe avec l'éperon. Raoul se réjouit à cet aspect, et d'un ton railleur :

— « Or vos donrai I mervillous mestier ;
» Ernaut ert mans, et vos voi eschacier :
» Li uns iert gaité, de l'autre fas portier.
» Jà ne porrès vostre honte vengier ».

Pendant le sire Herbert d'Ivrequon, Wédon de Roie, Loys Sanson et le comte Ybert fondent sur Raoul. Déjà ils l'entouraient et ils l'eussent infailliblement occis ou fait prisonnier, si Géri d'Arras ne fût accouru à toutes brides avec quatre cents guerriers :

Lors véissiés une dure meslée,
Tant hauste fraindre, tant large troée,
Et tant broigne desmaillié et fausée :
Tant pié, tant poing, tante teste colpée,
Tant bon vasal gésir goule baée.
Des abatus est jonchié la préé,
Et des navrez est l'erbe ensangletée.
Raoul resconsent en la chiére menbrée.
Li quens le voit, grant goie en a menée.
Espée traite par molt grant airée,
Fiert en la preisse où dure est la meslée.
Le jor en a mainte arme desevrée
Dont mainte dame remeist veve clamée.
Plus de XIII en a mors à l'espée.

Ernaut a pu fuir dans la vallée..... il est sauvé..... mais Raoul l'a aperçu et déjà il va l'atteindre. Le malheureux a beau crier grâce :

- « Merci ! Raous, se le poez souffrir.
- » Jouenes hom sui, ne vuel encore morir.
- » Moines serai, si volrai Dieu servir.
- » Cuites te claim mes onnors à tenir.

Rien ne peut émouvoir l'inexorable Raoul. Irrité de l'obstacle et fatigué de ces délais, il veut en finir : rien ne saurait l'arrêter, ni hommes, ni saint, ni Dieu même. Indigné de ce blasphème, le comte Ernaut a repris courage, car il a foi en la justice et en la puissance de Dieu :

- « Par Dieu, Raous, trop te voi renoié,
- » De grant orguel, fel et outrequidié.
- » Or ne te pris n'es qu'un chien erragié.
- » Quand Dieu renoies et la soie amistié :
- » Car terre et erbe si m'aurait tost aidié,
- » Et Dieu de gloire, c'il en avoit pitié ».

Ernaut fuit encore, mais il a tiré son épée du fourreau. En ce moment, Bernier vole au secours du comte de Douai. Dieu a donc entendu la parole du croyant ! Les autres chevaliers s'étaient jetés sur Raoul ; le sage Bernier, toujours respectueux envers son ancien maître, implore sa pitié. Point d'amertume dans ses paroles, point d'insolence dans ses gestes. Il s'appuie sur le cou de son destrier et conjure Raoul, au nom du Dieu juste, de terminer la guerre et de ne point achever cet homme qui est à demi-mort. L'attitude fière et formidable du comte de Cambrai va contraster, comme sa réponse grossière, avec la pose et les humbles supplications du fils d'Ybert.

- Raous l'oi, le sens quida changier.
- Si s'estendi que ploient li estrier :
- De soz lui fait le destrier archoier.
- « Bastars, dist-il, bien savez plaidoyer ;
- » Mais vos losenges ne vos aront mestier ;
- » N'en partirés sans la teste tranchier. »

Oh ! alors, répond le généreux Bernier, mon courroux est légitime. Il pique son destrier et court sur Raoul qui se précipite à sa rencontre. Laissons-les se battre à outrance et interrogeons nos propres impressions. Lequel des deux guerriers voudrions-nous voir succomber ? Raoul, sans pitié pour sa victime, sans déférence pour son ancien ami, sans respect pour la Divinité, Raoul

féroce, ingrat, impie, ou Bernier vengeur de l'humanité outragée et de la Divinité blasphémée ; Bernier, noble de toute la noblesse du dévouement ? Certes, c'est au généreux Bernier qu'est acquise notre sympathie tout entière. Dieu et le bon droit sont pour lui. Dans l'*Iliade*, le héros troyen tombe sous les coups d'Achille, mais sa mort a été décrétée par l'aveugle destin. Ici la justice de l'Éternel remplace la fatalité. En vain le comte de Cambrai se rue avec violence contre Bernier, en vain il le frappe de sa redoutable épée, le fer glisse à côté. Bernier est vainqueur ; il a plongé son glaive dans la cervelle du comte :

Que sor ces piés soit gaires en estant,
Le chief enclin chaf de l'auferrant.
.....
Li quens Raous pense d'el redrecier.
Par grant vertu trait l'espée d'acier.
Qui li véist amon son branc drécier ;
Mais il ne treuve son colp où emploier.
Dès qu'à la terre fait son bras asaier,
Dedens le pré fiert tot le branc d'acier :
A molt grant paine l'en pot il resaichier.
Sa bèle bouche li prent à estrecier,
Et si vair oil prenent à espessier.
Dieu réclama qui tout a à baillier.

La Divinité est vengée, et Bernier conserve son beau caractère. Ce n'est pas lui qui souillera sa victoire en insultant au vaincu. Raoul s'est amendé, il suffit. Quant à Ernaut, c'est autre chose :

Li quens Ernaus commença à huchier :
— « Cest home mort, laisse son poing vengier ! »
— « Voir ! dist Bernier, desfendre n'el vos quier ;
» Mais il est mort ne vos chaut de tochiez. »
Ernaus respont : « Bien me doi correcier. »
Au tor senestre trestorne le destrier,
Et el poing destre tenoit son branc d'acier,
Et fiert Raoul, ne le vost esparnier
Parmi son elme que il vost empirier
La maistre pière en fist jus trébuchier :
Trenche la coife de son haubere doublier ;
En la cervèle li fist le branc baignier.
Ne li fu fez, aint prist le branc d'acier ;
Dedens le cors li a fait tout plungier.
L'arme s'en part d'el gentil chevalier :
Dame-Diex l'ait, se on l'en droit proier.

Bernier a tué Raoul : le sor Géri ne se prise désormais la valeur d'un éperon s'il n'égorge le meurtrier de son neveu. Il tiendra parole.

Les deux armées enterrent leurs morts. Ce pieux devoir accompli, elles en viennent aux mains. De part et d'autre on s'est battu avec acharnement ; si bien que des X^m hommes de Géri il n'en reste que VII^{xx}, et que les XI^m des fils d'Herbert se trouvent réduits à III^e. Le combat cesse quasi *faute de combattants*.

Le comte d'Arras s'en retourne à Cambrai, emportant avec lui le corps de Raoul, qu'il fait déposer au moustier Saint-Géri. Alais, égarée par la douleur, s'en prend à son frère : ne l'avait-elle pas chargé de veiller sur Raoul ? Inutiles reproches ; Raoul est mort, et les larmes d'une mère ne sauraient le rappeler à la vie ; mais les larmes d'une mère crient vengeance :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Gauthier, petit-fils d'Alais, jure sur les restes ensanglantés de Raoul, de devenir son vengeur. Géri, témoin de ce serment, a tressailli de joie ; il augure bien du cœur de l'enfant et se promet de lui ceindre un jour l'épée de chevalier. De son côté, Alais promet à Gauthier l'héritage de son oncle, pour prix de sa valeur. Funérailles de Raoul. Jamais comte de telle seigneurie n'excita pareils regrets. Alais, Géri, Gauthier, chevaliers, hommes et femmes du pays, tous apportent sur son tombeau le tribut de leurs larmes et de leurs prières. A son tour vient la belle Helvis d'Abbeville, à qui Raoul avait promis sa foi devant une chapelle. « Sainte Marie, s'écrie-t-elle, après s'être pâmée sur le cercueil de son fiancé, glorieuse vierge, pourquoi mon cœur ne se déchire-t-il pas sous mon sein quand je perds celui dont je devais être la compagne ! » Elle veut le contempler pour la dernière fois. Cédant à ses prières, Géri le dépouille de son haubert et de ses riches ornements. Lors, après l'avoir baisé et longuement regardé, elle en fait le serment, nul autre seigneur ne l'épousera en tout son vivant.

Raoul inhumé, les vassaux rentrent dans leurs foyers ; Géri se retire à Arras et Helvis en Ponthieu ; Gauthier reste au palais seigneurial d'Alais.

Un long espace de temps s'est écoulé dans le repos, et Gauthier a grandi. Un jour de Noël, Alais le trouve jouant avec ses jeunes

compagnons. Elle lui reproche d'oublier son oncle Raoul. Gauthier la rassure ; les jeux ne lui ont point fait perdre mémoire ; c'est à Pentecôte qu'il se propose d'accomplir sa parole.

A Pentecôte, quand *naist la flor el pré*, on fait mander le sire Géri. Le comte d'Arras, dont le cœur a plus soif de vengeance que le corps ne convoite le boire et le manger, ne se fait pas attendre. Trop longtemps on a laissé dormir Bernier, il faut l'aller réveiller. L'évêque Renier célèbre la messe pour le succès de la nouvelle guerre, Alaïs prépare les ornements militaires de ses gens et Géri arme Gauthier chevalier. Tous s'extasient sur la beauté, sur l'allure guerrière du jeune héros ceint des armes de Raoul. Alaïs, en le voyant, commence à larmoyer. C'est Andromaque à qui le jeune Iule rappelle Astyanax :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Les vassaux se mettent en campagne sous la conduite de leur nouveau chef et marchent sur Saint-Quentin. Surpris à l'improviste, Bernier, Wédon, Ybert et ses chevaliers sortent de la ville avec cinq cents combattants. Géri et Gauthier triomphent.

Bien en ont XXX, que mors, que confondus,
Et bien L, que pris, que retenus.

Soudain accourent cinq cents bourgeois de Saint-Quentin, l'arc tendu. Bernier relève le courage de ses compagnons ; le combat recommence. Géri, étonné de la vigueur des assiégés, est d'avis qu'on se retire, mais Gauthier aperçoit Bernier et il doit au moins l'accueillir de quelque bonne injure, de quelques rudes coups d'épée. Bernier, qui voit en Gauthier l'héritier de Raoul, offre de devenir son homme, de tenir de lui ses fiefs. Le jeune guerrier repousse tout accommodement : ce n'est pas son amende qu'il veut, c'est son cœur qu'il brûle de dévorer en cent parties. En ce moment Bernier apprend que le comte d'Arras a occis son parent Droart ; il laisse Gauthier et court sus au vieux Géri qui tombe entre les mains de dix sergents. Gauthier fond à son tour sur Bernier, et parvient avec ses gens à délivrer le comte ; ainsi finit la bataille. Géri revient à Cambrai ; et dame Alaïs, qui est allée à la rencontre de son petit-fils, joyeuse d'apprendre qu'il remplace dignement Raoul, lui donne sa terre en lige.

Par pari refertur : notre poème n'offre guère que l'application

de cette maxime, attendu que la vengeance, comme nous l'avons déjà dit, en fait principalement le fond. De là, dans la série des événements, une certaine uniformité, une certaine symétrie que déguisent heureusement les variétés de physionomie et de caractère des héros. Géri a porté la guerre dans le Vermandois, Bernier envahira le Cambrésis ; Géri a surpris Saint-Quentin, Bernier attaquera Cambrai ; toutefois, il se gardera bien de l'assaillir à *celée*. Il fait donner du cor : l'artifice répugne à ce noble cœur. Cela ne rappelle-t-il pas Ajax s'indignant de frapper dans l'ombre et demandant que le jour paraisse pour combattre à la clarté des cieux ? ¹ Certes, les circonstances sont loin d'être identiques, mais de part et d'autre on reconnaît le héros ; seulement ce qui est chez l'un le sublime de l'orgueil, est chez l'autre le *nec plus ultra* de la délicatesse dans les procédés. Bernier, c'est le type du chevalier sans peur et sans reproche.

Le signal guerrier a répandu l'alarme dans la ville. Alais, épouvantée, tombe en défaillance ; Gauthier la relève et court aux armes. Une terrible mêlée s'engage à l'une des portes de Cambrai. Gauthier, ému de voir périr tant d'hommes pour venger la mort d'un seul, convient avec Bernier de vider en secret leur querelle dans un combat singulier.

Gauthier est bien l'image vivante de Raoul pour la vaillance, mais il est moins irréligieux. S'il compte sur son épée, du moins il s'humilie devant Dieu. Ainsi, pour mieux se préparer au duel qu'attend l'ombre de Raoul, il entre dans une abbaye, ne perd messe, vêpres, ni matines. Seul des jeunes chevaliers, il ne rit ni ne joue. Étonné de ce changement soudain, Géri en demande la cause. Gauthier se refuse à la lui dire, tout en lui léguant sa terre, s'il meurt. Plus étonné encore, Géri redouble ses instances ; enfin Gauthier lui livre son secret. Le comte sera son témoin : saurait-il attendre tranquillement au palais l'issue d'un combat où il s'agit de venger la mort de Raoul ?

Le jour fixé par les deux adversaires est enfin arrivé. On arme le jeune chevalier qui, fier de sa riche parure, s'est *souventes fois regardé*. Géri aussi est armé de toutes pièces. Quant à Bernier, après s'être bien adoubé, il fait mander son père par *molt grant amistez* :

1. *Illiade*, ch. XVII, v. 645.

— « Sire, dist-il, ci endroit m'attendez :
» A Dame-Dieu soies vos commandez,
» Que je ne sai se vos me reverrez. »

Accompagné de son écuyer Aliaume, il part aussitôt pour le lieu du rendez-vous.

La lutte a été opiniâtre et sanglante ; les deux guerriers sont épuisés : Bernier *molt est près de morir* et Gauthier *n'a gaire que fenir*. Mais Bernier tiendrait à grande honte qu'Aliaume reportât son écu intact. Puisqu'ils sont hors de combat, Gauthier et lui, que les témoins recommencent la partie et qu'Aliaume défie le comte d'Arras. — « Par mon chef, j'y consens, » s'écrie le brave écuyer. En vain le vieux Géri lui représente qu'il n'est pas bon de s'attaquer à *vieux chat*, Aliaume s'élance sur son destrier et court sus. Il disait vrai, le rusé vieillard. « Sainte Marie, glorieuse vierge, soupire en tombant sur l'arène l'infortuné Aliaume, je ne verrai plus Saint-Quentin ! »

. *moriens reminiscitur Argos.*

A cette vue, Bernier et Gauthier se prennent de pitié. La fureur des batailles les divisait, la compassion les rapproche, et aux scènes d'escrime succède une scène touchante. Les voilà tous deux auprès du chevalier expirant ; ils lui tournent la tête vers l'Orient et reçoivent, en l'absence de tout prêtre, l'aveu de ses péchés. Bernier, furieux contre Géri, serait bien tenté de prendre les armes pour venger son écuyer, mais il cède aux raisons de Gauthier et se décide à partir. Il monte sur son cheval aidé de son généreux adversaire, qui affermit son pied sur l'étrier. Les deux nobles chevaliers vont ensemble jusqu'à une demi-lieue de là, et se séparent, non pas comme Hector et Ajax après s'être fait l'un à l'autre de riches présents ¹, mais après avoir enterré Aliaume à l'entrée d'une église. Bernier retourne à Saint-Quentin ; Gauthier rejoint son oncle et revient à Cambrai.

A quelque temps de là, à Pentecôte, le roi de France tient cour plénière. XXX^m seigneurs ont répondu à l'appel royal. D'abord on assiste à la messe, puis on se rend dans la salle du festin. Avant le diner, le sénéchal tenant en sa dextre une verge pelée, proclame à haute voix la volonté du Roi :

1. *Iliade*, ch. VII, v. 299-302.

- « Oiés, Signor, franche gent honorée,
- » Quèle parole vos a li Rois mandée.
- » N'i a celui, c'il fait çaiens meslée,
- » Que ains le vespre n'ait la teste colpée. »

A ces mots, Géri a changé de couleur ; il méditait quelque mauvais dessein. Le sénéchal désigne les places ; met ensemble Bernier et Gauthier, Ybert et Géri, Wédon de Roie, Loys et le manchot Ernaut. Dans quelle vue ? Probablement pour éprouver ces implacables ennemis et les réconcilier ; ce fut peine inutile. Le sor Géri, armé d'un grand coutel d'acier, brûlait d'en percer Bernier, et s'il écouta pour un instant les représentations de son neveu, il ne put s'empêcher de saisir à la première occasion *le plus maistre os de la cuisse d'un cerf plenier* et de le décharger sur la tempe de Bernier. Celui-ci riposte, Gauthier défend son oncle et tire son adversaire par les cheveux. Ybert, Wédon, Ernaut et les autres convives ne sauraient assister de sang-froid à un pareil spectacle. Il s'ensuit une mêlée en tout comparable à celle des Lapithes. Les sergents accourent pour rétablir l'ordre. On a contrevenu au mandement du Roi, au Roi l'on porte plainte : Gauthier, Géri, Bernier prennent tout à tour la parole, et tout finit, non par *des chansons*, comme le procès de Figaro, mais par un nouveau duel entre Bernier et Gauthier, lequel fut au moins aussi acharné que le premier. Ce fut merveille si les deux guerriers *n'allèrent en bière* ; à tel point que Géri s'agenouillant au milieu au champ de bataille et dans la direction de la tour d'un moûtier, jura de faire trancher tous les membres à Bernier, si jamais Gauthier allait jusqu'à mort, et que de son côté, le comte Ybert, mandant ses hommes et les rangeant autour de lui, jura par le Seigneur de *laidement* traiter Gauthier si jamais Bernier en mourait. Heureusement que le Roi, informé à temps de l'état des deux adversaires, a ordonné de les séparer. On les transporte au palais. Loys vient s'enquérir lui-même de leurs blessures. C'est d'abord à Gauthier qu'il s'adresse courtoisement :

- « Vivrés en vos ! n'el me devez noier. »
- « Oil voir, Sire, à celer n'el vos quier. »
- « Dex, dist li Rois, vos en doi gracier.
- » A vos quidai Bernonçon apaier. »
- Gautiers l'oï, le sens quida changier,
- A haute vois commença à huchier, etc.

Ici discussion entre Gauthier et Bernier qui se reprochent réciproquement leurs torts. Bernier propose la paix, s'humilie devant Gauthier, et offre même de vivre comme un mendiant parmi ses écuyers. Géri et Gauthier ne répondent que par l'injure à ses supplications :

— « Cuivers bastars, com or estes aquis !
» Jà par cel Dieu qui en la crois fu mis,
» Li vostre drois n'en sera requellis.
» Ains en morez, par le cors saint Denis ! »
— « Tot est en Dieu, dist Bernier li gentis :
» Ne puis morir de ci à mon juis. »

Survient Alais : le roi son frère la veut accoler, mais elle de le bouter arrière : n'a-t-il pas accueilli à sa table le meurtrier de Raoul ? Dans sa fureur elle saisit un levier pour en frapper Bernier. Vaine menace ! Bernier n'en est point ému : ce qui le poigne, ce n'est pas le danger qu'il court, c'est le désespoir de cette mère égarée par la douleur. Il se glisse hors du lit, se traîne aux pieds d'Alais, embrasse ses genoux :

— « Gentiz contesce, plus ne vuel délaier.
» Vos ne nouristes, se ne puis-je noier,
» Et me donnastes à boivre et à mengier.
» E ! Gautelés, por Dieu le droiturier
» S'or de te viex por Jhésu apaier,
» Vois-ci m'espée de moi te pues vengier,
» Car plus ne vuel envers toi guéroier. »

L'antiquité a pu conduire Priam à la tante d'Achille pour réclamer les restes défigurés du défenseur d'Ilion ; elle a pu nous montrer aux pieds du terrible vainqueur un père désespéré, baisant les mains qui ont tué ses fils : c'est le sublime de l'amour paternel, c'est-à-dire d'une *passion naturelle*, et les anciens avaient une connaissance profonde du cœur humain. Mais Bernier menacé par la mère de celui qu'il a tué sur le champ de bataille, demandant avec prières son pardon et mettant aux mains de son implacable adversaire l'instrument d'une cruelle vengeance qu'il s'offre d'assouvir, c'est le sublime du dévouement et de l'humilité. Homère a peint le premier tableau, il n'eût point imaginé le second. Le christianisme seul pouvait inspirer de pareils scrupules de conscience et pousser, pour ainsi dire jusqu'au délire, le culte de l'honneur et du devoir.

Vaincue par tant de grandeur d'âme, Alais commence à s'apitoyer sur le meurtrier de son fils, comme Achille sur le père de celui dont il vouait le cadavre aux chiens et aux vautours. Bernier conjure Gauthier et Géri de consentir à la paix. Comme toujours, il les trouve inflexibles. Mais voici que l'abbé de Saint-Germain se charge de les réconcilier. A la voix du prêtre, Ybert de Ribemont, Wédon de Roye, Ernaut de Douai, s'agenouillent et crient merci. Géri détourne la tête : « Que faites-vous ? s'écrie l'abbé, relevez-les. » — « Ils ne seront nos amis tant qu'ils ne soient occis et mis en pièces, répondit Gauthier. » Son oncle, applaudissant à tant de haine, *jette un ris*. L'abbé l'entend :

— « Sire Géri, tout avés le poil gris,
» Ne ne savez le jor de vos fuis.
» Se pais ne faites, si m'aît saint Denis,
» Jà la vostre arme n'avera paradis. »

Tout le palais est en rumeur. Les partisans des fils d'Herbert sont là dans la posture des suppliants. Bernier gît devant Gauthier, Ybert devant Géri. Enfin le comte d'Arras cède et les relève ; on s'entrebaise comme amis. Ce n'est pas sans arrière-pensée que le sor Géri abjure sa haine. Il a en tête un projet, celui de punir la déloyauté du roi Loys qui a eu le double tort de déshériter son neveu Raoul et d'admettre Bernier à sa table. A ce trait reconnaissez le *vieux chat*, pour le désigner par ses propres expressions. Lui que n'avaient pu vaincre ni les combats à outrance, ni les supplications, ni les offres les plus séduisantes, ni l'autorité sacerdotale, se prend tout à coup de tel amour pour cette réconciliation repoussée par lui jusqu'alors, qu'il veut faire la guerre au roi Loys lui-même : au roi Loys, cause première, comme chacun sait, de toutes leurs divisions. La passion ne saurait être plus conséquente avec elle-même : Géri est fidèle à sa rancune comme Bernier à sa générosité. Tous deux obéissent au mobile de toutes leurs pensées, de toutes leurs actions, non pas aveuglément, mais sciemment, en le raisonnant. Tous deux ont un vif souvenir des choses passées ; mais l'un a la mémoire des bienfaits, l'autre celle des injures. Vengeance *quand même* ! reconnaissance *quand même* ! Voilà la devise gravée dans leur cœur. De là, de la part de Bernier, une série de dévouements, et de la part de Géri, une suite de méfaits qui forment la seconde partie du poème ; partie féconde en épi-

sodes où se poursuit avec autant d'intérêt que de vérité le développement parallèle de ces deux caractères si fortement contrastés. L'œuvre du poète change alors de physionomie. Le roman succède à l'épopée, l'*Odyssée* à l'*Iliade*.

Géri proteste de son affection pour ses nouveaux alliés : « Désormais nous serons comme proches parents, s'écrie-t-il tout en joie. » Ybert et Bernier se mettent à sa discrétion. Le Roi, qui n'ignore pas leurs intentions, veut dépouiller Ybert, partant Bernier et même Géri, de leurs fiefs. La guerre est déclarée. Mille chevaliers se rangent sous le perron du château royal et partent de là incendier et piller Paris. Le Roi tient à *grant desconfiture* qu'on lui ait fait tel outrage en sa cité ; il prend ses mesures et ne se prise pas la valeur de deux parisis s'il n'est vengé dans quinze jours. De leur côté les coalisés ne négligent rien pour triompher de l'ennemi commun. Gauthier retourne à Cambrai, et Géri emmène avec lui Bernier dans ses domaines.

Or, le vieux comte a une fille belle comme il n'y en a pas d'Arras aux portes de Lutèce. A la nouvelle de l'arrivée du chevalier, Béatrix (c'est le nom de la damoiselle), Béatrix qui ne le *hait mie*, s'apprête à le bien recevoir. Elle sait bien, la maligne, tout ce que peut la coquetterie au service de la beauté, aussi revêt-elle une élégante parure.

Lors a vestu I peliçon d'ermine,
Et par deseur I ver bliaut de siie.
Vairs ot les ex, ce samble toz jors rie.
Par ces espaules ot jetée sa crinie
Que ele avoit bèle et blonde et trécie.

Bernier, plus gracieux que le faon ou l'épervier, fait tant d'impression sur le cœur de la belle, qu'elle ne peut s'empêcher de parler à son père de l'ineffable bonheur de la femme qui possédera si beau chevalier ; mais elle le fait en termes si explicites que je m'abstiens de vous les redire. Cependant, lasse du maintien réservé que commande la présence d'un père, Béatrix prend congé des nouveaux venus et se retire en son appartement, sans doute pour penser plus librement à son amour naissant, pour mieux jouir de ses souvenirs, pour mieux rêver aux belles choses qu'on se figure en pareille circonstance..... Oui, mais la demoiselle ne

se borne pas à la pensée. Elle n'est pas plus tôt entrée en ses chambres que

Lors les fist bien couréer et joinchier,
Et bien portendre de bons pailles de liés.

Cela fait, elle appelle son chambellan Manecier, l'envoie vers Bernier lui présenter de sa part *salus et amisté* et l'inviter à venir *s'esbaudir* auprès d'elle et à jouer aux échecs. Manecier reçoit vingt deniers pour son message. Il va trouver le chevalier, s'agenouille d'abord, puis lui dit mystérieusement à l'oreille que la plus belle fille qui soit d'Arras à Montpellier donne rendez-vous au meilleur chevalier qui soit en France et sous le ciel. Bernier, comme vous pouvez le penser, ne se fait pas prier. « Par mon chef, volontiers ! » et dans sa joie il promet au chambellan de l'armer chevalier avant un mois. On imagine aisément quels compliments, quels *dix de toutes amistiés* préludèrent à l'entrevue, car si Béatrix est *bèle*, Bernier est *bons chevalier*. Un colloque sérieux remplace les jolis riens du premier entretien. C'est la damoiselle qui l'entame. Sire Bernier a fait sa paix avec Géri d'Arras, ne pourrait-il, s'il lui convient, la confirmer ici ? Rien de plus juste aux yeux de Bernier, et notre chevalier se déclare l'homme, l'ami, le serf conquis de la belle. Vraiment, c'est bien de servage qu'il s'agit ! « Prends-moi à femme », dit-elle, en accompagnant cette déclaration peu modeste, il faut l'avouer, de l'énumération des beautés physiques les plus propres à la rendre *appétissante*. Le scrupuleux Bernier décline un pareil honneur. Il n'appartient pas à un bâtard d'être le gendre du riche comte d'Arras. Mais qu'à cela ne tienne, Béatrix est bien décidée à l'avoir pour époux. Bernier consent alors à l'accepter si on la lui donne ; et la demoiselle qui aurait mieux aimée être brûlée ou démembrée qu'appartenir à un autre, s'écrie :

. « Vostre merci, biau frère,
» D'or en avant, sui-je votre donnée,
» Car je me doing à vos sans demorée. »

L'accord est scellé par des baisers sans nombre ; les deux amants se séparent après maints soupirs. Une seule chose manque au traité : le consentement de Géri. C'est à l'obtenir que Béatrix va travailler. « Molt vous aime, ma belle, » lui dit un jour son

père en l'embrassant. — « Bien me le ferez-vous, sire » lui répond-elle en le caressant ; et la malicieuse jeune fille qui ne guettait que le moment favorable, profite de la bonne humeur du comte pour lui demander un mari. Du reste, c'est autant pour lui que pour elle-même ; au moins il aura un héritier. Le moyen de refuser quand on a un nom, de bons domaines à léguer, et qu'on aime *molt* sa fille ! Seulement Géri, embarrassé, regrette qu'un mari ne se puisse acheter à la foire ou au marché, comme le financier de La Fontaine se plaignait

Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire.

Et vu la difficulté d'en trouver un, il déclare à sa fille qu'il est prêt à la donner à qui la voudra prendre.

C'est alors que la damoiselle prononce le nom de Bernier. Ce choix ne laisse pas que d'étonner le comte. Toutefois il fait mander le chevalier, et, après s'être assuré de ses intentions, il se rend au vœu de Béatrix.

On se sépare ; Bernier va raconter à son père son heureuse aventure. Ybert, fier d'une telle alliance, lui donne en dot la terre de Ribemont. Mais cette terre, il ne peut en disposer : le roi Loys n'a-t-il pas déshérité Bernier comme bâtard ? Et voici que pour le fief de Ribemont la guerre va recommencer comme jadis pour le fief de Cambrai. Bernier, comme Raoul, jure de rentrer dans ses droits.

On apprend que le Roi est à Soissons Ybert chevauche droit vers cette ville avec III^m hommes, et dresse une embuscade où il attire et met en pièces les gens du Roi. A la nouvelle de cette défaite, Loys dépêche ses chevaliers. Avant tout s'élance Gibouin le Manceau, celui-là même qui tient la terre de Cambrai. L'usurpateur tombe sous les coups de Bernier qui venge ainsi Raoul. Le Roi vient aussi attaquer Ybert ; mais la fortune lui est contraire : c'en était fait de lui si les *Français* ne fussent accourus à son secours, et c'eût été justice

Car il ot tort, siens ne fu pas li drois.

Bernier emporte ses dépouilles à Saint-Quentin, et laisse le Roi regagner Soissons avec le reste de ses gens.

Cependant un messager est venu annoncer à Arras la déroute des Français et les exploits de Bernier. Béatrix a tressailli de joie et de fierté ; mais cette nouvelle ne saurait la distraire d'une préoccupation bien naturelle en pareille conjoncture, l'attente des noces. D'ailleurs elle prend souci du retard, non sans raison : le sor Géri *a moult le talent fier*, il pourrait interpréter mal ce délai, se raviser peut-être et même la donner, sans plus de façon, à un autre baron. Béatrix informe Bernier de ses craintes ; la mission est confiée à un fidèle messager qui revient avec une promesse du chevalier. Dimanche, *a Dieu plaist*, leur union sera accomplie. La damoiselle se sent tellement joyeuse que dans son transport elle embrasse le messager. On fait en toute hâte les préparatifs de la fête et Géri invite ses vassaux à se rendre à Arras pour assister à la cérémonie nuptiale.

Dimanche donc, au sortir du moustier, le cortège se dirige vers Saint-Quentin où l'attend le *grant mangier*. Un jongleur chante pour abrégér le chemin ; tous l'écoutent avec ravissement.... Tout à coup des hommes d'armes fondent sur eux : ce sont les gens du Roi qui leur rendent la pareille. Ybert, Gauthier, Béatrix tombent en leur pouvoir. En vain Bernier s'élance sur les ravisseurs ; obligé de céder au nombre, il prend la fuite et ne doit son salut qu'à la vitesse de son destrier d'Arabie. L'infortuné chevalier arrive à Arras où il annonce à Géri l'événement. Celui-ci a déjà formé son projet de vengeance. Quant au Roi, de retour à Paris, il partage ce butin entre ses barons, met en *chartre manois* tous les prisonniers, et désigne un mari pour Béatrix, Archambaut de Ponthieu ; Béatrix se déclare l'épouse de Bernier : certes ce n'est pas là un argument pour désarmer la colère de Loys. Aussi, malgré ses réclamations l'octroie-t-il définitivement à son protégé. La dame alors en appelle à la justice et à l'autorité de la religion, dernière ressource des opprimés :

« Jugiés en droit, li clerc de cest païs ;
» Que la loi Dieu avés à maintenir.
» Lairés vos donc chrestienté honir ? »

Tous se taisent, car tous redoutent le Roi. Un seul, un cousin germain de Bernier, ose prendre sa défense ; Loys paraît se laisser fléchir et commet sa captive à la garde de la reine. Cruelle destinée ! La veille, heureuse auprès de l'écu de son cœur, au

moment où la religion vient de consacrer une union si ardemment attendue, le lendemain, enlevée à l'amour de son époux, gémissante dans une prison ! La pauvre damoiselle

Par I matin c'estoit prise à lever.
A la fenestre est venue au jor cler.
Voit sor ces haubres ces oisellons chanter,
Et parmi Saine ces poissonssiaux noer,
Et par ces prés ces flors renover.
Ces pastoriax oit lor flajox sonner
Qui par matin vont lors bestes garder,
Et oit d'amours en tant mains lius parler.

Puis elle porte ses regards sur elle-même, et son âme est contristée. Tout parle d'amour autour d'elle ; elle aussi elle aime, sa parure même est celle d'une fiancée... Quelle amère dérision ! la belle fiancée de Bernier ne semble-t-elle pas insulter à la pauvre captive du Roi de France ? Ces vêtements, elle ne veut plus les porter, elle les déchire et tombe évanouie, vaincue par l'émotion. Au bruit de sa chute on court annoncer au Roi que Béatrix s'occit pour Bernier. Loys, pour la guérir, la livre à ses écuyers ; plus de XL se rendent près de l'infortunée. A l'aspect de ces hommes dont elle redoute la brutalité, Béatrix perd le sens et tombe en heurtant la tête à une table ; le sang jaillit... Heureusement la reine vole à son secours et adresse de vifs reproches au Roi qui en rit avec ses chevaliers.

Pendant que ces choses se passaient, Bernier était à Saint-Quentin, pâle, morne et pensant toujours à *s'amie*. Il envoie un valet pour donner de ses nouvelles à Béatrix, *en tapignaige*. Le messenger arrive la nuit à Paris et se rend le lendemain au point du jour sous les murs du donjon où Béatrix est détenue. Il voit la dame tristement appuyée contre sa fenêtre ; elle, de son côté, reconnaît le serviteur de Bernier. Il apprend donc les cruelles dispositions du Roi à l'égard de Béatrix, mais en même temps les moyens de les déjouer. A cette nouvelle, Bernier brûle de délivrer sa fiancée, et pour être plus sûr du succès, mande aussitôt Géri. Le comte d'Arras vient aussitôt avec mille chevaliers ; il s'étonne de voir son gendre si hors de sens. Bernier avoue que l'enlèvement et la captivité de Béatrix l'ont mis au désespoir, et là-dessus il lui explique les projets du roi Loys ; trois mille adoubés suffiront pour venger l'outrage que l'on médite contre lui. Cette fois Géri

hésite ; il n'oserait compter sur le triomphe, fussent-ils VII mille. Bernier l'accuse de couardise et se décide à marcher seul avec ses gens. Géri alors consent à le suivre ; la ruse suppléera au nombre. Nos III^m chevaliers cheminent vers Paris ; arrivés à Saint-Cloud, ils s'hébergent et prennent leurs mesures. Le lendemain de grand matin, après avoir entendu la messe au moustier Sainte-Croix, le Roi monte sur un palefroi et va droit à Saint-Cloud avec Béatrix. Un nombreux cortège de comtes et de ducs les accompagne. Bernier tient sa troupe en embuscade sur la route ; à l'aspect de sa fiancée il veut fondre sur le cortège, mais Géri le force à attendre le moment favorable.

Cependant le Roi a fait jeter un tapis sur l'herbe verte où il s'assied avec Béatrix et le clerc du pays ; puis il se lève, harangue l'assistance, redit ses griefs contre Bernier, et appelant au milieu du plus profond silence Archambaut de Ponthieu : « Prenez la dame que je vous octroie. » Archambaut prend la main de sa fiancée. La dame a poussé un grand cri, Bernier l'a entendu : rien ne saurait le retenir, il s'élance sur le cortège en s'écriant : « Beau sire Roi, voici venir le sor Géri qui vient aux noces d'Archambaut ; moi-même je voudrais vous y servir, de tel service aurez repentir. »

Il se fit un affreux massacre ; qui l'eût vu, payen même en eût pris pitié. Archambaut et Loys purent toutefois se sauver, grâce à un bateau qui les transporta sur la Seine à Paris. Béatrix a enfin retrouvé son époux. « Embrassez-moi, sire, lui dit-elle ; pour Dieu qui jamais ne mentit, plus le désire que toute chose créée. » Bernier, forcé de suivre le comte d'Arras qui veut avant tout profiter de la victoire, renonce pour le moment aux caresses que réclame sa fiancée, mais non sans lui promettre de répondre bientôt à tant d'amour. Ses compagnons ont fait III^e prisonniers, parmi lesquels la reine et son fils Loherel. Bernier jure de ne leur rendre la liberté qu'en échange de celle de son père, de Gauthier et des L chevaliers qui gémissent en la chartre de Paris. Loys, dolent de la prise de sa femme, fait des propositions de paix. Bernier et Géri vont le trouver, il les accueille avec empressement, consent à l'échange des captifs et laisse à Bernier l'héritage du fief de Ribemont. Toute cause de troubles cessant, chacun retourne en ses domaines : Géri à Arras, Ybert à Ribemont, Gauthier à Cambrai, Bernier à Saint-Quentin.

Un an et quinze jours se passent. Bernier appelle Savary le Courtois, Perron le Preux et Henri d'Ammois : « Barons, dit-il, j'ai fait maint péché dont j'ai grand peur, j'ai occis Raoul, tout cela me pèse. Je veux aller jusqu'à Saint-Gile. J'y prierai le saint patron d'intercéder pour moi auprès de Dieu. » Béatrix veut l'accompagner malgré son état de grossesse. Il part donc pour Saint-Gille avec XX chevaliers et X sergents. Il arrive au terme du pèlerinage un samedi soir après XV jours de chevauchée. La jeune dame, qui avait eu froid en route, se sent prise des douleurs de l'enfantement, et cette nuit même elle met au monde, comme il plaisait à Dieu, un bel enfant à qui l'on donne le nom du patron du lieu, Julien

Sur ces entrefaites le roi Corsuble et l'amassor (le connétable) de Cordoue s'en vinrent ravager les environs de Saint-Gile. Bernier se fait apporter des armes, court au devant de l'ennemi avec XXII chevaliers, abat plus de XXX Turcs et finit par être fait prisonnier. Alors ses gens désespérés s'enfuient à Saint-Gile où ils s'enferment avec Savary. La ville est prise et livrée aux flammes. Savary sauve Béatrix, mais Julien tombe aux mains des Turcs, et les payens emmènent à Cordoue et le père et l'enfant !

Béatrix, privée à la fois de son époux et de son premier-né, retourne à Ribemont. La nouvelle du terrible événement répand le deuil dans la ville ; elle ne tarde pas à être rapportée avec enchérissement au Roi à Saint-Denis. Bernier, lui dit-on, a été tué par les Sarrasins. Archambaut a repris joie : plus rien désormais ne s'opposera à son union avec Béatrix. Si le Roi veut travailler à lui rendre sa fiancée, il recevra en récompense XX destriers d'Arabie, XX hauberts, XX heaumes polis, XX épées et XX écus. Loys promet son assistance au sire de Ponthieu, mande le comte d'Arras et lui propose de consentir au mariage de sa fille avec Archambaut. Cette alliance n'est pas à dédaigner : Archambaut est homme noble, il tient sous sa puissance le Ponthieu et ses environs, de plus quatre cités. Géri baisse la tête, se prend à pleurer le vaillant Bernier ; puis, comme Loys sollicite son consentement à titre de service, il s'en réfère au bon plaisir du Roi et va trouver sa fille à Ribemont. « Que ferons-nous, dit-il à Béatrix, après l'avoir saluée de moult belles raisons et lui avoir baisé la bouche et le menton, que ferons-nous ? Il nous faut savoir si Bernier est mort ou fait prisonnier. » Puis, sous prétexte d'aller chercher des

nouvelles de Bernier, il la fait monter sur une mule d'Aragon, la conduit à Paris et la présente au Roi qui l'octroie sans délai au seigneur Archambaut. Toute résistance serait inutile : Béatrix se résigne. Après la cérémonie religieuse, on part pour Abbeville où se célèbrent les noces.

Or il vient par la ville un mire qui possède une plante de telle vertu que, munie de ce talisman, toute femme peut braver même la violence. Heureuse de tromper l'amour d'Archambaut et de rester ainsi fidèle à son premier mari, Béatrix achète en secret la plante merveilleuse au prix de son triple pesant d'or. Ah ! si la veuve d'Hector eût connu pareille recette, elle eût moins envié sans doute le sort de Polyxène, immolée aux mânes d'Achille ! ¹.

Pas n'est besoin, je pense, d'expliquer et de retracer le désappointement d'Archambaut ; laissons-le donc se courroucer à juste titre contre sa moitié et faire peser sa mauvaise humeur sur tous ses gens, qui n'en peuvent mais pourtant. Enquérons-nous de Bernier.

Le roi Aucubier vient assiéger la ville de Corsuble où est détenu notre héros. Déjà une tour a été escaladée ; Corsuble assemble son conseil. On se souvient alors du prisonnier chrétien qui coupa le chef à XXX Turcs sous les murs de Saint-Gille. Ne pourrait-on dans ce péril extrême l'opposer aux assiégeants ? Le roi fait sortir Bernier de la chartre, et lui promet en drap de soie, en or fin et en deniers la charge de XX bêtes de somme, outre son amitié, s'il veut combattre pour sa cause. « Volontiers, répond Bernier, car j'aime mieux être occis et mis en pièces que languir dans votre chartre ; mais avant tout, donnez-moi à manger. » Il se restaure amplement, revêt ses armes et court à l'ennemi. C'est avec le roi Aucubier lui-même qu'il se mesure. La lutte fut longue et acharnée ; un moment notre héros pensa succomber sous les efforts du Sarrasin, mais il a invoqué le secours de Dieu et Dieu l'a fait triompher. Le vainqueur abandonne le champ de bataille après avoir tranché la tête à son adversaire et l'avoir attachée à la queue de son destrier. Corsuble veut, dans sa généreuse gratitude, partager son royaume avec son libérateur : Bernier ne réclame que sa liberté. Le roi la lui donne avec les présents promis à sa valeur.

1. *Eneide*, livre III, v. 321-324.

Bernier a pris le chemin de ses domaines. Arrivé à Saint-Gille, il va trouver son hôte. « Pour Dieu, où sont ma femme et mon fils Julien ? » — « Sire, lui répond son hôte en pleurant, Savari a conduit votre femme à Ribemont, mais les Sarrasins ont emporté votre enfant à Cordoue la forte cité. » — « Sainte Marie, s'écrie Bernier, ne sortirai-je jamais de peine tant que je vivrai ! » Ce soir-là il ne mangea ni ne dormit.

Le lendemain, il s'en alla ouïr la messe. Comme il sortait du moustier, s'offrent à sa rencontre deux chevaliers couverts de haillons. Ils reviennent d'Espagne où ils étaient captifs depuis la prise de Saint-Gille. Bernier les présente à son hôte et leur donne de quoi se réconforter et se vêtir. L'un d'eux reconnaît Bernier à une blessure qu'il porte au-dessous de l'œil et lui baise le pied ; mais Bernier ne saurait s'abandonner même à cette douce joie qu'inspire la conscience d'une bonne action : il prend congé de son hôte et revient en sa terre. Un messenger annonce sa venue. Tous, bourgeois et enfants, vont à sa rencontre. — « Savari, où est ma femme, la belle Béatrix ? Je m'étonne qu'elle ne me vienne voir. » Savari raconte ce qui s'est passé depuis son absence. Bernier en frémit ; sans doute, il va s'écrier comme Oreste, avec l'amère ironie du désespoir :

Grâce aux Dieux mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance. ¹

Non, le héros chrétien est plus résigné : il souffre, il ne blasphème pas.

Bernier a conçu un projet, celui d'aller en guise de pèlerin trouver sa femme, et de s'y prendre de manière à s'assurer par lui-même s'il en est encore aimé. Il fait appareiller en conséquence III^m des siens et cent pontifs (faiseurs de ponts) dont il s'aidera au besoin ; il se noircit les jambes, les pieds, le visage et le col, revêt une wite (long voile), couvre sa tête d'un chapel de feutre, et prend le chemin de Ponthieu.

Notre pèlerin arrive un dimanche à Saint-Riquier. La première personne qui s'offre à sa vue, c'est Béatrix qui sort du moustier, accompagnée de III^e chevaliers. Bernier la salue courtoisement :

1. RACINE. *Andromaque*, acte V.

— « C'il vos saut, dame, qui tot puet justicier. »
Elle respont : « Et Diex te saut, paumier,
» De quel part viens, n'el me devés noier. »
— « Droit de saint Gile dont je sui repairiés. »
La dame l'oït, pleure des iex d'el chief
— « Pelerin, frère, Diex te gart d'encombrier. »
Lors li ramenbre de son marit premier.
— « Oïstes onques parler d'un chevalier
« Qu'en sa contrée appelloit Bernier ? »
— « De il meismes, a celer ne vos quier ;
» Une fois a avec moi maingiet,
» Et une fois et lèvet et couchiet.
» Li roi Corsubles l'ot en prison lancier.
» Si l'a tenu I an trestos antier
» Tros qu'a I jor que vos sai devisier,
» Que lors li vint I fors rois Aucibier.
» Bernier ala contre lui chasploier,
» Si le conquist à l'espée d'acier.
» Li rois Corsubles li ot doné congiet,
» Mais je ne sai par vertel afichier
» S'à Saint-Quentin s'an est venu arier. »
— « Diex, dist la dame, qui tot as à jugier,
» Se une nuit tenoie mais Bernier,
» N'auroie mais ne mal ne encombrer. »
— « Dame, dist-il, vos dites grant pichié.
» Vos avés ci I molt bon chevalier
» Qui vaslés vaut mieux c'onques ne fist Bernier. »
Et dist la dame : « Vos dites grant pichié ;
» Ne l'ameroie por les membres trainchier. »
Dist Bernier : « Dame, puisque ne l'amés mie,
» Molt me mervel quant onques le prisiste. »

Ici la dame entre dans le récit confidentiel de ses aventures. Elle lui dit comment elle a été trahie par Géri et comment depuis tantôt un an, elle-même trompe l'amour d'Archambaut. La dame, il faut l'avouer, nous semble un peu trop indiscreète ; remarquons toutefois qu'elle s'adresse à un homme qui a partagé la table et la couche de Bernier son bien-aimé. D'ailleurs un pèlerin, un saint homme doit savoir respecter le secret.

Bernier, qui avait tout au plus le droit de s'attendre à la fidélité morale de sa femme, s'étonne de l'effet miraculeux de la plante du mire. On conçoit qu'il veuille une preuve : néanmoins il rend à l'avance grâce au Ciel de la vertu de sa femme.

Accueilli au palais seigneurial d'Archambaut, Bernier prend place à la table de son rival en compagnie de Béatrix. Durant le

repas, Archambaut demande au pèlerin s'il ne connaît pas un remède au malheur dont il est frappé depuis son mariage. Question étrange qui ne laisse pas que de faire sourire Bernier sous cape. Celui-ci répond gravement qu'il est une fontaine dont les eaux merveilleuses possèdent une vertu propre à combler ses désirs, pourvu qu'il s'y baigne avec sa femme.

Cette condition remplie, il répond du succès sur ses deux yeux, et s'offre lui-même à l'y conduire. Archambaut accepte avec empressement la proposition ; mais cela ne fait guère le compte de la dame qui maudit l'heure où le pèlerin est venu en sa ville. Elle ne se borne même pas à lui souhaiter malheur, elle saisit un bâton et menace de l'en frapper. Archambaut, trop satisfait de son hôte pour souffrir qu'on le maltraite, prend sa défense.

Il serait difficile d'imaginer une situation plus piquante et plus originale. Bernier maudit par sa femme qui l'adore, protégé par Archambaut son rival, Bernier travaillant ostensiblement à l'accord des deux époux et se disant sans doute comme ce personnage de la comédie des *Deux Gendres* :

Enfin vous vous plaignez, c'est là le principal,
Je me trouverai bien, si vous vous trouvez mal ¹.

Voilà certes du *vis comica*. Voyons ce qu'amènera l'incident. La dame est bien résolue à se soustraire à la malencontreuse influence du pèlerin. Rentrée en sa chambre, elle en barricade la porte et déserte le toit conjugal en se laissant couler le long d'un mur.

Il y a hors de la ville un prieuré de femmes : c'est là qu'elle trouvera un refuge. Quant au prétexte qui lui donnera accès dans la sainte maison, il est très *naturel*, si j'ose m'exprimer ainsi : son mari l'a indignement battue, il est juste de divorcer avec de pareils traitements. Mais sire Archambaut est un puissant seigneur, et la prieure redoute fort son ressentiment. Qu'à cela ne tienne, Béatrix a pour cousin le vaillant Bernier, non moins puissant qu'Archambaut, lequel la prendra sous sa protection. Ces arguments sont sans réplique et Béatrix obtient asile au couvent.

Sur ces entrefaites, Archambaut, joyeux comme un homme qui

1. Acte I, scène I.

pense faire noces, s'enquiert au pèlerin des munitions et des vivres dont on doit s'approvisionner pour se rendre à la fontaine ; puis lorsque tout est prêt, il fait mander la dame. On la trouve... absente ! Il ne reste d'elle en sa chambre que manteaux et robes ! Archambaut, furieux, soupçonne son hôte de lui avoir joué quelque mauvais tour. Qu'on la cherche et qu'on la ramène, sinon le pèlerin sera pendu comme larron.

A la comédie succède le drame. Voilà Bernier garrotté, gardé à vue par les gens du seigneur et en grand danger de devenir la victime d'un amour dont il n'a qu'à se féliciter. Pour comble de malheur un des gardes l'a reconnu, et ce garde a jadis été dépouillé de sa terre par le père de Bernier. C'en est fait du pauvre captif ! Que faire en cette occurrence ? Menacer serait dangereux ; Bernier prend le ton humble : « Si mon père eut des torts envers vous, je les réparerai. » Le garde se laisse persuader.

Le lendemain, la prieure se présente au château. Archambaut l'informe de l'aventure. Elle le blâme de vouloir, sur de simples soupçons, envoyer le pèlerin au gibet, et sollicite un moment d'entretien avec le prisonnier pour sonder ses desseins. Celui-ci confie les projets de Bernier à la complice de Béatrix. La prieure, tout édifiée de l'entrevue, assure Archambaut de l'innocence de son hôte et lui apprend que sa femme, retirée depuis la veille au monastère, se dispose à revenir auprès de lui. Béatrix a fait défaut au lit conjugal : certes le fait est grave, mais il existe une circonstance atténuante ; c'est dans un dortoir de religieuses qu'elle a passé la nuit. Reste néanmoins à élucider un point essentiel : le motif de la désertion.

De retour au prieuré, l'abbesse instruit de tout la fugitive, qui bénit Dieu et rentre au manoir de son mari, avec un aplomb vraiment admirable. Après tout, que pourrait-on lui reprocher ? Le motif de sa désertion ? Elle a prié toute la nuit la mère de Dieu à effet d'obtenir un héritier. Archambaut, étonné et fier de l'amour subit de sa femme, promet bonne récompense au pèlerin ; mais quand Béatrix lui dit vivement : « A la fontaine allons sans délayer, » il ne peut s'empêcher de lui répondre : « Dame, vous n'aviez pas hier si grande envie. » Il ne s'explique pas trop cet empressement et le pèlerin commence à lui inspirer quelque défiance. Il se fait donc escorter de II^e chevaliers, mais à distance, car la dame ne veut d'autre témoin de l'épreuve que le pèlerin.

Ils chevauchent à trois par la forêt qui conduit à la fontaine. Chemin faisant, Béatrix a reconnu son premier mari à la blessure qu'il porte sous l'œil. Peu s'en fallut qu'elle ne lui sautât au cou, mais elle se contraignit, non sans peine. Arrivés au lieu d'où jaillit la source mystérieuse, le pèlerin demande à interroger à part le cœur et les dispositions de la dame. Archambaut se garde bien de s'opposer à une formalité dont dépend le succès de la chose. Le pèlerin confère tout à son aise avec Béatrix et lui parle de la mission à lui confiée par Bernier ; mais elle, rejetant toute feinte, propose de fuir sur-le-champ vers Saint-Quentin. Le prudent Bernier ne veut rien risquer ; il l'enlèvera quand le mari sera hors d'état de les poursuivre.

Archambaut cependant s'impatiente et trouve que le pèlerin a *long parlement*. Celui-ci commence enfin son office : « Il vous convient, sire, de vous dépouiller le premier et d'entrer dans la fontaine. » Le docile Archambaut ne se fait pas attendre. — « Sire, plongez-vous par IX fois. » Tandis que le bon sire fait le plongeon, la dame voudrait bien, pour plus de sûreté, que Bernier lui tranchât le chef, mais le noble chevalier se reprocherait ce meurtre toute la vie ; c'est bien assez de l'avoir dupé d'étrange sorte. Tous deux montent sur leurs destriers et laissent Archambaut se baigner, se lamenter et regretter de ne s'être pas rappelé à temps le proverbe

Belle parole fait le fol ellicier.

La Fontaine aurait sans doute ajouté que le pauvre mari

. honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Aussitôt que Bernier a rejoint ses gens d'armes postés dans la forêt sous les ordres de Savary, il chevauche vers Saint-Quentin. Tous ceux du pays saluent avec enthousiasme le retour du couple chéri. Le seul Géri invité aux fêtes que réclamait l'heureuse circonstance, s'est abstenu de paraître ; il craignait sans doute le ressentiment de Bernier.

Hélas ! une triste pensée vient bientôt troubler la joie des deux époux. Julien, le premier fruit de leur amour, qu'est-il devenu ? La naissance d'un second fils qu'ils nomment Henri, loin de faire oublier le premier, en rend le regret plus amer. Bernier veut

découvrir le sort de Julien ; il part avec Savary pour l'Espagne.

Nos deux chevaliers vont offrir leurs services au roi Corsuble qui était en guerre avec l'amassor de Cordoue. Le Sarrasin qui n'a pas oublié le vainqueur d'Aucibier, lui offre en retour ses trésors. Mais qu'importe l'or à Bernier ?

Cependant on a annoncé au roi les ravages de l'ennemi ; les deux chrétiens s'arment pour le repousser. Ce n'est pas sans émotion que Bernier se prépare à cette nouvelle lutte ; il pense à son fils qui sans doute se trouve dans le camp de l'amassor et avec qui peut-être il va se mesurer. Tandis que les gens de Corsuble se disposent au combat, l'amassor range ses guerriers et charge un jeune héros, Corsabrès, de porter l'oriflamme.

Les assiégés sortent au nombre de plus de XXX^m guidés par Bernier et Savary. Bernier a remarqué à la tête de l'armée ennemie le jeune chevalier qui porte l'étendard. Son allure fière, sa beauté, ses armes éclatantes, l'ont fortement ému. Que n'est-ce un chrétien ? Il l'aimerait plus qu'aucun autre sous le ciel. La bataille s'engage et les deux héros s'élancent à la rencontre l'un de l'autre. Le duel est acharné mais sans résultat. Corsabrès cherche alors d'autres adversaires ; il attaque Boïdant, le frère du roi Corsuble, et lui fend la tête ; puis il fond sur Savary. Le chrétien eût été fait prisonnier si Bernier ne se fût frayé un passage à travers les ennemis qui déjà l'emmenaient. La bataille finit par un second duel entre Bernier et Corsabrès, et par la prise de ce dernier.

Corsuble a triomphé ; ses gens ont fait M sept cents prisonniers. On partage le butin et on jette les captifs dans la chartre. Le roi offre, comme par le passé, la moitié de son royaume au vainqueur ; Bernier refuse. Ce n'est point pour conquérir un royaume qu'il est venu affronter les hasards de la guerre, c'est pour retrouver son fils enlevé jadis à son amour par les Sarrasins. Corsuble jure par son dieu Apolin qu'il ignore le sort de Julien. Peut-être git-il parmi les prisonniers... Bernier demande qu'on les fasse tous sortir de la chartre. Corsuble y consent, d'autant plus facilement qu'il brûle de châtier le meurtrier de Boïdant. Corsabrès est le premier qu'on interroge. La fierté de ses réponses, sa démarche, ses traits émeuvent Savary. Bernier surtout a ressenti en son cœur un trouble involontaire. Il voit derrière le jeune chevalier un vieillard qui s'arrache les cheveux et se déchire les vêtements.

Pourquoi cette douleur ? D'où lui vient à lui même cette anxiété ? Oh ! que ce vieillard parle, qu'il dissipe ses doutes ! Et le vieillard conte ainsi son histoire :

« Quant nos corumes sor la crestienté,
» Dus qu'à Saint-Gile gastames le régnet.
» Là le présismes trestot enmaillotet.
» Tant le vis bel qu'il me prist grant pités.
» Ainc ne le vos ocirre n'afoler,
» Nourrir l'ai fait et tenir en chierté.
» N'a que III mois que il fu adobés :
» Puis a I roi en bataille maté.
» Onques n'an vot tenir les hérités,
» Ains m'a donée trestote l'érité.
» Por ce sui-je dolens et esgarés
» Quant je le vois mener à tel viié. »

O bonheur ! cet enfant, c'est Julien ! ce jeune guerrier, c'est Corsabrès ! Mais c'est aussi le chevalier qui a tué le frère de Corsuble, et Bernier retrouve son fils quand le roi le condamne au supplice ! Le malheureux père sollicite une seule grâce pour prix de son dévouement : qu'on lui cède ce vieillard et ce jeune homme. Corsuble branle la tête : si d'un côté il doit venger la mort de son frère, peut-il de l'autre faire mourir de mâle mort le fils de son libérateur ? La grâce est accordée. — « Dieu en aide ! s'écrie Julien, je trouve enfin mon père que je n'ai vu depuis que je suis né. » Le père et le fils s'entr'embrassent avec caresses, tous deux pleurant de joie. Ils prennent congé du roi Corsuble, et s'en retournent en leur pays avec le bon vieillard. Le comte de Saint-Gille, leur hôte, qu'ils vont revoir en passant, adopte Julien en récompense des services que lui a jadis rendus Bernier, alors que les Sarrasins vinrent piller ses domaines.

Tout sourit à Bernier : il a recouvré sa femme et son Julien ; le voilà enfin heureux époux, heureux père, au sein d'une famille chérie. Il n'est bruit en la contrée que de la beauté de Julien et d'Henri. Géri lui-même veut connaître ses petits-fils ; il vient à Saint-Quentin solliciter le pardon de ses torts envers son gendre. Le généreux Bernier le lui accorde loyalement. « Grand merci, répond Géri, laissons le mal, et tenons-nous au bien, dorénavant nous serons francs amis. » Et cependant la réconciliation tourna à mal.

Béatrix se montre moins oublieuse des méfaits de son père. A la vue de sa fille indignement trahie par lui, Géri frémit, mais composant son visage :

— « Bien vaingniés, fille, se dist li sors Géri. »
Mal soit d'el mot que elle respondit !
Ains anbruncha et sa chièrre et son vis.
Au chief de terme or oiés qu'elle dit :
— « Par ma foi, père, mauvais servise a ci.
» Quant me donastes Herchambaut de Pontif
» Bien saviés vos que j'avoie marit. »
Dist Bernier : « Dame, or le laissiés ainsi,
» Que acordés sommes et moi et li. »
Elle respont : « Tot à vostre plaisir,
» Mais j'ai paor que ne me face pis. »

Funeste pressentiment que l'évènement ne devait pas tarder à confirmer !

Le comte d'Arras, après avoir armé chevalier le jeune Henri et lui avoir promis son héritage, invite Bernier à l'accompagner dans un pèlerinage à Saint-Jacques. Ils conviennent de se mettre en route huit jours après Pâques. Béatrix augure mal du voyage projeté ; elle fait part de ses craintes à son mari et s'efforce de la détourner :

— « Bernier, biaux frère, grant chose avés empris.
» Molt est mes pères fel et mal talentis,
» Et s'a I poi de traison an li.
» Se riens li dites que ne soit à plaisir,
» Sans deffier vous aura tot ocis. »
— « Mal dites, dame, Bernier li respondi,
» Il n'el feroit por l'onor de Paris. »
— « Sire, dist-elle, por l'amor Dieu mercit,
» Que toute voie vo gardés bien de li ! »

Au jour fixé, Géri et Bernier, suivis, le premier d'Anciaume et d'Ernois, le second de Garnier et de Savary, se rendent au moustier, puis au repas d'adieu.

Au moment du départ, Bernier embrasse sa femme et ses deux fils. Béatrix, tout en pleurs, le recommande au Ciel. Hélas ! elle ne devait plus le revoir que mort, étendu dans un cercueil !

Géri et Bernier chevauchent tant par jour et par nuit, par beau et par mauvais temps, qu'ils s'acquittent bientôt de leur vœu. Ils étaient en route pour le retour, et déjà ils touchaient au terme de

leur chevauchée, lorsqu'en passant près d'Origni, sur la place même où a été tué Raoul, Bernier fait un pesant soupir. Géri lui en demande la cause. Le chevalier avoue qu'il soupire en voyant le lieu où il a mis à mort Raoul. Au nom de son neveu, la haine du vieillard s'est réveillée ; une horrible pensée à traversé son esprit, son cœur s'est soulevé de courroux, et il n'a pu s'empêcher de murmurer d'une voix sourde ces sinistres paroles : « Vassal, vous êtes mal avisé de me rappeler la mort de mes amis. »

En ce moment, des paysans de la contrée leur apprennent que Béatrix n'est pas à Saint-Quentin mais à Ancre ¹ avec ses deux fils. Voilà donc le voyage prolongé. On tremble en voyant Bernier sans défiance, sur une route isolée, en compagnie de l'homme qu'on n'irrite jamais impunément et dont la rancune médite toujours une trahison.

Le souvenir de la mort de Raoul déchire toujours le cœur du terrible vieillard, tandis que Bernier ne cesse de soupirer, poursuivi par le même souvenir.

Tros qu'à l'iaue chevauchèrent ainsis :
Lors chevax boivent qui en ont grant désir.
Li deuls ne pot fors d'el viellart issir :
Mar esperis dedens son corps se mist.
Il a sa main à son estrivier mis ;
Tout bellement son destrier despendi,
Parmi le chief Berneçon en féri,
Le tés li brise et le char li rompi,
Emmi la place la cervelle en chaï.
Li cuens Berniers dedens l'aigue chaï.

Géri prend la fuite, Garnier et Savary accourent au secours de leur maître.

Antre lors bras ont le conte saisi,
Qui li demande : « En porrés vos garir ? »
Et dist Bernier « Si m'aïst Diex, nannil.
» Vées ma cervelle sor mon giron chaïr.
» Géri traitres, Diex te puis maleir !
» Bien le me dit ta fille Béautris,
» Qu'an traïson m'aroies tost ocis,
» Et que de toi me gardasse tot dis
» Bien se pençoit que estoit a venir

1. Actuellement Albert.

» Qu'an traison m'auroies tost ocis,
» Diex nostre père qui pardon fit Longis ¹
» Par tel raison si com moi est avis,
» La soie mort pardonna à Longis,
» Li doi-je bien pardonner autresis.
» Je li pardoins : Diex ait de moi mercit. »

Bernier ne dément pas son beau caractère. Victime de la haine, il sait encore pardonner à la haine pour mourir en vrai chrétien :

A icel mot appella Savari,
De ses pichiés à lui confès se fit,
Car d'autre prestre n'avoit is pas loisir.
III fuelles d'erbe maintenant li rompi,
Si le résut por *corpus Domini*.
Ses II mains jointes anvers le ciel tendi,
Bati sa corpe et Dieu pria mercit :
Li oel li tremble, la color li noircit,
Li cors s'estent et l'arme s'en issi.
Diex la resoive en son saint paradis !

La peinture de ce touchant trépas peut être comparée aux tableaux les plus pathétiques qu'offre en ce genre *la Jérusalem délivrée*.

Garnier et Savary enlèvent le cadavre de leur maître, le placent sur un mulet d'Arabie et s'acheminent droit vers Ancre.

La comtesse Béatrix était au palais seigneurial, s'entretenant avec ses deux fils du retour de leur père. Elle jette les yeux sur le chemin *ferré* et aperçoit deux chevaliers qui semblent tristes et courroucés ; elle les voit s'arracher les cheveux et se frapper les mains. Ces signes de deuil ont troublé son âme ; elle se souvient alors de Géri et du songe de la veille, où elle a vu son père abattre à terre son malheureux époux, lui arracher les yeux, et à elle-même lui tordre le cou... « Las ! s'écrie-t-elle, la frayeur revient maintenant à mes esprits. » — « Ce songe est signe de bonheur » lui répond son fils.

Cependant les deux chevaliers approchent toujours.

La dépouille de Bernier est recueillie dans un prieuré de la ville. Les moines lavent le cadavre, l'ensevelissent et le déposent dans un cercueil recouvert d'un drap magnifique.

1. Le soldat qui perça le corps de Jésus-Christ.

Un messager annonce à la comtesse que Garnier et Savary sont revenus, apportant un chevalier mort. A cette nouvelle, Béatrix a changé de visage : son rêve est avéré, elle ne peut plus se faire illusion. — « Ah ! je le sais bien, c'est Bernier mon ami ! » et elle court tout épouvantée au prieuré :

— « Où est mes sires dont je suis esposée ? »
Dist Savaris : « N'i a mestiers celée,
» Veés le ci, dame, en la bierre parée.
» Mort l'a Géri d'Arras li vostre pères. »
La dame l'oït, par poi n'est forcenée.
Vint à la bierre, la cortine a levée,
Ront le suaire, s'a la plaie esgardée.
— « Frère, dist-elle, ci a male colée !
» Ha ! Géri, fel vellars, barbe meslée,
» S'or ne m'eusse de ta char engenrée
» Grant malïçon t'eusse jà donée.
» De tel signor m'as hui cel jor sevrée,
» Por quoi j'estoie servie et honorée,
» Ha ! Bernier, frère, frans homs, chièrre membrée,
» La vostre alainne ert si bien cenrée
» Com c'ele fust tuite embaucemée. »
A icet mot chiet à terre pamée,
Et Julïen l'an a sus relevée.
Molt bellement l'an a araisonnée :
— « Dame, dist-il, ne soïés effraée,
» Car par celui qui fist ciel et rousée,
» Jà ne verrois la quinsaine passée,
» La soie mors sera chier comparée ! »

Aussitôt après les funérailles, Julien assiège la ville d'Arras, la prend d'assaut et la saccage de fond en comble ; mais le vieux Géri ne tomba point sous ses coups. Fidèle aux mœurs du temps, le trouvère, pour ne point ternir par la vengeance le caractère du jeune Julien, et pour lui conserver intact l'héritage moral de son généreux père, fait disparaître le comte d'Arras avant la prise de la ville¹. « On ne sait ce qu'il devint », dit-il ; et, comme en ce temps-là on supposait que tôt ou tard le remords suit le crime, il rapporte, sur la foi du peuple, que Géri se fit ermite.

D'or en avant faut la chançon ici,
Béneois soit cil qui l'a vos a dit,
Et vos aussi qui l'avés ci oït !

1. M. Le Glay l'avait déjà remarqué. — Voy. *Fragm. d'Ep. Rom.* p. 92.

Ici finit notre tâche. Peut-être conviendrait-il maintenant d'exposer quelques considérations générales sur le plan du poème, sur les formes du style, sur le sentiment moral de l'auteur et sur cet instinct poétique qui fait que son œuvre, tout originale qu'elle est, offre néanmoins des points de ressemblance avec l'épopée antique¹. Mais outre que nous nous sommes interdit toute espèce de généralités, parce que dans une matière diversement appréciée les faits ont plus d'autorité que les théories, il nous a semblé inutile de répéter ce que M. Fauriel a déjà si bien dit, au sujet des romans épiques du moyen âge, dans sa belle introduction à l'*Histoire de la croisade contre les hérétiques Albigeois*. On trouve dans *Raoul de Cambrai* les formules que ce savant littérateur signale comme particulières à l'épopée romanesque populaire.

Nous nous bornerons à citer l'opinion qu'a émise sur notre poème un des rédacteurs les plus distingués de la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, M. Jules Quicherat :

Raoul de Cambrai est le plus beau des romans de chevalerie qu'on ait publiés jusqu'à ce jour ; non pas que dans la peinture des mœurs et des caractères, il offre plus de grandeur que le *Garin de Lorraine*, mais il est mieux conduit que ce dernier. Il y a une péripétie et un dénouement ; et comme la vindicte qui en fait également le fond s'y trouve subordonnée à des sentiments de générosité et de tendresse, que d'un bout à l'autre le devoir y est aux prises avec l'instinct de la nature, il en résulte plus d'intérêt pour l'ensemble et plus de pathétique dans chacune des situations. Nous jugeons ici du fond, non de la forme. Sans doute, il s'en faut que l'exécution réponde partout à la pensée du poète. Celui-ci ne s'est pas créé des procédés nouveaux ; il emploie ceux dont se servaient les trouvères, ses contemporains ; comme eux il est plein de longueurs et de redites : comme eux il dort souvent. Mais même dans ces moments d'absence, et malgré la faiblesse des moyens auxquels il a recours, il a toujours son but vers lequel il s'avance graduellement. Il a voulu peindre la fatalité s'attachant à un homme qu'elle élève et poursuit tout ensemble, retracer les expiations d'une vie que les circonstances ont rendue glorieuse par la violation d'un devoir. Ce dessein a inspiré toutes les scènes du roman.

..... Les publications auxquelles a donné lieu la poésie du moyen

1. Cette circonstance révèle non pas une imitation directe de la part du trouvère, mais une liaison de nature entre tous les poètes épiques de tous les âges et de toutes les nations ; et ce fait n'est pas au des moins curieux à constater dans l'intérêt de l'histoire littéraire. Il n'a pas échappé à la sagacité de M. J. Ampère, qui l'a mentionné dans son cours.

âge n'ont pas toujours été faites avec discernement. On a mis en lumière et vanté comme excellentes bien des productions qui n'auraient point mérité de sortir de l'oubli, de sorte que la multitude des mauvais ouvrages a fait naître pour tous les produits de la même époque un dégoût que partagent des savants habitués à chercher dans les livres autre chose que les inspirations du génie. Nous félicitons M. Le Glay d'avoir produit un argument de plus contre ces préventions injustes, en faisant connaître une œuvre dont le mérite ne sera un problème pour personne.

Concluons : Une littérature qui compte parmi ses monuments des œuvres aussi remarquables que l'est celle dont nous venons d'essayer l'analyse, est assurément digne à tous égards d'un examen consciencieux, d'une étude approfondie. Naïve, énergique et rude comme les mœurs qu'elle retrace, elle est pour nous l'expression vivante d'une société dont nous avons recueilli l'héritage ; et à ce titre, elle a sa place marquée dans notre histoire nationale, à cette merveilleuse et saisissante époque qu'on appelle le moyen âge ; époque explorée naguère avec tant d'ardeur, mais parfois exploitée avec si peu d'intelligence, qu'on ne peut se rappeler sans sourire le culte ridicule dont elle fut l'objet. Institutions politiques et autres, monuments, poésie, objets d'art et de luxe, rien de tout cela n'était beau, aux yeux des adorateurs du moyen âge, s'il ne lui appartenait de près ou de loin. C'était un engouement des plus bizarres, une manie que La Bruyère n'eût pas manqué d'ajouter à celles dont il a peint le plaisant tableau, et qui a d'ailleurs excité la verve d'un de nos plus spirituels pamphlétaires, contre M. de Lamennais, *qui depuis..... mais alors.....* « L'abbé de Lamennais, dit P.-L. Courier, conserve les ruines, les restes des donjons, les tours abandonnées, tout ce qui pourrit et tombe. Que l'on construise un pont des débris délaissés de ces vieilles masures, qu'on répare une usine, il s'emporte et s'écrie : L'esprit de la révolution est éminemment destructeur. Le jour de la création, quel bruit n'eût-il pas fait ! Il eût crié : Mon Dieu, conservons le chaos ! »

Toutefois si la religion du passé a ses superstitions, elle a aussi ses hommages légitimes. « Quand une époque est finie, a écrit Armand Carrel, le moule est brisé, et il suffit à la Providence qu'il ne se puisse refaire ; mais des débris restés à terre, il en est quelquefois de beaux à contempler. » Ces lignes, qui ont valu à leur auteur la haute et sympathique approbation de Châ-

teaubriand ¹, nous pouvons les appliquer à la littérature et à la société du moyen âge, car toutes deux ont légué à notre admiration de précieux débris. Aussi, quel que soit le jugement que l'on porte sur les grandes épopées romanes, nous croyons pouvoir affirmer, sans crainte d'être taxé d'un fol enthousiasme, que, s'il ne leur est pas donné de renouveler la face du monde littéraire comme on l'a témérairement prétendu au temps de la querelle des classiques et des romantiques, elles n'en renferment pas moins des pensées élevées, de nobles sentiments, de charmantes peintures, et parfois des scènes dramatiques, où nos auteurs contemporains pourraient puiser de fécondes inspirations.

1. Préface des *Études historiques*.

VII.

Causerie sur ce qu'on appelle esprit, à propos des Épaves littéraires de M. H. Bruneel ¹.

Ceci n'est pas une dissertation sur l'esprit en matière de style et de composition littéraire ; c'est tout simplement une causerie, sans prétention aucune, ou du moins sans autre prétention que de parler d'esprit à ceux qui en ont. Et je ne dis là rien d'offensant pour personne, si

Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit ;

maxime incontestée peut-être, contestable toutefois, et à laquelle, pour mon compte, je voudrais bien croire fermement, ne fût-ce que pour avoir la satisfaction de me rendre ce témoignage que mon esprit en vaut bien un autre, et qu'à tout prendre, je n'ai pas plus à m'en plaindre que tel ou tel parmi les vivants et les morts, comme par exemple Horace chez les Latins, M. Henri Bruneel parmi nous. — C'est beaucoup d'honneur, dites-vous, pour notre compatriote que d'être cité, à propos d'esprit, avec le favori de Mécène et des Muses. Mais, ajoutez-vous tout bas, n'y aurait-il pas sous cet éloge quelque malicieuse intention ? Ou bien serait-ce une naïveté d'*ignorant ami* ? — Point d'interprétations désobligeantes, s'il vous plaît ! Veuillez m'écouter et vous comprendrez.

Vous saurez d'abord qu'il m'arrive rarement d'avoir à jouir, en toute sécurité, d'un moment de loisir. Aussi quand cette bonne fortune me surprend, je m'enferme dans ma chartre privée d'homme d'étude, où je ne suis jamais moins seul qu'alors que je suis seul, attendu que j'ai là, derrière moi, ma bibliothèque, en face, mon secrétaire, à droite et à gauche, des livres et des papiers épars. *Que faut-il davantage* en pareille occurrence ? Vous vous rappelez le vœu de Socrate ? Et bien ! ce vœu se réalise pour tout homme qui aime les livres et qui en possède. — A peine ai-je conçu la pensée de tenir cercle chez moi, que, soudain, je me trouve entouré d'amis sincères et dévoués. Il ne me

1. Lille, 1880. In-octavo.

faut, pour cela, ni démarches officieuses, ni lettres d'invitation ; c'est tout au plus si je me lève de mon siège pour allonger le bras vers ma bibliothèque. Rien pour l'étiquette ; tout pour l'esprit et le cœur. Homère, Virgile, Platon, Lucien, Tacite, Horace, Corneille, Pascal, Sévigné, La Fontaine, Molière, Cervantès, Shakespeare, Le Tasse, l'Arioste, Descartes, Milton, Bossuet, Fénelon, Châteaubriand, Racine, Lamartine, V. Hugo, Alfred de Musset, ou tout autre *intime*, petit ou grand, mince ou épais, modestement ou richement vêtu, s'en vient, à mon appel, se placer amicalement près de moi pour m'entretenir, ni plus ni moins que si j'étais son égal, de ses idées, de ses sentiments, de ses conceptions, de ses craintes ou de ses espérances, de ses regrets ou de ses désirs, de ses joies ou de ses peines, en un mot de tout ce qui peut intéresser la pauvre humanité dans le cercle rétréci de la réalité comme dans le vaste champ des illusions et des chimères. Et quels immenses, quels précieux avantages me procure cette incomparable société où chacun se présente sans façon, quels que soient son rang, son âge, son sexe, sa patrie, ses goûts, ses caprices, son humeur, ses opinions politiques ou sociales ! 1^o Je suis dispensé d'ouvrir la bouche, mon monde se chargeant des frais de la conversation, ce qui conviendrait à plus de gens qu'on ne pense ; 2^o désapprouvé-je, à tort ou à raison, ce que j'entends mal, ce que je n'entends qu'à demi ou ce que je crois mieux savoir, je ne crains pas que l'on me taxe de présomption, de folie ou d'ignorance, ni que l'on me propose un coup d'épée pour me prouver mon erreur, ce qui s'accorde à merveille avec mon naturel pacifique, car je redoute les disputes et j'ai en horreur les duels ; 3^o que si d'aventure je me prends à bâiller en écoutant, *quandoque bonus dormitat Homerus*, je congédie mes invités à l'instant même, procédé que l'on ne peut guère se permettre que dans la compagnie des *absents* ; 4^o ma société n'a jamais médit de moi, n'en médira jamais, bien loin de me calomnier ; 5^o..... Vraiment, je parle comme si j'avais mission de commenter le premier chapitre du *Philobiblion* ou de refaire l'éloge des livres après le cardinal Bessarion ! Revenons à notre sujet.

Donc, — il y a de cela quelques jours, — volontairement confiné dans la susdite chartre, ou plutôt dans mon salon littéraire, je goûtais les douceurs d'une aimable et docte réunion

après avoir savouré les délices d'un discret tête-à-tête avec le bon Horace, comme disait La Fontaine, lorsque..... Mais mon vieil ami venait de me conter avec tant de bonhomie, de finesse et d'enjouement une aventure tragi-comique qui lui était arrivée à Rome, que je ne pourrais résister au plaisir de vous la redire, si je ne craignais de faire injure à votre mémoire, car vous avez certainement appris autrefois — sur les bancs du collège ou ailleurs — la satire du *Fâcheux* :

Ibam fortè viâ sacrâ, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum,.....¹

Je vous ai promis de vous parler d'esprit..... Eh bien ! ce charmant récit ne prouve-t-il pas tout d'abord que l'esprit, même le plus léger, le plus badin, peut, aussi bien que le génie, se glorifier d'une antique origine ? Je dis l'esprit le plus badin, car pour ce qui est de l'esprit en général, cela ne fait pas question. On sait à quelle école Rome allait en chercher les leçons, et si je passe sous silence la verve et l'*atticisme* d'un Aristophane ou d'un Lucien, c'est que j'aurais trop à dire. D'ailleurs, je ne veux pas vous entretenir spécialement de cet esprit que J.-B. Rousseau a défini *le sel de la raison*, — mot qui a fait fortune et auquel je reprocherais volontiers un peu d'obscurité, si je ne désespérais moi-même d'y substituer une définition plus précise et plus explicite, — ni même de cette gâtée caustique qui inspira au Français le vaudeville ; mais je veux surtout parler de cette hyperbole tout à la fois naïve et malicieuse, qui exalte à dessein de petites choses, qui vous attache à des riens, à ce qu'Horace appelle de poétiques bagatelles, *nugæ canoræ* ; en un mot, de cette ingénieuse industrie qui sait bâtir, selon l'expression de Boileau, un château sur la pointe d'une aiguille. Rappelez-vous *le Lutrin*, *Vert-Vert*, *le Voyage autour de ma chambre*, etc., et vous aurez une idée claire de cet art, de cet enjouement piquant et gracieux dont je trouve dans Horace un des premiers modèles.

« Ce qu'on appelle esprit, dit Voltaire, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici, l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; là, un rapprochement délicat entre deux idées peu communes ; c'est

1. Q. HORATHI FLACCI : *Satirarum*, I, 9.

une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui y est en effet ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. » Voltaire ajoute à cette explication un trait de modestie que je m'approprierais si ce n'était en même temps un trait d'esprit.... « Enfin, dit-il, je parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage. »

Fort bien, dites-vous, nous comprenons qu'à propos d'esprit vous nous ayez tout à l'heure cité Horace ; qu'à propos d'Horace, vous nous citiez présentement Voltaire, mais nous attendons.... — M. Henri Bruneel ? Patience ! il ne tardera pas à venir.

Vous savez combien l'association des idées, cette merveilleuse faculté dont le rôle est depuis longtemps un fait acquis à la science, a d'influence sur la mémoire. Vous le savez au point de vue spéculatif aussi bien qu'au point de vue pratique. Pour moi, j'eusse deviné, je crois, le minutieux travail de nos psychologues — si je ne l'avais déjà étudié — tant le récit d'Horace avait mis en éveil mes souvenirs, que le silence du cabinet invitait en outre à se produire en foule. Puis il semblait que tout mon personnel littéraire se fût donné rendez-vous, *sponte sua*, pour justifier en ma présence les observations théoriques de Voltaire sur l'esprit. C'est ainsi que Montesquieu me dit, entre autres choses : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique ». Et encore : « Charles XII étant à Bender, et trouvant quelque résistance dans le sénat de Suède, écrivit qu'il leur enverrait une de ses bottes pour le commander. Cette botte aurait commandé comme un roi despotique ».

Fontenelle me rappela que dans un discours public, il avait dit au premier ministre du jeune Louis XV : « Vous communiquez sans réserve à notre jeune monarque les connaissances qui le mettront un jour en état de gouverner par lui-même ; vous travaillez de tout votre pouvoir à vous rendre inutile ». Malheureusement, cet éloge s'adressait au cardinal Dubois.... Je sus plus de gré à Fontenelle de cet autre trait de finesse : On disait devant lui que Dieu avait fait l'homme à son image. — « L'homme le lui rend bien » répondit-il.

Un biographe du cardinal Maury m'assura que Napoléon croyant embarrasser le prélat, dont il connaissait les anciennes relations avec Louis XVIII, lui demanda un jour où il en était avec les Bourbons. « Sire, répondit le cardinal, mon respect pour eux est inaltérable ; mais j'ai perdu sur ce point la foi et l'espérance, et il ne me reste que la charité ».

Cela me fit souvenir du poète anglais Waller. Waller avait composé en très beaux vers latins un éloge d'Olivier Cromwell, quand celui-ci était à l'apogée de sa fortune. Charles II ayant recouvré la couronne paternelle, Waller se convertit au royalisme et présenta au prince des vers qu'il avait faits à sa louange. Que voulez-vous ! le poète est *chose légère*, et j'en sais plus d'un, tant pour le passé que pour le présent, qui n'oserait jeter la première pierre au panégyriste de Charles II. Par malheur, le roi trouva les vers du nouveau converti inférieurs à ceux qu'il avait autrefois adressés à Olivier, et se donna le malin plaisir de lui en faire un reproche. Mais Waller sans se déconcerter : « Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités ».

Sévigné sourit, et prenant à son tour la parole, elle lut au hasard dans ses lettres, — ces lettres qu'elle écrivit jadis en se laissant aller au *libertinage de sa plume*, — quelques échantillons de son adorable savoir-faire. Que n'ai-je tout retenu !

« J'en veux un peu à la prudence humaine. Je me souviens de quelques tours qu'elle a faits et qui sont dignes de risée.... — Je vous donne le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écriture, et puis le reste va comme il peut. Je n'écris qu'avec vous ; avec les autres je laboure. — Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau?... — Quand nous disions quelquefois : il n'y a rien qui ruine comme de n'avoir point d'argent, nous nous entendions bien. — Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins. Le temps en ôte autant qu'il en donne. Vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises, et quasi toujours méconnaissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respectera toujours. — M^{me} de Brissac avait aujourd'hui la colique ; elle était au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde ; je voudrais que vous eussiez vu ce qu'elle faisait de sa douleur, et l'usage qu'elle faisait

de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînaient sur sa couverture, et la compassion qu'elle voulait qu'on eût. Chamarrée de tendresse et d'admiration, j'admirais cette pièce et la trouvais si belle, que mon attention a dû paraître un saisissement dont je crois qu'on me saura fort bon gré, et songez que c'était pour Saint-Hiran, Monjeu et Planci, que la scène était ouverte. — Ses fables sont divines, c'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point ».

Oh ! comme ces mots caractérisent admirablement les œuvres de cet homme inimitable, de cet homme toujours nouveau pour nous ! Que dis-je de cet homme ! de cette *bête* comme il y en a peu, comme il n'y en a pas du tout, et que M^{me} de la Sablière laissait parfois chez elle avec son chat et son chien ! Dieu sait combien d'animaux de toute espèce m'allaient donner de piquantes leçons à l'endroit de l'esprit et du bon sens quand une voix importune vint couper court à mes réflexions et tromper mon attente...

— Un livre pour vous, Monsieur.

— C'est bon.

— Ça ne vient pas du libraire, Monsieur...

— De qui donc ?

— De M. Henri Bruneel....

A ce nom ami, je jetai un coup d'œil sur ce que j'avais pris d'abord pour un fâcheux. Quelles ne furent pas ma surprise et ma honte quand je me reconnus coupable d'avoir accueilli avec humeur un beau volume qui m'était adressé à titre d'*hommage* — gracieuseté dont je me sentais si peu digne !

Un premier mouvement ne fut jamais un crime, puis l'auteur n'était présent que par procuration..... Je me remis bientôt et convins avec M. Bruneel que le hasard n'est pas rien que le dieu des vaudevillistes, et que les rencontres merveilleuses se produisent ailleurs encore que dans les romans ¹ ; car j'avais sous les yeux un charmant recueil littéraire éminemment propre à compléter le commentaire des Sévigné, des Maury, des Fontenelle, etc., sur la théorie voltairienne touchant les procédés de l'esprit.

A vingt ans, bravant les hasards,

On livre, insoucieux, son esquif à l'orage ;

A quarante, on vient sur la plage,

Heureux d'y recueillir quelques débris épars...

1. *Épaves littéraires*, p. 87.

Cette épigraphe me parut un peu mélancolique pour un ouvrage dont je soupçonnais à l'avance la spirituelle gâté. Mais il s'agit de *débris épars sur la plage*, pensai-je, — en d'autres termes, il s'agit de souvenirs de jeunesse, — le moyen de sourire cordialement quand on suppose ses années et qu'on se prend à regretter le temps perdu !

Je ferai à M. Bruneel un reproche plus sérieux. Pourquoi avoir intitulé son livre : *Épaves* ? On donne ordinairement ce nom aux objets perdus et dont le maître ne se présente pas. Or, je vous le demande, qui de vous ne se rappelle pas avoir lu dans telle publication périodique de Paris ou de la localité *la Chasse aux Prussiens, une Vengeance de chasseur, le Bouquiniste, le Charançon immortel, le Maître et l'Élève, etc.*, et qui de vous ignore que l'auteur de ces *tableaux de genre*, c'est M. Henri Bruneel ? Plusieurs d'entre vous ont sans doute entendu M. Bruneel lui-même lisant quelques-unes de ses ingénieuses productions devant un brillant auditoire, lors de certaines solennités artistiques et littéraires de l'Association lilloise, — et assurément, ceux qui ont eu cette bonne fortune n'ont point oublié tout ce que l'accent flamand du lecteur, légèrement nuancé d'accent gascon, comme pour le besoin de la chose, ajoutait au piquant du sujet. En voilà plus qu'il n'en faut, ce me semble, pour établir sans conteste : 1° Que les épaves de M. Bruneel ne sont pas des épaves, attendu qu'elles n'ont jamais été choses égarées que dans la mémoire de l'auteur, et cela, par pure modestie ; 2° qu'il est de notoriété publique que M. Bruneel est le propriétaire de ces prétendues épaves.

Quoi qu'il en soit, je tiens à justifier l'association fortuite du nom de notre compatriote avec celui d'Horace. Il suffit d'une simple citation : je la prends au hasard dans les pièces les plus récentes du recueil. Voici, par exemple, la narration d'un événement tragico-burlesque, laquelle me paraît être un badinage d'assez bon aloi :

« S'il faut en croire Toury — et nous l'en croyons volontiers sur parole — (Toury est le *Lillois en route pour la Californie*), M. Curet, capitaine de l'*Édouard*, est un de ces hommes qui joignent aux brillantes qualités de loup de mer quelques-uns des instincts économiques de l'aubergiste le plus raffiné. En effet, la carte de restaurant que subissaient les passagers de l'entrepont,

à mesure que l'*Édouard* s'est éloigné de la France, avait fait, chaque jour, un pas de plus vers la portion congrue..... La société Jacques Arago (la phalange des chercheurs d'or) se serrait le ventre et murmurait tout bas. D'abord on se contenta de décerner à l'unanimité à M. Curet le titre de *Capitaine pain-sec* ; mais enfin, ce système de parcimonie culinaire ayant atteint des proportions intolérables, on se prit à conspirer contre le garde-manger de l'état-major. La maraude fut organisée avec art ; plusieurs saucissons manquèrent à l'appel du cuisinier de l'équipage.... Ce n'est pas tout : on se dégoûta bientôt de la charcuterie et l'on voulut absolument tâter de la chair fraîche.... Justement, il y avait à bord deux magnifiques poulets qui gloussaient du matin au soir, dans leur cage, de la façon la plus provocante.... Voici donc que la société Arago ourdit à l'encontre des deux gallinacées un plan de la plus ingénieuse perfidie... Par une belle nuit, les deux poules sont étranglées, plumées, vidées et troussées dans l'ombre et le silence ; on place le corps du délit tout au fond d'une marmite ; on met par-dessus un premier étage de lard, puis un second de pommes de terre. Le lard et les pommes de terre appartiennent de droit à l'ordinaire de nos forbans ; si bien que, le pavillon couvrant la marchandise, la marmite présente à tous les yeux l'aspect le plus innocent du monde. Maintenant il s'agit de faire cuire toute cette contrebande. Celui des compagnons d'Arago qui jouit de la figure la plus candide, la plus naïve, est choisi pour accomplir cette dernière démarche. Au soleil levant, le timide jeune homme se présente avec la marmite dans la cuisine du capitaine ; il salue humblement le cordon-bleu présent à ses fourneaux, demande et obtient la permission de mettre son lard, ses pommes de terre sur le feu, et le criminel fricot commence à bouilloter en envoyant jusqu'aux narines de nos maraudeurs des bouffées du parfum le plus appétissant.... Hélas ! les malheureux avaient compté sans le nez du capitaine Curet.... Ce nez apparaît tout à coup dans la cuisine, et, avec un flair d'ogre, parmi les émanations du lard et des pommes de terre, il dépiste l'odeur de la chair fraîche. Aussitôt, la marmite est sondée jusques dans ses profondeurs les plus reculées, et la fourchette inquisitoriale amène à la surface une magnifique couple de poulets, dont les poitrines rebondies affectent déjà une belle nuance dorée. O désolation ! quand on pense que pour sauver nos malheureux passagers, il eut

suffi à la Providence de disposer en faveur du capitaine Curet d'un simple rhume de cerveau! Mais non, le crime est grand, il faut que le châtement soit terrible! Le capitaine Curet dresse un procès-verbal foudroyant, dans lequel il réclame le débarquement à Valparaiso de toute la société Jacques Arago et C^{ie}. Cinquante Français aimables et spirituels, comme ils le sont tous — témoin le vaudeville, — ruinés dans leur fortune, dans leurs espérances, jetés sur une terre inhospitalière à quatre mille lieues de leur domicile légal, et tout cela pour deux poules mal cuites!... Oh! ce n'est plus le capitaine *pain-sec*, mais bien le capitaine *Néron* qu'il faut intituler M. Curet! » ¹.

Je me suis justifié : il faut maintenant que je m'accuse. J'ai péché par présomption en m'avisant de critiquer l'épigramme dont la teinte mélancolique me paraissait peu en harmonie avec la couleur présumée du livre. C'est qu'il y a dans ce livre plus d'une pensée, plus d'une page même qui tire sur le *gris-brun*, comme dirait Sévigné. Jugez vous-même :

« Le beau temps, ô mon Dieu! que celui où nous faisons des vers, vous, moi, tout le monde! Nous étions jeunes alors, bien jeunes..... le printemps était plus vert, le ciel plus bleu, les fleurs plus parfumées!... L'aurore apparaissait et nous chantions l'aurore; le soir venait et nous chantions le soir; et la nuit! qui n'a pas chanté la nuit, son calme, son silence, ses étoiles d'or!...

» ... Certes, c'était là le bon temps! Et nous étions poètes, oui, véritables poètes; car nous étions jeunes, confiants, heureux..... Mais qu'avons-nous fait, ingrats que nous sommes, de toutes les délicieuses reliques de ce passé si beau?...

» La vie réelle nous a pris de force, elle nous a placés en face de la fortune et de la ruine, de la grandeur et de l'abaissement; elle nous a soufflé dans l'âme l'envie, l'avidité, l'ambition, et nous sommes devenus des hommes forts, sceptiques, railleurs, comme il en faut pour la grande lutte sociale où les vaincus servent de marche-pied aux vainqueurs. Oh! alors, nous avons rougi de notre jeunesse passée; nous avons pris en pitié nos rêves d'autrefois; puis, un matin, avant de nous rendre à la Bourse, au Palais, au Conseil Municipal, nous avons brûlé tout un tas de petits feuillets roses et jeté aux vents la cendre de nos vers.... Les plus heureux,

1. *Épaves littéraires*, p. 196-198.

ceux qui n'ont pas entièrement abandonné le culte de la pensée, se sont réfugiés dans le sans-*façon* de la prose, oubliant volontiers qu'ils ont été des enfants pleins de cœur, pour se dire avec orgueil qu'on les prend aujourd'hui pour des hommes d'esprit » ¹.

Oh ! notre compatriote ne ressemble pas à ces hommes-là : il en parle avec trop d'amertume. Il n'a pas jeté au feu, lui, son tas de petits feuillets roses, ou du moins, s'il a brûlé ses vers, il en a laissé vivre quelques-uns dans sa mémoire. — On craint d'être indiscret.... Sans cela, cette épigraphe *anonyme*... Allons ! allons ! il n'y a pas à en douter : M. Bruneel aime et cultive la poésie du cœur, et je l'en félicite bien sincèrement ; car l'esprit, voyez-vous, c'est une jolie chose, c'est même une chose de grande valeur, quoiqu'il ne soit pas rare en France, mais le cœur, le cœur !

Tenez, tout bien considéré,

Je préfère un bon cœur à tout l'esprit du monde.

1. *Épaves littéraires*, p. 94.

VIII.

Une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un Recueil de fables récemment imprimé à Lille.

Nous sommes en temps de chasse, je le sais ; mais à chacun son goût : en fait de vénerie, moi, je n'aime que la chasse aux idées et aux livres qui en contiennent. Celle-là d'ailleurs est de toutes les saisons, et je ne la crois pas moins féconde que l'autre en bonnes aubaines. Dernièrement, par exemple, je faisais une battue sur mes terres, c'est-à-dire dans mon cabinet : tout entier à mes investigations, je feuilletais, je méditais, j'écrivais, à peu près comme Pline se dépeint lui-même dans une de ses lettres à Tacite, *meditabar aliquid enotabamque*..... Eh bien ! — pour continuer, s'il vous plait, la comparaison de Pline à moi, — vous saurez que si le spirituel ami du grand historien se plaisait parfois à chasser sous les auspices de Diane et de Minerve, et que s'il rentra un jour chez lui, fier de son double butin, à savoir, une foule de pensées sur ses tablettes et trois superbes sangliers dans ses filets, lesquels, j'en conviens, ne lui avaient coûté ni port d'armes ni fatigues, — moi, plus heureux encore, je puis me flatter d'avoir tout bonnement tendu la main à une main amie pour recevoir un joli petit gibier que j'ai incontinent logé dans ma gibecière encyclopédique, non loin des bêtes de M. Viennet ; car ce gibier que Pline eût bien autrement prisé que ses trois sangliers, et dont je veux vous offrir aujourd'hui la part d'honneur, c'est un recueil de fables, de fables indigènes. — Mérite non commun, et qui doit singulièrement relever le goût du mets ; qu'en pensez-vous, Messieurs les Lillois ? Quant au nom de M. Viennet, vous allez juger par vous-mêmes si j'ai eu tort de le prononcer à propos du gibier littéraire en question.

Écoutez ceci d'abord :

Un ramas nombreux de frelons,
Rebut de tous les coins du monde,
Avait placé son camp près d'un vaste jardin
Où, dans la paix la plus profonde,
D'abeilles vivait un essaim.
Grâce au travail, fécondé du génie,
L'industrielle colonie

Voyait sans nul effroi venir les mauvais temps ;
Et chacun de ses habitants,
Fort occupé dans sa cellule, .
De jour en jour et petit à petit
Voyait augmenter son pécule.
Non sans exciter le dépit
Des frelons leurs voisins, cette frappante image
Des amateurs du bien d'autrui,
Qu'on vit de tous les temps... moins pourtant qu'aujourd'hui,
User du procédé sauvage
De couper l'arbre au pied pour en ravir le fruit.
Pendant le cours d'une profonde nuit,
D'une nuit aux forfaits propice,
Les abeilles avec délice
Se reposaient, demandant au sommeil
De retrouver à leur réveil
Les labeurs d'une autre journée.
Les frelons guettaient ce moment :
Ils attaquent traitreusement,
Pillent ruches et miel. Leur rage forcenée
Couvre bientôt le sol d'innombrables débris ;
Et ce miel, cependant, triste objet de leur guerre,
Était venu cent fois soulager leur misère.

Nous connaissons un beau pays
Où l'avide frelon, où l'économe abeille,
Sont peut-être à la veille
De nous montrer, hélas ! ma fable en action ;
(Dieu veuille donner tort à ma prévision)
Car s'il nous faut revoir ces longs jours d'infortune,
Frelons, écoutez-moi, voici la vérité :
Vous aurez, en réalité,
Créé deux misères pour une :
Vous aurez, réfléchissez bien,
Tari pour l'avenir la source de l'aumône.
Eh ! qui voulez-vous qui vous donne
Quand l'abeille n'aura plus rien ?

Cette fable n'a pas besoin de commentaire ; je passe à une autre leçon.

Deux matelots, l'un jeune, l'autre vieux, se promènent sur le bord de la mer le lendemain d'une épouvantable tempête. Charmé autant que surpris de ne voir au ciel ni sur la terre aucune trace de l'affreux désordre de la veille : — « Buons, dit le premier, ne pensons plus au céleste courroux ! »

Que répond le second ?

Jugez mieux, mon enfant, la sage Providence ;
Si l'orage s'apaise et le vent fait silence,
Si l'Océan a retiré ses flots,
Voyez là-bas, au plus haut du rivage,
Voyez ! il a laissé l'écume et le limon !
Devait-il faire davantage ?
Que manque-t-il à la leçon
Écrite au-dessus de nos têtes ?
Mon fils, il est d'autres tempêtes
Que le ciel courroucé lance sur les États !
Ce sont les discordes publiques,
Ouragan plus affreux que celui des tropiques.
Elles ont, mon enfant, les mêmes résultats :
C'est de laisser aussi partout sur le rivage
L'écume et le limon pour marquer leur passage.

Enseignement aussi grave que l'histoire, et que ne justifient
que trop certains événements d'assez fraîche date pour qu'on ne
les ait point encore oubliés ! Mais ces orages politiques, sources
de tant de malheurs, de tant de misères, est-il donc impossible
de les conjurer ? — « S'ils savaient, disait un prince,

S'ils savaient les petits ruisseaux,
Que, réunis, ils forment des rivières,
Des fleuves, des torrents, dont les puissantes eaux
Renversent digues et barrières !...
S'ils le savaient !... Mais à quoi bon, grands dieux !
Leur révéler leur force et leur puissance ?
Puisqu'on les tient captifs, je pense qu'il est mieux
De les laisser dans l'ignorance.
A leur pente, à leur cours sans cesse obéissant,
Qu'à la mer chacun d'eux porte en tribut son onde
Et s'épuise en la grossissant :
C'est le rôle qu'ils ont à remplir dans ce monde. »

Ainsi parla le prince. Inutile de dire qu'il fut chaudement
applaudi de ses courtisans. L'un d'eux osa pourtant hasarder
quelque remontrance. — « Sire, dit-il entre autres choses,

Ces malheureux ruisseaux dont on vous a fait peur,
Que votre main les aide et les seconde ;
Qu'elle donne à leur cours un peu de liberté ;
Ils deviendront alors une source féconde
De richesses, de biens et de prospérité. »

Mais hélas ! le prince resta sourd à ces sages avis, et mal lui en prit, car

A quelques jours de là, soulevés par l'orage,
Les ruisseaux furieux inondaient le pays !

Morale :

Les peuples, les ruisseaux ont cette ressemblance :
Resserrés dans leur cours ils débordent au loin,
Irrités, écumeux et pleins de violence;
Portant partout la mort au lieu de l'abondance !
Vous qui les dirigez, prenez le plus grand soin,
Pour éviter ces maux, d'agir avec prudence
Et d'élargir leur cours quand il en est besoin.

Commentaire :

1830 et 1848. — *Vive la Charte ! et Vive la Réforme !* — Holyrood et Claremont. — « *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.* Maintenant, ô rois, apprenez, instruisez-vous, juges de la terre ! »

Mais laissons là les désastres qu'entraînent après elles les révolutions. D'ailleurs, les rois

Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois ;

il en est de même des révolutions. « Le monde est comme l'Océan ; les tempêtes qui l'agitent, l'empêchent aussi de se corrompre ». Je ne sais plus qui a dit cela ; mais je ne suis pas éloigné de croire, avec l'auteur de cette pensée, que le mouvement des sociétés est une des conditions de leur moralité. Ce qui ne m'empêche pas de convenir que les révolutions créent souvent d'étranges embarras aux esprits faibles, aux cœurs timides et aux opinions équivoques. Que de tiraillements en tous sens dans ces rudes temps d'épreuves, et que d'honnêtes gens, amis du repos, qui envieraient alors, s'ils l'osaient, le cynisme du Diogène de Béranger !

Pour les partis dont cent fois j'osai rire,
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne, on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Mais en revanche, que d'habiles gens qui savent pratiquer la tactique de la chauve-souris du bon La Fontaine !

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeant,
Aux dangers ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens :
Vive le Roi ! Vive la Ligue !

Admire qui voudra cette prétendue sagesse ; moi, je préfère en tout et partout la franchise. Voici, du reste, à ce sujet, un nouvel avis au lecteur :

Dans un bahut, sur une planche,
Deux chapeaux gisaient oubliés,
L'un décoré de la cocarde blanche.....
Eh ! quoi ! Messieurs, vous souriez ?
Mais, sans courir bien loin, j'en trouverais encore.
De la cocarde tricolore,
L'autre offrait aux regards l'arc-en-ciel éclatant.
Un jour que du bahut la porte était ouverte,
La lumière en y pénétrant,
Avec elle amena la triste découverte,
Pour nos deux malheureux chapeaux,
Qu'ils n'étaient pas frères jumeaux.
Sans égard alors, à la face
On se jeta l'injure et la menace ;
On alla même jusqu'aux mots
De démocs-socs et d'aristos :
L'un sur l'autre, à la fin, nos chapeaux se ruèrent,
Et dès le premier choc les cocardes tombèrent.
Mais voyez-vous d'ici leur ébahissement,
Quand nos chapeaux, dans le même moment,
Virent qu'au dos de la cocarde blanche
Brillaient les trois couleurs, et que l'autre, en revanche,
Étincelait de blancheur au revers ?
— Ah ! notre maître est un pervers,
Et nous sommes des fous de prendre fait et cause
Pour un homme qui se dispose
A changer de couleur suivant l'évènement.

Nos chapeaux parlaient sensément,
Et je voudrais qu'en politique
Nous missions plus souvent la leçon en pratique.

Certes, nous nous épargnerions par là bien des mécomptes, bien des erreurs ; car je ne sache rien de plus fertile en duperies et en repentirs que l'engouement et l'injustice des passions politiques. M. de Lamartine — pour ne citer qu'un exemple entre mille — M. de Lamartine, s'il m'entendait, me comprendrait mieux

que personne. Soit dit sans offenser l'intelligence de qui que ce soit.

Maintenant que je vous ai servi ce que j'ai appelé plus haut la part d'honneur de mon gibier, je vous le demande, n'avez-vous pas fait *chère lie* ? Pas plus que vous, je gage, M. Viennet, tout friand qu'il doit être de pareils morceaux, et tout fin connaisseur qu'il est, M. Viennet lui-même n'aurait dédaigné ce plat de ma façon. Ça, mes compatriotes, remerciez-moi donc. Vous vous taisez... ou plutôt je vous entends murmurer en souriant :

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion,
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse ?

Ah ! Messieurs, permettez-moi de ne point m'appliquer votre malicieuse citation ; je sais trop mon La Fontaine pour ignorer

Qu'on ne pourrait souffrir un âne fanfaron :
Ce n'est pas là leur caractère.

Aussi n'est-ce pas le mien, veuillez le croire. J'ai parlé de *ma chasse* et de *plat de ma façon*, il est vrai ; mais par métaphore. Donnez-vous toutes les peines du monde pour enjoliver votre style et montrer de l'esprit !... C'est ma faute, après tout. J'aurais dû me rappeler la correction que l'âne subit un jour pour avoir voulu imiter les gentillesse du petit chien. — Ne forçons point, dites-vous,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdeau, quoi qu'il fasse...

— Assez, Messieurs, je me le tiens pour dit. Désormais je m'abstiendrai de recourir aux ambages fleuries de la rhétorique. Comme on s'illusionne pourtant ! Je croyais n'avoir qu'à me féliciter d'être entré dans le palais diaphane de l'Allégorie, sous les auspices de Diane, de Minerve et de Pline... Quoi qu'il en soit, j'abandonne la voie que je m'étais frayée, — non pour me singulariser de gaité de cœur, mais pour éviter les sentiers battus — et, comme tout chemin conduit à Rome, je prends sans hésiter la première route qui s'offre à ma vue. Mais parlons sans figure, de peur de tomber de Charybde en Scylla.

Je lis dans un journal hebdomadaire de notre ville : ¹

1. *L'Artiste*, 15 septembre 1850.

Il vient de paraître chez M. Danel un petit volume, avec le simple titre : *Fables*, sans autre indication ; l'auteur veut conserver le plus strict anonyme. Nous en avons déjà publié quelques-unes et voudrions en donner encore quelques extraits. Mais le choix nous est fort difficile, et l'analyse du volume elle-même est pour nous chose épineuse, car beaucoup de ces fables sont politiques, et, nous l'avouons, dans un esprit que nous ne partageons nullement. L'examen nous entraînerait à des discussions qui ne peuvent trouver place ici, et pourrait aussi nous rendre injustes pour les mérites de la forme. Où nous ne sommes pas d'accord sur l'idée, il nous est impossible d'admirer les vers ; nous aimons mieux nous en tenir aux extraits non politiques, que nous avons publiés et qui plaisent à tout le monde.

Or ce petit volume récemment sorti des presses de M. Danel n'est autre que mon gibier métaphorique. Vous vous proposez sans doute de l'acquérir, moyennant finance, et de le lire à loisir pour contrôler l'opinion du journal à l'endroit de la politique ; malheureusement, ce petit livre auquel on peut appliquer le vers des *Femmes savantes*,

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros,
ce petit livre, dis-je, l'auteur ne l'a pas livré au commerce. Et voilà pourquoi je vous ai cité plusieurs pièces entières. Quant au choix de mes citations, je vous avouerai que je l'ai fait précisément dans le sens de la politique, non par esprit de contradiction, mais par esprit de justice — les termes du journal m'ayant paru de nature à jeter de la défaveur sur les intentions de notre ingénieux fabuliste qui s'est donné mission d'éclairer ses concitoyens au point de vue politique et social comme le ferait un..... *Flambeau*. Vous avez lu la fable de M. Viennet, intitulée *La Torche et le Flambeau*, et je compte sur votre sagacité pour l'interprétation impartiale de ma pensée. Du reste, je proteste d'avance contre toute insinuation malveillante : si notre auteur anonyme est un *Flambeau*, ce n'est pas à dire pour cela que le journal précité soit une *Torche*.

Mais je m'aperçois que jusqu'ici je n'ai rien blâmé dans notre *justiciable*. — Et les droits de la critique ? Vite, réparons cette faute : il en est temps encore. Est-il bien nécessaire toutefois de vous signaler ici un vers quelque peu prosaïque, là une expression légèrement impropre, plus loin une pensée hasardée ?.... J'aime mieux vous lire une lettre écrite à notre fabuliste à titre de remerciement, et qui émane d'une plume savante que vous reconnaîtrez aisément :

Merci, ... de votre gracieux cadeau. Votre livre m'était à peine remis que je quittai bien vite chartes et diplômes, non pour le parcourir, mais pour le lire d'un bout à l'autre ; et probablement, j'y reviendrai plus d'une fois.

J'aime tout à la fois votre manière d'écrire et votre manière de penser. Dans la première il y a de la correction, de l'élégance, du trait. Dans la seconde, il y a de l'esprit et de la raison. Vive le talent qui se met ainsi au service de la sagesse ! Vive la poésie qui, sous une forme si aimable, nous donne de si solides leçons !

Je suis fâché que ce joli volume n'ait pas quelques lignes de préface. On aime que le poète, avant de toucher sa lyre, adresse brièvement la parole à son auditoire. Cette parole échappée de ses lèvres prépare doucement nos oreilles et nos cœurs aux mélodies que nous allons entendre, comme, dans un lieu de fête, nos regards sont préparés par les ornements modestes du vestibule aux ornements splendides de l'intérieur.

Ainsi, pour la seconde édition, une préface, je vous prie.

Je voudrais vous laisser sous l'impression de cette aimable lettre, mais je ne puis passer sous silence une grosse erreur, dont je me souviens à l'instant même. Il y a vers la fin du recueil une fable dont le préambule se termine ainsi :

Je fais de faibles vers, MAIS NE SAIS POINT MENTIR ;
Instruire et plaire,
Voilà l'unique affaire
Que je voudrais, ce soir, amener à bon port ;
Voilà le but de mon constant effort.
Tes fables, divin Lafontaine,
Avaient ce but en vue et toujours l'atteignaient,
QUAND MOI TOUJOURS J'Y PERDS MA PEINE.

N'est-il pas vrai que c'est une grosse erreur, tranchons le mot, un insigne mensonge ?

N'exagérons rien, cependant. M. de Talleyrand disait de certains actes : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute ». Or, à ce compte, si mentir par modestie n'est pas un crime, — et qui oserait soutenir le contraire ? — c'est encore moins une faute. J'estime donc que notre poète serait suffisamment puni de son mensonge s'il était condamné à publier — selon la plus large acception du mot et dans le plus bref délai possible — une nouvelle édition de ses fables, mais une édition corrigée et considérablement augmentée, sans préjudice de la petite préface réclamée avant tant d'instance par M.... par l'honorable préopinant. Du reste, je ne prétends nullement préjuger la question ; je n'é mets ici qu'une opinion personnelle. La *Justice littéraire* du pays prononcera.

IX.

**Encore une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un nouveau
Recueil de fables récemment imprimé à Lille.**

Il vous souvient, je n'en saurais douter, d'un petit recueil de fables imprimé à Lille en 1850, et dont je vous ai entretenus sous ce titre : *Une bonne aubaine littéraire*. Pour nous autres Lillois, plus propres, ce semble, aux productions industrielles qu'aux productions poétiques, c'était, en effet, une bonne fortune que ce joli volume dont la publication d'ailleurs coïncidait avec le temps de la chasse, comme pour mieux justifier mon titre. Serait-ce dans le même calcul que l'auteur, — deux ans après, et en octobre, — livre au jour un second recueil de ses ingénieuses fictions ?

Du reste, même format, même impression, même bon sens, même esprit, c'est à s'y méprendre avec l'ainé. Si j'avais l'honneur d'être le père de ces deux petits livres, — vrais frères jumeaux, quoique nés l'un après l'autre — je ne pourrais guère me défendre de leur appliquer la gracieuse pensée de Virgile :

. *Simillima proles*
Indiscreta suis gratusque parentibus error.

Mais je ne suis qu'un humble critique, et je voudrais bien, comme tel, borner aujourd'hui mon rôle à cette appréciation sommaire pour vous renvoyer au texte, dont la lecture vous serait infiniment plus agréable que ne le sera la communication de quelques échantillons qui vous plairont, j'en suis certain, mais qui n'en auront pas moins le tort de tendre une sorte de piège à votre curiosité, puisque vous ne pouvez pas tous la satisfaire entièrement. L'auteur, qui a gardé encore l'anonyme, n'a pas daigné répondre à mes réclamations, et cette année, comme en 1850, il a imprimé son œuvre pour un petit nombre de privilégiés, sans permettre au commerce d'augmenter le nombre de ses lecteurs. — Je comprends et partage votre désappointement. Que faire, toutefois ? Intenter un procès à la modestie de notre fabuliste ? Et s'il s'avisait jamais de fermer son portefeuille, de garder pour lui son trésor manuscrit, pour vous punir d'une *plainte* bien légitime assurément, mais à laquelle il ne lui plait pas de faire droit ? Allons, résignez-vous : *peu* vaut mieux que

pas ; et sachez-moi gré de mes échantillons, car, après tout, si j'étais moins soucieux de vos plaisirs intellectuels, je pourrais m'en tenir à l'unité et vous dire comme le poète : *ab uno disce omnes*.

Je n'ai cité du premier volume que les fables qui avaient trait à la politique : les temps étaient un peu moins calmes alors, et il y avait peut-être quelque courage à approuver aussi bien qu'à émettre de sages opinions à l'endroit de certains utopistes. Je serai plus sobre aujourd'hui d'extraits de ce genre ; — d'abord, parce que si la franchise ne consiste pas, comme on l'a écrit, à dire tout ce qu'on pense, mais à penser tout ce qu'on dit, vous n'avez pas besoin de nouvelles preuves pour convenir que ce mérite appartient à notre poète ; — ensuite, parce que j'aime mieux, dans l'intérêt de l'auteur, vous présenter une autre face de son talent : vous pourriez croire qu'il ne sait faire vibrer qu'une corde de sa lyre. Vous connaissez le politique, vous ne serez pas fâchés d'apprécier le moraliste. Voici, cependant, une leçon que j'emprunte au premier comme une sorte de transition à celle du second, attendu qu'elle roule sur une idée éminemment sociale, par conséquent morale, et dont personne ne contestera la justesse, à savoir, que l'autorité est la base de toute société.

LES CHEVAUX ET LA DILIGENCE

Nous sommes menacés de malheurs tout nouveaux :
Le vertige et l'orgueil, l'esprit d'indépendance,
 Semblent passer de l'homme aux animaux :
Cela peut devenir plus grave qu'on ne pense,
Cela peut nous jeter dans de terribles maux.

J'étais hier en diligence :
J'avais à droite un écolier,
J'avais à gauche un ouvrier,
Et je bénis la Providence
D'avoir eu de tels compagnons,
Quoiqu'ils fussent un peu grognons.

Leur rencontre en ce lieu me fut très favorable :
Elle m'a procuré le sujet d'une fable,
Et pour moi le sujet c'est le grand embarras
Mes compagnons étaient d'habiles politiques,
Blâmant à qui mieux mieux la forme des États,
 Réformant tout, royaumes, républiques,
 Empires et pontificats.

« Plus de chef, disaient-ils, plus de frein, plus de maître
La liberté pour tous, et l'on verra renaître
La gloire et le bonheur ! » Je ne redirai pas
Leurs propos pleins d'extravagance,
Et reviens à ma diligence
Roulant péniblement en un mauvais chemin
Entre l'ornière et le ravin.
Vis-à-vis d'un bouchon d'agréable apparence
Le conducteur arrête ses chevaux,
Pour leur donner un instant de repos,
Et comment, hélas ! l'imprudence
De les laisser sans surveillance,
La bride sur le col, ou plutôt sur le dos.
En effet, on vit l'attelage,
Je ne sais d'où recevant un signal,
S'élançant comme un seul cheval
A fond de train emporter l'équipage.
Mes compagnons proféraient des clameurs
Et des cris de miséricorde !
Le cocher méritait la corde
Pour exposer ainsi les jours des voyageurs,
Et les chevaux à la voirie
Devaient être abattus pour leur mutinerie.
A ces hardis censeurs, pâles comme la mort,
Je dis en souriant : « Modérez ce transport.
Pourquoi, d'ailleurs, tant de tapage ?
Jeunes gens ! les chevaux ont peut-être écouté,
Et sur-le-champ voulu mettre en usage
Vos principes de liberté. »

Quand le cocher eut regagné sa place,
Lorsque l'ordre fut rétabli,
Je repris aussitôt : « Que la leçon, de grâce,
Ne soit jamais mise en oubli ;
Retenez bien, il en est temps encore,
Retenez bien cette leçon,
Que le hasard semblé avoir fait éclore
Pour mieux mûrir votre raison :
Sans frein, sans maître et sans obéissance,
Un État peut périr comme une diligence. »

Il y a un corollaire à cette assertion, c'est la nécessité, pour les États comme pour les diligences, d'avoir de *bons cochers*. Or, l'espèce en est rare :

Il faut pour le cocher de l'œil et de la main ;
Il faut que, du haut de son siège,

Il sache apprécier si tel ou tel terrain
Sous un aspect trompeur ne cache pas un piège ;
De plus, il doit entendre en certain cas,
Sans en prendre souci ni peine,
Chacun autour de lui crier à perdre haleine :
« Ah ! vous allez trop vite ! » ou bien : « Vous n'allez pas ! »
Et, sans daigner lever la tête,
De ses chevaux stimulant les ardeurs,
Il faut que le cocher d'un bras nerveux fouette,
Au risque d'attraper le nez des criailleurs.
Vous voyez bien qu'il est moins aisé qu'on le pense
De rencontrer un bon cocher.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les plus habiles automédons sont
sujets à errer. L'auteur en montre un exemple des plus éclatants
dans la catastrophe assez récemment subie par un citoyen nommé
Pays, lequel, propriétaire d'une *énorme voiture* et d'un *grand*
nombre de chevaux pour la faire marcher, avait le tort de
changer trop souvent de cocher,

Tant bizarre était sa nature.
C'était un maître ingrat, brutal,
Envoyant ses cochers mourir à l'hôpital,
Culbutant l'un et chassant l'autre ;
Puis, redevenant bon apôtre,
Quand il était dans l'embarras...

Vous comprenez n'est-ce pas ?

Si Clio donne quelquefois
A ses récits la couleur de la fable,
Sous ses voiles légers l'apologue parfois
Cache une histoire véritable.

Que l'autorité soit respectée, que le souverain soit habile et
ferme, voilà l'ordre assuré dans la société ; mais la prospérité, le
bien-être, où l'aller chercher ailleurs que dans cette activité
persévérante qui met en jeu les facultés de l'homme pour en
augmenter la puissance, dans l'accomplissement de cette loi du
travail qui sauve les mœurs et garantit les intérêts de l'individu,
de la famille, de l'État ?

Il est écrit au livre des Proverbes : « Paresseux, va vers la
fourmi, considère ses voies et deviens sage. » Notre fabuliste, qui
n'est pourtant pas un paresseux, a pris pour lui la semonce du roi
Salomon ; c'était, je crois, afin de l'adresser malicieusement

. . . . à tel petit garçon,
A tel homme d'État, tel artiste ou poète,
Que le moindre travail arrête,
Et qui semble ~~ignorer surtout~~,
Qu'un patient labeur peut triompher de tout.

Cette maxime n'est pas nouvelle : tout le monde sait le mot de Virgile :

. *Labor omnia vincit improbus.*

Mais ce mot n'en était pas moins bon à répéter.
Passons donc à une autre leçon :

LES AMIS ET LES PARAPLUIES

Qui de nous, messieurs, pense à son *parapluie*,
Lorsque le soleil le plus pur
Éclate sous un ciel d'azur ?
Mais vienne, hélas ! un jour de *pluie*,
Qu'avec bonheur on retrouve en son coin
Ce gênant compagnon dont on a tant besoin !

Parfois aussi quand la fortune
Nous a comblés de ses faveurs,
D'un inutile ami la présence importune ;
Mais adviennent quelques malheurs...
De cet ami l'on se rappelle ;
On le retrouve, il est fidèle ;
On s'abrite sous ses conseils.

Véritable amitié ! propice *parapluie* !
Vous avez des destins pareils
En cas de malheur et de *pluie*.

Je suis fâché que l'auteur ne se soit pas aperçu qu'il *manquait*
aux lois de Vaugelas en s'exprimant ainsi :

De cet ami l'on se rappelle.

Je dois le dire, il y aurait à signaler d'autres petites incorrections du même genre, outre l'emploi de quelques termes impropres, la négligence de certaines rimes, l'exagération, le ton un peu tranchant, la formule trop absolue de quelques pensées épigrammatiques ou sentencieuses, celle-ci, par exemple :

. . . Pour l'homme et pour le cheval
Frapper fort, bien souvent, vaut mieux que frapper juste,

contre laquelle je suis bien tenté de protester au nom de la dignité humaine, laissant à la loi Grammont le soin de protester, de son côté, en faveur de la dignité chevaline.

Cette autre :

Au lieu d'aider à la chose commune,
Dans les élections chacun a pu le voir.
Nous donnons notre voix à qui nous fait valoir.

Il n'y a donc plus de conscience ? plus de patriotisme ? plus de dévouement ? S'il en est ainsi vraiment, il faut désespérer de ton sort, pauvre France, tu n'es plus la *Reine des nations* !

Dans une fable, très spirituelle d'ailleurs, où il démontre que

Si tout n'est pas fait pour le mieux
Sur notre pauvre coin de terre,
Tout non plus n'est pas à refaire,

l'auteur nous donne un spécimen de ce bon temps prédit par le socialisme. C'était en France, comme dans l'ancienne patrie de Lycurgue... sauf le brouet noir toutefois : la contrefaçon n'allait pas jusque-là.

Deux ans on y vécut en bombance complète,
Ne prenant ni souci, ni soin,
Mais la troisième année advint une disette,
Et chacun *creca* dans son coin.

L'apologue finit par cette épigramme :

Pardon de ce mot malhonnête,
Mais le socialisme prête
A s'emparer du bien d'autrui ;
J'en fournis la preuve aujourd'hui,
En lui prenant un mot qui, vous pouvez m'en croire,
Pour la première fois sort de mon écritoire.

Il faut être juste envers tout le monde ; or, je ne sache pas que Messieurs les socialistes aient le monopole de ce terme peu poli ; de plus, je suis convaincu qu'il en est, parmi eux, qui respectent la langue et la civilité, ne fût-ce qu'à titre de propriétés nationales. L'épigramme, ce me semble, frappe plus *fort* que *juste*.

Mais que fais-je ? bon Dieu ? voilà que j'épilogue, au lieu de continuer tout simplement ma petite tâche, sans frais d'imagination ou de critique, en me bornant à transcrire de jolis extraits !

Certes, il me serait aussi agréable que facile de multiplier ces extraits : je me garderai bien, toutefois, de céder à la tentation, car je crains, chers lecteurs, — de vous lasser ? — Oh non ! — De me lasser moi-même ? Encore moins ! — Quoi donc ? D'être poursuivi en contrefaçon ! — Ne riez pas ! Mes citations pourraient passer en effet pour une réimpression de contrebande, et je redoute singulièrement l'implacable modestie d'un auteur qui se cache au public, sans qu'on puisse dire de lui comme de Galatée la coquette :

. . . fugit. . . et se cupit antè videri.

Cependant, je ne veux pas finir sans vous déclarer une fois pour toutes, Monsieur l'Anonyme, que si P.-L. Courier a eu raison de dire : « Qui parle fait bien, qui écrit fait mieux, qui **IMPRIME FAIT TRÈS BIEN**, » vous avez le tort, vous, de ne pas **FAIRE TRÈS BIEN**, quand la chose vous serait si aisée. Imprimer c'est publier, je crois, d'après P.-L. Courier. Veuillez donc vous le tenir pour dit et réparer au plus tôt votre faute, si vous désirez qu'on vous la pardonne. Le public est bon apôtre, mais il n'aime pas qu'on le frustre de ses plaisirs les plus délicats. N'oubliez pas, Monsieur, que vos compatriotes comptent sur une édition très prochaine de vos piquantes et ingénieuses poésies.

X.

Mes Vers ; Causerie.

Messieurs,

Vous avez remarqué sans doute dans les *Épaves littéraires* de M. Henri Bruneel, un joli petit article intitulé *Les Vers*. « Le beau temps, s'écrie M. Bruneel, le beau temps, ô mon Dieu ! que celui où nous faisons des vers, vous, moi, tout le monde ! »... Il n'est donc pas trop étonnant que moi aussi, Messieurs, j'aie fait des vers... C'est un péché si commun dans la République des lettres, comme on disait autrefois, que vous me le pardonneriez aisément. Ce que vous me pardonneriez moins aisément peut-être, ce sera de vous les lire... Voyez toutefois jusqu'où va l'aveuglement des soi-disant poètes ! En vain, ont-ils lu dans Molière l'impitoyable leçon que vous savez :

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants,
Mais je me garderais de les montrer aux gens....

Les Orontes sont aussi incorrigibles que les Harpagons.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, veuillez oublier pour un moment la rigueur d'Alceste, et vous oublierez peut-être aussi, pour un moment, que vous écoutez Oronte.

Voici d'abord des vers...

.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux

que j'intitulerais :

LES DEUX ARBRISSEAUX

IDYLLE

Vois-tu là-bas sur la colline,
Près du vieux chêne qui s'incline,
Croître ensemble deux arbrisseaux ?
Leurs ramilles à la fauvette
N'offrent point encor de berceaux
Où ses petits trouvent couchette...
Mais tous deux ont même hauteur ;
Tous deux, au gré de la nature,
Bientôt, montrant même parure,
Exhaleront même senteur.

Ensemble oubliant l'inclémence
Du sombre hiver et des autans,
Ils raniment leur existence
Au souffle, au soleil du printemps ;
Puis quand éclate la tempête,
Quand frémit le chêne étonné
Sous le choc du vent déchaîné,
Ensemble ils inclinent la tête.
Salut ! aimables arbrisseaux
De l'amitié charmante image !
Entre vous des biens et des maux
Toujours règne un égal partage.
Las ! jeune et faible comme vous,
Si je dois souffrir de la vie
Et des rigueurs d'un sort jaloux,
Puisse-je, bien loin de l'envie,
Rencontrer ici-bas un cœur,
Qui soit tour à tour pour mon âme
Aimable fleur ou pur dictame,
Écho de joie ou de douleur !
Beaux arbrisseaux, dans le bocage
Plus tard vous donnerez abri
Au pauvre oiseau contre l'orage...
Comme vous, sous un toit chéri,
Puisse-je à l'humble qu'on outrage
Donner asile et doux secours !
Puis, comme une autre Providence,
Y recueillir son indigence
Pour adoucir ses mauvais jours !

PARIS LITTÉRAIRE

SATIRE

De l'idylle à la satire, la transition est brusque, pensez-vous. J'en conviens, Messieurs ; mais j'obéis comme je peux à cette loi de la variété qui prévient l'ennui, et j'ai singulièrement à cœur de vous ennuyer le moins possible.

Ma satire ressemble fort à une boutade. Néanmoins, vous y verrez, Messieurs, je l'espère, — je devrais dire : je le crains, — autre chose que ce qu'un Parisien pourrait appeler la *rancune* ou la *mauvaise humeur d'un provincial*.

Comme un vaste aqueduc où de nombreux ruisseaux
Jettent, en y versant le tribut de leurs eaux,
Ce vil amas de boue et de vase fétide
Qui d'un impur limon trouble l'onde limpide...

Paris abîme tout : génie et déraison,
Débauches de l'esprit, trésors de la raison,
Nobles fruits des beaux-arts, travaux de la science,
Et tristes avortons de l'inexpérience.

Certes, là plus qu'ailleurs on applaudit aux arts,
Et la littérature attire les regards ;
Mais des talents Paris a-t-il le monopole ?
L'esprit, s'il ne subit son éclatant contrôle,
N'a-t-il plus de vigueur ni de sublimité,
Et perd-il sa valeur sans ce droit de cité ?
O l'étrange manie ! On n'applaudit en France
Que l'homme à qui Paris donne la préférence !
Oh ! mais ! c'est qu'à Paris les beaux-arts ont leur cour,
Que la littérature y tient cercle à son tour,
Que là pour ses clients la camaraderie
En habile avocat dresse une plaidoirie,
Caresse chaque genre, applaudit chaque auteur,
Et pour le bien des siens proclame sans pudeur,
Au rebelle vouant sa haine et sa vindicte,
Qu'il n'est point de salut hors des lois qu'elle dicte.
Signale-t-on soudain un esprit transcendant ?
L'intrigue court à lui, sourit en l'abordant,
Et lui tend la première une main amicale.
Qui croirait, à la voir, que c'est une rivale ?
Malheureux, ne crois pas à cet air caressant !
Elle t'étoufferait, l'infâme, en t'embrassant !
Si tu veux rester pur, fuis son hideux cortège...
Son contact est mortel au talent qu'il protège :
Car l'intrigue parfois, pour sa tranquillité,
Peut bien favoriser la médiocrité,
Le mérite, jamais. En revanche, au génie
Elle sait prodiguer l'insulte et l'avanie.

Aussi règne à Paris un monde monstrueux
Et dont l'aspect répugne à l'homme vertueux :
Là, le drame sanglant hurle son vers tragique
Ou grimace en démon un rire sardonique ;
Là, bâtard éhonté, par la foule applaudi,
Le vaudeville-nain lève son front hardi,
Osant railler du geste et d'une voix altière
La comédie, hélas ! veuve du grand Molière !
Là, promenant partout ses regards curieux,
L'hydre du journalisme envahit tous les lieux,
Se fait l'écho de tous, signe toute pensée,
Et jette sa pâture à la tourbe empressée :
Là, le roman fardant l'auguste vérité,
Défigure l'histoire et la réalité,

Ou dans les carrefours allant plonger la vue,
Sans honte reproduit les scènes de la rue ;
Là, siégeant au milieu d'une brillante cour
Que charment ses attraits et ses succès d'un jour,
La mode au ton hautain, d'ornements étouffée,
Tient la baguette en main, le sceptre d'une fée,
Impose son caprice à ses sots courtisans,
Et voudrait voir partout, fière de ses présents,
Tout homme s'affubler de sa folle parure,
Pour insulter au goût qu'inspire la nature !

Et c'est dans la cité dont le front orgueilleux
Aux yeux de l'univers s'élève jusqu'aux cieux
Que ce monde réside ! O ! quelle main habile
Tracera le tableau de cette immense ville,
De cet ardent foyer où naît l'activité,
Nourrice du bonheur et de la liberté,
Mais où naissent aussi le poison, la sanie
Qui du corps social menacent l'harmonie !
Toi qui donnes la vie ou qui vomis la mort,
O reine des cités, que penser de ton sort ?
Tes bienfaits valent-ils les maux que tu nous causes ?
— Les épines parfois font oublier les roses !

Les vers que je vais vous lire maintenant ne sauraient avoir de titre : ils figurent comme préface en tête du Recueil de mes poésies, quand je me représente ce Recueil splendidement imprimé et illustré, — en imagination, s'entend. — Les illusions appartiennent de droit, on le sait, aux poètes de tous les étages.

Allez, pauvres enfants de mes rares loisirs,
Allez solliciter l'indulgent patronage
De l'homme dont l'esprit, habile autant que sage,
Daigna vous corriger au gré de mes désirs.
Si dans vos formes la censure
Remarque moins d'irrégularité,
Dans vos discours plus de clarté,
Moins d'embarras dans votre allure,
A lui rendez-en tout l'honneur :
Lui seul a fait votre valeur,
Si toutefois vous valez quelque chose.
Vous-mêmes offrez-vous ; car pour moi je ne l'ose ;
Allez, et parlez-lui sans fard.
Mais ne l'abordez pas, effrontés avec art,

D'un air d'indépendance
Qu'on pourrait taxer d'impudence,
Ni même avec propos complimenteur.
Soyez simples dès votre entrée,
Car toujours on agrée
L'enfant qui sait rougir d'une honnête pudeur.

Allez, et plaignez-vous un peu de votre entrave,
Parlez-lui du grand jour de la publicité;
Et s'il vous trouve, enfants, mûrs pour la liberté,
Demandez-lui le soufflet de l'esclave :
C'est à lui de vous affranchir.
Oui, s'il est des dangers auxquels moi, votre père,
Je ne sache point vous soustraire,
Lui seul vous les fera franchir.

Allez donc invoquer son puissant patronage.
Mais si par hasard, pour votre âge
Ou pour quelque difformité,
Il vous renvoyait à l'école,
Loin de prendre l'air fier et la haute parole,
Soumettez-vous avec docilité.

Messieurs, mon Aristarque n'est autre que l'un des héros de
l'anecdote bibliographique que vous avez lue dans les *Épaves*
littéraires, celui-là même qui suppliait M. Bruneel de ne pas
mettre son nom au bas d'un soupçon d'éloge. Que penserait-il
s'il pouvait se douter du piège que je viens tendre ici à son
humilité ?

En 1839, M. le docteur ¹..., mon Aristarque, fut atteint d'une
maladie très grave dont il guérit heureusement, après avoir causé
à ses nombreux amis les plus vives inquiétudes. Je lui adressai,
dès les premiers jours de sa convalescence, une épître par la
lecture de laquelle vous me permettrez, Messieurs, de clore ma
Confidence poétique, si j'ose m'exprimer ainsi. A défaut de talent,
vous y trouverez un hommage rendu au mérite éminent de
l'homme qu'un illustre prélat (Mgr Giraud) qualifiait naguère en
ces termes : *notre savant et modeste archiviste, l'habile compila-*
teur de nos chartes et de nos manuscrits, l'écrivain aussi érudit
qu'élégant... — et cet hommage suffira, j'en suis sûr, pour

1. M. le docteur L^R GLAY.

justifier auprès de vous une indiscretion faite pour ainsi dire en famille.

ÉPITRE A M. LE DOCTEUR ***.

Correspondant de l'Institut, éditeur de la *Chronique de Balderic*, auteur des *Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai*, du *Catalogue raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai*, de nombreuses publications tirées des archives départementales du Nord, etc., etc.

« Terre ! terre ! (s'écrie au terme du voyage
Le vieux marin joyeux à l'aspect du rivage)
» Adieu mon beau navire, adieu, voici le port !
» A mon fils maintenant de vivre sur ton bord.
» Assez contre les mers fertiles en orages
» J'ai lutté sans pâlir en bravant les naufrages ;
» A mon fils de franchir le terrible Océan,
» Et du nord au midi, du levant au couchant,
» Sans crainte de la mort voguant à pleines voiles,
» D'affronter les écueils sur la foi des étoiles ;
» A mon fils maintenant de soutenir le nom
» Que je sus ennoblir d'un glorieux renom,
» Et plaise à Dieu qu'il ait heureuse destinée !
» Puisse-t-il, comme moi, commençant la journée,
» Voir s'envoler le temps sur l'aile de l'espoir,
» Et, comme moi, goûter le repos vers le soir ! »
Et le vieux capitaine au fond de la retraite
Va charmer ses loisirs et reposer sa tête.
Là, tranquille et joyeux, au sein de ses amis
Près de lui chaque soir en cercle réunis,
Il redit ses beaux jours, sa fortune passée.
Ses malheurs, ses plaisirs, curieuse odyssée ;
Tous ont prêté l'oreille, et voilà qu'à sa voix
Le jeune homme et l'enfant, jaloux de ses exploits,
Brûlent de signaler leur force et leur courage.
Si parfois il se prend à maudire son âge,
A regretter ces jours où, devant tous les yeux,
La Gloire couronnait son front victorieux,
Vers son fils bien-aimé reportant sa pensée,
Il songe à sa carrière, à cette autre odyssée
Qui s'ouvre sur les mers où jadis en vainqueur
Il voguait, et d'espoir il sent battre son cœur.
A son fils bien-aimé sa vieille expérience
Prête pour le guider l'appui de la science
Qui créa sa fortune en servant sa valeur ;
Il revit en son fils et bénit le Seigneur.

Toi qui n'a point trompé notre juste espérance,
Toi que jadis, comptant sur ta persévérance,

La Science enrôla sous ses nobles drapeaux,
N'est-il pas temps enfin que pour toi le repos,
Comme pour le marin chargé d'ans et de gloire,
Sonne l'heureux instant où ta vaste mémoire,
Contente du butin par tes soins amassé,
Parmi ses souvenirs, archives du passé,
Doit régner sans tenter d'agrandir son empire?
Rien ne manque à ta gloire, au savoir qui t'inspire :
Une église célèbre, un chef-d'œuvre de l'art,
Par sa magnificence étonnait le regard ;
Un souffle impie au jour des haines politiques
Renversa l'édifice aux superbes portiques !
Cambrai pleurait en vain la voûte du saint lieu
Où le peuple à genoux venait adorer Dieu,
La cloche au lourd marteau qui vibrait dans la nue,
La flèche dont la cime échappait à la vue....
A peine sur le sol restaient quelques débris !
Tu voulus évoquer des souvenirs proscrits ;
Du monument sacré tu fouillas les archives,
Tu comptas les portails, les piliers, les ogives,
Tu redis les tableaux, les bas-reliefs brisés,
Et des illustres morts les tombeaux dispersés ;
Tu décrivis le chœur, l'autel du sacrifice,
Et sous ta plume on vit renaître l'édifice ¹.
Cambrai reconnaissant désormais te chérit,
L'artiste t'admira, le savant te sourit.
Un chroniqueur naïf, mais non sans énergie,
De ses contemporains nous retraçant la vie,
Pour notre vieille histoire offrait plus d'un trésor ;
Mais cette mine obscure, où se cachait tant d'or,
Attendait qu'un savant au patient courage
Entreprît d'explorer son impur alliage ;
Tu le fis, et bientôt le vieux texte annoté
Par toi reçut l'éclat de la célébrité ².
Partout où tu parais, ton heureuse influence
Fait chérir les beaux-arts et la docte science.
Partout l'ordre et le vrai s'offrent à ton esprit.
Qu'importe le chaos ? ton courage s'en rit,
Soit qu'inventoriant leurs titres à la gloire,
Des anciens manuscrits tu retraces l'histoire ³ ;
Soit que du vieux Lombard ⁴, où dormaient ignorés
Tant de beaux documents jusqu'alors égarés,

1. *Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai*

2. *Chronique de Balderic.*

3. *Catalogue raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai.*

4. Où étaient déposées les Archives départementales avant qu'on eût construit le nouvel édifice de la rue Saint-Pierre.

A ta voix, secouant la poudre qui l'assiège,
Soudain sorte l'histoire et son nombreux cortège ¹.

Grave bénédictin, au style harmonieux ²,
Tes écrits t'ont valu ces regards curieux
Qui se tournent vers toi, signalent ton passage,
Et cet accueil flatteur qu'excite ton langage.
Rien ne manque à ta gloire ; et comme au vieux marin
Dont tu devrais goûter le sort calme et serein,
L'étoile de l'honneur brille sur ta poitrine ³ ;
Comme lui, pour tromper l'oisiveté chagrine,
Tu peux initier un fils laborieux
Aux secrets du talent que tu reçus des cieux ;
Tu peux, dans le fauteuil oh, pour te rendre hommage,
Des plus doctes savants t'appela le suffrage,
Lui préparer la voie et lui tendre la main
Pour affermir ses pas dans cet étroit chemin.
Tu peux à la jeunesse, attentive à ta voix,
Raconter ces hauts faits, ces gestes, ces exploits,
Que ton œil rencontra dans nos vieilles chroniques,
Des Français d'autrefois précieuses reliques.
Assez de veilles ont de ton débile corps
Altéré la santé, fait fléchir les ressorts ;
Assez ton large front, incliné par l'étude,
A mûri de pensers nés dans la solitude ;
Laisse le doux sommeil te verser ses pavots,
Et permets désormais, pour prix de ses travaux,
Que de justes loisirs délassent ta mémoire.
Eh ! quels titres pourraient ajouter à ta gloire ?
Tes curieux écrits et tes nombreux bienfaits
Pour la postérité t'ont signé des brevets.
Ah ! vis, pour protéger le talent indigène
Dont le timide essor, que tout effraye ou gêne,
N'attend pour s'élever qu'un généreux appui.
Vis pour le malheureux, car ta bouche a pour lui
Des paroles d'amour et de noble assistance.
Comme le vieux marin, au soir de l'existence,
Sache jouir des fruits de ta célébrité.
A ton fils maintenant la dure activité ;

1. *Annales historiques. — Notice sur les Archives du département du Nord. — Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, etc., etc.*

2. Voyez *Discours et Rapports* dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*.

3. M. le docteur *** est chevalier de la Légion d'honneur et membre correspondant de l'Institut.

Des siècles détronés secouant la poussière
A son tour dans leur nuit qu'il cherche la lumière ¹.
Toi qui de la Science as si bien mérité,
Cesse de consumer ton esprit, ta santé;
Car la Science, hélas ! cette jalouse mère
Qui n'ouvre les secrets de son docte mystère
Qu'aux élus par sa voix proclamés triomphants,
Marâtre quelquefois, dévore ses enfants !

Mon Aristarque, je dois vous l'avouer, Messieurs, dédaigna de se rendre à mes sages conseils. Il reprit malgré moi, malgré mes vers, ses savantes élucubrations, et il les poursuit encore tous les jours avec la même opiniâtreté. Du reste, s'il faut l'en croire, il ne s'en trouve pas plus mal, et la Science, vous le savez, ne s'en trouve que mieux ². Voilà qui est bien, sans aucun doute, si je fais taire mon amour-propre de conseiller pour n'écouter que mon cœur d'ami . . . Mais d'où vient que je me trouble à ce nom d'ami ? Aurais-je failli à l'amitié ? Hélas ! je ne puis m'y méprendre . . . c'est bien un remords de conscience que j'éprouve en ce moment . . . Oui, je me sens coupable du crime de lèse-modestie envers un excellent et vénérable ami !

Messieurs, je me demandais avec inquiétude en commençant ma lecture, si vous m'accorderiez encore aujourd'hui l'indulgence à laquelle vous m'avez habitué, et maintenant en la terminant, je me demande avec non moins d'inquiétude si notre honorable président me pardonnera mon indiscretion — indiscretion assurément très pardonnable si l'ombrageuse modestie savait pardonner. Laissez-moi espérer, Messieurs, que votre bienveillance désarmera sa sévérité. Quant à mon crime de lèse-poésie, permis à M. le Président de le juger en Alceste ; mais vous, mon aimable auditoire, soyez pour moi Philinte, et je me consolerais d'être Oronte en redisant avec l'auteur des *Épaves* : « Le beau temps, ô mon Dieu, que celui où nous faisons des vers, vous, moi, tout le monde ! »

1. Le fils de notre docteur a dignement répondu à notre attente : on connaît son édition du *Roman de Raoul de Cambrai*, sa monographie sur *Jeanne de Constantinople*, et surtout son *Histoire des comtes de Flandre*.

2. Notre infatigable archiviste a publié, depuis 1839, plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : 1° *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVI^e siècle*, 2 vol. in-4 ; 2° *Cambracum christianum ou Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai*, 1 vol. in-4. On peut lire, dans le *Bulletin de la Commission historique du département du Nord*, nos rapports qui concernent ces deux importantes productions.

XI.

Rapport sur la proposition de M. de Coussemaker, relative à la publication de trois séries de Documents historiques.

Messieurs,

Vous vous rappelez les considérations qui ont amené notre honorable Président à nous adresser la proposition que vous avez voulu soumettre à notre examen ; vous avez applaudi à l'hommage qu'il s'est plu à rendre aux travaux scientifiques dont plusieurs de mes confrères enrichissent annuellement les mémoires de la Société ; mais vous avez compris aussi que l'élément historique était menacé de perdre la place qui lui est due dans nos études, si l'on n'avisait pas au moyen de le mettre en harmonie avec le développement progressif que les sciences ont pris depuis quelques années dans les occupations comme dans les publications de la Société. Ce moyen, M. de Coussemaker a cru le trouver dans un projet qu'il vous a présenté sous le patronage du bureau, et que vous avez pris en considération avec un empressement qui témoigne de votre sollicitude pour les études historiques. Aussi votre Commission, composée de MM. Le Glay, de Melun, Chon, Dupuis et Deligne, a-t-elle pris à cœur de s'acquitter de son mandat, avec tout le zèle que réclamaient votre confiance et l'importance de la question. La chose lui a d'ailleurs été facile, grâce à l'obligeance de l'auteur de la proposition qui a bien voulu se rendre dans son sein pour lui fournir tous les renseignements qu'elle pourrait désirer.

La Société d'émulation de Bruges publie, chaque année, en dehors de ses mémoires, des documents historiques d'un intérêt incontestable ; et cette voie, elle la poursuit avec un succès toujours croissant. Pourquoi la Société des sciences de Lille ne ferait-elle pas comme la Société d'Émulation de Bruges ? Elle a, pour ainsi dire, sous la main, — car nous croyons pouvoir compter sur le concours de l'Administration aussi bien que sur l'approbation du Gouvernement, — elle a, disons-nous, sous la main les archives de l'ancienne Chambre des Comptes de Lille, c'est-à-dire, les archives qui forment, après celles de l'Empire à Paris, le plus

riche et le plus précieux dépôt qu'il y ait en France. Plus de douze mille titres originaux, *vidimus* ou copies anciennes et authentiques, y composent une série d'actes commençant à l'an 706 de notre ère et comprenant tout ce qui peut intéresser les explorateurs du passé : traités de paix et de commerce, d'alliance et de mariage, testaments des souverains, lois et privilèges accordés aux provinces et aux communes, donations aux établissements religieux et de bienfaisance, etc. Le même dépôt nous offre vingt cartulaires renfermant plus de cinq mille chartes dont la première porte la date de 819 et la dernière celle de 1340 ; plus, soixante-dix-neuf registres in-folio où sont transcrits tous les actes émanés des souverains du pays depuis 1358 jusqu'en 1687. Une autre division comprend plus de six mille portefeuilles, volumes et liasses, offrant les documents les plus curieux et les moins connus sur l'histoire de France en général, sur celle des provinces de Flandre, de Hainaut, de Bourgogne, sur celle de toutes les provinces des Pays-Bas. Ce sont, entre autres, douze à quinze mille lettres autographes, mémoires historiques, instructions aux ambassadeurs, etc..., auxquels ont fait de notables emprunts les Godefroy, les Mône, les Gachard, les Michelet, les Augustin Thierry, les Mignet et bien d'autres érudits et historiens français ou étrangers.

Rappelez-vous, Messieurs, les deux volumes in-8° de la correspondance entre l'empereur Maximilien I^{er} et Marguerite d'Autriche, sa fille, édités par la Société de l'Histoire de France (Paris, imprimerie de Crapelet, 1839) ; rappelez-vous surtout les deux volumes in-4° des Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche pendant les trente premières années du XVI^e siècle, faisant partie de la *Collection des documents inédits sur l'Histoire de France, publiés par ordre du Roi et par les soins du Ministre de l'Instruction publique* (Paris, imprimerie royale, 1843), et vous comprendrez sans peine quel intérêt s'attache à cette belle partie des archives de Flandre.

Or, ces richesses diplomatiques, non seulement la Société pourrait en tirer parti avec l'agrément de l'autorité, mais elle a encore, pour les mieux exploiter, l'avantage de compter parmi ses membres l'honorable savant à qui la garde en est confiée depuis tantôt vingt-six ans, et à qui l'on doit, avec tant d'autres travaux, les deux grands recueils que nous venons de citer.

Guidés par un tel maître, comme l'a si bien dit M. de Coussemaker, pourquoi ne chercherions-nous pas à puiser à notre tour dans cette mine inépuisable? Notre siècle, dont le caractère est tout scientifique, aime à se rendre compte du passé pour mieux comprendre le présent et peut-être aussi pour deviner, par analogie, quelque chose de l'avenir. Aussi l'étude de l'histoire est-elle une de celles qui lui sourient le plus. C'est que l'histoire, la conseillère des princes, comme s'exprimait Bossuet, peut bien passer encore pour la conseillère des peuples. Ne nous étonnons donc pas de voir les états, les provinces, les cités, même les plus humbles, compulsur leurs archives pour y trouver leurs titres et les livrer à la publicité. Il y a, Messieurs, opportunité comme utilité à mettre au jour les matériaux inédits, inconnus ou peu connus, qui constituent la base de l'histoire.

Toutefois M. de Coussemaker ne nous propose pas d'imprimer l'immense collection des archives de la Chambre des Comptes de Lille, — entreprise trop colossale pour que l'on puisse y songer, — mais l'inventaire qu'en a rédigé en 1782, sur la demande du Gouvernement, le savant Denis-Joseph Godefroy, qui était alors préposé à la garde des dites archives. Cét inventaire est encore inachevé, bien qu'on l'ait continué depuis, mais il peut se diviser en époques susceptibles de former, chacune, un ensemble complet et méthodique.

Les actes y sont savamment et nettement analysés selon leur ordre chronologique, depuis l'an 706 jusqu'en 1307. C'est ce travail d'érudition et de patience qu'il s'agirait de publier tout d'abord avec le concours d'une Commission spéciale prise dans le sein de la Société. Nous pourrions vous citer les éloges que cet inventaire a valus à son auteur de la part des hommes les plus capables de l'apprécier, et notamment Secousse, de Laurière, Moreau, Bréquigny, Dom Clément, le ministre Bertin, etc.

Nous aimons mieux vous en décrire la physionomie d'après le digne successeur de Godefroy :

Voici, dit M. Le Glay, comment procède toujours le judicieux et infatigable rédacteur : d'abord, sur la marge droite, désignation de l'établissement ou du particulier pour qui l'acte est délivré, avec indication du lieu principal nommé dans le corps du titre. L'analyse succincte de la chartre et la désignation des personnes appelées comme témoins, sont précédées de la désignation du lieu, du jour et de l'année

où le titre a été délivré, sans omettre les noms et qualités du prince ou autre personnage de qui émane ce titre. L'auteur indique en outre si la charte est originale ou si ce n'est qu'une copie ; si elle est sur parchemin ou sur papier ; si elle est inédite ou si elle a été publiée. Dans ce dernier cas, il cite scrupuleusement l'ouvrage, le tome et la page où elle se trouve. Pour donner une idée de la manière dont cet inventaire est conçu et dressé, extrayons au hasard deux articles du texte :

1202, mars. *En latin*. Lettres par lesquelles le comte Bauduin mande à ses échevins et bourgeois de Courtray, que toutes les fois que ses prédécesseurs comtes de Flandre étaient venus dans le comté de Flandre, soit à Courtray ou en une autre ville ou chatel, ils avaient pris le lot de vin à trois deniers, quoiqu'il valut beaucoup plus, et qu'ils en avaient ainsi usé comme de droit et de coutume ; mais plusieurs personnes de bien lui ayant fait connaître, avant son départ pour Jérusalem, que cette coutume était une pure rapine et vexation préjudiciable à son salut, et ne voulant pas laisser un pareil exemple à ses successeurs, il entend qu'à l'avenir, en quelque lieu qu'il aille, le vin qui sera pris pour lui soit payé suivant estimation de prud'hommes ou échevins, et non plus.

Témoins : Philippe, comte de Namur, son frère et son féal ; G. (Gérard), prévôt de Bruges, chancelier de Flandre, son oncle ; B. (Bauduin), comte de Ghisnes ; Guillaume, châtelain de Saint-Omer ; A. (Arnoul) de Ardres, châtelain de Bourbourg ; S. (Sohier). châtelain de Gand ; Th. (Thierri) de Beveren.

Original en parchemin scellé d'un morceau du scel dudit Bauduin, pendant à double queue de parchemin, en cire blanche brunie, pareil à celui qui est gravé dans Vredius, page 23.

Même charte *en français*, adressée aux échevins et bourgeois de Bruges.

Premier cartulaire de Flandre, pièce 180.

A Pérouse, l'an deuxième du Pontificat de Grégoire IX, le 4 des nones de février (2 février) 1228.

Bulle de ce Pape qui ordonne à l'archevêque de Reims (Henri de Dreux ou de Dreune) de lever huit jours après la réception de ces lettres la sentence d'interdit qu'il avait fait mettre sur la ville de Lille par l'évêque de Tournay (Gautier de Marvis), en laquelle il n'avait aucune juridiction temporelle, et ce à la prière de noble homme Fernand, comte de Flandre, et des prévôts et échevins de Lille qui lui avaient porté des plaintes, et s'il n'exécute pas ces lettres il fera lever cette sentence par Gaudefride et Grégoire, archidiaques de Paris, et M^r *Ardengo*, chanoine *Papiensis*, demeurant à Paris.

Original en parchemin, dont la bulle est tombée, où il ne reste qu'un morceau de ficelle.

Extrayons aussi quelques passages de la table raisonnée :

Noms des personnes :

LOUIS, *fils aîné du roi Philippe-Auguste*, donne une rente de froment et d'avoine à tenir en fief, 328. — Reçoit les villes d'Aire et de Saint-Omer de Ferrand, comte de Flandre et de Hainaut, et de Jeanne, sa femme, 330. — Donne des lois à la ville d'Arras, 331. — Consent à la donation d'un fief, 338. — Confirme les privilèges de la ville de Saint-Omer, 339. — Donne des pâturages à la ville d'Aire, 339. — Confirme les biens de l'abbaye de Saint-Bertin, 340. — Droits qui lui appartiennent dans les terres de l'abbaye de Saint-Vaast, dont il est avoué, 344. — Sentence arbitrale qui termine les difficultés que ce prince avait avec le châtelain de Bapaume au sujet de la terre de Coulemont, 339. — Louis confirme la fondation du chapitre d'Aire, 371. — Lettres de ce prince contenant la cession du comté de Saint-Pol, par Élisabeth au profit de Guy, son fils, 424. — Son sceau, 425. — Roi de France, donne des lettres au sujet de la justice qui lui appartient entre la Lys et le Tronc Bérenger et celle qui appartient au seigneur de Béthune, dans sa terre, 427-428. — Confirme les possessions de l'abbaye de Saint-Bertin, 433, 443, 444, 445, 447. — Extrait de son testament, 462.

Noms de lieux :

BRUGES. — *Châtellenie de Bruges*, vendue à la comtesse de Flandre, 440. — Règlement concernant la nomination des échevins de Bruges, 677. — Le Bailli ou Écoutète de Bruges, ou sa femme, sera né dans cette ville, 483. — Aucun champ de bataille entre les habitants ne se tiendra si ce n'est à Bruges, 105. — *Chæure* ou loi de la ville de Bruges, 283.

Matières diverses :

MEURTRE. — La connaissance du meurtre est réservée à Bauduin de Hennin, dans quelques terres, 70. — Celui qui le commettra, comment puni à Capricke, 24, 153, 159. — Dans le pays de Langle, 182. — La connaissance du meurtre à Auppi et Bois-Bernard appartient au roi, 216. — Quiconque commettra un meurtre à Calais, comment puni, 241. — La connaissance du meurtre à Hennin appartiendra aux échevins, 284. — Rémission d'un meurtre, donnée par la comtesse Marguerite, 362. — Quand il sera commis dans les tenements de l'abbaye de Flines, quels seront les droits de cette maison, 376. — Confiscation de biens, sur quelqu'un banni pour meurtre, 468. — Confiscation pour meurtre, au profit de la comtesse de Flandre, 503. — Confiscation à cause de meurtre, au profit du comte d'Artois, 519. — Le droit pour meurtre, sur les terres de l'abbaye de Saint-Vaast, appartient aux comtes d'Artois, 536. — Terres confisquées pour meurtre, au profit de la comtesse de Flandre, et données par elle, 580. — Idem en Artois, 598.

Il serait superflu, Messieurs, d'insister sur le service que la publication de ce travail est appelée à rendre, non seulement à la critique historique dont on se préoccupe tant de nos jours, par conséquent aux érudits et aux historiens, mais-aussi aux personnes qui se contentent d'étudier sérieusement les monuments historiques par goût ou par position. La preuve en est dans l'empressement passionné avec lequel on recherche les *Monuments anciens* du comte Joseph de Saint-Genois où l'on ne trouve cependant que la reproduction infidèle, souvent mutilée, du beau travail de Godefroy. Ce recueil, tout défectueux, tout dénaturé qu'il est, n'est plus dans le commerce et se vend aujourd'hui à des prix exagérés : il est à la connaissance d'un membre de la Commission que de trois exemplaires vendus l'année dernière, le moins cher a coûté 350 francs à son acquéreur. Quelle serait, dans les mêmes circonstances, la valeur du texte de notre éminent diplomate, revu, annoté et augmenté, non pas d'après la formule banale des spéculateurs en librairie, mais sous la garantie du savoir et de la conscience d'éditeurs nommés par une société savante? — Car dans l'édition qui paraîtrait sous vos auspices, Messieurs, non seulement on donnerait les tables raisonnées de Godefroy que M. de Saint-Genois a remplacées par la nomenclature la plus sèche et la plus incommode, mais encore on terminerait l'ouvrage par une table générale qui renverrait par le relevé des noms de personnes, de lieux et de choses, à la table détaillée de chaque tome, ce qui aurait pour les explorateurs le double avantage de faciliter leurs recherches et de ménager leur temps.

En quoi consisteraient les additions ou notes insérées dans notre édition?

Le voici. Prenons pour exemple le premier article cité plus haut. Dans l'ouvrage de M. de Saint-Genois, vous ne trouvez que les initiales des noms des témoins; dans le nôtre, les noms propres seraient complétés; et nous aurions Gérard au lieu de G.; Bauduin au lieu de B.; Arnoul au lieu de A.; Sohier au lieu de S. Par conséquent, le lecteur n'aurait point à se livrer à des recherches plus ou moins longues pour savoir si cet acte est souscrit par tel ou tel chancelier de Flandre, par tel ou tel châtelain de Saint-Omer, de Bourbourg, de Gand. Puis, au bas de la page on lirait: « Cette chartre se trouve aussi dans le cartulaire *oblong*, page 11. Lesbroussart, dans les notes sur Oudegherst,

II, 26, l'a donnée également, sauf quelques incorrections. Le diplôme accordé pour le même sujet à la ville de Gand, se trouve dans les *Mémoires de Diérick*, I, 134. M. Warnkœnig, *Histoire de la Flandre*, I, 343, publie la même ordonnance adressée aux échevins d'Ypres, sous la date de mars 1200. »

Vous pouvez maintenant vous figurer, Messieurs, avec quelle joie serait accueilli par les hommes de savoir et les hommes sérieux, un labeur qui aurait coûté tant de soins, d'attention et d'études.

A la question d'utilité et d'opportunité succédait une question d'un ordre moins élevé, mais qui ne laissait pas que d'être bien intéressante, car si la première engage l'honneur de la Société, la seconde engage ses finances. Il est incontestable que la publication d'aussi précieux documents, opérée dans les conditions que nous venons d'indiquer, ne peut qu'ajouter un nouveau titre d'honneur à tous ceux que la Société a déjà su mériter ; mais, à défaut du profit que nous ne recherchons pas, sommes-nous bien assurés de ne pas courir quelque risque dans la réalisation matérielle du projet ? La Commission s'est scrupuleusement rendu compte des voies et moyens proposés par M. de Coussemaker et elle a, comme lui, l'espoir, pour ne pas dire la quasi-certitude, de ne compromettre en rien notre situation financière. L'ouvrage ne serait tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires, format in-4° ; cinquante seraient réservés aux membres résidants et le reste livré au commerce avec modération de prix pour nos correspondants et pour les Sociétés savantes. Les frais d'impression ne s'élèveraient guère à plus de 1.200 francs par an pour chaque tome et l'on pourrait espérer, dès la première année, la vente d'environ cent exemplaires, résultat suffisant pour couvrir les avances de la Société, parce que le prix du volume serait fixé à 15 francs, et que la diminution exceptionnelle sus-mentionnée n'excéderait pas 3 francs par volume. Or, ce prix de 15 francs est inférieur à celui qui est d'ordinaire affecté aux publications de ce genre, raison de plus pour croire à un débit assez prompt. Il ne nous semblerait même pas trop téméraire d'espérer le placement des deux cents exemplaires quand, d'une part, nous avons tout lieu de compter sur les souscriptions du gouvernement français et des gouvernements voisins qui font le plus grand cas de nos archives, et que, d'autre part, nous consi-

dérons le succès notoire de plusieurs publications analogues, celle, entre autres, des *Monumenta Germaniæ historica* de Pertz, que l'on rencontre dans les principales bibliothèques publiques, et même particulières, en Allemagne, en France, en Belgique, en Angleterre. Que si le succès ne répondait pas à notre attente, et que la vente de la première année fût même en deçà de nos prévisions les plus modérées, la Société ne devrait cependant pas regarder cet état de choses comme une perte définitive, puisque les volumes restants n'en seraient pas moins dans le commerce. Remarquons en outre que le don d'un exemplaire fait à chaque membre résidant devrait entrer en ligne de compte à titre de compensation. Que si le succès dépassait au contraire notre attente et que le chiffre des demandes surpassât celui des volumes imprimés, la Société aurait toujours la faculté d'ordonner l'impression d'un plus grand nombre d'exemplaires pour la partie en voie d'exécution et la réimpression de la partie qui aurait paru, de manière à satisfaire au principe de la plus grande publicité possible sans aventurer les ressources pécuniaires de la Société.

Vous le voyez, Messieurs, la proposition de M. de Coussemaker paraît de tous points réalisable. Elle tend à n'engager la Société que dans une voie où l'on pourra s'arrêter quand on le voudra.

En effet, le projet de notre honorable Président consiste, vous vous le rappelez, à mettre à la portée des amis de la science historique trois séries de documents extraits des archives de la Chambre des Comptes de Lille; mais comme dans ces trois séries il en est une qui fournira sous un volume comparativement moindre un plus grand nombre de données et de renseignements, c'est par celle-là qu'il convient d'inaugurer la publication proposée. L'inventaire des Godefroy répond sous plusieurs points de vue aux besoins de la science historique, et il offre en outre l'avantage d'être prêt; il aura donc le privilège de paraître le premier. Les autres séries viendront après dans l'ordre et dans la limite que commanderont aux éditeurs les intérêts combinés de la science et de la Société.

La Commission adhérant pleinement au projet de M. de Coussemaker, vous propose, Messieurs, de l'adopter sans réserve. Elle espère vous inspirer la décision d'une entreprise honorable, sans aucun doute, fructueuse peut-être, et d'ailleurs peu onéreuse même dans l'hypothèse la moins favorable. La Commission vous

présente ses appréciations avec d'autant plus de confiance qu'elle les croit de nature à vous convaincre, Messieurs, qu'en entrant dans cette voie nouvelle, vous permettrez à nos confrères de la section des lettres d'apporter, eux aussi, leur contingent à ce concours de services que rendent si persévéramment au pays nos confrères de la section des sciences, — services éminents, puisque la Société leur devra probablement sous peu l'insigne honneur de prendre rang parmi les institutions que l'autorité déclare d'utilité publique.

XII.

Histoire des Comtes de Flandre, par Edw. Le Glay.

En 1843, un des littérateurs les plus distingués de notre ville, M. Henri Bruneel, rendant compte à la Commission historique d'un ouvrage soumis à son examen, terminait ainsi son rapport :

Pour nous résumer, disons que, dans ce livre, le fond est ou ne saurait être plus substantiel ; quant à la forme, elle nous a paru sage, réservée, empreinte surtout de ce naturel modeste, de cette simplicité convaincue, que le style des vieux chroniqueurs empruntait au caractère d'abnégation et de dévouement qui dominait leur siècle. On gagne toujours à vivre avec de braves gens... Somme toute, l'*Histoire des comtes de Flandre* est un livre qui sera lu par quelques-uns avec fruit, par tous avec plaisir. Nous concluons en proposant à la Commission historique d'honorer ce travail de sa souscription, et de donner ainsi à l'œuvre de M. Edw. Le Glay un témoignage public d'approbation et de sympathie.

La Commission adopta les conclusions du rapport, et ce fut la première récompense d'une œuvre qui valut bientôt à son auteur une double distinction, aussi honorable que méritée, de la part du roi des Belges, Léopold I^{er}, et de l'Institut de France, — outre le suffrage du public éclairé, lequel ne fait jamais défaut aux labeurs consciencieux qu'inspirent la vraie science et l'amour du pays.

Or, cet ouvrage, publié en deux volumes in-8°, était d'un prix trop élevé pour devenir populaire. M. Le Glay a eu la bonne fortune de rencontrer un éditeur qui rend son livre accessible à tous, puisque l'on peut se procurer pour cinq francs ce qui en coûtait quinze — et cela, sans que la nouvelle édition ait rien à envier à la première sous le rapport typographique. M. H. Casterman a obtenu cet heureux résultat en renfermant l'*Histoire des comtes de Flandre* en un seul et fort volume grand in-8° à deux colonnes, imprimé avec des caractères neufs d'une grande netteté sur un papier de choix. C'est un véritable service rendu aux sciences historiques qu'il est bon de populariser surtout à une époque où l'instruction aspire à la plus louable extension. La nouvelle édition surpasse même la précédente non seulement par l'avantage matériel que je viens de signaler, mais encore par un autre mérite d'une

grande valeur, puisque l'auteur a remanié son œuvre et l'a complétée — si bien que le dernier chapitre qui comprenait à peine vingt-deux pages, s'est développé au point de nécessiter une division en deux chapitres très étendus, où sont consignés d'intéressants récits sur la grande révolution communale de la fin du XIV^e siècle, c'est-à-dire sur une des plus émouvantes périodes des annales de la Flandre.

Quant à l'importance de ces annales, elle ne pourrait échapper qu'à ceux qui sont complètement étrangers aux notions les plus élémentaires de l'histoire.

La dynastie des comtes de Flandre, dit M. Le Glay, dans ses *Préliminaires*, eut la gloire de fonder la nationalité flamande, et de préluder aux destinées d'un peuple qui, resserré dans un petit territoire, a pu néanmoins accomplir de grandes choses, donner au monde les plus nobles exemples de patriotisme et de courage, conquérir une indépendance sans égale au moyen âge, manifester enfin son libre génie par un développement prodigieux de richesse et d'innombrables chefs-d'œuvre.

Certes, à tous ces titres, les comtes de Flandre méritaient d'avoir dans l'histoire une page spéciale, et M. Le Glay a bien fait de la retracer. Remarquons d'ailleurs que l'histoire de France qui n'a été longtemps, comme dirait un logicien, qu'une synthèse résultant d'une connaissance superficielle et non d'une analyse approfondie des éléments complexes qui la composent, l'histoire de France, dis-je, ne pourra être une vérité, dans son immense compréhension, que du jour où l'on aura exhumé des archives et des bibliothèques locales tous les documents propres à caractériser la vie politique et sociale des provinces que nos Rois ont successivement réunies au domaine de la couronne par voie de succession, de conquête ou de confiscation. « Si l'on veut connaître enfin notre patrie, a dit Châteaubriand, il faut en recomposer le tableau général avec les tableaux particuliers des provinces » ¹. Or, parmi ces provinces, la Flandre tient le premier rang. A qui le nierait, nous citerions la parole prophétique que prête à Philippe-Auguste un chroniqueur anglais ² : « La France deviendra Flandre, ou la Flandre deviendra France. » Il est assurément curieux de remonter à l'origine d'une

1. *Études historiques*.

2. Mathieu Paris.

telle puissance, d'en suivre les développements, d'en signaler les vicissitudes.

Si donc l'*Histoire de la Flandre* est à certains égards un fragment de notre histoire nationale, n'y a-t-il pas de quoi faire battre un cœur français, autant qu'un cœur flamand, dans les souvenirs de gloire ou de malheur que réveillent les noms de Cassel, de Bouvines, de Mons-en-Pèvele, de Courtrai, de Rosebeke ? Et qu'on ne l'oublie pas ! La monarchie mérovingienne a pris racine dans ce coin de terre dont la conquête coûta au *plus grand des Romains* plusieurs années de combats et de travaux. Est-il besoin de rappeler les circonstances qui rapprochèrent si souvent les destinées de la Flandre de celles de la France jusqu'à la mémorable époque où elles se confondirent, et dont nous allons dans quelques jours célébrer le deuxième centenaire ? Qui n'a ouï parler de ces rois de Thérouanne et de Cambrai qui portèrent ombrage à Clovis, et qu'abattit l'un après l'autre le génie politique et barbare du fondateur de la monarchie française ? de ces Forestiers, délégués des rois francs en Belgique, parmi lesquels ce Bauduin Bras de Fer à qui l'amour de Judith et la prudente indulgence d'un pontife donnèrent gain de cause contre le courroux de Charles le Chauve ? A partir de l'établissement du comté de Flandre, les relations avec la France se multiplient et deviennent plus intimes : c'est Arnould le Vieux, prenant parti pour Charles le Simple ; Guillaume le Bâtard, le futur conquérant de l'Angleterre, épousant la nièce de Bauduin de Lille ; Philippe I^{er}, défendant la veuve de son tuteur, la comtesse Richilde, contre les prétentions usurpatrices de Robert le Frison ; c'est ce même Robert, portant secours à Louis le Gros dans la guerre soutenue par ce prince contre Henri, roi d'Angleterre et duc de Normandie ; Louis le Gros, intervenant à son tour dans les affaires du comté pour imposer aux Flamands son protégé, Guillaume Cliton. Puis, voilà que saint Bernard prêche en Flandre la deuxième croisade et que Thierri d'Alsace prend la croix avec son suzerain ; que le successeur de ce comte assiste au sacre de Philippe-Auguste où il porte l'épée de Charlemagne, et marie sa nièce Isabelle de Hainaut au roi de France. Et, plus tard, qui ne sait que la querelle entre les fils de Marguerite de Constantinople, les d'Avesnes et les Dampierre, fournit au saint roi Louis IX une nouvelle occasion de manifester à la fois la droiture de son esprit et la générosité de son cœur ? Qui ne connaît

les malheurs de Gui de Dampierre, le vénérable captif de Philippe le Bel, les *Vêpres siciliennes* de Bruges, le désastre de Courtrai, etc., etc. Est-il un collégien qui ignore ces faits ? Mais une chose que le collégien ignore sans doute et que tant d'autres ignorent comme lui, c'est la vie intérieure de ce peuple flamand, l'un des plus remuants, l'un des plus fortement caractérisés du moyen âge, de ce peuple à l'histoire duquel on a eu raison d'appliquer ces paroles d'un grand écrivain¹ : « L'enfance de ces siècles fut barbare, leur virilité pleine de passion et d'énergie ; et ils ont laissé leur riche héritage aux âges civilisés qu'ils portèrent dans leur sein fécond. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici un passage des nombreux épisodes où se révèle l'existence agitée des communes de Flandre. Nous avons d'abord pensé à transcrire celui qui concerne « nos seigneurs de Gand », comme les appelait Louis XI et le fameux Jacques van Artevelde. Mais ensuite nous avons préféré une page d'histoire moins connue, et nous l'empruntons au chapitre mentionné plus haut comme une des plus heureuses additions que présente la nouvelle édition du livre de M. Le Glay.

A la suite d'une déroute complète des Brugeois et du comte de Flandre, Louis de Male, les Gantois sont entrés triomphalement à Bruges où ils occupent même l'hôtel du prince. Celui-ci, informé du danger qui le menace, congédie ses gens : « Se sauve qui pourra ! » s'écrie-t-il.

Lui-même s'esquiva dans une ruelle obscure, se fit en toute hâte désarmer par un de ses valets, prit sa houppelande et lui dit : « Va-t'en et sauve-toi, si tu le peux. Si tu tombes aux mains de l'ennemi, garde-toi de dire ce que je suis devenu. » « Monseigneur, dussé-je en mourir, je ne dirai rien. » Le comte erra longtemps dans l'obscurité autour de la chapelle de Saint-Amand, le cimetière du Sauveur et le lieu dit le Pré², n'osant entrer dans aucun logis de peur d'être reconnu. Un peu après minuit, un homme passant à ses côtés, lui dit à demi-voix : « Ah ! très cher sire, pour l'amour de Dieu, que faites-vous ici ? Que ne cherchez-vous à vous sauver ? Si vous tombez aux mains de ceux qui vous poursuivent, tout l'or du monde ne vous sauverait pas. — Ah ! doux ami, répondit le comte étonné, je ne sais que devenir. Aide à me sauver, et si je vis, tu en seras récompensé. Comment

1. Châteaubriand.

2. Meyer, *ad ann.* 1382.

as-tu nom ? — Regnier Campion, dit l'inconnu. Mais hâtons-nous. Entrez en ce petit logis, ne vous ébahissez de rien, et laissez-moi faire. Je vous sauverai au moins pour le moment. Mais, quand le grand effroi sera passé et que les Gantois seront apaisés, faites au mieux pour fuir. »

L'homme qu'un hasard providentiel amenait à cette heure au secours du comte, était lui-même un bourgeois de Gand qui venait de se battre à Bevershoutsveld. Il tenait en sa ville natale une auberge où il recevait d'habitude les bateliers de la Lys, et appartenait, sinon au parti des Léliaerts, du moins à cette honnête fraction de la bourgeoisie gantoise qui, tout en défendant, au prix de son sang, les libertés communales, n'avait point abdiqué tout sentiment généreux et répudiait au fond du cœur les violences démagogiques pour n'aspirer qu'après la concorde et la paix.

Regnier Campion entraîna le comte dans une pauvre maison, n'ayant qu'une seule chambre servant de cuisine. Un feu de tourbes brûlait dans l'âtre. Quelques lambeaux de toile garnissaient le manteau de la vaste cheminée sans empêcher une épaisse fumée d'envahir cette chétive demeure dans le fond de laquelle était une soupente où l'on montait par une courte échelle. Une femme, tenue sans doute en éveil jusqu'à cette heure avancée de la nuit par l'agitation qui régnait dans la ville, était assise au coin du feu, soignant un enfant au berceau, tandis que deux autres gisaient endormis sur le grabat de la soupente. La subite et brusque entrée de deux hommes l'effraya, mais avant qu'elle eût le temps de leur demander ce qu'ils voulaient d'elle : « Femme, sauve-moi, dit l'un d'eux, je suis ton sire le comte de Flandre. » La pauvre femme, qui souvent avait été demander l'aumône au palais du comte, reconnut son seigneur, et tremblante, lui dit : « Sire, montez à ce grenier, et boutez-vous sous le lit où dorment mes enfants. » Sans perdre une minute, le comte alla se blottir dans la paille du grabat. Regnier Campion dit alors à cette femme qu'on appelait la veuve Bruynaert¹ : « Ne t'émeus de rien quoi que tu voies ou entendes, et fais tout à l'heure ce que je te dirai et sans souffler mot. » Elle le promit, et se remit dans l'âtre, berçant son enfant ou vaquant naturellement, comme si rien ne s'était passé, à ses occupations habituelles. Regnier était sorti et avait été au bout de la rue se joindre à une troupe de Gantois, dont les voix lointaines s'étaient fait entendre, et qui poursuivaient leurs perquisitions de maisons en maisons afin de trouver le comte dont on avait perdu la piste. Le brave Gantois ne se montrait pas le moins ardent et ce fut lui qui le premier pénétra chez la veuve Bruynaert. « Par ma foi, dit la femme qui tenait son petit enfant, il n'est entré personne chez moi cette nuit. Si vous avez vu l'huis se fermer, c'est que je viens de jeter un peu d'eau sur la rue, et qu'en rentrant, j'ai tiré la porte. Mais, voyez, s'il se peut cacher quelqu'un

1. D'après une chronique flamande, citée par M. KERVYN DE LETTENHOVE, *Histoire de Flandre*, t. 12.

ici. Voici mon lit, là à terre, gisent mes petits enfants. » Regnier demanda une chandelle. La femme la lui donna, et gravissant la petite échelle de la soupente, il se mit à regarder et fureter en tout sens. « Allons, allons, dit-il à ses compagnons, nous perdons ici le plus pour le moins. Il n'y a personne. Allons-nous-en. » A ces paroles, la troupe sortit et bientôt le silence et l'obscurité de la nuit vinrent envelopper le misérable réduit qui abritait à cette heure la fortune d'un prince, naguère encore l'un des plus puissants de la terre.

Si l'on ne peut exiger de l'historien, au dire de l'immortel auteur des *Études historiques*, que « la connaissance des faits, l'impartialité des jugements et le style, s'il peut, » nous ne doutons pas que l'on ne rende à M. Edward Le Glay cette justice que son livre satisfait au plus haut degré à ces conditions essentielles : je ne parle pas du style, que l'on a pu apprécier d'après le fragment cité, et dont M. Bruneel, bon juge en cette matière, a signalé le mérite dans son rapport où il dit à propos du récit de la bataille de Bouvines :

Ce récit est tellement dans le vrai, tellement exact, tellement fidèle, qu'on pourrait dire qu'il ne s'y donne pas un coup de lance ou d'épée qui ne soit parfaitement authentique. On croirait vraiment assister à cette lutte décisive, solennelle, de la France seule contre toute la vieille Germanie coalisée ; car la belle narration que nous lisons là se montre d'un bout à l'autre simple, majestueuse, officielle, comme un bulletin de la grande armée inséré au *Moniteur*.

Pour la connaissance des faits, comme pour l'impartialité des jugements, je ne crains pas d'affirmer — car j'ai vu l'auteur à l'œuvre — que M. Le Glay n'a rien négligé pour offrir au public un travail digne du nom qu'il porte et auquel notre municipalité rendait naguère un éclatant hommage¹. Chartes, chroniques, hagiographies, documents de toute espèce, il a tout consulté, tout contrôlé, tout mis à contribution, et l'indication des sources, rejetée le plus souvent au bas du texte, témoigne à chaque instant d'un labeur consciencieux, en même temps qu'elle nous met dans le secret d'une intéressante composition. Point de digressions ou de dissertations qui entravent la marche du récit, mais une sage économie de détails, un choix intelligent des faits les plus caractéristiques. En fallait-il plus pour obtenir les suffrages des amis de la bonne littérature et des études historiques ?

Juillet 1867.

1. On sait qu'une des rues de Lille agrandi porte le nom de Le Glay.

XIII.

Causerie sur les œuvres bibliographiques du docteur Le Glay, correspondant de l'Institut.

« Si le docteur Le Glay appartenait à la France entière, à l'Europe, par la renommée de ses travaux, il nous appartenait spécialement par une intimité plus étroite. »

Il m'a semblé, Messieurs, que ces paroles et d'autres encore prononcées par notre honorable président sur la tombe de notre illustre confrère, étaient une invitation indirecte à quelqu'un d'entre nous de vous raconter la carrière de l'homme qui fut et sera toujours une des gloires de la Société impériale des Sciences de Lille. En attendant qu'une plume digne de lui, comme s'exprimait l'éloquent interprète de vos sentiments, réponde à votre vœu, à celui du monde savant et du public lettré, permettez à un disciple, un collaborateur, un ami de M. Le Glay — le plus humble de ses amis, assurément, mais l'un des plus dévoués, j'allais ajouter l'un des plus affectionnés, des plus privilégiés — permettez-moi, dis-je, Messieurs, de suivre l'impulsion de mon cœur et de payer, comme je le puis, sous vos auspices, une faible part de la dette de reconnaissance que j'ai contractée depuis longtemps envers celui à qui je dois l'honneur de siéger parmi vous.

Associé pendant plus de six ans aux travaux historiques et bibliographiques de M. Le Glay, j'ai eu la bonne fortune de rendre compte dans la *Revue du Nord de la France* en 1840 ¹, au sein de la Commission historique du département en 1846 et en 1851 ², de ses publications les plus importantes relativement à l'histoire

1. Tome II, p. 641-673 (livraison du 31 janvier 1840). — Examen de la *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, de 1507 à 1519*, 2 vol. in-8°, publiés en 1839 par la Société de l'Histoire de France.

2. Rapports insérés dans les tomes II et IV du Bulletin de la Commission : 1^{er} sur les *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche, durant les trente premières années du XVI^e siècle*, 2 vol. in-4°, publiées en 1843 par ordre du roi et par les soins du ministre de l'instruction publique ; 2^e sur le *Cameracum christianum ou histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai, d'après le Gallia christiana et d'autres ouvrages, avec des additions considérables et une continuation jusqu'à nos jours*, 1 vol. gr. in-8°, publié en 1849 sous les auspices de S. E. Mgr Giraud, cardinal archevêque de Cambrai.

politique et à l'histoire ecclésiastique ; je voudrais aujourd'hui, Messieurs, vous entretenir des ouvrages de mon vénéré maître concernant la bibliographie. Dans l'examen auquel je vais me livrer, j'aurai particulièrement en vue les amateurs que l'on dit éclairés et les jeunes gens qui passent pour avoir terminé leurs études. Mon but est de faire comprendre aux uns comme aux autres les services rendus aux lettres, aux arts et aux sciences par des labeurs qui ne sont pas assez connus, bien qu'ils aient valu au docteur Le Glay les plus honorables suffrages.

Parler de Fénelon, c'est un titre pour plaire,

a dit Andrieux. Le même privilège est acquis, je n'en doute pas, Messieurs, à quiconque vous parlera de ce bien-aimé confrère que nos yeux cherchent en vain à la place qu'il occupait si dignement, mais où notre souvenir le retrouvera toujours.

I.

Méthode suivie par M. Le Glay dans la rédaction de son Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai. — Appréciation de ces manuscrits sous le triple rapport de leur âge, de leur ornementation et de leur valeur intrinsèque.

La première œuvre bibliographique de M. Le Glay, en date comme en importance, est le *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*¹, c'est-à-dire de la plus riche bibliothèque du département, — œuvre difficile et des plus méritoires, qui coûta à son infatigable auteur deux années d'un travail épineux, souvent même aride et rebutant, non sans charme toutefois, à en croire notre patient érudit. Et je le crois sans peine quand je me le représente s'engageant résolument dans ce nouveau dédale, muni du fil rassurant de sa science aussi vaste que profonde. Le voyez-vous, ce persévérant explorateur, à la piste d'une découverte qui lui a longtemps échappé ? Tout à coup ses traits si graves s'animent, s'épanouissent ; son cœur déborde de la joie naïve d'Archimède ; c'est qu'il tient enfin ce qu'il poursuivait et qu'il peut s'écrier, lui aussi : « Je l'ai trouvé ! »

Les manuscrits, au dire des bibliophiles, sont le sanctuaire

1. Inséré dans le 12^e Recueil des *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai*, p. 125 à 368, et imprimé à part, 1831.

d'une bibliothèque ; mais ce sanctuaire n'est pas absolument inaccessible aux profanes. Venez donc, qui que vous soyez, qui aimez les choses du passé, ne fût-ce qu'à titre de curiosités, et vous comprendrez facilement l'intérêt qui s'attache à l'étude de ces vieux monuments.

Nous sommes présentement à Cambrai, dans l'édifice public où reposent les trésors dont M. Le Glay avait le secret et dont il nous a laissé la clé.

Voici d'abord un in-f°, relié en bois, garni en cuivre, portant encore la chaîne par laquelle il était fixé dans le lieu d'où l'on voulait qu'il ne pût être enlevé ; de là sa désignation caractéristique : *Liber catenatus*. C'est un Recueil de titres de propriétés et de rentes appartenant au Chapitre métropolitain dont la bibliothèque, presque aussi ancienne que le siège épiscopal de Cambrai, a fourni une bonne partie du dépôt littéraire que nous visitons. Voici encore un in-f° qui doit son nom à une circonstance de son extérieur : il est intitulé *Liber pilosus*, parce que le veau dont il est recouvert n'a pas été dépouillé de ses poils. C'est une collection intéressante de pièces qui concernent l'abbaye du Saint-Sépulcre, autre source des richesses de la bibliothèque de Cambrai.

Cherchons maintenant les manuscrits qui méritent le plus votre attention, tant pour la forme que pour le fonds. L'embarras pour moi ne sera pas de les trouver, mais d'en faire un choix qui vous satisfasse, sans que j'aie trop de regret à ce que je laisserai forcément, pour ne pas excéder les limites que je me suis imposées.

Avant d'entreprendre mon exhibition, je vous dirai que M. Le Glay ayant pris à tâche d'examiner chaque manuscrit, de le déchiffrer, d'en caractériser l'écriture, d'en fixer l'âge, de connaître le nom des auteurs, des copistes même, de préciser la nature de l'ouvrage, de savoir s'il était inédit ou publié, je le suivrai scrupuleusement dans ses indications, afin de vous mettre à même d'apprécier l'importance de son œuvre. « On ne connaît pas assez, dit un juge bien compétent, M. Th. Beugnot, les difficultés que présentent l'histoire littéraire et la bibliographie à ceux qui les cultivent. Les travaux de ce genre sont pénibles, minutieux, sans éclat, sans gloire, sans profit aujourd'hui. Ils sont cependant utiles, et l'on doit tenir compte à leurs auteurs des veilles nombreuses et des recherches immenses que leur coûtent souvent ces ouvrages. »

La matière subjective des manuscrits, vélin, parchemin ou papier, est facile à discerner ; il n'en est pas de même de l'écriture qui exige, pour être lue et classée, de sérieuses connaissances en paléographie. Bornons-nous à regarder quelques vénérables spécimens.

Celui-ci est un lectionnaire, *Liber lectionum seu epistolarium*, in-f° sur vélin, dont l'âge peut être reporté au temps de Charlemagne ou de Louis le Débonnaire. Le texte est en lettres d'or et les titres en lettres d'argent ; les premières minuscules, les secondes majuscules dites onciales. Vous ne vous étonnerez pas que M. Le Glay ait jugé inutile de faire remarquer qu'un pareil manuscrit est infiniment rare et précieux. Cependant, malgré son luxe réservé ordinairement pour les livres qu'on offrait aux empereurs, rois, princes et princesses, je préfère cet autre in-f° — et je ne doute pas que vous ne partagiez ma préférence, quand vous saurez qu'il contient la chronique du Père de notre histoire nationale, Grégoire de Tours. Ce manuscrit jouit depuis longtemps d'une grande célébrité. Dom Bouquet l'a décrit dans la préface du tome II de son *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, et les Bénédictins, auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*, en ont parlé avec éloge en différentes occasions. A leurs avis, les six premiers livres ont été écrits avant le milieu du VII^e siècle, et les autres sont de la fin du même siècle ou du commencement du suivant : aussi la première écriture est une onciale mérovingienne massive et rustique, et la seconde une semi-onziale mérovingienne à l'œil minuscule. M. Le Glay présume que la première partie du manuscrit aura été apportée ou même écrite à Cambrai sous l'épiscopat de saint Aubert, qui était de la race royale et lié avec Dagobert I^{er}.

Vous souvient-il de ce passage du sixième récit des temps mérovingiens où M. Thierry nous dit que le roi Hilpéric, guidé par un éclair de vrai bon sens, avait songé à rendre possible en lettres latines l'écriture des sons de la langue germanique ? Dans cette vue, il imagina d'ajouter à l'alphabet quatre caractères de son invention. Eh bien ! notre manuscrit représente la figure de ces caractères et en donne la valeur. Que vous semble de tous ces avantages ? Ils ne doivent pourtant pas nous rendre injustes envers les autres antiquités du dépôt, notamment envers ce grand in-folio vélin à trois colonnes, du VIII^e ou tout au moins du IX^e

siècle, écrit en lombard. C'est le tome II du glossaire latin attribué à un évêque goth, nommé Ansileubus. Le seul exemplaire connu de ce glossaire se trouvait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, dont la riche bibliothèque fut incendiée en 1794. Heureusement les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique* avaient fait graver dans leur tome III un grand nombre de modèles d'écriture lombardique d'après les manuscrits de Saint-Germain, et M. Le Glay s'est assuré que ces *fac simile* sont tout à fait conformes à notre glossaire.

Voici encore des livres bien dignes de votre attention :

Ce manuscrit à longues lignes, du VIII^e siècle, en lettres semi-onciales, contient trois ouvrages de saint Isidore de Séville. Remarquez qu'il n'offre souvent aucune séparation entre les mots, et qu'on y distingue à peine quelques traces de ponctuation. Les initiales du texte de chaque ouvrage sont ichthyomorphiques, et les titres sont en lettres carrées non enclavées. — Ce commentaire de Bède sur saint Luc, in-folio vélin provenant du chapitre métropolitain, est un présent que fit à son église l'évêque Hildenard qui vivait à la fin du VIII^e siècle et au commencement du IX^e siècle. Vous en avez la preuve dans l'inscription en lettres onciales que porte une bande de parchemin conservée en regard du titre. — Cet exemplaire de l'*Ancien Testament*, in-folio vélin à deux colonnes, et ce commentaire de Bède sur l'Apocalypse, in-4^o vélin, tous deux reliés en bois, appartiennent comme les précédents au VIII^e siècle. — Enfin ce manuscrit en lettres semi-onciales, à longues lignes, est un précieux monument de la calligraphie du moyen âge. Voyez comme cette écriture est nette, pure, égale ! M. Le Glay assure qu'on peut faire remonter ce trésor à la fin du VII^e siècle. Admirons ici la consciencieuse patience de notre érudit. Une main moderne a intitulé ce volume *Commentarium Philos. Parisiensis* :

Ce titre est équivoque, il le faut éclaircir.

Possevin, dans son catalogue, a mis *Commentarium Philippi Parisiensis*. Nous ne sommes guère plus avancés. Qu'est-ce que Philippe de Paris ? Après des recherches d'autant plus nombreuses qu'elles se faisaient sur de fausses indications, M. Le Glay, longtemps embarrassé, il l'avoue lui-même, finit par reconnaître que c'est l'ouvrage de Philippe, prêtre, disciple de saint Jérôme, qui vivait en 404 ; il restitue en conséquence à notre manuscrit son

véritable titre : *Commentarium Philippi, presbyteri, super lib. Job.*, et nous apprend que cet ouvrage a été imprimé à Bâle en 1527.

Il est d'autres manuscrits qui se recommandent par leur ornementation, comme par leur âge, leur écriture ou leur contenu. Arrêtons-nous sur cette catégorie de livres qui joignent à d'autres mérites celui d'intéresser plus particulièrement l'histoire des arts. J'ai réuni douze ouvrages de ce genre, et je les ai classés chronologiquement pour former un ensemble qui aide la mémoire en frappant l'imagination. J'espère vous montrer le moyen âge dans sa splendeur, sa naïveté, sa bizarrerie, en un mot, dans son originalité, d'autres diraient peut-être dans son triomphe.

Le premier, *Quatuor Evangelia*, in-4° vélin relié en bois, est un manuscrit à longues lignes du IX^e siècle, et dont M. Le Glay fait le plus grand cas. Jugez-en par cette description détaillée :

En tête du livre se trouve l'épître de saint Jérôme au pape Damase : *Nocum opus facere me cogis ex retere* ; puis le prologue du même saint : *Plures fuisse qui et angelia* ; et une autre épître au pape Damase : *Sciendum est etiam*. Viennent ensuite les canons d'Eusèbe de Césarée, insérés dans des portiques enluminés, d'ordre corinthien. Quatre grandes miniatures d'un style grossier présentent les attributs des quatre évangélistes, savoir : l'homme ailé pour saint Mathieu, le lion ailé pour saint Marc, le bœuf ailé pour saint Luc et l'aigle pour saint Jean. En regard de la figure caractéristique de saint Mathieu, on voit une autre miniature composée de cinq personnages. Celui du milieu est assis sur un trône, il a en tête une couronne à trois fleurons, dans la main droite un sceptre et dans la gauche un corps sphérique. La lettre initiale de chaque évangile compose également une miniature qui occupe toute la page. Le commencement des évangiles et des chapitres est en rouge et en lettres onciales enclavées ; le reste est ce que nous appelons écriture *minuscule caroline*. Les paroles du Sauveur pendant la passion sont en encre verte dans saint Mathieu, saint Marc et saint Luc. La stichométrie, ou distribution par versets, n'y est pas observée ; du moins elle n'est pas telle qu'on l'a adoptée dans les éditions imprimées.

Le second, *Apocalypsis sancti Joannis*, in-4° vélin, relié en bois appartient au IX^e ou au X^e siècle. Vous voyez, en face de chaque page du texte, un tableau représentant un passage de l'Apocalypse. Ces peintures sont très grossières, les couleurs y sont pour ainsi dire jetées au hasard et sans aucun goût : elles n'en sont pas moins un monument intéressant de l'état de la peinture à cette époque.

Le troisième, *Commentaria in Lucam*, in-4° vélin, relié en bois, paraît être du XI^e siècle. Mais cette petite miniature que l'on voit à la suite du prologue, représenterait-elle par hasard un de ces sacrificateurs du paganisme qui pensent, comme dit Voltaire dans son *Œdipe* :

Que, sous un fer sacré, des taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants ?

Non, cet homme qui ouvre un bœuf avec un énorme couteau, c'est l'évangéliste saint Luc, au dire de M. Le Glay. Ne serait-ce pas plutôt Zacharie accomplissant les fonctions sacerdotales ? Je sais bien que, dans l'Évangile, Zacharie offre les parfums au Seigneur et non le sang des victimes, mais le peintre a pu s'y méprendre ou ne voir que le sacrificateur dans le père de saint Jean-Baptiste. Peut-être aussi a-t-il voulu représenter un symbole dont le sens nous échappe. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer l'énigme, et passe au quatrième ouvrage : *Moralium sancti Gregorii in Job, libri XXXV*, six volumes in-4°, reliés en bois. Prenez le premier de ces volumes. Tournez la première page, et vous verrez au verso une peinture divisée en deux plans : sur le premier, Job s'entretient avec ses amis ; sur le second, saint Grégoire, inspiré par le Saint-Esprit, explique le livre de Job à ses disciples. L'écriture de ce manuscrit est du XII^e siècle.

Le cinquième, *Homiliæ Patrum in festa et Evangelia*, in-folio vélin, relié en bois, est un manuscrit à deux colonnes que M. Le Glay croit pouvoir assigner au XII^e siècle et qu'il décrit ainsi :

La première page présente la figure d'un écrivain assis devant une table, tenant d'une main une plume et de l'autre un instrument pour effacer. A l'une des extrémités de la table on voit une écritoire en forme de corne. A gauche du personnage un livre est ouvert sur un pupitre. On y lit le commencement du psaume *Beatus vir qui non abiit*. Le verso de ce feuillet présente un tableau singulier, offrant quarante vers dont huit forment des acrostiches qui s'entre-croisent. Au recto du deuxième feuillet se trouve un grand médaillon ovale dont la principale figure est celle du Sauveur, à la droite duquel saint André est appuyé sur une légende ainsi conçue : *Obsecro, Dne, fac misericordiam sermo tuo R.* A gauche, sainte Maxellende adresse ces paroles à J.-C. : *Domine, ne avertas faciem tuam a puero tuo R.* Aux pieds du Christ on voit une autre figure appuyée sur un cercueil, à la partie supérieure duquel on lit les mots *F. Ranierus*. Une bande-roule s'élève d'un côté avec ces mots : *S. Andrea P. Secretu Xpi*

magistri tui intercede pro me ; de l'autre une inscription ainsi conçue : *Sub tua protectione confugio, beata virgo Maxellendis*. J.-C. tient de la main gauche un livre ouvert avec ces mots : *Pro eo quod rogastis me exaudici vos ; nunc jam fiat illi sicut petistis*. Ce livre remarquable contient en outre plusieurs vignettes bizarres qui mériteraient d'être décrites. Une liste des papes, insérée à la fin du volume, et finissant par Alexandre III, en 1159, fait présumer que l'âge de ce manuscrit doit être rapporté à cette année.

Ouvrez le sixième ouvrage, in-4° vélin dont l'écriture date du XIII^e siècle, et vous trouverez en tête de la règle de saint Benoît un tableau représentant ce célèbre fondateur d'ordre et saint Maur, son disciple. — Dans le septième, qui paraît appartenir au XIV^e siècle, vous verrez à chaque division de l'office de la Vierge Marie qu'il contient, avec les psaumes de la Pénitence et l'Office des morts, un tableau ayant pour sujet un trait de la vie de la Sainte-Vierge. C'est d'ailleurs un superbe in-4° vélin enrichi d'initiales rehaussées d'or et parfaitement conservé. — Le huitième, *Biblia sacra*, in-4° vélin, d'une très belle écriture du XIV^e siècle, vous offrira aussi des ornements rehaussés d'or et des lettres initiales remarquables par la fraîcheur du coloris. — Feuillotez le neuvième, *les Chroniques de saint Denis, finissant au trépas du roi Philippe en retournant d'Aragon*, in-folio vélin manuscrit à deux colonnes, capitales enluminées, etc. ; on y a dessiné les portraits des rois de France au commencement d'un grand nombre de chapitres.

Le dixième ouvrage, terminé en l'an 1331, le 13 des calendes d'avril, se divise en deux tomes. Prenez le second : il est orné de peintures magnifiques dont quelques-unes sont consacrées à la description du temple de Salomon ; quand vous les aurez examinées, ne fermez pas le livre sans avoir lu l'inscription que le calligraphe y a mise à la fin :

Vinum scriptori debetur de meliori :
Scriptores de jure sunt potatores.

Que pensez-vous de cette requête et surtout de cette assertion qui rappelle la réputation des chantres de paroisse ? Au XIV^e siècle, paraît-il, on était déjà loin de ces temps où le pieux copiste, plus préoccupé de sauver son âme que de boire son souf, comme Horace ¹, croyait percer le diable d'autant de coups qu'il traçait

1. Horace a bu son souf quand il voit les ménades (BOILEAU).

de lettres. Nos *buveurs de droit* n'ignoraient pas que le royaume des cieux est fermé aux ivrognes, mais ils pouvaient ne pas boire jusqu'à s'enivrer, et peut-être, s'ils allaient jusque-là, espéraient-ils fléchir la justice divine par leur talent et leur travail. Ne courait-il plus alors, par le monde comme dans les cloîtres, certaines légendes aussi propres à rassurer la conscience des calligraphes qu'à stimuler leur ardeur ? On savait qu'un novice employé à copier des livres avait dû son salut à une compensation relativement facile : les pages qu'il avait transcrites surpassaient d'une lettre le nombre des péchés qu'il avait commis ¹.

Quoi qu'il en soit, laissons ce point délicat, et continuons notre revue. Nous parlions de chantre tout à l'heure, eh bien ! le onzième ouvrage que j'ai mis en réserve, est précisément un Recueil de chants religieux et de chants profanes en musique, quatre colonnes in-4°. Voici la description qu'en donne M. Le Glay :

En tête du premier volume et en face de la première page, on a peint un joueur de harpe d'une figure grotesque, ayant un sabre au côté et monté sur un cochon. L'homme tient en main une banderole portant la date de 1542, avec ces mots au-dessous : *Cette liere appartient à Zeggere de Male, marchand demourant à Bruges*. Il sort de la gueule du porc une autre banderole où on lit le mot *tenor*. Une foule de figures sont répandues çà et là sur les pages en tête des trois autres volumes. Divers personnages grotesquement accoutrés indiquent les autres intonations musicales.

Je pourrais vous montrer d'autres peintures grotesques, j'aime mieux arrêter vos yeux sur la miniature qui orne le frontispice du douzième manuscrit, bel in-folio du XV^e siècle. Pierre d'Ailly, l'auteur de l'ouvrage qu'il renferme, *Imago mundi*, y est représenté à genoux devant la Vierge, tenant une bandelette avec ces mots : *O mater Dei, memento mei*. Le blason que vous voyez surmonté du chapeau de cardinal, est aux armes du célèbre évêque de Cambrai, le maître de Gerson, la lumière des conciles de Pise et de Constance, l'aigle des docteurs de la France, comme on l'a surnommé.

Passons à d'autres curiosités. Celles que je vais vous montrer se rencontrent rarement dans une bibliothèque, elles sont plutôt du ressort d'un dépôt d'archives ; mais on comprend qu'elles aient fixé l'attention de l'homme à qui l'autorité supérieure devait

1. DEMOGÉOT. *Histoire de la littérature française*.

confier, cinq ans après la publication qui nous occupe, les fonctions d'archiviste général de notre département.

1^o 113 bulles originales des papes, munies de leurs sceaux de plomb. 18 de ces bulles, qui sont toutes bien conservées, appartiennent au XII^e siècle ; 38 au XIII^e ; 3 au XIV^e ; 34 au XV^e ; 10 au XVI^e ; 6 au XVII^e et 4 au XVIII^e. Les sceaux pendant à ces bulles portent d'un côté les images de saint Pierre et de saint Paul, et au revers le nom du pape, son titre marqué par les lettres PP. et le chiffre romain qui le distingue de ses prédécesseurs.

2^o Actes originaux, en français vulgaire du XIII^e et du XIV^e siècle, munis pour la plupart des sceaux en cire qui en constatent l'authenticité. Cette collection a été formée par M. Le Glay, dans le but de réunir les plus anciens monuments du langage qu'on parlait dans nos contrées depuis le règne de saint Louis jusqu'à celui de Charles VI.

3^o Actes originaux en latin du XI^e et du XII^e siècle, munis aussi de leurs sceaux. Ce qui vous intéresse le plus dans cette collection formée comme les deux précédentes par les soins de M. Le Glay, ce sont les sceaux. Prenez donc cette charte de l'évêque de Cambrai, saint Liébert, datée de l'an 1076, et suivez la description de notre excellent guide :

Le sceau, en cire sèche, aride et friable, est de forme orbiculaire ; les bords en sont relevés en manière de bourrelet. L'évêque y est représenté assis, avec les habits et les insignes de sa dignité. L'inscription est ainsi conçue : *Lietbertus gracia Dei cameracens. Eps.* Ce sceau, qui fait un relief considérable, est appliqué en placard au bas de l'acte, au-dessous de la date, au milieu et un peu à droite.

Quant aux autres sceaux de la collection, voici ce qu'en dit sommairement M. Le Glay :

Ils sont tous encore de cire sèche et aride ; mais, au lieu d'avoir la forme ronde, ils sont ovales, oblongs ou paraboliques, se terminant en ogives par les deux bouts. Ils sont pendants avec des lemnisques ou attaches de cuir. Les évêques y sont représentés tantôt assis et tantôt debout.

Permettez-moi de vous ramener à nos livres manuscrits, non pour en étaler devant vous une nouvelle exhibition, mais pour vous en signaler l'utilité, l'importance au point de vue des lettres, des sciences et de l'histoire.

Liturgie, ouvrages ascétiques et mystiques. — Écriture sainte, interprètes, théologiens. — Mystiques, théologiens et prédicateurs. — Droit canonique et civil. — Histoire ecclésiastique et civile. — Armoriaux, généalogies. — Histoire naturelle et médecine. — Mélanges. Telles sont les divisions sous lesquelles sont rangés, dans la galerie que nous parcourons, les 1046 manuscrits que M. Le Glay a inventoriés et décrits avec un soin, une exactitude, une science dont vous avez maintenant, ce me semble, une idée assez avantageuse. Mais ces divisions, bien qu'un peu confuses, ne prouvent-elles pas déjà que les manuscrits de Cambrai se rattachent aux principales branches des connaissances humaines ? Vous m'objectez que ceux qui ont été publiés sont d'une utilité tout au moins problématique, pour ne pas dire nulle. Erreur ! On les conserve, indépendamment de l'intérêt qu'ils peuvent offrir sous le rapport de leur âge et de leur exécution, comme témoins irrécusables de la fidélité des imprimés, si ceux-ci sont exacts ; et, s'ils ne le sont pas, comme moyens de correction. D'ailleurs, il est toujours bon de pouvoir confronter les manuscrits et les imprimés, ou les manuscrits entre eux, dans le cas si fréquent des lacunes, interpolations, erreurs, variantes de tout genre qui résultent si souvent de l'ignorance ou de l'inadvertance des copistes, quand elles ne sont pas le fait des auteurs eux-mêmes. Je pourrais vous citer bien des exemples à l'appui de mon assertion, je me borne aux suivants :

Voici l'*Histoire de maître Jehan Molinet*, cet historiographe de la maison de Bourgogne qui fut bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, et sur lequel vous pouvez lire une excellente notice de M. le baron de Reiffenberg dans les *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai*¹.

Outre des variantes assez nombreuses, dit M. Le Glay, je trouve dans ce manuscrit deux chapitres qui ne sont pas dans l'édition de Jean Molinet donnée par M. Buchon. Le premier se lit page XII du tome 2 ; il est intitulé *l'Édit de justice tenu par le Roy de France au parlement à Paris*. L'autre, qui est le dernier chapitre de l'ouvrage, a pour titre : *La lamentable et très désolable mort et trespas du Roy de Castille, archiduc d'Austrice, Philippe*.

Remarquez les feuillets en papier que l'on a ajoutés à cet in-folio vélin qui contient les confessions de saint Augustin ; ils indiquent

1. Années 1832-1833, p. 213 à 231.

les variantes qui existent entre le texte de ce manuscrit et celui de l'édition donnée par les Bénédictins à Paris, en 1679. — Vous avez lu Froissart : eh bien ! le manuscrit classé sous le numéro 700 présente ceci de remarquable, que les quatre premières pages et les neuf premières lignes de la cinquième contiennent des choses qui ne sont pas dans les imprimés. — Peut-être avez-vous lu aussi les 253 lettres familières de Pétrarque, dans l'édition la plus complète, celle de Genève, 1601. Vous ne connaissez cependant pas intégralement la correspondance du célèbre poète dont l'amitié, au dire de son historien, l'abbé de Sade, était babillarde. Vous avez là sous les yeux un manuscrit (n° 868) qui renferme 96 lettres de plus que l'imprimé de Genève.

Vous m'objectez encore qu'il ne reste guère d'inédits dans les collections de manuscrits que des ouvrages sans ou presque sans valeur. Nouvelle erreur ! Certes, je ne considère pas comme dignes de voir le jour toutes les œuvres manuscrites exécutées avant ou après l'invention de l'art de Gutenberg, mais j'affirme qu'il reste encore dans les bibliothèques publiques ou privées bon nombre d'écrits qui mériteraient les honneurs de l'impression. En voulez-vous une preuve immédiate ? M. Le Glay mentionne dans son catalogue un in-folio ayant pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de Louys de Berlaymont, archevêque, duc de Cambray, prince du saint-empire romain et comte du Cambrésis, etc., où l'on voit les troubles arrivés en ce pays par l'usurpation du sieur d'Inchy, du duc d'Alençon, du sieur de Balagny et d'Henri IV, roy de France : avec plusieurs anecdotes curieuses, par ****, Balique et Cotelendy, puis il ajoute :

C'est le manuscrit original écrit de la main des trois auteurs, avec les ratures, corrections et additions. Ces mémoires sont extrêmement curieux et mériteraient de voir le jour. M. Faille, ancien avoué à Cambrai, en possède une copie annotée avec beaucoup de soin.

Les Montfaucon, les Labbe, les Sanderus, les Lambecius, les Van Praet, les Senebier, les Delandin, en publiant leurs précieux catalogues, n'ont pas eu d'autre but que de révéler aux hommes d'étude, aux savants, aux écrivains, les richesses que recélaient les bibliothèques monastiques ou autres, visitées, compulsées, étudiées par eux avec ce zèle éclairé et patient que notre érudit a si bien imité en marchant sur leurs traces : *Thesaurus invisus, et sapientia absconsa, quæ est utilitas in utrisque* ? Cette épigraphe,

choisie par M. Le Glay, était une sorte de promesse. Vous allez juger par les quelques indications que j'emprunterai à la section de l'*Histoire* et à celle des *Mélanges*, si c'était une promesse illusoire.

627. Traduction en langue romane de Valère Maxime, commencée par Simon de Hesdin, docteur en théologie, qui l'avait dédiée au roi Charles V ; continuée, sur la demande de Jean, duc de Berry, par Nicolas de Gonesse, maître ès arts et en théologie.

676. Abrégé de l'histoire de France, 3 vol. in-4°. Ouvrage anonyme que M. Le Glay attribue au précepteur de Louis XV, André-Hercules de Fleury, dont on voit les armoiries en tête du premier volume.

680. Mémoires d'Alphonse Perez, de Vivers, comte de Fuensaldagne, touchant la guerre de Flandre et d'Italie, en 1648. — Ces mémoires, dictés par le comte ou écrits de sa main, sont en langue espagnole. On ne peut douter de l'intérêt qu'ils présentent, puisque le prince de Condé, à qui ils furent communiqués en 1685, désira en avoir une copie.

681. Journal de son ambassade extraordinaire en France, 1660-1661, rédigé par le baron de Vuoerden.

684. Mémoires de celui-ci, depuis l'ouverture de la campagne de 1653, jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659. « On y trouve, dit M. Le Glay, des détails curieux et sans doute peu connus: »

685. Douze volumes in-folio de lettres, mémoires et affaires, écrits par le même, depuis 1669 jusqu'en 1698.

688. Précieux recueils de dépêches autographes du marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'État depuis 1667 jusqu'en 1691, in-folio.

690. Lettres écrites à M. le baron de Vuoerden, par le Roi, les princes, les ministres, les généraux, et autres seigneurs de la cour, in-4°.

Recueil précieux d'autographes des principaux personnages du siècle et de la cour de Louis XIV, tels que le duc d'Orléans, le prince de Condé, le cardinal de Bouillon, le père Lachaise, le maréchal d'Humières, le duc de Montausier, Luxembourg, Boufflers, le prince et la princesse d'Épinoy, Catinat, Dangeau, Arnould de Pomponne, Pélisson, Vauban, Le Pelletier, Fénelon, etc.

693. Joyeuse entrée des archiducs en diverses villes des Pays-Bas, in-folio.

La première pièce de ce recueil donne le détail des fêtes qui eurent lieu à Gand, en 1600, à l'occasion de l'entrée de l'archiduc Albert et de l'infante Clara-Eugénie, avec les pièces de poésies, inscriptions, devises, chronogrammes, etc., composés à cette occasion. On y trouve ensuite des notices semblables sur les fêtes célébrées pour le même sujet à Lille, Louvain, Bruxelles, Arras, Douai, Mons, etc.; puis le journal du voyage des archiducs, de Bruxelles à Barcelone, Milan, Inspruch, etc.

838. Manuscrit in-4° vélin du XV^e siècle, renfermant des extraits de Sénèque et six ouvrages de Cicéron, savoir : les *Tusculanes*, les *Paradoxes*, les traités de *Senectute*, de *Officiis*, de *Amicitia*. — Les *Tusculanes* se retrouvent au numéro 842, manuscrit fort précieux qu'on peut faire remonter au X^e siècle.

839. Parmi les cent onze pièces que contient ce volume, on trouve des lettres des rois de France, des ducs de Bourgogne, des rois de Sicile, de l'Université de Paris.

840. Abrégé d'une grammaire chinoise, écrit au XVIII^e siècle.

843. Traduction de l'ouvrage latin intitulé : *Index funerus chirurgorum Parisiensium*, imprimé à Trévoux, in-12, 1714.

846. Grammaire arabe, de M. de Fiennes, interprète du Roi en langues orientales, et professeur royal en arabe, in-8°. — La bibliothèque ne possède que le tome 1^{er} de cette grammaire qui est inconnue aux bibliographes.

869. Recueil de pièces intéressantes en tout genre. — J'y remarque 1^o une dissertation tendant à résoudre deux difficultés que présente la philosophie de Descartes; l'une regarde le terme d'*infini* dont ce grand homme s'est servi en parlant de l'étendue; l'autre concerne le sacrement de l'Eucharistie; 2^o une longue lettre autographe du célèbre Armand de Rancé, abbé de la Trappe; 3^o un règlement donné par Fénelon à ses domestiques.

871. Traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en langue romane du XIII^e siècle et en vers de huit syllabes.

881. Petit discours contenant le sommaire des guerres de Cambray, commençant l'an 1579 jusque la réduction de la ville, qui fut l'an 1596, sous les sieurs d'Inchy et Baligny, gouverneurs dudit Cambray et Cambrasis, in-4°.

Cet ouvrage, dit M. Le Glay, a pour auteur Jean Doudelet, clerc de Notre-Dame de la Chaussée de Valenciennes, qui paraît l'avoir écrit en 1605. Le manuscrit est autographe. Les mémoriaux qu'il contient sont curieux et intéressants. Il y règne un ton de franchise et une sorte de verve originale qui rappellent la manière de Froissart.

882. Journal d'un voyage au Levant par La Condamine. — Copié en 1823 par les soins de M. Le Glay sur le manuscrit autographe de La Condamine ; ce journal n'a jamais été publié, sauf quelques observations insérées dans le *Mercure de France*, d'octobre 1752 ; aussi M. Le Glay a jugé utile d'en donner un sommaire.

Je m'arrête, car je crois avoir suffisamment démontré ma proposition, — et laisse nos amateurs d'antiquités et de curiosités littéraires continuer leur visite dans le sanctuaire où je les ai introduits ; à eux de rendre grâce maintenant à notre aimable érudit qui n'a jamais prononcé contre qui que ce fût l'anathème du poète :

« Odi profanum vulgus et arceo. » ¹

Pour vous, Messieurs, qui n'avez pas attendu jusqu'à ce jour pour connaître l'excellent travail de M. Le Glay sur les manuscrits de Cambrai, je n'ajouterai qu'un mot, c'est que notre savant et scrupuleux confrère le considérait comme fait d'une manière *telle quelle*. « Vous et bien d'autres, me disait-il, vous ne savez pas ce qui y manque, malgré le chapitre d'additions et de corrections qui le termine. » Mais, heureusement pour le repos de sa conscience, M. Le Glay a pu compléter son travail dans une seconde œuvre bibliographique où il a consigné de nombreuses annotations qui forment le supplément de son catalogue. Cette seconde œuvre, Messieurs, tient une place notable dans les Mémoires de notre Société ², c'est donc pour nous un bien de famille ; qu'il me soit permis d'en parler avec quelques détails.

II.

Aperçu général du Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord. — Détails sur les richesses et les curiosités que renferment les plus importantes collections de l'arrondissement de Lille.

En 1708, le chapitre général de la congrégation de Saint-Maur résolut d'envoyer deux de ses religieux recueillir, dans les archives et les bibliothèques des églises et abbayes du royaume de France, tous les documents nécessaires à la nouvelle édition ou plutôt à la refonte du *Gallia christiana*. Le choix tomba sur dom Martène et

1. HORACE. *Carminum*, lib. III, 1.

2. Presque tout le tome XVIII, 1839 (2^e partie).

dom Durand. Moins flattés d'un tel honneur qu'effrayés de la responsabilité qu'il faisait peser sur eux, les deux bénédictins se conformèrent toutefois à la décision du chapitre, et, après s'être recommandés aux prières de leurs frères, ils partirent forts de la bénédiction du R. P. prieur. A leur retour, ils avaient visité près de cent évêchés et huit cents abbayes. En 1717, ils publièrent, sous le titre de *Voyage littéraire de deux bénédictins*, le journal de leurs laborieuses recherches, livre plein de renseignements sur l'état des bibliothèques monastiques de France à cette époque.

Où trouver aujourd'hui de pareils hommes ? Où trouver tant d'humilité, tant de défiance de soi-même, unie à tant de foi en l'assistance divine ? Ce n'est pas cependant, si la chose est difficile, qu'elle soit impossible. Je ne recourrai même pas à la lanterne de Diogène pour découvrir quelques-uns de ces hommes de science en qui la modestie rehausse le mérite. Certes

Il en est *plus de trois* que je pourrais compter ;

et nul ne me contredira si je mets au nombre des vrais bénédictins de notre temps l'auteur du catalogue dont je vous ai entretenu jusqu'à présent, et du *Mémoire* dont je vais essayer de vous donner la substance.

Lorsque l'autorité supérieure confia, en 1840, à M. Le Glay, le soin de rédiger un rapport sur les bibliothèques communales de notre département, il ne voulut point se borner à une statistique uniquement propre à satisfaire aux besoins de l'administration ; et il entreprit une longue tournée bibliographique dont il consigna le résultat dans un beau volume in-8° intitulé : *Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord*. Après avoir passé en revue les collections livrées au public dans les villes de Lille, Cambrai, Douai, Valenciennes, Avesnes, Le Cateau et Saint-Amand, il fit un appel aux bibliophiles de la contrée ; et, s'inspirant encore des paroles de l'Écriture : *Thesaurus invisus et sapientia absconsa, quæ est utilitas in utrisque ?* il les invita à ouvrir à tous les amis de l'étude les richesses cachées dont ils n'avaient jusqu'alors partagé la jouissance qu'avec un petit nombre de privilégiés. C'était une heureuse imitation de cette mesure si libérale qui permit à l'Association lilloise, en 1838, d'offrir, aux méditations des artistes et à la curiosité de tous, les productions des beaux-arts

renfermées dans les musées particuliers de la localité. Tous, ou presque tous, répondirent gracieusement à cet appel. Parler de ses livres à un bibliophile, n'est-ce pas ajouter encore au plaisir qu'il a de les posséder ? Aussi ne faut-il pas s'étonner de leur empressement à se mettre en relation avec l'homme qui était le plus capable, parmi nous, de signaler à l'attention publique l'importance de leurs collections. M. Le Glay a transcrit dans son *Mémoire* la réponse de quelques-uns de ces dignes correspondants, c'est là qu'il faut aller chercher l'expression la plus vraie de l'amour des livres, outre qu'on y trouvera de nouvelles indications pour l'histoire bibliographique et littéraire du pays, double but que se proposait M. Le Glay dans la tâche qu'il avait acceptée.

Conséquemment, il y avait pour notre érudit autre chose à faire que d'énumérer des raretés typographiques ou manuscrites ; il y avait à en donner la description, à en retracer parfois les destinées, — *habent sua fata libelli*, comme le prouve très bien M. Le Glay par l'histoire du livre d'heures de l'infortunée Marie Stuart ¹ ; — il y avait surtout à explorer d'anciens monuments calligraphiques, et à produire au jour des œuvres indigènes ou autres trop peu connues, peut-être même ignorées. Certes, il est bon de savoir que la collection littéraire de Lille, formée du fonds de Saint-Pierre et de la plupart des livres provenant des abbayes de Cysoing, de Loos, de Marquette, de Phalempin, des Frères prêcheurs, se compose de 22.370 volumes imprimés et de 357 volumes manuscrits ² — que celle de Cambrai, riche des dépouilles du chapitre métropolitain, des abbayes de Saint-Aubert, du Saint-Sépulcre, de Vaucelles, de Cantimpré, de Saint-André du Cateau, des Bénédictines anglaises de Prémy, renferme 32 000 volumes imprimés et 1.247 manuscrits, — que celle de Douai, où les livres de Marchiennes, d'Anchin, de Flines, de Saint-Amé, de Saint-Pierre, des Augustines, des Bénédictins anglais, des Capucins, des Carmes, des Dominicains, des Oratoriens, des Récollets anglais, trouvèrent un asile auprès des débris de l'Université, compte 31.000 imprimés et 980 manuscrits ; — que celle de Valenciennes, où vinrent se réunir au fonds légué par le collège des Jésuites, les

1. Voir dans le *Mémoire*, p. 143.

2. Il ne faut pas oublier que ces chiffres et les suivants, officiels en 1841, ont dû varier par suite de dons, legs, échanges ou acquisitions.

ouvrages provenant de Saint-Amand, d'Hasnon, de Vicoigne, de Crespin, des Chartreux de Macourt, comprend environ 13.000 imprimés et 200 manuscrits ; — que Dunkerque possède 5 000 volumes ; — Saint-Amand 637, dont 7 manuscrits ; — Bergues, 200 environ, dont 5 manuscrits, — Le Cateau, 1,700 ; — Avesnes, 1,023 ; — Bailleul, 50. — Ces données de pure statistique ont bien leur intérêt, mais elles ne suffisent pas à notre curiosité. Il faut nous parler de l'origine de ces bibliothèques ecclésiastiques d'où sont sortis les dépôts actuels, de l'esprit qui a présidé à leur formation, des ressources qui ont contribué à leur entretien comme à leur accroissement. Il faut nous dire si dans les ruines de ces abbayes, de ces collégiales, de ces couvents, on n'a rien découvert qui intéresse les lettres et les sciences, quelque bouquin qui signale un typographe inconnu, ou quelque manuscrit qui révèle un nom de plus à inscrire dans nos fastes littéraires. Ce n'est pas tout. Que de questions intéressantes qui ressortent du sujet et auxquelles il faut répondre ! — celles-ci par exemple : Quelle est la nature des ouvrages qui doivent composer le fonds des bibliothèques communales ? Doit-on y admettre les journaux, les romans ? Les manuscrits sont-ils du domaine public ? Sur quelles considérations faut-il baser le choix des livres nouveaux ? N'y a-t-il rien à dire sur le mode d'admission du public et la communication des livres ? Quels sont les qualités et les devoirs des bibliothécaires ? — Ce n'est pas tout encore. On exigera de l'auteur, avec l'exactitude du fond, l'élégance de la forme. Et, bien que la matière soit de celles dont on peut dire :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri,

vous n'en êtes pas moins tenu, quoique savant, à ne pas ennuyer vos lecteurs.

L'auteur du *Mémoire sur les bibliothèques* a répondu à ces questions, satisfait à ces exigences. Son travail est divisé en deux parties. La première, consacrée aux bibliothèques communales du département du Nord, comprend onze chapitres dont les neuf premiers contiennent les détails qui concernent chaque dépôt. Le dixième traite des bibliothèques à créer dans les villes de Bailleul, Hazebrouck, Cassel, Le Quesnoy, Armentières, Roubaix et Tourcoing, et le onzième offre une récapitulation accompagnée d'observations sommaires sur l'organisation des bibliothèques

publiques. La seconde partie, relative aux bibliothèques privées, se subdivise en vingt-six chapitres, nombre égal à celui des collections qui y sont mentionnées. Puis vient une série de pièces justificatives, toutes ou presque toutes inédites. De plus, en tête du *Mémoire* est une introduction où l'écrivain résume avec bonheur tout ce qui a été dit jusqu'à présent d'intéressant sur les bibliothèques en général.

Entrons maintenant dans les détails, et pour cela, Messieurs, veuillez parcourir avec moi le chef-lieu du département et ses environs ; mais n'oubliez pas que pour suivre notre *cicerone bibliographique* dans cette petite excursion, il nous faut supprimer le temps comme l'espace, puisque son œuvre date de 1841, et rendre la vie aux morts comme la présence aux absents. Décevante illusion à laquelle je n'oserais convier ni vos esprits ni vos cœurs, si je ne savais qu'en évoquant certains noms de confrères et d'amis que vous regrettez, j'éveillerai en vous de précieux souvenirs — *hæc meminisse juvabit*.

Les raretés et les curiosités que l'on recherche dans une bibliothèque sont de deux sortes. Il y a les raretés qui font la joie du bibliomane, de l'antiquaire, du typographe ; il y a les raretés qui intéressent l'ami des sciences et des lettres. Les premières consistent dans le matériel du volume : elles sont du ressort de la typographie, de l'enluminure, du dessin, de la gravure, de la calligraphie, de la reliure, et se rattachent à la gloire des Jarry, des Thielman-Kerver, des Estienne, des Elzevir, des Plantin, des Bodoni, des Didot, des Simier, des Thouvenin, des Padeloup, des Bradel. Les secondes sont du domaine de l'histoire littéraire qui note avant tout la valeur intrinsèque des volumes ; valeur due parfois, il est vrai, à la singularité du sujet, à la bizarrerie du titre, à la position sociale ou à l'origine de l'auteur, plus encore qu'à l'importance de la matière ou au mérite de l'écrivain ; mais cependant valeur réelle. — Je sais bien qu'en général et à peu d'exceptions près, ce sont les livres médiocres et oubliés qui sont devenus rares. Gardons-nous toutefois de les dédaigner. Il se peut que tel auteur n'ait eu aucune influence sur son époque, n'ait rien ajouté aux connaissances de ses contemporains ; mais son livre n'en est pas moins né d'une influence quelconque, et il est là pour témoigner de l'esprit du temps ou de

l'état des lettres, des sciences et des arts lors de son apparition. A ce point de vue, les inventaires bibliographiques fournissent d'excellents renseignements pour l'histoire générale des travaux de l'esprit. C'est à signaler principalement les raretés du second genre que M. Le Glay s'est attaché, et c'est là, sans aucun doute, ce qui donne le plus de prix à son *Mémoire*.

Ainsi, parmi les ouvrages rares que renferme la bibliothèque de Lille, il mentionne : 1^o un exemplaire du fameux *Speculum humanæ salvationis*, dans lequel est inséré un portrait de Laurent Coster, avec cette inscription : *Laurentius Costerus Harlemensis, primus artis typographicæ inventor, circa annum 1440* — livre précieux qui témoigne par sa date du droit des Hollandais au mérite de la priorité dans l'invention de l'imprimerie, ainsi que l'a démontré notre confrère M. Paeile ; 2^o le *Donat spirituel que fist honnorable et discret maistre Jehan Jerson, en son vivant docteur en sainte théologie et chancelier de Paris*, traduit de latin en français et imprimé à Bruges, par Colard Mansion, avec les mêmes caractères que le *Jardin de Dévotion*, premier produit des presses brugeoises, vers 1475 ; 3^o les recueils d'estampes dus à la munificence du roi Louis XIV ; 4^o quelques ouvrages capitaux d'histoire naturelle provenant de la collégiale de Saint-Pierre. Puis il cite bon nombre d'éditions remarquables du XV^e siècle, parmi lesquelles vous rencontrerez beaucoup de Sommes — *Summa theologiæ, Summa de ecclesia Domini, Summa de casibus, Summa baptistina, Summa aurea de virtutibus et vitiis, Summa de articulis fidei et ecclesiæ sacramentis, Summa de sponsalibus et matrimoniis*, etc. — Notre époque n'est guère féconde en gros abrégés in-folio — format de plusieurs de ces Sommes — car les longs ouvrages nous font peur, Châteaubriand s'en plaignait déjà, il y a plus de trente ans, en des termes qui ont vraiment tout le mérite de l'actualité : « La brochure et l'article du journal semblent être devenus, disait-il, la mesure et la borne de notre esprit. »

En 1828, un célèbre bibliomane, sir *Thomas Philips*, baronnet anglais, publia un catalogue de manuscrits de Lille. Cet opuscule n'offrait qu'une nomenclature aride, incomplète, sans ordre, dépourvue d'éclaircissements. M. Arthur Dinaux l'a corrigé en le traduisant dans les *Archives du Nord*, et M. Le Glay a réparé dans un *Mémoire* quelques-unes des omissions de sir Philips, en

attendant que M. Lafuite, alors bibliothécaire, pût les réparer toutes dans le catalogue général dont il avait déjà imprimé les deux premiers volumes. Cette attente, vous le savez, Messieurs, il n'a pas été donné à l'honorable bibliothécaire de la réaliser ; mais il était réservé à notre savant bibliographe d'achever son œuvre, ainsi que nous le verrons dans la troisième partie de cet examen

Nous ne quitterons pas la bibliothèque de Lille sans exprimer un regret, celui de n'y avoir pas trouvé toutes les productions dont s'honore la littérature locale. Du reste, elle possède un exemplaire des œuvres d'Alain le Grand, le *docteur universel*, qui a laissé un si grand nom dans la scholastique, et dont notre confrère M. Dupuis a étudié avec soin, vous vous en souvenez, la vie, les écrits et les doctrines ¹.

Les Archives générales du département du Nord peuvent être considérées comme une immense bibliothèque manuscrite ; mais nous passerons outre, comme M. Le Glay, car il y aurait trop à voir et à dire dans ce vaste dépôt que nul autre établissement dans nos provinces n'égale pour la richesse des documents historiques. Nous nous bornerons à visiter la bibliothèque de l'hôtel et celle de M. l'archiviste.

Les manuscrits de la bibliothèque annexée à nos archives départementales sont au nombre de soixante-quinze, non compris ceux que M. Le Glay a mentionnés dans sa notice sur lesdites archives. Tous ne sont pas d'une égale importance, mais aucun n'est complètement dénué d'intérêt. Nous noterons pour l'histoire religieuse un répertoire des antiquités de l'abbaye de Loos, deux recueils de particularités et faits mémorables concernant l'abbaye de Marquette, dans l'un desquels on remarque, entre autres pièces dont le sujet paraît étranger à l'abbaye, *la doctrine que Aristote envoya au roi Alexandre le Grand par lequel ung chacun peut être instruit*. — Pour l'histoire civile : Mémoires de Théodoric Sonoy, gouverneur de la Nort-Hollande et lieutenant du prince d'Orange, au XVI^e siècle ; mémoires du duc d'Angoulême sur les événements qui suivirent la mort d'Henri III, jusqu'à l'avènement d'Henri IV à la couronne ; journal historique des

1. *Mémoires de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, 1849-1850*, p. 709.

rois Henri III et Henri IV (1585-1590). — Pour l'histoire locale : une nomenclature des magistrats de Lille (1463-1728) ; une histoire des premiers comtes de Flandre ; des notes sur l'histoire et les institutions de Lille. — Pour l'histoire artistique et littéraire : inventaires de bijoux ; documents sur l'Université de Douai ; recueil de mélanges, prose et vers, de *Familia Hangouartiana*.

De plus, collections diplomatiques concernant les abbayes de Marquette, de Loos, de Flines et de Marchiennes, l'église collégiale de Saint-Amé, les Jésuites de Douai et le collège d'Anchin, les couvents de l'Abbatte, des Dominicains, des Minimes et des Augustins de Lille, l'échevinage et le Franc de Lille, les États de la Flandre wallonne, le comté de Hainaut, la cour souveraine de la dame de Cassel (1386), les domaines du Roi, etc.

Quant à M. l'archiviste, notre aimable cicérone, il peut nous présenter plus d'un manuscrit curieux sous le rapport historique et philologique. C'est un exemplaire de la fameuse chronique de Martin le Polonais, heureusement sauvé, en 1559, des mains *libricides* d'un pharmacien de Gand ; c'est une chronique anonyme de l'an MI à l'an MCXXXIII, celle-là même dont vous avez lu un fragment dans la nouvelle édition de *Balderic* ; un recueil de lettres du P. André, de l'Oratoire, à l'appréciation desquelles M. V. Cousin a consacré deux articles dans le *Journal des Savants* ; un petit in-folio intitulé : *Livre bleu*, dont la communication n'a pas été inutile à M. A. Thierry pour l'histoire du Tiers État ; enfin, une vie du bienheureux Jean, premier abbé de Cantimpré, que M. Edw. Le Glay n'a pas consultée sans fruit pour son intéressante histoire de Jeanne de Constantinople.

Nous ne saurions mieux faire, en sortant de l'hôtel des archives, que de profiter du séjour accidentel de M. Th. de Godefroy pour recueillir quelques notions sur l'importante collection diplomatique formée par ses illustres ancêtres. Avant l'émigration, la bibliothèque des Godefroy se composait de 14 000 imprimés et de 2.000 manuscrits. Elle ne compte guère aujourd'hui que 8 000 volumes, mais elle est riche encore en recueils ou inventaires de titres originaux, et surtout en copies de chartes authentiques et annotées par les Godefroy. Elle renferme une grande quantité de documents sur l'histoire des Pays-Bas, spécialement sur la période qu'embrasse le gouvernement des princes de la maison d'Autriche.

Si l'on en croit certains experts, on peut dire de l'écriture manuelle ce que Buffon a dit du style. C'est évidemment une exagération. Cependant, je ne puis résister au plaisir de citer, à ce sujet, l'opinion d'un célèbre autographophile :

Un grand orateur moderne a dit qu'on a toujours la voix de son esprit. On en a toujours aussi l'écriture ; et l'écriture, pour un œil un peu sagace, révèle le caractère de l'homme. En écrivant, nous obéissons instinctivement à notre organisation musculaire et nerveuse, à nos humeurs, à nos préoccupations du moment. Sans nous en douter, nous y mettons de notre âme. Un homme d'esprit ne marche pas comme un sot ; un homme du monde, comme un pédant. Ainsi de l'écriture. L'homme prudent et maître de lui-même sépare ses mots, sépare ses lettres dans les mots, et, toujours conséquent avec lui-même, il trace sa dernière ligne du même calme que la première. Le caractère opposé met la bride sur le cou à sa plume. L'étourdi s'en va choquant et brisant ses mots contre le bord de son papier. L'ambitieux fait monter ses lignes, et ses mots font échelle les uns sur les autres. L'avare serre ses mots, serre ses lignes, couvre ses marges de colonnes pressées. Sa lettre entière est un réseau où toute maille est remplie. Les élégances de la plume répondent aux élégances de l'éducation, etc. ¹

D'après cela, on ne saurait contester le prix des collections d'autographes, surtout quand elles sont formées, comme celle de M. de Contencin, dans l'intérêt de l'histoire des faits politiques et militaires, des lettres, des sciences et des arts. M. Le Glay a extrait de cette collection, qui ne compte pas moins de 2,000 lettres, dont un grand tiers accompagnées de portraits, une lettre inédite de Voltaire adressée au cardinal de la Tour d'Auvergne. Lisez-la, vous verrez qu'elle ne déparerait pas la correspondance du célèbre écrivain.

En fait d'autographes, M. Le Glay peut aussi vous offrir quelques curiosités, tirées de sa bibliothèque ; car la principale et peut-être la seule coquetterie qu'il se soit permise, c'a été d'insérer dans un livre, quand la chose était possible, quelques lignes de la main de son auteur.

Ainsi, dit-il, j'ai enrichi de lettres autographes les œuvres de Fénelon, de la Harpe, de Suard, de MM. de Châteaubriand, de Bonald, de Gérando, Cuvier, Boissy d'Anglas, Biot, Campenon, de Barante,

1. *Lettres inédites de Michel de Montaigne et de quelques autres personnages, pour servir à l'histoire du XVI^e siècle*, publiées par F. Feuillet de Conches. 1863, in-8°.

Sylvestre de Sacy, Van Praet, Humbold, Alibert, Richerand, etc. ; j'en ai surtout usé de la sorte à l'égard des savants et des hommes de lettres contemporains qui m'honorent de quelque amitié. Par ce moyen leurs livres me sont doublement chers et précieux. Puissent ces reliques saintes ne pas tomber, après ma mort, dans des mains profanes ou indifférentes !

Ce vœu, où se montre la touchante sollicitude du bibliophile, du savant et de l'ami, la piété filiale a su le comprendre et le respecter comme une volonté sacrée. N'était-ce pas d'ailleurs un noble héritage que notre vénéré confrère léguait à ses enfants avec son nom et son impérissable souvenir ?

Une bibliothèque communale, par cela seul qu'elle est ouverte à tous, doit être utile à tous, et embrasser en conséquence toutes les branches des connaissances humaines. Cependant ce n'est pas dans ces sortes de dépôts qu'il faut aller chercher des collections faites uniquement en vue de telle ou telle science, de tel ou tel art. C'est plutôt dans le cabinet de l'homme dont les goûts exclusifs ou la profession lui en font pour ainsi dire une loi. Ainsi vous trouverez dans la bibliothèque entomologique de M. Macquart, et dans la bibliothèque botanique de M. Desmazières, des ouvrages d'une grande rareté, que ne possèdent pas même les dépôts publics les plus riches du pays.

Amateurs des compositions poétiques du moyen âge, vous avez lu la grande épopée romane publiée en 1832-35, par M. Paulin Paris, sous le titre de *Li romans de Garin le Loherain*, ou tout au moins la traduction du bel épisode qu'en a extrait M. Ed. Le Glay ; si, outre les aventures de Garin le Loherain et de son frère Bègues, vous voulez connaître celles de Gerbert, fils de Garin, d'Hernaut et Gérin, fils de Bègues, c'est-à-dire ce qui reste inédit de cette immense chanson de geste, transportez-vous à Loos dans la solitude champêtre de M. d'Herbigny, qui a en sa possession le manuscrit de l'épopée entière.

Pour vous qui êtes tout à la fois archéologues et bibliophiles, suivez M. Le Glay chez M. Vander Cruysse de Waziers et chez M. Gentil-Descamps. Ce dernier, tout jeune, tandis que son père, maire de Lille, mettait son dévouement et ses lumières au service du nouvel état de choses créé par la Révolution, ce dernier, dis-je, recueillait avec amour les débris d'un passé que tant d'autres foulaient aux pieds. Il avait pris à tâche de sauver de l'oubli ou

de la destruction les antiquités qui intéressent les arts, surtout l'histoire du pays, et il consacrait à sa pieuse investigation, quoi ? ses loisirs ? bien plus : ses économies d'enfant. Objets de sculpture, de peinture, ustensiles, armes, tout cela était acquis avec bonheur, et tout cela, rangé aujourd'hui avec un goût exquis, forme un véritable musée local que s'empressent de visiter le patriote, l'antiquaire et l'artiste. Seulement, notre cicérone que je soupçonne d'être un peu plus bibliophile qu'antiquaire, regrette de n'y pas trouver plus de livres et de manuscrits. Il en a toutefois noté quelques-uns.

C'est chez M. Vander Cruysse qu'il a remarqué de véritables raretés bibliographiques ; aussi est-ce là que les bibliomanes trouveraient des trésors dignes de toute leur attention, pour ne pas dire de leur convoitise. Manuscrits in-folio, beaux caractères gothiques, grandes marges intactes, lettres majuscules or et couleurs, miniatures et camaïeu sur vélin, anciennes reliures en bois revêtues, anciennes dorures sur tranche, magnifiques monuments du luxe dont on enrichissait jadis ces *joyaux littéraires* — expression qui n'a rien d'exagéré, puisqu'au moyen âge la garde de la *librairie* était confiée au *garde joyaulx*. Toutefois les manuscrits de M. Vander Cruysse ont d'autres titres de gloire : mentionnés ou décrits par les bibliographes les plus distingués, ils se recommandent, non seulement aux bibliomanes par la singularité ou la richesse de leurs ornements, mais encore aux érudits par leur valeur intrinsèque. Il suffit de nommer le Quinte-Curce traduit de latin en français par le Portugais Vasque de Lucène en 1468, — le prologue et les huit livres de la guerre macédonienne de Tite-Live, manuscrit fini en 1358, — la Somme rurale de Jean Boutillier, 1459 à 1460, — l'histoire des Belges et princes de Hainault, par Jacques de Guise, traduit en français, 1404, — la science des politiques d'Aristote, traduit de latin en français par Nicolas Oresme, doyen de l'église de Rouen et précepteur de Charles V, roi de France, manuscrit fait pour ce prince, — les problèmes d'Aristote, traduits de latin en français par le physicien du roi Charles V, vers 1360, — le traité des quatre dernières choses, traduit de latin en français par Jean Miélot, chanoine de Saint-Pierre à Lille, manuscrit fait en 1453, pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, — l'histoire de Tristan, dit le Bref, — les aventures de Cleriadus, etc.

Parmi les imprimés, indépendamment des éditions remarquables du XV^e siècle, et dont la plus ancienne est de 1474, M. Le Glay signale l'*Art au morier*, exemplaire unique d'une traduction française du fameux *Ars moriendi*, un des livres mystiques les plus répandus en Europe au moyen âge. Je m'abstiens de vous décrire ce précieux monument typographique, après l'excellente notice que lui a récemment consacrée dans nos *Mémoires* le digne gendre de M. Vahder Cruysse.

Un certain nombre d'années plus tard, M. Le Glay vous aurait montré à Lille la bibliothèque musicale de M. de Coussemaker, mais en revanche il ne vous eût point fait connaître la bibliothèque médicale et botanique de M. Th. Lestiboudois, la collection de M. J.-C. Hebbelynck qui n'a mis sous vos yeux que des exemplaires de choix dignes de l'attention des amateurs éclairés, ni le cabinet d'antiquités de M. Ducas, ni la riche bibliothèque annexée à ce cabinet, où, — après avoir admiré un ancien et très précieux Pentateuque hébreu, un calendrier égyptien sur papyrus, déroulé par M. Champollion jeune, un Alcoran en arabe, et d'autres beaux manuscrits, — vous avez remarqué une foule de pièces d'un véritable intérêt historique et littéraire, entre autres le manuscrit authentique d'une tragédie de La Harpe, *Les Brame*, représentée à Versailles le 4 décembre 1783. Cette production du célèbre littérateur est restée à peu près inédite, puisqu'on n'en a imprimé que de courts fragments.

Maintenant que vous avez exploré, je ne dis pas toutes, mais les principales richesses littéraires de l'arrondissement de Lille, — car, après les bibliophiles, il y a les amis de l'étude, et, Dieu merci, ces derniers ne sont pas tellement rares dans le pays qu'on ne sache où les trouver — peut-être voudriez-vous, connaissant le présent, vous enquerir du passé, et savoir quelque chose des collections de livres plus ou moins remarquables qui existaient dans la châtellenie de Lille avant la Révolution, et les hommes qui les ont formées ou enrichies ; notre savant cicérone vous éclairera suffisamment sur ce point. Qui, mieux que lui, connaît les anciens bienfaiteurs des lettres dont s'honore le pays, Auger de Bousbecque, Georges d'Hallewin, Alexandre Le Blanc, seigneur de Meurchin, et ces généreux bourgeois de Lille qui contribuèrent avec tant d'autres à doter d'une bibliothèque les Dominicains de leur ville ? Il vous donnera même, en vous communiquant ses notes relatives

à la bibliothèque protypographique de Lille, le texte de deux chartes portant donation de livres sous leurs dates respectives 1212, 1289, et d'un acte portant quittance de dix francs d'or payés pour un bréviaire que la comtesse de Bar donna en 1386 à une religieuse de l'abbaye de Marquette.

Bornons ici notre excursion : elle suffit, je pense, pour vous rappeler, Messieurs, si vous l'aviez perdu de vue, le genre de notions que l'on peut puiser dans l'ouvrage de M. Le Glay. Libre à vous, d'ailleurs, de parcourir le reste du département et de visiter sous les auspices de cet excellent guide, qui n'a pas besoin de mes recommandations pour s'acquérir votre confiance, non seulement les bibliothèques communales de Cambrai, Douai, Valenciennes, Dunkerque, etc., mais aussi les collections particulières de MM. Aimé Leroy, Arthur Dinaux, Louis Boca, Bigant, Quenson, Tailliar, etc., vous n'aurez qu'à vous féliciter de votre voyage bibliographique.

Il faut cependant, Messieurs, pour l'acquit de ma conscience, que je termine l'examen du *Mémoire* de M. Le Glay par une remarque critique. Il s'agit d'une erreur échappée à la modestie de notre vénéré confrère, et que sa modestie lui aura ensuite interdit de relever dans l'errata. Je lis dans le préambule de l'ouvrage : « Cet opuscule, pour lequel nous sollicitons l'équitable indulgence des bibliophiles et des érudits. » Un *opuscule* de 496 pages in-8°, à justification large ! Avouez, Messieurs, qu'un bénédictin ne se serait pas plus étrangement trompé.

III.

Notions historiques sur l'organisation primitive de la Bibliothèque de Lille. — Les manuscrits de cette bibliothèque considérés comme offrant à la jeunesse un curieux complément d'études. — Appréciation du catalogue descriptif desdits manuscrits.

La troisième et dernière œuvre bibliographique du docteur Le Glay — *Catalogue descriptif des manuscrits de la bibliothèque de Lille*¹ — nous ramène dans un établissement littéraire dont il a déjà été question ci-dessus. Vous me pardonnerez, Messieurs, d'extraire de mes notes personnelles quelques parti-

1. Un volume in 8, Lille, 1848.

cularités qu'il ne me paraît pas hors de propos de consigner ici ; elles concernent l'organisation primitive de notre bibliothèque communale.

Tout le monde connaît, tout le monde a déploré les désastres du vandalisme auquel les excès révolutionnaires livrèrent les monuments des sciences et des arts. Mais ce que l'on connaît moins peut-être, ce sont les mesures conservatrices que prirent la Constituante et la Convention, lorsqu'à la fureur de détruire eut succédé cette *démangeaison d'innover sans fin* dont parle Bossuet, inévitable tourment des Sociétés qui prétendent rompre violemment avec le passé.

Le 15 mai 1791, paraît une instruction qui ordonne de dresser le catalogue des livres provenant des établissements religieux.

Le travail fut effectué à la bibliothèque de Saint-Pierre de Lille par le sieur Saladin et expédié, en mai 1792, au président de l'Assemblée nationale. On avait eu soin de rédiger à part le catalogue des livres *contenant des titres quelconques de noblesse, ou propres à retracer les idées de l'ancien despotisme de cette espèce d'hommes* (sic).

Le 8 pluviôse an II, la Convention nationale décrète l'établissement d'une bibliothèque publique dans chaque district ; mais elle n'accorde que quatre mois pour la rédaction des catalogues. — Elle s'entendait mieux à l'organisation des armées qu'à celle des dépôts littéraires ; aussi fut-elle obligée, quelque temps après, de prescrire l'usage d'une *nouvelle méthode* pour corriger les premières opérations. Le 14, elle ordonne de rassembler dans les chefs-lieux de district tous les ouvrages appartenant aux arts et aux sciences. Le 18, elle nomme les membres de la *Commission temporaire des arts*, qu'elle adjoint au *Comité d'instruction publique* pour inventorier les bibliothèques, diriger et surveiller la confection des catalogues. Ces membres, dont le choix fait honneur à la Convention, sont les citoyens Langlès, Ameithon, Barrois l'aîné, Poirier.

Dès le 17 janvier 1791, nos officiers municipaux avaient pris la résolution de rédiger une adresse à l'Assemblée nationale pour l'établissement d'une bibliothèque publique à Lille, et l'on avait composé en conséquence un mémoire sur la matière. Cette pièce intéressante repose dans un carton des archives de la ville ; en voici la substance. La municipalité sollicite des législateurs de la

nation un décret qui lui permette la mise à exécution du projet qu'elle soumet à leur approbation. La requête se divise en trois parties. Dans la première, on démontre l'opportunité de la proposition, opportunité qui ressort des besoins de l'enseignement et de l'importance de la ville. Dans la deuxième, on traite des moyens et des ressources. La bibliothèque sera formée des livres du chapitre Saint-Pierre, des abbayes de Loos, de Cysoing, de Phalempin, et des couvents des Augustins, des Carmes, des Jacobins. Ici s'offre une objection : ces livres, ne devrait-on pas les vendre au profit de la Nation ? les céder n'est-ce pas de la part du gouvernement un grand sacrifice ? Le rédacteur du mémoire affirme que si l'on prenait le *barbare parti* de les vendre, on risquerait de n'en retirer que les *faux frais de la vente* — tant il y avait à cette époque d'amateurs et de connaisseurs ! Poursuivons. Le dépôt sera commis à la garde de la municipalité qui y entretiendra deux bibliothécaires. De plus, on demande que la rente annuelle de 2.000 francs sur les petites assennes de Lille, que le chapitre de Saint-Pierre consacrait à l'entretien de sa bibliothèque, soit versée dans la caisse municipale pour y être affectée au même usage et à l'achat de publications nouvelles. Quant aux ouvrages en double, en triple, on les enverra aux principales communes du district, telles que Tourcoing, Armentières, La Bassée, etc., où ils formeront le noyau de collections littéraires analogues à celle du chef-lieu. Dans la troisième partie, il s'agit de l'emplacement de la bibliothèque. Le choix de la municipalité se fixe sur le couvent des Récollets où l'on réunirait le collège communal, les cours gratuits de mathématiques, de botanique, d'architecture et de dessin. Pour mieux assurer le succès de la pétition, on termine en formant des vœux pour l'établissement d'un cours de droit à Lille, afin que la jeunesse puisse connaître de bonne heure les principes de la Constitution et les travaux de l'auguste assemblée.

Ce projet ayant été adopté par l'administration départementale, on rédigea un *second aperçu sur l'utilité et la nécessité d'une bibliothèque publique à Lille*, dans lequel on proposait de former un muséum des tableaux provenant des églises, et de l'établir dans l'église des Récollets où les statues de marbre remplaceraient les confessionnaux.

Des libraires procédèrent au triage et à la classification des

livres de Saint-Pierre, mais ce ne fut qu'en l'an V que cette bibliothèque fut définitivement mise à la disposition des lecteurs.

Dans l'intervalle, le département avait décidé que le dépôt de Saint-Pierre serait affecté à l'école centrale ; c'était le confisquer au profit de la Nation. La municipalité protesta énergiquement contre cet arrêté :

Cette bibliothèque, écrivait-elle aux administrateurs départementaux, n'est point une propriété nationale comme sa première dénomination pourrait le faire croire (bibliothèque Saint-Pierre) ; elle fut formée de dons et de legs faits par des particuliers. Le chapitre y entretenait bien un bibliothécaire, mais il n'en avait pas la propriété, il n'y prétendait même pas... Vous ne nous exposerez pas, citoyens administrateurs, à l'alternative ou de réclamer contre votre décision ou de trahir les intérêts de nos commettants. Tenant de la loi des pouvoirs qu'elle ne nous accorde pas, tenant de plus près au centre du gouvernement, vous serez au contraire notre appui et vous soutiendrez des droits que, sans la violation de tout principe, on ne peut nous ravir.

L'arrêté du département fut rapporté, et Lille dut à l'opposition ferme de ses magistrats la propriété d'une des plus belles bibliothèques du pays.

Disons un mot des *bibliothécaires nationaux*. Mais d'abord écoutons M. Le Glay, sur les qualités que doit réunir tout conservateur d'un dépôt littéraire :

Après le choix des livres, rien n'importe plus que le choix des hommes préposés à leur garde. Pour être apte aux fonctions de bibliothécaire, il ne suffit pas d'être savant mathématicien ou littérateur habile, il faut moins et plus que cela. La connaissance des livres est aujourd'hui une science toute spéciale, science vaste qui est comme la servante et la messagère de toutes les autres, et qui, par conséquent, ne peut rester étrangère à aucune d'elles. Très familiarisé avec l'histoire littéraire et ses diverses branches, le bibliothécaire doit en outre connaître la paléographie de tous les âges, être initié aux mille secrets de la bibliologie, posséder l'art épineux du catalogue et de la classification, discerner à première vue la contrefaçon de l'édition légitime, et appliquer même, à force d'habitude, sur l'in-folio *sine nota* du XV^e siècle, la date, le nom du lieu et de l'imprimeur ¹.

Je doute fort que tous les bibliothécaires nationaux aient pleinement satisfait aux exigences de leur position, du moins si j'en juge d'après les titres que faisaient valoir certains aspirants.

1. *Mémoires sur les Bibliothèques du département*, p. 332.

Le citoyen Saladin, bibliothécaire national, est appelé à d'autres fonctions. Le citoyen *** adresse en conséquence à la municipalité une pétition ainsi conçue :

Le soussigné, apothicaire à Lille, croit pouvoir remplir cette place avec zèle et assiduité. Son civisme et le degré d'énergie qu'il a montré de concert avec vous, citoyens administrateurs, lors du bombardement de Lille, le sollicite à croire que vous aurez égard à sa demande.

Le pétitionnaire présentait, d'ailleurs, à l'appui de sa requête, outre son *énergie*, plus d'un argument qu'il croyait irrésistible, savoir : — un certificat de satisfaction signé de son professeur de chimie, alors qu'il était élève en pharmacie, — une lettre datée de Lille-la-Bombardée, dans laquelle la Société des Amis de la liberté et de l'égalité le proclamait *excellent patriote* — puis, une autre lettre de recommandation où l'on vantait son *civisme imperturbable*.

Châteaubriand rapporte qu'un comédien ambulant, ensuite garde-magasin, sollicitait une place de conservateur des manuscrits, et qu'interrogé s'il pourrait les lire, il répondit : « Sans doute, j'en ai fait. » — « Sans doute, j'en ai relié, » aurait probablement répondu à la même question l'honnête citoyen, qui se flattait d'être capable de remplir avec succès les fonctions de bibliothécaire de Lille, attendu qu'il exerçait depuis quatorze ans la reliure et la librairie.

Nous sommes loin — heureusement — de ces temps de confusion ; et les hommes honorables à qui a été confiée depuis la garde de notre bibliothèque communale, ne se recommandaient pas moins par leur savoir que par leur patriotisme. La preuve en est dans la publication du catalogue général, imprimé par leurs soins, et que nous considérons comme un service réel auquel ne peuvent qu'applaudir les amis de l'étude. Un service tout aussi réel, mais qui s'adresse plutôt aux érudits, c'est la publication du catalogue particulier dont il me reste à vous parler, et que M. Le Glay a offert à notre chère cité, en des termes que je me plais à vous lire.

Citoyen adoptif de la ville de Lille, pénétré de gratitude pour les sympathies fort bienveillantes dont elle m'honore depuis si longtemps, je la prie d'agréer dans ce labeur nouveau mon filial et modeste tribut.

Il est d'autres termes au bas de la même page : ceux-là, je ne vous les lirai qu'en rougissant, bien que je ne le fasse que pour

signaler la généreuse indulgence de celui qui les a laissés tomber de son cœur et de sa plume :

M. Deligne m'a prêté une précieuse assistance pour la transcription des extraits répandus dans ce volume.

Bon et vénéré maître ! Vous aviez pris à tâche de m'initier à une étude nouvelle pour moi, étude aride, ennuyeuse en apparence, mais en réalité intéressante et féconde ; et, pour m'encourager dans ce travail accompli sous vos yeux, vous poussiez la générosité jusqu'à me traiter en collaborateur, moi, simple novice, dont la coopération n'était — je le soupçonne fort — qu'un prétexte de votre cœur pour m'éclairer de vos savantes leçons !

Quoi qu'il en soit, la copie d'un grand nombre d'extraits plus ou moins curieux, mais tous intéressants à divers titres, jointe aux heureux incidents d'une moisson littéraire et bibliographique dans laquelle je recueillais quelquefois, pour mon compte, ce que M. Le Glay, nouveau Booz, laissait à dessein pour les pauvres glaneurs, voilà deux circonstances qui m'ont mis sur la voie de plus d'un enseignement utile. Si j'étais assez heureux pour faire entrevoir aux jeunes amis des lettres les connaissances qu'ils pourraient puiser dans l'étude des manuscrits du dépôt littéraire que leur ouvre la cité, et dont M. Le Glay leur révèle les trésors dans son catalogue descriptif, il me semble que le maître serait content de son disciple, car c'était un de ses vœux les plus chers que de concourir à l'instruction de la jeunesse. Permettez-moi, Messieurs, de tenter cette entreprise.

J'aborde la section de théologie et j'ouvre le manuscrit coté E 10, dans le catalogue destiné aux employés de l'établissement ; j'y vois une instruction sur quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, laquelle débute ainsi :

Saint Mahieu l'évangéliste est formé en forme d'ome pour ce qu'il parole espécialement de l'umanité nostre seignor Jhu-Crist qui fu net et vierge et sans péchié. — Saint Jehan l'évangéliste a forme d'aigle pour ce qu'il parle de la hautece et de la nobleice nostre Seigneur Jeshu Crist, qui monta en haut autresi comme l'aigle qui vole plus haut que tous les autres oisaus. Et ainsi à nostre Seigneur Jeshu Crist, sus toute humaine créature. — Saint Lucas l'évangéliste est en forme de buef pour ce qu'il parole de l'umanité et de l'obédience nostre Seigneur Jeshu Crist, qui fu obédient à la mort ansi comme le buef est au travail.

Après cette interprétation des symboles qui caractérisent les évangélistes, je remarque dans le même volume *le Livre de la vie perdurable* où je lis :

A tous les crestiens et à toutes les crestiennes, habitans ès diverses parties du monde qui sont présens et avenir, Robert de Chipoi, alors escolier à Paris et estudiant, salut en nostre Seigneur Jeshu Crist et dilection. Sachent tous cil qui sont et qui avenir sont que comme j'ai demouré à Paris l'espace de XIII ans, et de plus aye estudié ès saintes escriptures : c'est à savoir la Bible du viel testament et du nouvel, et les sentences des saints apostres qui ont esté à Rome et les décrétales et les decrés, et code et digeste, et enforchade, et plusieurs autres livres de devineté, de droit et de fisque, sciences généraus et espéciaux. porce que je veul que aucuns ignorants qui en désirent savoir, en sachent, et apraignent en exemple de bien faire. Or Diex dist en l'évangille: qui bien set, bien doit dire....

Bien étudier pour bien savoir et bien dire, certes, cela est aussi beau que rare ; je n'examine pas si aux yeux de mes contemporains Robert de Chipoi a réalisé cet idéal ; mais je lui sais gré de ce *labor improbus* trop peu connu de nos jours, et dont je trouve un autre exemple quelques pages plus loin, tant la chose était commune alors !

En terre de labor et de promission,
Où jadis un preudhomme Ezéchiël ot nom ;
Sages homs fu du siècle et de la loi devine,
Moult ama Dame Dieu et la sienne doctrine.
Dès ce qu'il estoit enfés levoit tosors matin,
Et aloit à l'escole pour aprendre latin.
Et puis se prinst as ars et au sens des auctors ;
Les signes des étoiles regarda et le cors.
Tant lut et tant aprit de toutes escriptures,
Qu'il savoit et lisoit du temps les avantures,
I livre nous apprist c'on appelle Luisans...

Ces vers sont le début d'un petit poème météorologique. Voici l'épilogue d'un poème sur la Sainte Vierge, inséré dans le même manuscrit :

Or veul à tous parler, quar j'ei fait la chanson ;
Je ai à non Hervien ; n'oubliés pas mon non ;
Je veul, ma bele dame, qu'entendés ma reson.
Prestre sui ordené, ton serf sui et ton hon,
Et ai fait ton commant, finée est ma chanson.
Se riens je ai mespris, je vous en quier pardon ;

Des pechiés que j'ai faits quier absolution.
A tous mes bienfeteurs doint Dieu rémission,
De la destre ton fils aient bénédichon —
Et mon père et ma mère icheus ni oblion ;
Trestous aïon ensemble el ciel la mansion.
Tous cil qui lisent ce que nous fet en avon,
Et celi qui l'escript et cil qui l'éciront
Et cil qui lire sevent et lire le feront,
Tous soient herbegiés lassus en ta meson ;
Amen, amen ; ton livre, dame, ci fineron.

Ne serait-ce pas une ingratitude que de laisser dans l'oubli un auteur si charitablement soucieux du salut de tous ceux qui transcriront ou liront son poème ?

A la fin du manuscrit BF 13, je rencontre deux petites moralités : la première montre que Dieu ne rentre dans le cœur du pécheur qu'après que *celui-ci a nettyet et ramonnet le duyère de sa conscience du ramon de la bouce par confession* ; la seconde est une leçon à l'adresse des fils dénaturés :

Ung homme estant riche et puissant fu jadis qui avoit son pere povre, anchien et débille. Si avoit ledit homme riche ung fil auquel il commanda aller accater du moult gros drap, et quand il fu accatté, ledit riche homme commanda à son fil qu'il le portast à son dit povre pere pour faire à vestir. Lors le fil percepvans la mauvaiseté de son pere, pour lui en donner congnoissance, trecha le drap en deux et n'en porta à son povre tayon fors le moittiet. Et quand son père lui vit rapporter le ditte moittiet de drap si lui demanda pour quoy il n'avoit tout donné à son tayon. Et lors il respondi : Pere, je garderoy ceste moittiet de drap chi pour vous faire robe en vostre ancienneté et viellesce, car vous n'este point digne que je vous face adont mieux que de présent vous ne faîtes vostre pere, mon tayon. Et par cest exemple converti l'enfant son devant dit pere et eult congnoissance de son péchiet.

Voici deux sentences ou devises que je lis sur le feuillet de garde du volume coté V, 17.

Riens sans labeur — Changier ne veux.

C'est une femme qui les a signées, comme pour donner un démenti à la réputation de mollesse et de mobilité que l'on a faite trop gratuitement à son sexe.

Ailleurs, manuscrit CG, 37 :

Cy commence le miroir de l'âme, lequel ung chartreux fist à la requette d'un sien cordial amy.

Je n'ai point lu cette œuvre inspirée par l'amitié, mais les paroles que je viens de citer m'ont fait rêver sur l'union des deux âmes qui en furent peut-être, à leur insu, le sujet et l'explication. « Quand je suis avec mon ami, disait un ancien, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux. »

Ailleurs encore, manuscrit B Z, 23, au commencement d'un traité de morale :

Aucun bien s'on le scet, on ne le doit mie à son proïsme celer : ains le doit-on apprendre et enseigner.

Comme cette doctrine libérale confond la prétendue sagesse du philosophe qui disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ! »

J'extraits du prologue d'un autre traité de morale, contenu dans le même manuscrit, cette énergique expression des droits de la mort sur l'homme :

Quant tu commenças à vivre, tantôt commenças à mourir, et tout ton eage, qui passés est, li mors a conquis et tient. Tu dis que tu as LX ans, n'est mie voirs ; li mors les a, ne jamais ne te les rendra.

Quatre siècles plus tard, un célèbre missionnaire, le Père Bridaine, répandait l'effroi dans son auditoire, en s'écriant :

Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondez-vous ; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans ; c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapproché d'autant du terme où la mort doit vous achever.

Il se peut que tel étudiant ait du goût pour la philosophie transcendante : je lui signalerai, entre autres livres dignes de son attention, le manuscrit coté B H, 1. L'auteur y discute huit questions relatives au grand œuvre de la Création ; il entre dans des considérations qu'on est tenté de lire, surtout quand on connaît celles de M. V. Cousin sur le même sujet¹, ainsi : « *quis sit creatio — cujus sit proprius actus creare — utrum sit opus nature vel voluntatis — utrum plus sit ostentius potentia, vel sapientia, vel bonitatis ?* »

1. Cours de 1828, cinquième leçon.

Que si la philosophie de l'histoire a plus d'attrait pour tel autre, je lui lirai quelques passages du manuscrit coté B A, 64, où saint Augustin prouve très bien en vieux français, — ce qui ajoute selon moi du piquant à la démonstration, — que « la cause de l'empire de Romme et de tous autres royaumes n'est point un estat par fortune ne par la constellation ou position des estoiles. » Nous sommes loin des temps où l'on ajoutait foi aux absurdités fatalistes de l'astrologie, et l'étoile des grands hommes ou des nations n'est plus qu'une métaphore. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, le fatalisme vit encore dans certaines croyances populaires et même dans l'histoire : Napoléon n'était-il pas l'*homme du destin*, et Châteaubriand ne s'est-il pas fait un devoir de réfuter avec énergie, dans la préface de ses *Études historiques*, le système des écrivains qui tendent à introduire la fatalité dans les affaires humaines ?

Au sortir du collège on est d'ordinaire plus humaniste que philosophe, je passe donc à un autre genre d'extraits.

Charles V fit traduire en français Aristote, Ésope (sous le titre de *bestiaire*), Salluste, Tite-Live, César, Suétone, Valère-Maxime, Cicéron, Ovide et d'autres ouvrages encore que M. J. Barrois indique dans sa curieuse *Bibliothèque protypographique ou librairie des fils du roi Jean*¹. Certes il y a plaisir à lire ces traductions historiques, oratoires ou poétiques par le sujet, mais toujours historiques par la forme et le langage ; car les anachronismes et les erreurs d'interprétation dont elles fourmillent, sont des vérités par rapport à l'esprit du temps où elles ont paru ; ce ne sont pas de *belles* mais de *naïves infidèles*. Qu'on en juge par ces fragments empruntés au manuscrit coté B X, 115, compilation anonyme que M. Le Glay signale comme ayant été décrite par deux savants bibliographes, M. Van Praet et M. Paris.

1^o Portrait de Catilina, d'après l'historien Salluste :

Lucius Cathelina, ce dist Saluste, fu de noble lignage et de grant force de corps et de grant hardement de cuer ; mais de malicieux engin fut il, et usa toute sa jonesse en mauvaises euvres, si comme en homicides, en roberies, en meslées et en toute discorde et en luxure. Il pavoit souffrir faim, soif, veilles et aultres travaux plus que on ne pavoit croire : hardy courage avoit, trichere estoit, et divers, et convoiteur estoit de l'aultrui, gasteur du sien ; de grant parolle, de petite science et tendoit à grans choses, mesmement à estre consule et

1. *Liminaire*, XXX.

sire du commun de Romme. Quant il vey que Lucius Silla estoit mort et que Pompeyus estoit en loingtaines batailles, en estranges terres, et que le pays de Romme estoit sans chevaliers, ce lui faisoit baer à estre Seigneur.

2^e Parallèle de César et de Caton d'après le même historien :

..... Julius Cesar estoit débonnaire, piteux et miséricors ; Marcus Catho estoit fiers et aspres en droitures garder et en justice maintenir. Cesar conquist gloire par donner, par aidier et par mesfait quittier ; Catho conquist gloire sans riens donner. Julius Cesar estoit refuge aux chétifz, Marcus Catho estoit destruction aux mauvais. Julius César estoit légiers et mouvans à faire moult de prouesses, Marcus Catho estoit fiers et estable en droiturières euvres...

3^e Description d'un bois sacré près de Marseille, d'après des réminiscences du troisième chant de la *Pharsale* :

Ung bois avoit illec haut et espès, si plain d'arbres et si entassez que le soleil ne povait luire dedens, tant estoient les branches entrelachiées ensemble ; nuluy n'estoit si hardy qui y meist coignée ; plus avoit de cent ans que l'en n'y avoit coppé ne arbre ne branche. En ce bois avoit plusieurs arbres divers qui estoient ensanglantez de sang d'hommes et de chevaulz et de bestes, selon les sacrefices que l'on y faisoit aux deables qui en ce boiz donnoient respons aux payens qui cuidoient que ce fussent Dieux ; si que, pour paour d'eulz, n'en ausoient nulz copper. Les anciens homes du pays disoient que bestes n'osoient gésir en ce boiz, ne oïsel faire son nid sur les arbres, ne nulz vents ny estoient jamais oys, ne n'y estoit onques chut fouldre, soit fable ou vérité. Fontaines y avoit plusieurs dont l'eau estoit troublée et noire, et avoit illec ymages des dieux aux payens et espoentables comme celles qui estoient sans membres ; ains estoient encises durement es tiges des arbres et en y avoit assez de vielles et de pourries. L'on y veoit dragons ardans, enveloppez entour les grans arbres ; nuluy osoit entrer de nuit ne de plain midi, tant y avoit de merveilles.

L'étude qui sourit le plus aux jeunes gens, c'est l'histoire sans contredit. Eh bien ! sous ce rapport, les manuscrits de notre bibliothèque leur offriront de quoi les satisfaire amplement, car la section d'histoire est la mieux partagée. On y remarque des relations de voyage en Terre-Sainte (XV^e siècle), des traités historiques sur les Iles Philippines et sur la Chine, des documents sur les rois et sur les fêtes solennelles de l'Épinette, une histoire du siège de Nuits (1474), une chronique des comtes de Flandre (621-1490), une chronique de Tournai, un recueil de 220 chartes en copie (1176-1310), relatives pour la plupart à l'histoire du Hainaut, etc., etc.

Parmi les manuscrits de cette section, mentionnons seulement — car il faut se borner, — le manuscrit coté C Q, 36. C'est un recueil de pièces originales (traités et mémoires) concernant la rivalité des rois de France et d'Angleterre. On y trouve, entre autres, un mémoire pour *oster de l'erreur ceulx qui, sans avoir certaine cognoissance de la vérité des matières ou à l'appétit des partis auxquels ils sont plus affectionnés, parlent des questions et débatz qui ja pas longtemps ont esté et encores sont et durent entre les roys et royaumes d'Angleterre et de France*. Ce traité se divise en trois parties. Les arguments de l'auteur sont renforcés de citations tirées de la loi salique et des opinions de plusieurs rois de France sur la succession au trône, notamment celle du roi Philippe de Valois. Puis viennent des exemples pris dans l'histoire romaine, pour la justification du principe politique que voici :

Le royaume de France ne peut tomber en fille, car les roys de France ont trois dons singuliers envoyz des cieulx que nul autre roy a : c'est assavoir les trois fleurs de lys, la sainte ampoule et l'oriflamme... L'oriflamme ne peut tomber en femme, car se seroit bien estrange de veoir une femme porter une épée nue en sa main et la pointe dessus, ce que doivent faire tous roys pour deux causes : l'une pour faire justice, l'autre pour deffendre le royaume.

Du reste, l'auteur donne ces raisons comme venant de Philippe de Valois qui en concluait :

Il est impossible que les filles puissent bailler droit à autre, lequel ilz n'avoient point, et par conséquent que, au moyen d'elles, le roy Édouard ne autre que lui ne povoit demander ne réclamer aucun droit à la couronne ne au royaume de France.

Laissez-moi espérer, Messieurs, que ces indications auxquelles j'aurais pu ajouter quelques-unes de celles qu'a publiées M. Émile Gachet dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, sont de nature à faire quelque impression sur l'esprit des étudiants sérieux, et qu'elles inspireront à plusieurs d'entre eux le désir d'explorer une mine où ils trouveront M. Le Glay pour éclairer leur marche. Puissent-ils en exploiter un jour les plus riches filons au profit des arts, des lettres et des sciences !

Jusqu'ici, je n'ai point parlé spécialement du travail de M. Le Glay sur les manuscrits de Lille, bien que ce qui précède s'y rattache directement ; il est temps d'en indiquer l'ordre et l'importance.

Dans une introduction assez étendue, 35 pages, l'auteur signale d'abord les collections primitives d'où proviennent les manuscrits de notre ville, puis il mentionne avec détails les bibliophiles ou écrivains lillois dont les collections manuscrites ont pu ainsi enrichir ce dépôt littéraire. Ensuite vient le catalogue proprement dit, qui occupe 330 pages, suivant les divisions : *Théologie, jurisprudence, histoire, sciences et arts, belles-lettres*. La première comprend 118 articles, la deuxième 64, la quatrième 37 et la cinquième 20. Trois articles sont en outre consacrés aux manuscrits acquis pendant l'impression du catalogue. Enfin dans un appendice de 85 pages sont insérés, entre autres pièces justificatives très intéressantes, 1° un chapitre de l'histoire de l'abbaye de Loos, par Ignace Delfosse; lequel traite des manuscrits possédés à diverses époques par cette même abbaye ; 2° deux catalogues des manuscrits de Saint-Pierre de Lille : le premier dressé en 1397, le deuxième en 1792 ; 3° deux extraits de deux curieux testaments du IX^e siècle : l'un, de saint Evrard, fondateur de Cysoing, qui fait le partage de ses livres entre ses huit enfants ; l'autre de Walgarius, son chapelain, qui lègue une série de livres à l'abbaye de Cysoing.

Exact et concis comme le catalogue des manuscrits de Cambrai, mais plus détaillé, le catalogue des manuscrits de Lille fait souvent connaître le contenu des ouvrages, soit par de longs extraits, soit même par la table textuelle de toutes les matières. Ainsi le deux cent douzième manuscrit, intitulé : *Mémoires de messire Michel-Ange, baron de Vuorden*, est une copie du manuscrit original qui repose à Cambrai sous le n° 684 et que j'ai mentionné plus haut ; mais dans le premier catalogue, M. Le Glay se bornait à faire soupçonner la valeur de ces mémoires, tandis que dans le deuxième il la rend évidente en ajoutant un sommaire dont j'extrais quelques articles pour donner une idée des matières contenues dans l'ouvrage.

Portrait du cardinal Trivulce, — de Christine, reine de Suède, — de Charles III, duc de Mantoue.

Portrait et histoire de Louis de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé ; — de Charles II, duc de Lorraine ; — de César de Choiseul du Plessis-Pralin, duc et pair, et maréchal de France ; — de Ferdinand III, empereur ; — du maréchal de Fabert ; — du marquis de Créquy, maréchal de France ; — d'Alexandre-Guillaume de Melun, prince d'Épinoy ; — du maréchal de Schomberg ; — de Philippe-Emmanuel de Croy, comte de Solre ; — de Charles-Louis, électeur Palatin ; — de Claude Lamoral, prince de Ligne.

Description des cours et des contrées de l'Allemagne, par lesquelles le comte de Fuensaldagne passa, allant en Italie, avec les portraits des princes et des grands hommes.

Ébauche du portrait du Roy, à l'occasion du siège de Dunkerque, et de la maladie de Sa Majesté à Calais.

Parallèle du roy avec Alexandre-le-Grand, au sujet de l'extrême danger de la vie où ces deux princes se sont trouvés.

Le deux cent trente-huitième manuscrit est un Recueil des lois et coutumes de Lille « à l'usage du messire Jôseph Herreng, trésorier de France général des finances et grand voyer en la généralité de Lille. »

M. Le Glay donne la table des chapitres de ce Recueil, et met ainsi sur la voie des recherches que l'on peut faire en vue de tel ou tel sujet, comme on peut s'en convaincre par les titres que je transcris :

De la ville de Lille et de la fondation d'icelle. — De l'administration et gouvernement de la ville de Lille. — Des charges et paiements de la ville de Lille. — De la poste de Lille. — De la franche feste des bestes et chevaux en la ville de Lille. — De la procession de Lille et franchise d'icelle. — Des rivières de la ville. — Des exemptions et franchises et charges des rivières de Lille. — Des fontaines de la ville, et comment elles prennent leurs eaux. — De la visitation et nettoie-ment, réfection et entretenement des rivières de Lille. — Des pesche-ries. — De la chambre des comptes à Lille. — Du chastelain de Lille. — Des halles de Lille — Des eschevins de Lille et de leur juridiction. — Du sort et ressort des eschevins de Lille. — Du pouvoir et autho-rité des eschevins de Lille. — De la création d'eschevins et de la loi de la ville de Lille. — De l'immunité et exemption d'eschevins et de la loi. — Des robes et gages d'eschevins. — Des dons et présents qui se font par la ville. — Des aumônes de la ville. — Des carbonniers. — Des bourgeois de la ville et manans en icelle, et de leur ressort. — Des privilèges, droits et franchises des bourgeois de Lille. — Qui peuvent estre reçus à bourgeois, et quand et comment l'on perd la bourgeoisie, et quand l'on la recouvre. — Des prisons de la ville et des cepiers. — Des hôpitaux de la ville de Lille. — Des Frères prescheurs jacobins. — Des Frères Mineurs. — De l'Abbaye de Nostre-Dame, dite l'*Abayette* en la ville de Lille. — Des Béghines. — Du cantuaire de l'église de Saint-Estienne en Lille. — De la chapelle de Ste-Barbe, en l'église Saint-Estienne. — Des heures et horistes de Saint-Estienne. — Des culvronniers à présent arquebusiers. — Des arbalestriers. — Des archiers. — Des fermes et fermiers de la ville de Lille. — De la feste de l'Épinette en la ville de Lille. — Les noms et surnoms des roys de l'Épinette, selon leur création. — Des joustes et faits d'armes. — Des bouchiers et boucheries de la ville de Lille. — Des poissonniers, du

poisson, et envoy d'iceluy. — Des fourniers, pains et esgards d'iceux. — Des cordonniers et chavetiers — Des causseteurs, parmentiers, wievariens et gressiers. — Des teinturiers, tentures, weddes et garanches. — Des barbiers et chirurgiens. — Des vins, rentes et cervoises de la ville, et des droits en procédans appartenans à icelle, et des brasseurs d'icelle, pentes et cervoises et des aigres. — Sur quoy se lèvent et cœuillent les tailles et aides des villes et chastellenies de Lille, Douay et Orchies et quelles. — Sermans des comtes de Flandres à la ville de Lille, et réciproquement cestuy des bourgeois à leur seigneur. — Enffans de bourgeois. — Bourgeois forains. — L'impôt du pied forcheu et autres sur les draps garanche et wedde et autres espèces.

Au n° 247, on trouve sous ce titre : *Index scriptorum Insulensium*, la nomenclature de 227 auteurs nés à Lille, rangés par ordre de prénoms, dans une compilation qui ne manque pas d'intérêt. De même, au numéro 319, on lit un relevé d'un grand nombre des principales familles de Paris et autres, dont le manuscrit donne l'origine avec l'indication des armoiries.

✓ Pour ce qui est des extraits de nos manuscrits, je pourrais m'en tenir à ceux que j'ai cités plus haut et qui, à l'exception de quelques-uns, se retrouvent dans l'ouvrage de M. Le Glay : on me pardonnera de céder à la tentation d'en transcrire encore trois, persuadé que ces curieux spécimens inspireront au lecteur le désir de connaître les autres.

C'est d'abord un état des dépenses et des provisions stipulées par un voyageur du XV^e siècle, pour se rendre de Jérusalem à Sainte-Catherine (au mont Sināï), et de Sainte-Catherine à Jérusalem :

Cy commencent les voyaiges de Jérusalem à Sainte-Katherine du mont de Sinay.

Et premier, diray la dispence ordinaire et nécessaire par chascune personne. Fault louer ung chameau qui portera sa personne, s'il veult les deux oyres, l'un à mettre le vin et l'autre l'yaue, le biscuit pour sa provision avec aucun petit bagaige de ses menues choses et lui coustera VII ducas de Venise VII ducas.

Item, fault pour personne XXV mesures de vin qui cousteront V ducas de Venise V —

Item, gellines en caiges, chair sallée, sucre en pain, sucre rosat, sucre candy, jullep de limons, jullep rosat, chandelles de cire et aucunes aultres choses nécessaires pour raffreschir, et pour ce fault pour personne V ducas de Venise. V —

Item, pour le louage des deux oyres à porter le vin et l'eau fault deux ducats de Venise II —

Item, pour ung asne qui portera le vin de Iherusalem à Gazara, ung ducat et ung ducat ou ung quart . . .	I ducat 1/4
Item, pour l'asne que on chevauchera de Iherusalem à Gazara, un ducat.	I —
Item, au trussement qui guidera et parlera les langaiges en itallien, fault pour chacune personne dix ducas; mais se les pellerins sont plus de dix personnes, ilz ne paieront plus de neuf ducas et aucunes fois VIII, et pour le plus dix ducas	X —
Item, quand on est à Gazara, fault pour chascune personne paier pour le sauf-conduit de l'admiral ung ducat.	I —
Item, fault payer pour le logis et pour l'yaue, chascune personne ung ducat	I —
Item, pour le louage du pavillon, pour chascune personne ung ducat.	I —
Item, outre les VIII, IX ou X ducas que le trussement prend pour chacune personne, lui fault donner par chacun jour pour sa bouche, deux gros; pour le louaige de son cheval, deux gros; et pour sa personne aultres deux gros de Venise, que sont en tout six gros	VI gros.
Item, pour aller joyeusement avec ces chiens mastins qui maynnent les asnes et les chameaulx, faut pour personne chacun pour donner demi gros ou ung gros; ou autrement ilz iront bellement et rechignant, et faisant tous les despiz que ilz pourront. Et quant on leur donne ce que dit est, alors ilz vont le gallop, chantant deux ou trois milles ung chant sy très melodieux que ces chiens ou lous hullant ne pourroient piz. Et les asnes et les chameaulx ad ce melodieux chant vont aussy comme eux et peut bien tout monter pas teste, le voyaige fait, autour de deux ducats.	II ducas.
Item, quant on est à Sainte-Katherine, fault au trussement donnier la courtoisie que monte pour teste deux ducas	II —
Item, aussy fault donner la courtoisie aux asniers et chameliers pour teste, deux ducas	II —
Item, fault à Gazara louer une guide pour les Arabes du pays qui les fait retraire; car aultrement ilz viennent si ennuyeusement truandant et robant s'ilz peuvent; dont par ennuy leur fault jetter une pièce de pain à chiens qu'ilz maingnent, et tantost s'en vont; laquelle guide qui guide et monstre les chemins par tout, coustera par tête un ducat	I —

Somme de XL à XLIII ducas.

Je passe, de ces détails et quasi-impressions de voyage, à un document statistique inséré sous la date 1617 dans le journal du sieur Monnoier, et qui emprunte de l'agrandissement de notre cité un intérêt tout particulier :

La visitation qu'on fit au mois de mars dudit an, pour toute la ville de Lille, pour sçavoir combien il y avoit de personnes habitans à Lille, sçavoir : hommes, femmes et enfans, et en fut trouvé de compte fait le nombre de 32,604. Comme appert ici-bas.

« Nous, commis visiteurs de toutes cheminées,
Dedans l'enclos lillois par curiosité,
Avons sur Saint-Sauveur, en personnes nombrées,
Trouvé sept mille un cent et treize en vérité.

Saint-Maurice à cheval, un vaillant capitaine,
Montre qu'il a à soy, tant de jour que de nuit,
Des personnes beaucoup en dessous son enseigne,
Portant en tout neuf mille un cent huitante-huit.

Saint-Pierre, en son enclos de paroisse petite,
Il se veut contenter, tant de jeunes que vieux,
De ses paroissiens nombrés tout d'une suite,
Pour deux mille cinq cens aussi cinquante-deux.

Pour l'augmentation sur Sainte-Catherine
L'on a voulu sçavoir et être curieux,
Combien l'on trouverait d'ames sur son domaine;
Dont quatre mille elle a aussy quarante-deux.

Saint-Estienne, martyr, d'une face riante,
S'esjouit grandement de voir en son domaine
Avoir en-dessous soy de personnes vivantes,
Le nombre de neuf mil et sept cent six et trois.
Total des habitants de Lille en 1617 : 32,604.

Voici d'autres vers moins curieux peut-être, mais un peu plus poétiques, ils appartiennent au *Dit du Remors*, et au *Dit du Cheminant*.

Le Dit du Remors commence par ces vers :

Quy va tousjours sans retourner
N'est merveille s'il va bien loings,
Jonesse fait maint pas passer.
Dont il ne seroit ja besoins.
Pour ce qu'il va sans avoir soing
Quelle yssue prendra sa voye,
N'est merveille s'il se fourvoye.

Vingt-six autres stances semblables à celle-ci complètent le Dit du Remors ; ensuite, le Cheminant dit :

Après que j'eusts bien entendu
De remors l'amonestement.
Je regretay mon temps perdu
Qu'ay alloué trop follement ;
Et sy ne say quant et comment
Dieu me voudra donner espasse
De lui prier mercy et grace.

Le Dit du Cheminant est composé de seize stances, dont les sept vers ci-dessus forment la première. Le Dit du Remors et celui du Cheminant ne sont qu'un seul et même poème. A la fin de ce Dit se trouve un dessin colorié, représentant la Sainte-Vierge sur le trône et le Cheminant agenouillé.

Il n'est pas inutile de remarquer, pour l'honneur de notre ville, qu'on lit au bas de la première page du manuscrit qui contient ce poème avec d'autres poésies :

A Jehan Marissal, marchand demeurant à Lille ;

qu'on lit en outre au bas de la pénultième page :

Che livre appartient à Jean Pasquier, maître des ouvrages de la ville de Lille, par luy acheté à la vendue Grard de Gand ;

et qu'au bas de la dernière page ont été rayées les lignes suivantes :

Ce livre appartient à Alexandre Wavrin, à Lille. — Che livre appartient à Pierre Artus, marchand demeurant à Lille.

Il me semble que ces annotations, — rapprochées de la compilation concernant nos 227 auteurs lillois, mentionnée ci-dessus, — m'autorisent à penser que les lettres, comme les arts, les sciences, l'industrie et le commerce, ont élu domicile dans la glorieuse cité qui a toujours aspiré et aspirera toujours à bien mériter de la patrie.

Puis-je mieux finir cet entretien qu'en vous laissant, Messieurs, sous l'impression d'un bien légitime orgueil que tous — Lillois de naissance ou par adoption — nous partageons avec bonheur ?

Pour moi, qui me suis principalement proposé dans cet opuscule d'honorer la mémoire du docteur Le Glay, je vous remercie,

Messieurs, de la bienveillante attention que vous m'avez accordée en souvenir de lui, comme je me félicite de pouvoir m'appliquer sans présomption, — tant sa modestie était grande ! — les paroles qui terminent l'introduction de sa dernière œuvre bibliographique :

« D'autres, sans doute, auraient rempli une pareille tâche avec plus de science et de talent ; personne, j'ose le dire, ne l'eût fait avec plus de zèle et d'amour. »

XIV.

Un mot sur l'esprit chez les anciens à propos d'une satire d'Horace.

Savez-vous rien de plus délicieux qu'une causerie intime où vous pensez tout haut, sans souci des indiscretions ou du qu'en dira-t-on, et cela, parce que vos interlocuteurs se prêtent d'une part à toutes les fantaisies de votre capricieuse curiosité, et se montrent d'autre part d'une humeur si accommodante que vous n'avez point à craindre de la fâcher par une critique hasardée, par une observation maladroite, par une appréciation même injuste ou ridicule? Or, mes interlocuteurs, mes causeurs bénévoles, ce sont tout simplement les plus beaux génies qu'il a plu à Dieu de créer pour l'honneur de l'intelligence humaine : Homère, Platon, Cicéron, Virgile, Tacite, Sophocle, Horace, Corneille, Racine, La Fontaine, Pascal, Sévigné, Milton, Cervantès, Le Tasse, Bossuet, Fénelon, Châteaubriand, ou tout autre auteur ami qui s'en vient, à mon appel, se placer sans délai près de moi pour m'entretenir familièrement — ni plus ni moins que si j'étais son égal — de ses idées, de ses sentiments, de ses conceptions, de ses craintes ou de ses espérances, de ses regrets ou de ses désirs, de ses joies ou de ses peines, en un mot de ce qui peut m'intéresser, dans le cercle étroit de la réalité, comme dans le vaste champ des illusions et des chimères. J'ai énuméré ailleurs ¹ les immenses, les précieux avantages que me procure cette incomparable société où chacun se présente sans façon, quels que soient son rang, son âge, son sexe, sa patrie, ses goûts, son humeur, ses opinions politiques ou sociales : je me bornerai à vous dire que, volontairement confiné dans mon adorable chartre privée, mon cher cabinet d'étude, ou plutôt mon salon littéraire — j'eus dernièrement le loisir de goûter d'abord les douceurs d'une aimable et docte réunion, puis de savourer les délices d'un tête-à-tête avec Horace, le bon Horace, comme dit La Fontaine. Mon vieil ami me conta avec tant de bonhomie, de finesse et d'enjouement une

1. Dans une *Causerie sur ce que l'on appelle esprit*, à propos des *Épaves littéraires* de M. H. BRUNEL, lue à la Société des sciences de Lille en 1850, et insérée même année, dans les numéros 23 et 24 de *l'Artiste*.

aventure tragi-comique qui lui était arrivée à Rome, que je ne puis résister au plaisir de vous la redire. Mais quoi ! cette aventure, vous la connaissez aussi bien que moi ; qu'importe ? Horace peut-il jamais ennuyer ? N'est-il pas du petit nombre de ces auteurs privilégiés qu'on lit toujours alors même qu'on les sait par cœur ?

Horace donc suivait un jour la voie Sacrée, préoccupé de je ne sais quelles bagatelles. Il y était tout entier. Accourt un quidam qu'il connaissait à peine de nom, et qui, lui saisissant la main, interrompit tout à coup sa rêverie ; grande contrariété pour notre poète qui espère néanmoins, quelque artifice ou quelque dieu aidant, échapper à l'incommode personnage. Tantôt il presse le pas, tantôt il s'arrête pour parler à l'oreille de son esclave, tout en s'indignant à part soi de sa faiblesse et de sa timidité : « Qu'on est heureux, se dit-il en lui-même, d'avoir son franc-parler ! Que n'ai-je la hardiesse de Bolanus ! Je le congédierais en dépit de la politesse ». L'autre cependant jasait à tort et à travers : « Les belles rues ! la belle ville ! » Horace, lui, comme bien l'on pense, ne répondait mot. L'importun s'aperçoit, à l'indifférence du poète, que celui-ci meurt d'envie de le quitter ; il lui en fait même la remarque : « Vous grillez d'être débarrassé de moi, je l'ai vu de prime abord ; mais non, je m'accroche à vous, je ne vous lâche point. Où allez-vous de ce pas ? — Ce n'est pas la peine de vous faire promener ; je vais rendre visite chez quelqu'un que vous ne connaissez pas et qui demeure fort loin, de l'autre côté du Tibre, près des jardins de César. — Je n'ai rien à faire, j'irai partout avec vous ». Que répondre à tant d'effronterie et d'opiniâtreté ? Le patient se résigne et courbe son front sous le joug, comme l'âne baisse piteusement l'oreille quand il se sent chargé outre mesure. Du moins, si la conversation était intéressante ! Mais non, le pauvre poète souffre moins peut-être de la présence du bourreau que de la futilité de ses discours. Tout à coup il se rappelle la prophétie d'une vieille Sabine : « Cet enfant, a-t-elle dit à sa mère, après avoir consulté son urne magique, cet enfant ne mourra ni par l'épée des ennemis, ni d'un point de côté, ni d'un catharre, ni de la goutte : un bavard causera sa cruelle agonie. Quand il sera grand, qu'il évite les bavards, s'il est sage ! » C'en est fait, l'horoscope va s'accomplir, l'instant fatal est arrivé ! Comment en douter ? Tous les parents du bavard sont morts, tués par sa langue assassine ! Horace sera aussi sa victime.

Déjà plus d'un quart de la journée s'est écoulé au milieu des transes, quand, près du temple de Vesta, le fâcheux se souvient qu'assigné pour ce jour-là il doit se rendre au tribunal, sinon perdre son procès. Oh ! pour le coup, Horace est sauvé, et nous respirons avec lui : « Si vous êtes mon ami, dit le fâcheux, attendez un peu ici. — Je veux mourir si je puis m'arrêter, ou si j'entends rien à la chicane ! D'ailleurs je cours où vous savez, au delà du Tibre ! — Me voilà bien en peine ! que dois-je faire ? vous abandonner, ou mon procès ? — Ah ! s'il vous plaît ! — Non, je suis décidé.... » et il passe le premier. Horace le suit, car il ne faut pas lutter avec son vainqueur.

Voilà, dites-vous, un désintéressement qui passe les bornes de la vraisemblance. — Un moment ! Il y a réponse à votre objection : Si notre homme a laissé de côté le tribunal, c'est pour tenter de s'introduire chez le favori d'Auguste, le puissant et célèbre Mécène. Il a son plan. Écoutez ce dialogue : « Et Mécène ? Comment êtes-vous ensemble ? — Peu de gens lui conviennent : c'est un homme d'un sens exquis. — Certes, personne n'a mieux tiré parti de son bonheur ! Vous auriez un bon auxiliaire, très capable du second rôle, si vous vouliez introduire près de lui votre serviteur. Je veux mourir si vous n'évinciez tous les autres ! — On ne vit pas chez Mécène comme vous vous le figurez : il n'y a point de maison plus pure, plus étrangère à ces sortes d'intrigues. Celui-ci est plus riche que moi, celui-là plus savant, cela ne me fait absolument aucun tort ; chacun a sa place marquée. — Voilà qui est prodigieux et à peine croyable ! — C'est pourtant la vérité. — Vous enflamez encore mon désir d'être admis ! — Vous n'avez qu'à vouloir, avec votre mérite, la place est à vous. Mais je vous en avertis : Mécène sait bien qu'on peut le vaincre, aussi les premiers abords sont-ils difficiles. — Oh ! je ne me manquerai pas à moi-même ! Je gagnerai ses domestiques ; repoussé aujourd'hui, je ne quitterai pas la partie : je guetterai l'instant dans la rue, je me trouverai sur son passage et me mettrai à sa suite. C'est la condition humaine : on n'a rien sans beaucoup de travail ». Horace, vous le voyez, ne sera pas la dernière victime du terrible fâcheux....

Je n'ose vous affirmer que le malheur d'autrui, même en perspective, ait tant soit peu consolé notre poète, mais je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer avec quelle aimable

attention, quelle adroite courtoisie, il a su oublier ses perplexités pour saisir l'occasion de louer son protecteur. Jamais éloge ne fut plus délicatement amené. Demandez à Boileau, *ce gueux revêtu des dépouilles d'Horace*, s'il ne s'en est pas souvenu quand il a mis dans la bouche de l'indolente Mollesse le panégyrique indirect du souverain qu'on saluait alors du nom de Louis le Grand.

Tandis que le bavard péroré sur les moyens qu'il emploiera pour faciliter son admission auprès du favori d'Auguste, arrive un ami d'Horace, Fuscus Aristius. Une lueur d'espérance a lui dans l'âme du pauvre patient : il saura bien faire comprendre à Fuscus qu'il doit le tirer d'embarras. Mais — on n'est jamais trahi que par les siens — il prend à Fuscus, qui connaît le maudit personnage, la fantaisie de prolonger le martyre de son ami. En vain Horace le tire par l'habit, en vain il lui fait des yeux à en devenir louche, le mauvais plaisant sourit et ne comprend pas ! Horace brûle de dépit ! que faire ? Il renonce aux signes, et plus explicitement : « A propos ! vous aviez à me communiquer un secret... — Oui, mais je prendrai mieux mon temps ». Sans doute Fuscus a de graves motifs pour garder le silence : « C'est aujourd'hui, fait-il observer à son malheureux ami, le trentième sabbat, voudriez-vous scandaliser le peuple juif ? » Excellente raison pour un adorateur de Jupiter ! Représentez-vous Horace, victime du bavard et jouet de Fuscus qui s'enfuit, le laissant *sous le couteau* ; et si vous n'êtes pas trop distraits par la malice du trître qui conspire singulièrement contre votre sérieux, vous vous attendrirez sur le sort de l'infortuné quand il s'écrie : « Faut-il qu'un jour aussi funeste se soit levé pour moi ! » — Qui le croirait ? A peine Horace a-t-il articulé cette plainte en soupirant du plus profond de son cœur, qu'au moment même, et contre toute attente, il échappe au supplice. Vous vous rappelez ce procès si étrangement abandonné.... La partie adverse du fâcheux vient à passer, et lui crie : « Où vas-tu, canaille ! » — Comme cette qualification dut sonner délicieusement à l'oreille du patient ! — Puis s'adressant à celui-ci : « Voulez-vous être mon témoin ? » Horace ne se le fait pas dire deux fois : « Et vite ! répond-il, et de grand cœur ! » Dès lors grand débat entre les deux parties ; conséquemment grand bruit et grand scandale : la foule s'amasse.... et le poète de s'esquiver. Il me semble encore l'entendre s'écrier de l'accent

le plus convaincu : « Et voilà comment Apollon me sauva ! »¹

Je félicitai mon vieil ami d'en avoir été quitte pour la peur, je le félicitai surtout de la manière dont il m'avait conté l'aventure. Que d'art en effet dans sa narration ! Comme les incidents y sont habilement gradués, et avec eux l'inquiétude, la crainte, l'anxiété, le désespoir qu'ils durent faire naître dans son âme ! Vous n'avez pas oublié que le législateur du Parnasse latin a écrit dans son code littéraire : « Qu'un Dieu n'intervienne pas, à moins que l'intrigue ne soit digne d'être dénouée par une main divine. *Nec Deus intersit, etc.* » Horace ne semble-t-il pas avoir voulu faire une application plaisante de ce précepte qui, remarquez-le, regarde la sérieuse, la terrible tragédie ? Eh ! n'est-ce pas, à vrai dire, une tragédie que ce fatal enchaînement de perplexités ? Où trouver une Furie plus implacable que le fâcheux ? Le Tartare, malgré son luxe de supplices, le Tartare jamais n'infligea de plus cuisantes souffrances. Aussi un dieu seul pouvait sauver le pauvre Horace, et nul autre qu'Apollon, le protecteur naturel des poètes, n'était plus intéressé à l'accomplissement du prodige. Convenez-en.

Convenez en outre de deux choses. — La première, c'est qu'en vous communiquant mes impressions, comme je viens de le faire, j'échappe au reproche d'égoïsme qu'adressa un jour à quelques-uns d'entre nous, pauvres littérateurs, un savant mathématicien à qui malheureusement nous ne pouvons garder rancune, attendu qu'il est à nos yeux un symbole vivant de l'alliance des lettres et des sciences² ; la seconde, c'est que le charmant récit d'Horace démontrerait parfaitement, à défaut d'autre preuve, que l'esprit même le plus badin peut, aussi bien que le génie, se glorifier d'une antique origine. Je dis l'esprit le plus badin, car pour ce qui est de l'esprit en général, cela ne fait pas question. On sait à quelle école Rome en allait chercher les leçons, et si je passe sous silence la verve et l'atticisme d'un Aristophane ou d'un Lucien, c'est que j'aurais trop à dire. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de cet

1. Le lecteur a sans doute remarqué que j'ai mis à contribution, dans cette bluette littéraire, la traduction de feu Génin, l'un des plus spirituels interprètes des satires d'Horace.

2. M. Guiraudet, doyen de la Faculté, a écrit dans un de ses Rapports, qu'il rédigeait si bien, en qualité de secrétaire-général de la Société des Sciences : « La culture des lettres, des lettres dans le sens antique du mot, ce plus noble, ce plus élevé des délassements de l'esprit, est souvent une source de *jouissances égoïstes*. Le plaisir de goûter et d'apprécier les œuvres d'autrui fait doucement oublier, etc. »

esprit que J.-B. Rousseau a cru définir en l'appelant le sel de la raison et dont Socrate me paraît avoir été merveilleusement doué, ni même de cette gaieté caustique qui inspira au Français le vaudeville, — mais de cette espèce d'hyperbole tout à la fois naïve et malicieuse qui exalte à dessein de petites choses, qui vous attache à des riens, à ce qu'Horace nomme de poétiques bagatelles, *nugæ canoræ*. Il s'agit, en un mot, de cette ingénieuse industrie qui va jusqu'à bâtir un château sur la pointe d'une aiguille. *Le Lutrin*, *Vert-Vert*, *le Voyage autour de ma chambre*, si vous les avez présents à la mémoire — et comment en douter? — vous donneront, mieux que je ne le saurais faire, une idée claire de cet art, de cet enjouement piquant et gracieux dont je trouve dans Horace un des premiers modèles.

XV.

Causerie sur le prix du silence au point de vue de la philosophie morale, de la littérature et des relations de société ¹.

Est et fidei tuta silentio
Merces

Horatii Carminum, lib. III, 2.

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, se souviennent d'avoir lu dans les Œuvres morales de Plutarque un ingénieux traité sur la démangeaison de parler, maladie fort commune en tout temps, et que le philosophe de Chéronée considérait quasi comme incurable, malgré l'excellence des remèdes qu'il indiquait, vu la difficulté d'astreindre à se les appliquer ceux qui en ont le plus besoin. Certes, il serait glorieux pour la philosophie moderne de réussir là où a échoué la sagesse de l'antiquité, et je vous proposerais volontiers, Messieurs, d'ouvrir un concours pour la recherche des moyens les plus propres à corriger l'intempérance de la langue ; mais on me soupçonnerait de rêver pour vous les lauriers d'une Académie silencieuse à l'instar de celle que l'abbé Blanchet a rendue célèbre. Or, loin de moi la pensée de vous assimiler à une société de savants qui s'engageaient à *penser beaucoup* (rien de plus louable assurément), mais qui s'engageaient en outre à *écrire peu* et à *parler le moins possible* ! — ce serait méconnaître à la fois l'importance de nos Mémoires et le charme de nos séances, auxquelles préside cette aimable courtoisie que notre honorable confrère, M. Chon, appréciait naguère avec tant de cœur et de tact ². D'un autre côté, dissenter de mon autorité privée sur la réserve des paroles et régenter, pour ainsi dire, ceux de nos contemporains qui ne seraient pas précisément des modèles de discrétion, c'est chose assez délicate et scabreuse. Il m'a paru cependant que vous ne jugeriez pas comme entachées de pédantisme ou dénuées de tout intérêt les considérations que

1. « Je ne sais, écrivait à l'auteur le R. P. Félix, si tous les *parleurs* seront de votre avis, mais tous les *penseurs* en seront certainement. Dans le silence et le repos, l'âme chrétienne profite, dit l'*Imitation*, et il est rare qu'on ne se repente point d'avoir trop parlé. » (Lettre du 24 novembre 1871).

2. Discours prononcé dans la séance solennelle du 26 décembre 1869.

m'ont suggérées — sur le prix du silence — la lecture de Plutarque et quelques-uns de mes souvenirs. Je vous les communique telles quelles, ces considérations, tant je compte, Messieurs, sur votre bienveillance et sur le mérite que m'impose implicitement mon sujet, celui de la brièveté.

Parler correctement, éloquemment, divinement, selon l'expression de Bossuet, et comme si l'on était inspiré, — ainsi que l'enseignent la grammaire, la rhétorique et la poétique, — c'est assurément l'un des plus nobles buts que puisse se proposer l'activité humaine. L'art de parler ! Tous nous avons été appelés dans notre adolescence à en saisir au moins le premier degré. Quand au second ou au troisième, s'il ne nous a pas été donné à tous d'y atteindre, nous pouvons nous en consoler aisément : le monde n'a pas besoin de tant d'orateurs ni de poètes. D'ailleurs, sans vouloir discréditer ici le grand art de parler éloquemment ou divinement, il faut bien convenir avec l'esclave de Phrygie que la parole est la pire des choses comme elle en est la meilleure, et que si c'est un mérite de savoir parler, c'en est un aussi de savoir se taire. Mais c'est une science fort rare que celle du silence opportun.

Il en est de la vertu du silence comme de tout ce qui est bon en soi ; on la prise beaucoup en théorie, et on ne l'observe guère dans la pratique, quoique l'on sache que le Paganisme et le Christianisme l'ont successivement glorifiée : le premier, en mettant le silence au nombre des dieux ; le second, en le regardant comme une des conditions essentielles de notre perfectionnement moral. Or, je lis dans ce livre que le savant éditeur de nos classiques français, M. Ad. Régnier, qualifie d'*unique*, d'*inimitable* ¹, et dont l'auteur, fidèle à son précepte d'humilité, *ama nesciri*, a pris autant de peine à n'être pas connu que d'autres à se faire connaître, — c'est la remarque du grand Corneille, l'un de ses traducteurs, — je lis, dis-je, dans ce livre précieux à tant de titres : « Oh ! qu'il est bon, qu'il est avantageux pour la paix de se taire sur les autres, de ne pas croire tout indifféremment, de ne pas tout redire sans réflexion, de ne pas se laisser emporter à tout vent de paroles ². »

1. Lettre à propos d'une traduction inédite de *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont le manuscrit a été récemment découvert par M. Ad. Hatzfeld.

2. *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, ch. 45.

En effet, quels heureux changements s'opèreraient en nous et hors de nous, si nous avions toujours présente à l'esprit cette adorable maxime ! Que d'erreurs, que de fautes nous épargnerions, et que d'avantages nous procurerions aux autres, comme à nous-même, si nous savions nous imposer ce silence salutaire qui nous fait vivre dans la discrète compagnie de nos pensées, et qui fait que nous ne sommes jamais moins seuls qu'alors que nous sommes seuls : que nous n'agissons même jamais plus qu'alors que nous paraissions le moins agir ! Plus d'un grand homme, avant et après Scipion l'Africain, en a fait l'heureuse expérience. On demandait à Newton comment il avait découvert l'une des plus belles lois du monde physique, la loi de gravitation : « En y pensant » répondit-il. Qu'est-ce à dire ? que Newton médita longtemps dans un silence religieux, et qu'il dut à cette méditation profonde, opiniâtre, de pénétrer jusque dans les secrets de la création.

Donc, Messieurs, à mon sens, se taire c'est penser. Que si l'on m'objectait que bien des gens se taisent et n'en pensent pas plus, je n'en admirerais que mieux encore le prix du silence, car il est écrit : « Le sot, s'il peut se taire, sera cru sage ; s'il ferme la bouche, intelligent ¹. » Étrange harmonie du monde moral ! Il est donc des instants dans la vie du pauvre d'esprit et dans celle du sage, où tous deux paraissent égaux, sous le rapport intellectuel ! Et cette égalité accidentelle — si propre à consoler le premier, s'il en avait conscience, à confondre le second, s'il oubliait que la sagesse humaine est toujours imparfaite, — c'est la loi du silence qui la consacre : comme pour nous rappeler qu'il n'y a de distinction absolue parmi les hommes, que celle des bons et des méchants.

Le monde moral présente un phénomène plus mystérieux encore, Messieurs. Si l'on peut préconiser à juste titre la vertu du silence volontaire et opportun, comment ne pas s'apitoyer sur le silence fatal et perpétuel auquel étaient condamnées tant de malheureuses créatures, avant que d'admirables inventions eussent apporté à leur misère des adoucissements et des remèdes inattendus ! Et cependant cette misère me fournit dans sa raison d'être — qui le croirait ? — une nouvelle glorification du silence. La science physiologique et médicale a découvert, je le sais, les causes secondes de l'infirmité du sourd-muet, mais il était réservé

1. *Proverbes de Salomon*, xvii, 28.

à la science sacrée, à la théologie, d'en expliquer la cause primordiale, et de nous démontrer par l'organe de l'un de ses plus éloquents interprètes ¹, qu'un être aussi imparfait avait néanmoins sa place marquée dans le plan de l'œuvre divine, et qu'il lui était assigné un rôle providentiel. On lit en effet dans l'Exode ² ces étonnantes paroles : « Qui a fait la bouche de l'homme ? et qui a fait le sourd-et-muet ? n'est-ce pas moi, dit le Seigneur ? » — Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette grave question. Il suffit à ma thèse de constater que Dieu, qui a fait la bouche de l'homme, a, pour ainsi dire, promulgué la loi du silence en assumant sur lui solennellement l'existence du mutisme naturel, lequel ne disparaîtrait pas absolument de l'univers alors même que, grâce au progrès des lumières et de la moralité, il cesserait d'être le résultat de l'imprudence ou de la culpabilité de l'homme.

Le silence, dont la valeur au point de vue moral est incontestable, a aussi, au point de vue littéraire, un mérite qu'il convient de signaler.

J'ouvre le XI^e chant de l'Odyssée : j'y vois Ulysse racontant au roi Alcinoüs diverses scènes de son évocation des morts, entre autres celle où il écoute avec un intérêt compatissant les âmes dolentes qui se pressent autour de lui et l'entretiennent de leurs peines. Seul, Ajax se tient à l'écart, courroucé encore de la victoire qu'Ulysse remporta sur lui lorsqu'ils se disputèrent les armes d'Achille. Le roi d'Ithaque s'exprime ainsi : « L'auguste Thétis avait placé devant nous ces armes, et nous prîmes pour juges les fils des Troyens et Minerve. Hélas ! pourquoi l'ai-je obtenu, ce triomphe funeste, qui précipita dans la tombe cette noble tête, cet Ajax, le plus beau, le plus vaillant des Grecs après l'irréprochable fils de Pélée ! Cependant j'adresse au héros ces douces paroles : « Ajax, fils de l'irréprochable Télamon, ne devrais-tu donc pas, après la mort, oublier le courroux qui t'anime contre moi, à cause de ces armes fatales que les dieux nous donnèrent pour le malheur des Argiens ? Elles t'ont fait périr, toi, notre rempart, et nous, Achéens, nous pleurons toujours ta mort autant que celle d'Achille. Mais personne n'est coupable que Jupiter dont la haine

1. Mgr l'Evêque de Poitiers. Discours prononcé le 29 janvier 1859 en faveur de l'œuvre des Sourds-Muets.

2. C. vi, v. 11.

redoutable poursuivait notre armée, et qui t'a livré à la Parque. Approche, ô roi ! laisse-toi fléchir, dompte ta haine et ton cœur obstiné ! » Je dis ; mais, sans me répondre, il va se confondre dans l'Erèbe avec la foule des âmes ¹. » — Silence sublime, qui peint Ajax tout entier, c'est-à-dire dominé par cet incurable orgueil qui le rend insensible à la haute raison, à la modestie, aux regrets, à la touchante sympathie d'un rival généreux dont la victoire ne fut ni une surprise ni une injustice ².

Virgile a imité en maître cette admirable scène dans l'épisode de la descente d'Énée aux enfers. Il est, dit-il, au séjour des morts, une plaine immense, où ceux que l'amour a consumés de son poison mortel vont cacher leur douleur dans des routes solitaires à l'ombre d'une forêt de myrtes : on la nomme *le Champ des pleurs*. C'est là que le héros troyen rencontre l'amante qu'il a dû abandonner, Didon, sanglante encore de sa blessure. A la vue de l'infortunée qui veut se dérober à ses regards, Énée se précipite sur ses pas, et tout en larmes il lui jure, avec le tendre accent de l'amour, par les astres, par les dieux de l'Olympe, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans les abîmes de la terre, que jamais il ne l'eût quittée si les dieux ne l'avaient entraîné loin d'elle par des ordres suprêmes. « Arrêtez, s'écrie-t-il ; qui fuyez-vous ? Hélas ! c'est pour la dernière fois que le destin permet que je vous parle. » Mais Didon, les yeux fixés vers la terre, détourne la tête et ne se laisse pas plus émouvoir que le rocher le plus dur ; puis, elle fuit comme l'inexorable Ajax, et s'enfonce d'un air farouche dans l'épaisseur du bocage. La sublimité de ce silence a été parfaitement appréciée par M. de Fontanes qui conclut : « Il motive la haine future de Carthage et de Rome. Didon n'a pas même pardonné après sa mort, et son ombre attend Annibal. »

Notre grand fabuliste a rendu hommage au silence — littérairement parlant — dans le plus touchant de ses apologues, *Les deux pigeons*. Qui ne se rappelle avec délice les adieux des deux amis ? Mais pour les démonstrations de la joie du retour, le poète a laissé à notre imagination émue des mésaventures de voyage, le soin de se les retracer :

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

1. Traduction de P. Gignet.

2. TISSOT. *Études sur Virgile*.

Procédé analogue à celui du peintre Timanthe qui désespérait de rendre la poignante douleur d'Agamemnon dans la représentation du sacrifice d'Iphigénie, et qui réussit à la faire mieux concevoir en ne l'exprimant pas : il peignit le père de la victime se voilant le visage d'un pan de sa robe.

J'aurais plus d'un exemple d'admirable réticence à extraire des chefs-d'œuvre de nos orateurs ou de nos poètes dramatiques ; j'y renonce à regret, mais je ne puis résister au plaisir d'emprunter à l'histoire de notre pays deux traits où éclate dans sa sévère beauté ce que j'appellerai l'éloquence du silence.

Escorté par ses satellites, le fougueux ligueur Bussi Le Clerc se présente au Parlement. Il somme les magistrats de rendre un arrêt contre les droits de la maison de Bourbon ou de le suivre à la Bastille. Sur-le-champ, et sans daigner lui répondre, tous se lèvent pour le suivre. — Quelles paroles pouvaient jamais valoir ce silence si énergiquement significatif, cette imposante manifestation du courage civil ?

C'était au temps de nos luttes gigantesques contre l'Europe. — Il s'agit d'un coup de main hardi. Un colonel requiert pour l'exécuter douze hommes de bonne volonté. Personne ne répond à son appel, personne ne sort des rangs pour se dévouer. N'aurait-on pas compris le colonel, ou pour la première fois la bravoure française hésiterait-elle devant le danger ? Renouvelée trois fois, la même demande reste sans réponse ! « Eh quoi ! s'écrie le colonel indigné, ne m'entendez-vous point ? — Nous vous entendons, répondit enfin une voix, mais pourquoi appelez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir. » Je ne sais pas de langage militaire, fût-ce même le laconisme des guerriers de Sparte, qui mérite d'être comparé à ce silence opiniâtre de nos héroïques soldats.

Et maintenant que je crois avoir démontré le prix du silence, il ne me paraît pas hors de propos d'ajouter ici quelques pensées, souvenirs et conseils à l'adresse des jeunes gens. Quelle gloire pour eux et quel avantage pour notre patrie, s'ils se mettaient résolument à l'œuvre pour opérer sur eux-mêmes la réforme que Plutarque avait en vue, quand il écrivait contre la déman-gaison de parler — réforme capitale, et dont le succès serait sans contredit un service immense rendu à la société ! On en peut juger par un piquant dialogue que relatent les *Mémoires* de Xéno-

phon sur Socrate, et que le poète Andrieux a imité d'une manière charmante. Vous me pardonnerez, Messieurs, de vous en citer une partie, car il y a toujours plaisir à entendre le langage du bon sens relevé par l'esprit ; — outre qu'il semble que cela soit d'hier, tant nous autres Français nous ressemblons aux Athéniens d'autrefois.

Glaucou avait trente ans, bon air, belle figure ;
Mais parmi les présents que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement :
Glaucou se croyait fait pour le gouvernement,
Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique :
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché :
Parler à tout propos était sa maladie.
Socrate l'abordant : « Plus je vous étudie,
Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez :
Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
Vous voulez gouverner ; vous désirez qu'Athènes
De l'État en vos mains remette un jour les rênes ?
— Je l'avoue. — Et sans doute, à vos concitoyens
Vous paierez cet honneur en les comblant de biens ?
— C'est là tout mon désir. — Il est louable et j'aime
Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.
A ce plan dès longtemps vous avez dû penser ;
Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer ? »
Glaucou resta muet, contre son ordinaire ;
Il cherchait sa réponse.

Socrate lui vient en aide par une série de questions, selon sa méthode, mais si malicieusement que Glaucou, obligé de confesser son ignorance sur plusieurs points essentiels de la science gouvernementale, s'écrie déconcerté :

En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir !

Et Socrate de répliquer :

Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières ?
Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumière ;
Mais retenez de moi ce salutaire avis :
Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.
De régler les États la profonde science
Vient-elle sans étude et sans expérience ?
Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard ;
On se croit orateur, on n'est que babillard.

Toutefois, non moins indulgent pour la bonne volonté que sévère pour la présomption, Socrate ajoute :

Allez, instruisez-vous, et quelque jour peut-être
Vous nous gouvernerez.

Glaucou sut profiter de la leçon :

Il devint raisonnable, et depuis ce jour-là,
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Andrieux termine par un vœu auquel vous vous associerez,
Messieurs :

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui.
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui !

Il ne suffirait pas de prémunir la jeunesse contre le *glauconisme*, il faudrait la guider dans ce qui fait le charme des relations sociales, c'est-à-dire la conversation. Car si je dis avec La Fontaine :

Il est bon de parler et meilleur de se taire,

Je n'entends pas que l'on s'impose un silence maussade ; et j'ajoute avec ce poète de grand sens, que nous nommons trop familièrement *le bonhomme* :

Tous les deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

C'est aussi l'opinion de La Bruyère qui a écrit : « Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler et d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours ordinaires. » En conséquence, si l'on suit ses avis, on s'accommodera à tous les esprits ; on permettra comme un mal nécessaire le récit de nouvelles hasardées, les jugements téméraires sur les hommes et les choses du passé, les inutiles conjectures sur l'avenir, le débit des sentiments fades, singuliers ou ridicules qu'inspirent les manies, le caprice, l'amour-propre, et dont l'expression revient sans cesse dans la conversation : on laissera donc *Aronce* parler proverbe, et *Mélinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies. Cette tolérance

du philosophe, c'est, en dernière analyse, le précepte chrétien qui nous fait un devoir de supporter l'humeur et les défauts d'autrui. Nous n'en sommes pas moins tenus d'être sévères à nous-mêmes, de veiller sur nos paroles et d'éviter les banalités : l'attrait de la conversation est à ce prix. Henri IV écrivait un jour à l'un de ses braves compagnons d'armes : « Je t'aime à tort et à travers » ; il ne lui eût point dit : « Je te parle à tort et à travers. » Voilà pourtant ce que fait nécessairement celui qui n'a pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire ¹.

A ce propos, j'aurais bien des portraits à faire passer sous vos yeux : car, sans compter les mauvais plaisants, sorte d'insectes qui fourmillent partout, peut-on dire que l'on rencontre rarement dans la société ces esprits vains, légers, familiers, délibérés que signale l'auteur des *Caractères*, lesquels sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent et que les autres doivent forcément écouter ? Et puis, s'il faut en croire le même moraliste, que de gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé ! Mais ne serait-ce pas me montrer un peu sévère que de provoquer contre ces diverses espèces de parleurs vos sourires, vos dédains ou votre pitié ? J'ai besoin moi-même de trop d'indulgence pour en manquer envers qui que ce soit — hormis, bien entendu, l'indiscret, le menteur, le médisant, le calomniateur surtout. D'ailleurs, Messieurs, il est temps de mettre fin à cette causerie : j'ai quelque chose de mieux à faire ici que de parler, c'est de vous écouter ; — heureux si d'impérieux devoirs me privaient moins fréquemment du plaisir de goûter, au milieu de vous, le fruit de mon silence.

1. La Bruyère.

XVI.

Causerie sur les Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture
et des arts de Lille.

Messieurs,

On m'a fait un reproche à propos de l'allocution que j'ai eu l'honneur de vous adresser avant de prendre place au fauteuil présidentiel ¹, — un reproche que je regrette de ne pas mériter, celui d'être trop modeste. A mon avis, il ne sied qu'au talent hors ligne, au savoir transcendant, de chercher à se dissimuler sous les dehors de la modestie, — comme, dans un autre ordre de faits et d'idées, il n'est donné qu'aux plus hautes, aux plus héroïques, aux plus rares vertus de se dérober à nos applaudissements sous le voile de l'humilité.

Quoi qu'il en soit de cette prétendue exagération dans la défiance de moi-même, elle m'a inspiré la bonne pensée de relire vos *Mémoires* comme le meilleur moyen de m'identifier de plus en plus avec notre chère Société. Or, l'exécution persévérante de cette pensée m'a procuré parfois un plaisir tel que je ne puis résister au désir de le prolonger, en vous faisant part de mes souvenirs et de mes impressions.

La bienveillance avec laquelle vous avez accueilli, en 1870, la *Causerie sur le prix du Silence*, où j'insinuais ce que l'on gagne à vous écouter, m'autorise à espérer la même faveur pour celle-ci où je voudrais faire comprendre ce que l'on gagne à vous lire.

S'il s'agissait d'une analyse méthodique des travaux insérés dans nos *Annales*, je débiterais par un aperçu plus ou moins sommaire de ceux qu'embrasse ma collection (1849 à 1881), ou plutôt, — sans refaire l'œuvre de nos secrétaires-généraux dont les Rapports initient, chaque année, le public à l'ensemble et au résultat de nos communications scientifiques, littéraires ou artistiques, — je signalerais, à titre de renseignements pouvant servir de guide ou de memento dans la lecture de nos *Mémoires*, non seulement ces comptes rendus annuels dont plusieurs sont des modèles du

1. Cette allocution sera reproduite plus loin, dans la série des *Discours*.

genre, mais encore les discours prononcés sur la tombe de nos chers défunts. Pour me borner à deux exemples, je citerai l'hommage suprême que M. Girardin a rendu à notre vénéré Delezenne, et celui que M. Gosselet a rendu à Frédéric Kuhlmann, le glorieux émule de Delezenne : le premier discours, quoique très étendu, complété encore par une importante notice de M. Gripon ; le second, qui le sera par une monographie que s'est chargé de rédiger l'un des plus savants disciples de Kuhlmann, M. Corenwinder. Il est d'autres documents que je recommanderais aussi dans le même but : le *Catalogue raisonné des écrits du Dr Le Glay*, par M. Louis Pajot ; la *Notice sur la vie et les travaux de M. de Coussemaker*, par M. l'abbé Dehaisnes, etc. Puis, mon analyse terminée, je rendrais grâce à la patience de ceux de nos confrères à qui nous devons les tables des matières, lesquelles m'auraient singulièrement aidé dans mon travail.

Certes, Messieurs, nos *Mémoires* mériteraient bien d'être l'objet d'une pareille étude, mais tel n'est pas mon dessein. Je veux simplement vous entretenir de ma lecture après m'être recueilli pour classer mes réminiscences ; — comme souvent, en famille, on aime à se rappeler la conversation des gens de savoir, d'esprit et de cœur que l'on a le bonheur de compter au nombre de ses amis.

Une des scènes les plus émouvantes du *Philoctète* de Sophocle est celle où le héros, qui vit depuis dix ans dans une île sauvage et inhabitée, exprime sa stupéfaction et sa douleur en apprenant par la bouche du fils d'Achille la mort de ses plus vaillants compagnons d'armes. Moi aussi, Messieurs, j'ai plus d'une fois éprouvé quelque chose de ce poignant saisissement, lorsqu'après avoir évoqué tant de figures amies que je croyais voir encore et entendre devisant familièrement avant l'heure de la séance, puis, la séance ouverte, dissertant gravement sur des sujets d'une haute portée, ou discutant avec une animation qui ne s'écartait jamais des règles de la plus aimable courtoisie, — mon imagination s'assombrissait tout à coup et cessait de sourire à la douce illusion. C'est qu'une pensée soudaine avait traversé mon esprit et attristé mon cœur : *vixērunt !*

Je ne doute pas, Messieurs, que vous ne partagiez mon émotion au souvenir de ces noms que l'on salue comme un encouragement,

un honneur, une tradition, — ainsi que s'exprimait Guiraudet qui lui-même, peu d'années après, devait nous léguer prématurément un de ces noms aimés et distingués qu'on prononce avec respect et attendrissement.

Mais aux regrets pour nos confrères défunts s'ajoutent les préoccupations pour nos confrères absents : si l'âge, la souffrance ou les soins réclamés par une santé ébranlée, les retiennent loin de nous, nos vœux et nos espérances les accompagnent dans leur retraite momentanée. Que s'ils nous ont définitivement quittés pour une autre résidence, nous ne les perdons pas de vue, car nous attendons quelque communication de leur part, comme celles de MM. Hinstin, Heegmann, Eschenauer, Gripon. D'ailleurs, la Société, qui applaudit toujours à leurs succès, est à la fois heureuse et fière lorsqu'un de ses anciens membres titulaires reçoit une récompense honorifique : plus heureuse et plus fière encore, si l'un d'eux, devenu une des gloires de la science contemporaine, est appelé par les suffrages de l'Académie française à prendre place, à côté de Dumas, parmi les quarante immortels ; j'ai nommé M. Pasteur.

Le Bulletin de nos séances reproduit, à la date du 25 avril 1873, une lettre dans laquelle M. Pasteur nous remercie des témoignages de sympathie qui lui ont été adressés en notre nom par M. Kuhlmann, président, à l'occasion du double honneur qu'il venait de recevoir de la Société d'encouragement et de l'Académie de Médecine. Cette lettre nous intéresse d'autant plus que l'illustre chimiste y fait, pour ainsi dire, hommage à notre ville de ses belles découvertes, en reconnaissant que c'est à Lille qu'il a été entraîné, en 1854, à se livrer tout entier à l'étude des mystérieux phénomènes de la fermentation, base principale de plusieurs grandes industries du nord de la France. Notre empressement à répondre à l'appel qui nous est fait de contribuer, par souscription, à la récompense nationale que la France scientifique se propose d'offrir à M. Pasteur, sera une nouvelle preuve de notre affection pour sa personne, de notre admiration pour son génie.

M. Pasteur était notre président en 1857. S'il n'avait pas été appelé à Paris pour diriger les études scientifiques de l'École normale supérieure avant la fin de sa présidence, nos *Annales* se seraient enrichies d'un beau discours ; car ce qui sera, — je ne me le dissimule pas, — une épreuve pour le plus humble de ses

successeurs, eût été pour le futur académicien, comme ce l'a été pour quelques-uns, l'occasion d'un triomphe oratoire.

Et qu'on n'aille pas croire quand j'exprime ainsi à propos de ces soi-disant discours d'apparat, qu'ils aient seulement le privilège de charmer, quelques instants, le public admis à nos séances solennelles, ils offrent encore l'avantage d'apprendre à plusieurs ce qu'ils ignorent ou ce dont ils n'apprécient pas assez l'importance. Je sais tel administrateur haut placé qui, après avoir entendu, l'an dernier, mon honorable prédécesseur, s'est épris d'un si grand amour pour la géologie, qu'il s'est ouvertement déclaré le disciple du panégyriste de cette science. De pareils suffrages sont rares, il est vrai, mais ce qu'on ne saurait contester, c'est que les discours présidentiels, qui ont souvent initié à des connaissances utiles et intéressantes ceux qui les écoutaient attentivement, se recommandent à la curiosité du lecteur de nos *Mémoires* par la variété des sujets : ils sont pour lui une sorte de specimen des travaux de la Société, mis à la portée d'un plus grand nombre d'intelligences au moyen d'une élégante et habile vulgarisation.

Pour mon compte, je rends grâce à nos confrères de la section des sciences du service qu'ils m'ont rendu sous ce rapport, sans préjudice de ce que je leur dois pour celles de leurs communications qu'il m'est arrivé de comprendre.

Pourrais-je, en effet, quoique profane, ne pas aimer, respecter, admirer la science, quand je la vois dans nos *Mémoires* se prêter à tout pour satisfaire à tout par ses recherches, ses découvertes, ses théories, ses applications pratiques ; tour à tour agronome, industrielle, économiste, artiste, philosophe, patriote, philanthrope : compatissant aux maux de l'humanité qu'elle aspire à soulager quand elle ne réussit pas à les prévenir ou à les guérir ; dévouée à tous les intérêts de la patrie aussi bien pour sauvegarder son honneur et son indépendance que pour contribuer à sa grandeur et à sa prospérité ; sondant les mystères de la nature des êtres créés, à quelque point de l'espace ou du temps qu'ils appartiennent, à quelque degré qu'ils se placent dans la hiérarchie de leurs ordres respectifs ; estimant, d'ailleurs, après avoir abordé les problèmes les plus ardues de la pensée et du calcul, que rien d'utile, si petit qu'il soit, n'est indigne d'elle ; aimable, au point de poursuivre quelquefois ce qui n'est susceptible que d'agrément ;

complaisante enfin, jusqu'à condescendre aux jeux de l'enfance et aux caprices de la mode ? Ce que j'aime dans la science telle qu'elle m'est souvent apparue ici, c'est sa circonspection dans sa marche, sa persévérance dans ses investigations, sa réserve dans les cas où l'affirmation serait peut-être téméraire, sa joie discrète dans ses succès, sa modestie sincère dans ses triomphes. Je l'aime surtout lorsqu'à l'exemple du vainqueur du Rocroy, fléchissant le genou sur le champ de bataille pour rendre au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait, je la vois s'incliner devant la majesté du Dieu de qui émane toute vérité comme toute puissance, puis se relever en s'écriant avec le psalmiste, dans un transport d'admiration :

O Jehovah !
Quam ampla sunt Tua opera !
Quam sapienter ea fecisti !
Quam plena est terra possessione Tua !

Cet hommage rendu à la science et à ceux de nos confrères dont les travaux ont valu à la Société le privilège d'être déclarée d'utilité publique, je passe à d'autres souvenirs, à d'autres impressions.

Dans un livre « tout plein d'affreuses vérités », comme dit Boileau en parlant des *Satires* de Juvénal, et qui fut publié en 1815 sous le titre de *Dictionnaire des girouettes ou nos contemporains peints par eux-mêmes*, je lisais naguère deux discours bien curieux prononcés à un an de distance dans le même lieu, dans le même but, et par le même orateur.

En 1813, M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, se faisant un devoir d'encenser le souverain qui régnait alors sur la France, s'exprima en ces termes à la distribution solennelle des prix :

Un écrivain éloquent a dit qu'on ne pouvait parler sans éloquence de Rome et d'Athènes. En effet, l'imagination s'élève en présence des lieux célèbres. Il sort même de leurs ruines je ne sais quelle inspiration qui double le talent de l'orateur. Mais si le pouvoir des lieux est si grand, combien l'est davantage le souvenir des hommes extraordinaires ! On ne peut s'occuper d'eux sans être saisi d'enthousiasme. Vivants, on les révère déjà comme s'ils étaient anciens. Tel est l'homme immortel, qui se place naturellement au milieu de toutes nos leçons, et dont la seule vie nous dispense de chercher ailleurs d'autres exemples d'héroïsme. Sa gloire embellit toutes nos solennités. C'est sous ses auspices, c'est en son nom, jeunes élèves, que nous allons vous distribuer ces couronnes pour vous les rendre plus chères et plus honorables.

L'année d'après, Napoléon ne régnait plus que sur l'île d'Elbe ; Louis XVIII trônait aux Tuileries, et cependant M. de Fontanes était encore grand-maître de l'Université. Quelle dut être sa perplexité quand il se vit dans la nécessité d'adresser le discours d'usage aux mêmes élèves, en présence du même auditoire ! J'imagine qu'elle n'avait d'égale que l'impatience du public désireux de voir comment il se tirerait d'affaire. Une phrase admirablement amenée le sauva :

Sans insulter à ce qui vient de disparaître, l'Université accueille avec enthousiasme ce qui nous est rendu.

On applaudit vivement : l'homme politique ou l'orateur ? peu importe. Le mauvais pas était franchi. Eh bien ! Messieurs, le croiriez-vous ? Je me suis trouvé dans un embarras du même genre à propos d'un volume de nos *Mémoires*.

En 1827, quelques jours avant le passage du roi Charles X à Cambrai, j'eus l'occasion de voir chez le relieur de la Municipalité un livre in-4°, splendidement relié en satin blanc parsemé de fleurs de lis d'or, intitulé : *Recherches sur l'Église métropolitaine de Cambrai*, par A. Le Glay. L'auteur devait l'offrir, comme il l'offrit en effet, à Sa Majesté. J'admirai la richesse de la reliure, rien de plus. Douze ans après, j'étais le collaborateur de M. Le Glay aux Archives de Flandre, et je recevais de lui, à titre d'encouragement, un exemplaire de l'ouvrage dont le luxueux extérieur m'était resté dans la mémoire. Je le lus d'abord avec l'intérêt que pouvait y attacher un Cambrésien, puis avec la curiosité d'un débutant dans la carrière de l'érudition. Je fus charmé de trouver ces lignes dans l'avant-propos :

Lorsque l'action du temps ou la fureur des hommes a fait disparaître un édifice religieux de dessus la terre, cet attrait qui nous ramène sur la place qu'il occupa n'a rien perdu de sa douceur. Il semble même qu'une vénération particulière s'attache aux ruines des temples du Seigneur, comme s'il existait une secrète harmonie entre ces monuments dévastés et le cœur humain, toujours si fragile, si ruineux. A l'aspect de ces débris, l'ami de la religion, l'antiquaire et l'artiste, confondant leurs regrets et leurs vœux, se hâtent d'interroger des décombres qui bientôt vont eux-mêmes cesser d'être, et, dans l'impossibilité de relever, de rapprocher toutes ces pierres éparses, ils essaient au moins d'y recueillir quelques souvenirs utiles à leurs contemporains et aux races futures.

Je ne fus pas moins charmé de tout le reste. La Biographie littéraire, qui précède les notes, éclaircissements et pièces justificatives, m'intéressa d'autant plus que j'y rencontrai une notice sur Julien de Ligne, grand-vicaire de la cathédrale au XVI^e siècle, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont un tiers ont été imprimés à Douai ; les autres reposent manuscrits à la bibliothèque de Cambrai. Il paraît que ce digne prêtre qui écrivait, — ce sont ses expressions, — pour la gloire de Dieu et l'honneur de la cité, rédigeait ses ouvrages dans le but de les offrir chaque année, en guise d'étrennes, à ses protecteurs et aux personnes dont il faisait un cas particulier. M. Le Glay, qui mentionne le fait, n'était pas éloigné de croire que je suis de la famille de Julien de Ligne, ce qui me faisait dire tout bas, avec un personnage des *Plaideurs* :

Monsieur, je ne suis pas pour vous désabuser.

On comprend aisément quelle dut être ma prédilection pour la première des plus importantes publications de celui que j'appelais mon Aristarque et mon Mentor. Aussi quand un peu plus tard je lui adressai une épître où j'énumérais ses principaux travaux, je n'eus garde d'oublier les *Recherches* sur la Métropole de Cambrai : j'en parlai compendieusement, à la façon de l'avocat des *Plaideurs* :

Une église célèbre, un chef-d'œuvre de l'art,
Par sa magnificence étonnait le regard :
Un souffle impie au jour des haines politiques
Renversa l'édifice aux superbes portiques !
Cambrai pleurait en vain la voûte du saint lieu
Où le peuple à genoux venait adorer Dieu,
La cloche au lourd marteau qui vibrait dans la nue
La flèche dont la cime échappait à la vue...
A peine sur le sol restaient quelques débris !
Tu voulus évoquer des souvenirs proscrits :
Du monument sacré tu fouillas les archives,
Tu comptas les portails, les piliers, les ogives,
Tu redis les tableaux, les bas-reliefs brisés,
Et des illustres morts les tombeaux dispersés ;
Tu décrivis le chœur, l'autel du sacrifice,
Et sous ta plume on vit s'élever l'édifice.

Chose singulière et qui prouve une fois de plus qu'il ne faut pas trop s'en rapporter à l'enthousiasme des poètes, c'est que plusieurs de ces vers caractérisaient moins l'œuvre de M. Le Glay que celle

qui m'a causé le souci que je comparais tout à l'heure à l'embarras de M. de Fontanes.

Oui, Messieurs, quand j'appris qu'un de nos plus studieux confrères consacrait une partie de son temps à une histoire de l'ancienne église métropolitaine de Cambrai, j'éprouvai une sorte d'agacement nerveux, un accès de mauvaise humeur, tant il me semblait difficile d'approuver ce qui était à mes yeux une quasi-profanation : refaire ce qui était si bien fait ! Comment concilier mes sentiments à l'égard des deux rivaux ? Heureusement pour le repos de ma conscience, je ne tardai pas à savoir que n'ayant pas puisé aux mêmes sources, ils différaient par leur vue et par leur but, comme par la nature des documents consultés et des matériaux mis en œuvre. Je me sentis donc « tout heureux et tout aise » quand j'eus lu ces lignes à la fin du nouvel ouvrage :

Par l'étude des documents que j'ai recueillis et que je publie, car ils sont la partie la plus intéressante de ce livre, j'ai cherché à reconstituer, très incomplètement, je l'avoue, le monument qui était la merveille de nos contrées. En lisant l'énumération si longue des objets d'art qui sont successivement entrés dans la cathédrale, je me suis dit bien des fois que si les révolutions, et le mauvais goût plus destructeur que le temps, avaient respecté ces richesses, nous posséderions, dans ce monument, un musée sans pareil, qui eût montré à tous les yeux l'histoire et les transformations de l'art flamand dans toutes ses branches. Le travail que j'ai entrepris ne remplacera pas ce rêve de mon imagination, mais il apportera une somme de documents à l'histoire artistique de nos provinces.

Il m'était donc permis de saluer le second historien de l'ancienne cathédrale de Cambrai sans offenser le premier, d'être juste envers M. Houdoy sans être ingrat envers M. Le Glay. Je dois même ajouter pour l'acquit de ma conscience, — et je le fais avec grand plaisir, — que le pénible labeur de patience et de recherches auquel M. Houdoy s'est livré pour atteindre son but, se recommande par d'autres mérites que ceux qu'il se borne à revendiquer. Certes, j'apprécie le nombre, l'exactitude et la sincérité des renseignements inédits que renferme son livre, mais je ne prise pas moins la sagacité qui les a discernés, choisis et classés, le talent qui a su en tirer une monographie aussi complète que possible.

Avant de vous entretenir des habiles successeurs de M. Le Glay aux Archives du Nord, il m'est doux de rappeler qu'il me fut donné de faire l'éloge anticipé du concours que mon illustre maître prêta, peu de temps avant sa mort, à la publication de *l'Inventaire analytique de la Chambre des Comptes de Lille*, véritable monument élevé à l'histoire sous les auspices et aux frais de la Société, sur la proposition de M. de Coussemaker, son président. Vous me pardonnerez de mentionner ici le Rapport qui détermina votre décision, puisqu'il m'offre l'occasion de rendre un nouvel hommage à la mémoire de l'éminent érudit dont les travaux seront à jamais l'honneur de nos *Annales*, avec ceux des Delezenne, des Macquart, des Kuhlmann, des Lestiboudois, des De Coussemaker, et de bien d'autres qu'il serait superflu de vous nommer.

La première fois qu'il est question dans nos *Mémoires* de M. Alexandre Desplanque, qui fut parmi nous le successeur de M. Le Glay comme il l'a été aux Archives, on annonce son intention de composer une *Histoire générale de la région du Nord*, et l'on ajoute que c'est là une grande et difficile entreprise à laquelle son âge et sa position semblaient le convier. C'est bien le cas de rappeler l'exclamation de Bossuet : « O mortels ignorants de leurs destinées ! » M. Desplanque comptait à peine trente-six ans lorsque la mort qui « ravit tout sans pudeur » l'arracha aux divers travaux qu'il faisait marcher de front, tant pour s'acquitter de ses devoirs d'archiviste que pour se livrer à ses études de prédilection.

Considérant comme faisant partie de sa charge le soin de rendre un public hommage aux savants qui l'avaient précédé dans la carrière des études d'histoire locale, M. Desplanque avait accompli déjà ce pieux devoir envers MM. Le Glay, Arthur Dinaux, La Fons-Mélicocq, Ed. de Coussemaker et Victor Derode. La notice sur la vie et les travaux de ce dernier figure dans notre collection. J'y ai remarqué entre autres détails intéressants, ce trait de générosité littéraire et de confraternité archéologique : l'honorable M. Brun-Lavainne, archiviste municipal, avait amassé un grand nombre de notes pour une histoire de notre ville ; il n'hésita pas cependant à s'en dessaisir en faveur de M. Derode qui composait cette volumineuse *Histoire de Lille* que M. Desplanque estime à l'égal de *l'Histoire des comtes de Flandre*, par M. Ed. Le Glay. Notre biographe assure que le donataire ne laissait échapper aucune

occasion de vanter le désintéressement du donateur ; je le crois : c'était la façon la plus délicate d'acquitter une dette de reconnaissance.

M. l'abbé Dehaisnes qui a remplacé ici comme aux Archives celui que l'autorité avait jugé digne, malgré son âge, de continuer la tradition des Godefroy et des Le Glay, a écrit sur son prédécesseur une notice biographique qu'on ne peut lire sans émotion, car c'est l'œuvre d'un ami. Nul ne pouvait retracer avec plus de sympathie et d'autorité cette existence vouée à l'étude, et dont l'activité fébrile croissait avec les souffrances et la maladie, indice trop certain du pressentiment d'une fin prochaine. Cette biographie nous a révélé un poète dont les rêveries intimes s'inspiraient le plus souvent d'une mélancolie sincère, un poète qui, aussi discret que sa muse, ne s'ouvrait guère que dans les épanchements de l'amitié. Ce disciple, ou plutôt cet émule de nos meilleurs paléographes, avait senti de bonne heure, comme Augustin Thierry, s'enflammer son imagination à la lecture des *Martyrs*, et l'on reconnaît dans quelques-unes de ses pages l'admirateur et peut-être l'imitateur de Châteaubriand. Mais ce qui le guidait surtout dans le choix de ses travaux, c'était une prompte compréhension des faits, des choses et des idées, éclairée, fécondée par un remarquable esprit d'analyse qui le rendait propre à la critique littéraire aussi bien qu'à la critique historique, où il s'est incontestablement distingué. Nos *Mémoires* contiennent une belle étude de M. Desplanque sur un poème inédit de Milon, moine de Saint-Amand d'Elnon, au IX^e siècle. On en a surtout remarqué l'introduction où il a judicieusement apprécié cette bizarre composition dans laquelle se rencontrent le profane et le sacré, l'antiquité païenne et l'antiquité chrétienne, pour moraliser sur la sobriété.

Les amateurs de la littérature du moyen âge sauront qu'indépendamment de l'étude précitée, nos *Mémoires* offrent à leur curiosité l'analyse du roman de *Renart le Nouvel*, par Jacquemars Gielée de Lille, d'après le manuscrit La Vallière de la Bibliothèque nationale, et celle du roman de *Raoul de Cambrai*, par Bertolais de Laon, d'après le manuscrit unique de la même bibliothèque. Ces trois poèmes ont une réelle importance au point de vue de l'histoire littéraire. — Le premier, écrit en latin, appartient au genre didactique. On y reconnaît l'œuvre d'un érudit qui a su

profiter des ressources que lui offrait la bibliothèque du couvent dont il était l'écolâtre, et qui s'est fait un devoir, en consciencieux pédagogue, de transmettre à ses élèves son trésor encyclopédique. S'il se montre rarement poète, en revanche il est bien souvent théologien, philosophe, grammairien, etc. — Le second est une *branche* de cette vaste épopée bourgeoise qui défraya si longtemps, deux siècles au moins, la malignité populaire, et que M. Egger, dans son cours à la Sorbonne, signale comme un « développement hardi du vieil apologue ésopique, où la satire des vices contemporains se dissimule à peine sous le voile d'une allégorie grotesque. » — Le troisième est une de ces *Chansons de geste*, que le même savant compare aux poésies homériques sous le rapport du travail successif de leur formation. Cette épopée féodale, dans laquelle nous avons constaté que l'*Odyssée* succède à l'*Illiade*, quant au fond bien entendu et non quant à la forme, nous a fourni matière à plus d'un rapprochement curieux et inattendu. Notre examen nous a même permis d'affirmer, sans crainte d'être taxé d'engouement ou d'exagération, que s'il n'a pas été donné aux épopées romanes de renouveler la face du monde littéraire, comme on l'a trop témérairement prétendu au temps de la querelle des classiques et des romantiques, elles n'en renferment pas moins des pensées élevées, de nobles sentiments, de charmantes peintures, et parfois des scènes dramatiques, où pourraient puiser de fécondes aspirations ceux de nos auteurs contemporains que les préoccupations du présent ou les espérances de l'avenir ne rendent point dédaigneux des souvenirs d'un passé qui ne fut pas sans gloire.

Et maintenant, Messieurs, laissez-moi succomber à la tentation de vous faire une remarque qui me sourit comme le regard d'un ami : c'est que les auteurs de ces trois analyses, admis au milieu de vous à des époques et à des titres différents, se sont trouvés animés de la même passion pour une étude qu'on ne peut aimer à demi, l'étude des archives. M. Houdoy, qui en a parlé si pertinemment dans une de nos séances publiques, en sait présentement plus long que moi qui l'ai cependant précédé dans la carrière, et je ne doute pas qu'il soit aussi heureux que moi de se rencontrer ici avec les savants archivistes de Roubaix, de Lille et du département, MM. Leuridan, Rigaux et Dehaisnes. Toutefois, on ne

s'étonnera pas si j'adresse un remerciement spécial à M. Dehaisnes pour le complément de connaissances que je dois à ses travaux, notamment à son histoire de nos archives départementales pendant la Révolution. Rien ne saurait m'être indifférent de ce qui se rattache aux documents historiques dont un si grand nombre ont passé sous mes yeux, et qui m'ont procuré pendant plusieurs années le charme tout particulier d'une étude aussi attrayante qu'épineuse.

Je m'arrête, Messieurs, non sans regret, car il me plairait de vous parler d'histoire, de numismatique, d'archéologie, de linguistique, de philosophie, d'économie sociale, de beaux-arts, de littérature, de poésie, etc. J'aurais d'autant plus volontiers consigné ici mes souvenirs sur ces différentes matières, que les auteurs mentionnés dans cet entretien auraient pu ajouter à mon instruction, en même temps qu'à mon plaisir, par leurs doctes observations. C'eût été pour moi un double profit ; mais aussi ce serait de l'égoïsme. Je renonce donc à cette double jouissance, pour ne pas abuser de votre attention. Qu'il me suffise, Messieurs, de vous avoir montré que votre Président aime à se faire souvent votre disciple. Telle est, d'ailleurs, à mes yeux, l'importance de vos *Mémoires*, que ce serait pour moi une grande satisfaction si, franchissant le seuil de cette enceinte, mon opuscule inspirait à la jeunesse studieuse, qui fréquente notre bibliothèque municipale, le désir de les connaître. Je ne sache pas, en effet, qu'il se publie en province un recueil du même genre qui mérite plus que le vôtre qu'on lui applique le mot de Quintilien au sujet de Cicéron, si bien traduit par ce vers de Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.¹

1. « Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit. » (*Oratoriae institutionis liber X, 1*).

XVII.

Impressions et Souvenirs, par M. Chon, ancien professeur d'histoire.

L'auteur d'un livre bien connu à Lille, que l'on consulte avant d'entreprendre un voyage en Italie, et qu'on lit au retour pour y retrouver des souvenirs après y avoir cherché des renseignements, M. Chon, vient de publier une autobiographie qui n'aura pas moins de succès auprès de ses anciens élèves et de ses amis, que n'en a eu auprès des touristes et du public la relation d'un mois en Italie.

Les impressions et souvenirs consignés dans ces Mémoires intimes embrassent une période de soixante années, 1812-1872. Or, l'enseignement historique, inauguré à Lille par M. Chon, y figure à partir de 1835 : on comprend dès lors — sans parler des auditeurs qui se réunissaient en foule dans la salle de l'Association lilloise pour y entendre ses conférences, comme plus tard dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences ; sans parler des jeunes personnes qui, dans ses leçons particulières, le dédommageaient par leur affectueuse docilité des ennuis inséparables du professorat public — on comprend, dis-je, combien de collégiens et de lycéens se sont assis sur les bancs de ses classes. Le nombre en est trop considérable pour qu'ils soient tous présents à sa mémoire : en effet, que de fonctionnaires de tout ordre, de magistrats, d'avocats, de savants, d'érudits, d'artistes, de littérateurs, de publicistes, de négociants et d'industriels, n'aurait-il pas à nommer ! Mais s'il renonce à en dresser l'interminable liste, il se donne le plaisir de faire connaître ceux d'entre eux qui ont acquis une certaine célébrité, et de mentionner ceux qu'une notoriété moins étendue a néanmoins signalés à leurs concitoyens comme des hommes d'une incontestable valeur intellectuelle ; aussi est-ce avec bonheur qu'il cite parmi ces natures d'élite de saints prêtres et un prince de l'Église. Il lui faut bien avouer, cependant, que tous ses élèves n'ont pas suivi la route dans laquelle il aurait voulu les voir marcher. Ils sont rares, heureusement, ceux dont leurs camarades ont eu à rougir. « Nos élèves, dit M. Chon, sont restés pour la plupart (les exceptions confirment la règle) des

hommes de bien, et leur conduite a rendu bon témoignage de leurs maîtres. »

C'est à tout ce monde d'écoliers et d'écolières, à qui le temps et les circonstances ont fait des positions si diverses, que s'adressent les confidences de l'honorable professeur, dont le but a été de rendre encore service à plusieurs, — par voie d'insinuation ou de conseil indirect selon nous — et aussi de rendre plus chère et plus respectable à ses fils la mémoire de leur père.

Ce double vœu est trop louable pour n'être pas exaucé ; comme chrétien ayant eu charge d'âmes, puisque le professorat est une sorte de sacerdoce, comme père dévoué à tous ses devoirs, M. Chon est assurément digne de cette faveur : *Hoc erat in votis*.

Nous ne suivrons pas le narrateur dans toutes les péripéties de sa modeste odyssée, mais nous indiquerons au lecteur quelques-uns des récits qui nous paraissent de nature à faire mieux connaître — par conséquent, à faire aimer plus encore — l'homme qu'il a vu parfois en robe officielle, souvent en habit de ville, mais jamais, rarement du moins, en déshabillé.

Je laisse de côté les gamineries et drôleries dont la jeunesse pourrait se prévaloir contre la sévérité de la discipline ; d'ailleurs, pour qu'elles ne devinssent pas des arguments *ad hominem*, il faudrait les lire à nos adolescents avec le correctif d'un sérieux qui, peut-être, ne dissimulerait pas assez à leurs yeux le regret qu'on éprouve de n'être plus d'âge à en commettre de pareilles. Je préfère leur communiquer trois passages dont la lecture leur sera profitable à un triple point de vue ; — d'abord, pour leur cœur à qui ce beau début du livre fera mieux comprendre tout le prix d'une mère :

Si les enfants savaient bien ce que c'est qu'une mère, s'ils savaient quel inestimable trésor ils possèdent dès leur entrée dans la vie, surtout quand cette mère est chrétienne, comme ils s'efforceraient de lui rendre en amour, en obéissance, en prévenances de toutes sortes, la tendresse ineffable dont elle les entoure ! Lorsque, regardant en arrière, il nous arrive de penser aux chagrins, aux tourments, aux souffrances même, que notre enfance égoïste a infligés à nos mères, pourrions-nous ne pas regretter d'avoir répondu par l'ingratitude à tant de bonté, par tant de mauvais vouloir à tant de dévouement, par tant d'insouciance à tant de sollicitude ? Notre mère a été notre ange visible, terrestre ; elle nous a donné tout sans compter ; elle s'est dépensée entièrement à notre service ; elle s'est oubliée pour ne songer qu'à nous.

Puis, pour leur édification, ces souvenirs de première communion :

Je relisais dernièrement le passage des *Mémoires d'outre-tombe*, où Châteaubriand dépeint ses scrupules enfantins, ses angoisses, ses désirs, ses ferveurs, à l'approche de ce grand jour de sa première communion ; j'y ai retrouvé, toute proportion gardée, mes propres impressions, aussi vivantes, aussi colorées, aussi naïves ; la nature n'est-elle pas la même pour les grands hommes et pour les petits ? ¹

« La présence réelle de la victime dans le Saint-Sacrement de l'autel, m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme éclairé en dedans. Je tremblais de respect, et la seule chose matérielle qui m'occupât, était la crainte de profaner le pain sacré. »

Tout ce que dit ici Châteaubriand, je l'ai éprouvé ; mais, comme lui, je n'avais pas ma mère à mes côtés. Quel eût été le bonheur de cette admirable mère et le mien ! Je sais du moins qu'elle était près de moi par le cœur, qu'elle priait pour moi et avec moi, qu'elle s'agenouillait en même temps que moi en ce moment, et je pensais à elle ; l'amour de ma mère se confondait alors avec l'amour de ce Dieu qu'elle m'avait tant dit d'aimer toujours.

Enfin, pour leur jugement si facile à induire en erreur, les lignes suivantes qui leur prouveront que l'égalité et la fraternité n'ont pas attendu le temps où nous vivons pour se faire jour dans les maisons d'éducation, et que le clergé qu'ils ont si souvent entendu taxer d'intolérance n'est pas, sous ce rapport, aussi coupable qu'on veut bien le dire :

Dans l'institution Morin, j'avais pour compagnons d'étude et de récréation les fils du général Lafayette et les fils de M. de Mezy, député de la droite, conjointement avec les enfants de l'acteur Talma, du chanteur Ponchard, etc., etc. Le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe I^{er}, ne dédaignait pas de venir s'assurer par lui-même de la conduite de jeunes Grecs qu'il avait pris sous son patronage, issus des héros qui combattaient pour l'indépendance hellénique, et Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, consentait parfois à présider la distribution des prix.

Je ne puis passer sous silence, à ce propos, un incident qui fait honneur au tact exquis, à l'indulgence sacerdotale de Monseigneur de Quélen. Le vénérable prélat était assis sur l'estrade, entouré des autorités, et il embrassait avec bonté les lauréats, lorsqu'ils se présen-

1. Moi aussi, j'étais saisi de scrupules, de craintes, de terreurs telles que, la veille, je fus sur le point de refuser de communier avec les autres, ne m'en croyant pas digne, et de demander d'être ajourné à l'année suivante.

taient pour recevoir leur récompense. Le fils de Talma, l'éminent tragédien, venait d'être proclamé. M. Morin n'avait pas cru devoir, par un sentiment exagéré de convenance, permettre que l'enfant d'un acteur montât les degrés de l'estrade pour aller embrasser l'archevêque; mais Monseigneur de Quélen, s'étant fait expliquer le motif de cette infraction au programme, exigea immédiatement que le fils de Talma lui fût amené, et il l'embrassa plus tendrement que les autres élèves, aux applaudissements unanimes de l'assistance.

Je recommande aux artistes les pages où M. Chon exprime ses idées sur les peintres David, Géricault, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Ingres, Schnetz, Léopold Robert; — aux politiques, celles où ils apprendront, à propos des journées de juillet 1830, comment on se guérit de la crédulité en matière de révolution: puissent-ils mettre à profit la recette! — aux lettrés, celles qui ont pour titre: 1^o *Éducation*, où l'auteur parle de Polichinelle, comme l'eût fait Ch. Nodier; 2^o *Le collège Charlemagne*, où il est question d'un condisciple dont le nom à lui seul est une gloire, celui d'un martyr, M. Pierre Olivaint; 3^o *Notre-Dame de Paris*; 4^o *Utopies*, où se trouvent de piquants détails sur le saint-simonisme; 5^o *École normale, 1832-1835*, où figure une intéressante galerie de portraits; d'abord, ceux des professeurs Guignaux, Mablini, Damiron, Eugène Burnouf, J.-J. Ampère, Michelet, et celui de l'examineur qu'on redoutait comme le souverain dispensateur des chaires de philosophie, Victor Cousin; puis ceux des élèves dont plusieurs sont devenus célèbres à différents titres: il suffit de nommer, pour exciter la curiosité du lecteur, Victor Duruy, Jules Simon, Henri Wallon, Vacherot; 6^o *Lille: 1835, 1848, 1872*, où je n'ai pu lire sans émotion l'appréciation si vraie de l'homme qui fut aussi mon guide au début de ma carrière, le vénérable M. Édouard Gachet, et celle de l'illustre patriarche de la science qui eut nom Delezenne; — enfin, je recommande aux chrétiens, aux sceptiques, aux incrédules, les pages intitulées: *Te Deum laudamus*.

Je termine ce compte rendu bien imparfait par une citation qui concerne l'historien Jules Michelet:

Les cheveux blancs que Michelet portait depuis l'âge de vingt-cinq ans faisaient un singulier contraste avec sa figure jeune, sa bouche relevée aux extrémités, ses yeux vifs et pénétrants; nous l'écoutions avec ardeur, quand il développait devant nous, en phrases un peu

saccadées, imagées, éloquentes, les premiers chapitres de son *Histoire de France*, qui allait bientôt paraître; c'était une séduction. Le Michelet d'alors ne ressemblait pas, sous certains rapports, au Michelet à venir; au milieu d'assertions hardies, il montrait encore pour l'Église une vénération, des égards, dont il s'affranchit ensuite. Nature d'artiste avant tout, sensible à la popularité, non pas précisément vaniteux, mais convaincu de son mérite supérieur, il se cabrait contre la critique. Il aurait fallu le flatter, exalter les qualités réelles de son esprit, caresser ses faiblesses, en oubliant ses défauts, et, par cette tactique habile, par ces ménagements, on l'eût gagné facilement à la cause qu'il combattit plus tard.

Quand il n'y avait, dans les collèges, que des livres assez ennuyeux, J. Michelet s'était révélé par un *Précis d'histoire moderne* qu'aucun autre n'a jamais égalé; c'était un modèle d'élégante précision, de narration rapide. Nous assistions, en 1833, à la naissance des deux premiers volumes de son *Histoire de France*, qui s'arrêtent à la fin du règne de saint Louis. Ce fut avec admiration que nous accueillîmes, comme le public, cette œuvre où quelques erreurs ne peuvent faire oublier tant d'ingénieux aperçus présentés dans un style original et brillant, sinon toujours classique, et qui laissent percer une bienveillance émue à l'égard du catholicisme, de ses héros, de son influence au moyen âge.

Le tableau du XIII^e siècle est, en général, tracé avec amour; l'auteur avait encore les souvenirs et les affections de la jeunesse. Il nous disait, dans une de ses leçons, qu'au milieu de ses fatigants travaux, il ne connaissait qu'une manière de se reposer, c'était de lire les premiers livres de *L'Histoire ecclésiastique* de Fleury; le christianisme à son aurore lui rafraîchissait le sang comme l'air pur d'une matinée de printemps¹.

Je quitte à regret ce livre attrayant où se rencontre tout ce qui attache; détails touchants sur la famille, anecdotes plaisantes, traits de bonhomie, réflexions graves, piquantes ou mélancoliques, et, par dessus tout, une franchise de bon aloi.

A ceux qui savent que pendant deux ans j'ai été le collègue de M. Chon au collège communal de Lille, et qui, pour cette raison, seraient tentés de suspecter quelque peu mon témoignage comme entaché de camaraderie, je me contenterai de dire: « Honni soit qui mal y pense! »

1. *Le Propagateur* a donné déjà la suite de ce passage: l'inscription chrétienne placée par Michelet sur la tombe de sa première femme.

Je regrette que le passage n'ait pas été entièrement transcrit jusqu'à ces mots de la page 236 « sous le signe de cette croix qu'il avait répudiée. » Ainsi tronquée la citation ne justifie pas le *douloureux contraste*.

Quant à l'auteur lui-même que depuis tant d'années j'ai toujours suivi dans ses travaux comme dans ses attributions au collège, au lycée, à la faculté des sciences, à l'Association lilloise, à la Commission historique du département, au musée Wicar, et surtout à la Société des Sciences, j'oserai m'approprier pour l'acquit de ma conscience le compliment de Louis XIV à Boileau : « Je le louerais davantage s'il ne m'avait pas tant loué ».

XVIII.

Visite à un collectionneur de curiosités historiques en tous genres.

Un de mes anciens élèves, devenu mon ami, actuellement mon collègue à la Commission historique du Nord, et qui mériterait bien d'être mon confrère à la Société des Sciences et Arts de Lille dont il fut lauréat en 1880, trouve un grand plaisir à étaler sous mes yeux ses trouvailles et ses acquisitions, en fait de curiosités concernant l'histoire en général, et surtout l'histoire locale. Ce plaisir, je le partage, et je sais bon nombre de mes concitoyens qui le partageraient aussi volontiers. Il m'a semblé que je leur serais agréable si je leur en donnais une sorte d'avant-goût par quelques confidences.

M. Georges Humbert, car c'est de lui qu'il s'agit, est un collectionneur trop aimable et trop généreux pour blâmer une indiscretion qui ne peut que tourner au profit de la vérité historique, objet de toutes ses recherches. Je vais donc recueillir mes souvenirs et les reproduire tels quels pour répondre à la curiosité du lecteur que j'ai l'intention formelle d'induire en tentation. Si par malheur j'échouais dans mon entreprise, il y aurait remède à la chose : ce serait de juger non d'après mon dire, mais *de visu*. J'engagerais dès lors le lecteur désappointé à solliciter la faveur d'une visite qui, j'en suis sûr, ne lui serait pas refusée ; car d'ordinaire, quand on n'est pas égoïste, on collectionne pour le plaisir d'autrui autant que pour le sien propre.

Cela dit, j'entre en matière.

Le domaine littéraire, scientifique et archéologique de M. Georges Humbert se compose de quatre grandes pièces situées au second étage de l'hôtel de son père, le Lillois qui, par parenthèse, fit bâtir la première maison de maître au boulevard de la Liberté. La plus spacieuse de ces quatre pièces, faisant face au boulevard, jouit d'une vue des plus agréables. Elle est assez écartée de la voie publique pour qu'on ne soit pas distrait ou incommodé par les bruits de la rue : aussi peut-on s'y installer dans le calme et le silence, sans qu'on se sente séparé de la vie domestique ou sociale. C'est là que M. Humbert a élu domicile : c'est là qu'il travaille et qu'il reçoit son monde.

La partie historique des collections dont je veux vous donner une idée est la plus importante, celle que caresse, pour ainsi dire, avec le plus d'amour, son heureux possesseur. C'est qu'elle est le résultat d'une patiente, d'une opiniâtre recherche qui remonte à nombre d'années et pour laquelle il n'a été épargné aucune fatigue, aucun sacrifice. Le hasard n'a guère à y revendiquer sa part, car si parfois il est intervenu dans l'œuvre de prédilection de M. Humbert, ç'a été la juste récompense d'efforts si persévérants qu'ils méritaient bien d'être couronnés de succès.

Dans quel but M. Humbert a-t-il recueilli tant de documents historiques si divers ? Était-ce pour satisfaire exclusivement une curiosité passionnée, une sorte de manie ? Nullement, c'était pour réunir avec méthode et d'après un plan bien conçu et arrêté, les éléments, les matériaux d'une histoire populaire. Populaire, non dans le sens de la vulgarisation de l'histoire qu'on voudrait mettre à la portée du peuple, chose vainement tentée jusqu'à présent, mais populaire en ce sens que, s'inspirant de ces documents d'une irréprochable authenticité, l'histoire refléterait l'esprit populaire, qui juge les événements avec ses passions, ses idées parfois erronées, ses préjugés, sa propension à exagérer, mais souvent aussi avec son bon sens naturel. C'est ainsi que, grâce non seulement aux conjectures d'une appréciation suffisamment motivée, mais grâce encore au témoignage irrécusable des documents officiels, administratifs et autres, des monnaies et des médailles, des brochures et des journaux, des lithographies et des gravures, des images de toute provenance, y compris les images d'Épinal, qui ne sont pas les moins caractéristiques pour la légende napoléonienne, M. Humbert est parvenu à devenir en quelque sorte contemporain des événements les plus saillants de notre histoire générale et spécialement de notre histoire locale, au point de vue politique, civil, militaire, religieux, économique et artistique, à peu près comme a dû procéder Alexis Monteil, pour composer son *Histoire des Français des divers États*. Entrons maintenant dans quelques détails, mais sommairement, car pour répondre aux désirs de l'amateur ou aux exigences de l'érudit et du savant, c'est un catalogue raisonné qu'il faudrait, et non de simples indications :

Voici d'abord une armoire pleine de matériaux tout prêts pour la composition d'une biographie lilloise, plus complète que ne l'est

celle d'Hippolyte Verly, laquelle n'est pas sans mérite, vous le savez, car vous l'avez consultée avec fruit. Maintes fois on a insisté auprès de M. Humbert pour qu'il en fit une publication spéciale : il s'y est refusé jusqu'à présent. Pourquoi ? Parce que dans cette collection de notices rangées par ordre alphabétique, accompagnées parfois de lettres intimes, agrémentées de portraits et d'autographes concernant des Lillois plus ou moins distingués, ou des quasi-Lillois, comme votre serviteur, son illustre et vénéré maître, le Dr Le Glay, son excellent ami, M. Chon, et bien d'autres, il y a des notes, des remarques, des appréciations écrites de la main du collectionneur, et que celui-ci considérerait comme une indiscretion, s'il les communiquait au public. Respectons cette réserve qui assurément *part d'un bon naturel*. Libre à vous, cher lecteur, de conseiller à M. Humbert de *quitter ce souci*, puis d'essayer de soulever le voile et de dissiper les scrupules : le huis-clos vous permet d'espérer.

Voici une vingtaine de cartons contenant un nombre considérable de pièces relatives à la topographie de Lille et de sa banlieue, rangées, autant qu'il a été possible, par catégories similaires, notamment par paroisses et non par cantons. Ce classement est plus caractéristique, parce que le canton, exclusivement civil et politique, résulte d'une délimitation arbitraire, ainsi que le prouvent les divers sectionnements opérés dans un intérêt électoral, tandis que la paroisse, essentiellement familiale, répond aux besoins du cœur dans ses plus légitimes aspirations et de l'esprit dans le plus noble emploi de la pensée, outre qu'elle consacre les événements les plus solennels de la vie domestique. Ouvrons le carton de la paroisse St-Maurice : les 82 pièces qu'il renferme sont collées sur des feuillets dont l'ensemble forme un véritable album — 10 pièces sur l'église : j'y remarque une vignette représentant le mausolée du duc de Berry, élevé en 1822. Vous pouvez voir dans la cour des Écoles académiques une des deux statues de ce mausolée. Malheureusement, exposée à l'intempérie des saisons, elle finira par être méconnaissable. — 15 pièces sur la rue de Paris : on y voit la façade de l'ancien Couvent des Augustins, à l'angle de la rue du Dragon, démolie récemment ; l'enseigne du *Dragon vert*, sculptée sur la façade d'une maison citée dans un titre de 1424 — l'ancien Lombard qui abrita longtemps nos archives départementales — la cour du Vertbois, place des Reigneaux, qui va disparaître et dont

l'entrée porte la date de 1599 — 9 pièces sur l'ancien Marché-aux-poissons qui fut construit en 1807. On l'a détruit pour le percement de la rue que l'on s'obstinera longtemps, si pas toujours, à appeler rue de la Gare, malgré sa nouvelle dénomination — 21 pièces sur cette rue dont vous verrez avec plaisir les différents aspects, façades d'hôtels, de grands magasins. — Puis viennent des plans calqués pour la plupart aux archives municipales. — Une ascension de ballon, la *Nymphe aérienne*, laquelle eut lieu sur la place des Buissons en 1787. — Enfin des vues de la rue du Sec-Arembault, avant et depuis son élargissement.

Comme complément à ce recueil de figures, il y a dans un carton que je voudrais avoir le loisir d'explorer à votre intention, une foule de notes explicatives détachées des journaux, des statistiques, des imprimés de toute espèce, et collées sur des feuillets dans un ordre logique. Ce serait la matière d'un volume sur la topographie lilloise.

Passons maintenant à une collection de sceaux, cachets, blasons, etc.

Voici les sceaux des administrations républicaines de Lille et de son arrondissement : Directoire du département, État-Civil, Tribunal Civil, tabellion du district, etc. — ceux de l'ordre financier départemental et municipal, — les armes de Lille, sous les divers régimes politiques qui se sont succédé dans notre pays, depuis la première République jusqu'à la troisième inclusivement, — les sceaux de l'Ordre judiciaire aux mêmes époques, de l'Ordre militaire, de l'Instruction universitaire, de l'École nationale des Arts Industriels de Roubaix, des Postes et Télégraphes, des maisons de banque, des orphéonistes, des francs-tireurs, des comités catholiques, cercles et patronages, — les armoiries des fondations religieuses et des communes aux environs de Lille avant la Révolution, — blasons de plusieurs papes et de quelques familles historiques.

N'oublions pas de mentionner, dans l'ordre financier, le rarissime exemplaire *imprimé en gris* d'un bon de dix sols payable au porteur par la Caisse Patriotique de Lille, en échange d'assignats de 70 à 100 livres, accompagné d'autres bons du même genre mais moins rares, émis sous la Convention, pour venir en aide aux ménages pauvres et au petit commerce, dont les modestes transactions étaient entravées par l'absence d'assignats de modique

valeur, — mesure qui rendit de grands services à cette époque sinistre et qui donna sans doute l'idée, en 1870, autre époque sinistre, de conjurer chez nous la crise monétaire causée en partie par l'investissement de Paris. M. Humbert a rédigé à ce sujet une longue note sur la Banque d'émission qui fut organisée alors par des hommes aussi dévoués que prévoyants. Les détails qu'il donne sont d'autant plus exacts qu'il les tient de son père, l'un des administrateurs de ladite banque.

Si vous êtes admis un jour à visiter mon aimable et savant collectionneur, ne quittez pas ce lieu de travail sans le prier de vous montrer quelques-uns des beaux volumes qui auront certainement attiré vos regards : ce sont des ouvrages illustrés dont il vous commentera les dessins d'une manière charmante, car c'est plaisir de l'écouter quand il vous démontre, par exemple, avec quelle sagacité Robida a interprété le texte de Rabelais, quelle science des usages, du mobilier, des ustensiles et de l'ornementation au XVI^e siècle, il a déployée dans les accessoires de son illustration.

A propos de textes illustrés, vous vous rappelez la scène du *Malade imaginaire* où Thomas Diafoirus croit faire acte de galanterie en tirant de sa poche une grande thèse roulée pour l'offrir à la belle Angélique, le refus de celle-ci qui avoue ingénûment ne pas se connaître à ces choses-là et l'effronterie de Toinette qui s'empresse de tendre la main en disant : « Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image. Cela servira à parer notre chambre. » M. Humbert étalera sous vos yeux trois ou quatre thèses dont la plus grande, ornée d'une fort belle image, mesure 1 m. 20 de haut sur 60 c. de large. En les voyant vous donnerez raison à Toinette, sans donner tort à sa jeune maîtresse.

Avant d'entrer dans la 2^e pièce aux murs de laquelle est adossée une bibliothèque vitrée où sont renfermés les livres de littérature classés non par formats, mais chronologiquement suivant l'ordre généralement adopté, vous remarquerez un beau meuble du siècle dernier : c'est un chef-d'œuvre de maîtrise exécuté par un Lillois, candidat *escrigner*.

La 3^e pièce vous frappera par le contraste : au lieu de livres, de cahiers et de cartons, vous verrez rangés avec une symétrie et un goût parfaits, une très grande quantité de ces choses qu'on appelle

ordinairement bibelots, terme que je trouve impropre et irrévérencieux quand il ne s'agit pas d'objets futiles et d'une valeur douteuse. Tel n'est pas le cas ici. Vous en jugerez vous-même par vos propres yeux, car une description nous mènerait trop loin et dépasserait les bornes d'un simple aperçu.

La 4^e pièce est consacrée aux sciences, à la technologie et principalement à l'histoire, qui a été l'objet constant des préoccupations de M. Humbert. J'en ai déjà parlé à propos de quelques documents qui se trouvaient incidemment dans la 1^{re} pièce. Je vais y revenir ; mais avant de poursuivre ma petite excursion, je veux rendre hommage au mérite du travail auquel s'est livré M. Humbert pour mettre en pratique un art que le Dr Le Glay appelait judicieusement *l'art épineux du catalogue et de la classification*.

M. Humbert confesse avoir employé au moins trois ans à faire et refaire la classification de tout ce qu'il possède, littérairement, scientifiquement et historiquement parlant. Il est enfin parvenu à distribuer dans sa tête, puis dans des armoires, dans des médailliers, sur des rayons, dans des cartons, dans des cahiers, les diverses matières qu'embrassent ses collections : si bien qu'il met la main sur-le-champ et sans la moindre hésitation sur les livres, extraits, notes, journaux, brochures, affiches, images, monnaies, médailles, qu'il a colligés et rangés logiquement ou chronologiquement pour répondre aux besoins de sa pensée, comme aux questions des visiteurs ou des correspondants. Aussi son témoignage est-il fréquemment recherché à propos de ce qu'il connaît à fond. On sait que sa conscience d'érudit est si délicate, si scrupuleuse, qu'il n'affirme jamais rien dont il ne soit sûr. Avis à ceux qui voudraient des renseignements ou des éclaircissements précis sur certains points de l'histoire nationale, et particulièrement de l'histoire locale. Maintenant que je puis dire en toute sincérité :

Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,

je consulte l'un des catalogues de M. Humbert, le plus succinct, et je m'arrête à ce titre : INSTRUCTION.

On ne s'étonnera pas si, en raison des souvenirs de mon professorat, je choisis ce qui a trait à l'instruction : matière d'ailleurs féconde en observations comme en réflexions. Or, si je compare, d'après certains documents et spécimens que j'ai sous les yeux, les élèves d'autrefois avec nos jeunes contemporains, je

ne crois pas que sous le rapport de la discipline scolaire, sous celui du travail, et surtout de l'esprit qui doit présider au travail, je ne crois pas, dis-je, que la loi du progrès y trouve toujours son compte. Bien entendu que la comparaison ne porte pas sur l'extension, la multiplication des connaissances plus ou moins positives dont notre siècle a droit de s'enorgueillir : il est incontestable que de nos jours le bagage scientifique de la jeunesse est plus lourd à porter que celui de jadis, mais n'est-ce pas au détriment de la culture intellectuelle et morale ? La mémoire joue un rôle trop exclusif dans l'instruction telle qu'à notre époque on la donne officiellement, et l'érudition mnémonique menace de supplanter le savoir solide, approfondi, auquel les gens sensés donneront toujours la préférence sur l'étalage éblouissant de notions hâtivement accumulées, mais trop souvent fugitives. Le goût des études qu'on appelait autrefois *humanités* se perd de plus en plus, parce que nos collégiens n'aspirent, pour la plupart, qu'à s'émanciper, *tandem custode remoto*. La faute en est à ces connaissances mal digérées dont on surcharge leur jeune cervelle. Ils ont contracté la malheureuse habitude d'éparpiller leur attention sur une foule d'objets, et cette légèreté d'esprit leur rend insipide tout travail sérieux, soutenu, opiniâtre. C'est à ce prix cependant que s'obtiennent les succès durables dans les lettres comme dans les sciences. Le *labor improbus* dont parle Virgile sera toujours la condition de toute supériorité.

Je trouve dans un des cartons de M. Humbert un programme d'études classiques menées à bonne fin au bout d'un semestre au Collège de Lille, depuis la 7^e, où l'on commence à apprendre concurremment le français et le latin, jusqu'à la rhétorique inclusivement ; on aborde le grec en 5^e ; quant aux auteurs expliqués pendant ces six mois, en voici l'indication pour la littérature latine : en troisième, le *De officiis* de Cicéron ; en seconde, le 4^e livre des *Géorgiques* de Virgile, les 3^e, 4^e et 5^e livres de l'*Énéide*, le second livre des *Satires*, le 3^e livre des *Odes* et l'*Art poétique* d'Horace : en rhétorique, des extraits de Quintilien, les discours *pro lege Manilia* et *pro Marcello* de Cicéron, le 1^{er} et le 5^e livre des *Odes* d'Horace, les discours de Salluste et de Tite-Live dans le *Conciones*, puis un recueil d'exemples oratoires. On ne se borne pas aux écrivains de l'antiquité païenne, on étudie aussi des textes sacrés, dont les difficultés ont été graduées selon

la force présumée des élèves depuis la 7^e jusqu'à la rhétorique. Ces textes forment dans leur ensemble un cours de morale religieuse. Or, c'est sur ces diverses parties du programme précité que des juges compétents sont invités à interroger les élèves du collège assemblés par classes dans la grande salle des réunions ; et ces élèves, dit le programme, auront à répondre, soit en français, soit en latin, aux questions qui leur seront adressées par l'un ou par l'autre des assistants, *quilibet*. Certes, il fallait être bien ferré sur ses auteurs, pour subir une pareille épreuve, où l'imprévu jouait largement son rôle. Je doute fort que beaucoup de nos lycéens fussent en mesure, je ne dis pas de l'affronter — la présomption suffit pour cela — mais de s'en tirer avec honneur.

Passons des humanités aux sciences. Voici un programme intitulé : « Thèses de mathématiques qui seront démontrées dans la salle de l'Académie des Arts, sous les auspices de MM. du Magistrat de la ville de Lille, par Pierre-Joseph Delesalle et Amédée-André-Joseph Lefebvre, natifs de Lille, élèves de l'École de mathématiques, le vendredi 17 octobre 1777, depuis 10 heures du matin jusqu'à 12. Le s^r N.-J. Saladin, professeur de la classe de mathématiques, présidera aux thèses. L'énoncé des théorèmes, des problèmes et rapports des quantités transcendantes, composant la matière de l'épreuve, est consigné dans une brochure où il est précédé d'une introduction sur les mathématiques en général. »

Une preuve que ces examens publics se passaient à la satisfaction des juges et des assistants, c'est la générosité de MM. du Magistrat à l'égard des meilleurs étudiants. Pour exciter davantage l'émulation, ils ont accordé quatre médailles dont la troisième fut décernée à Claude-Léonard-Joseph Chastain de Lille, recommandable à plusieurs titres, mais surtout pour son inviolable attachement à son inséparable ami, M. J.-B. Agniel, le plus sage de ses condisciples, le plus parfait modèle des jeunes gens de son âge par l'intégrité de ses mœurs, l'aménité de ses vertus, le plus digne d'être universellement regretté pour les qualités charmantes de son esprit et de son cœur, et par la difficulté même de retrouver son semblable ; car le Ciel avait ravi à la terre ce fruit prématuré. Ce touchant éloge, que j'ai transcrit avec bonheur, prouve qu'autrefois on ne séparait pas l'éducation de l'instruction. En voici une autre preuve assez inattendue, car elle émane de la jeunesse

elle-même qui se fait moraliste dans une circonstance solennelle, la distribution des prix. Il s'agit d'un discours sur la *première éducation*, prononcé au collège de Lille, les 22 et 23 août 1776, par Charles-Dominique Delemer, rhétoricien. Le 22 il s'adresse aux Dames, le 23 aux Messieurs. Je transcris quelques lignes de l'*Exorde* aux Dames : — « Puisque vos enfants n'appartiennent pas moins à l'État qu'à vous-mêmes, il s'agit non de les abandonner à leurs faiblesses, à leurs caprices, à leurs penchants vicieux, mais de fixer sans gêne leur légèreté, de modérer sans contrainte leurs saillies, de corriger sans rigueur leur défauts naissants, de jeter insensiblement la semence et le germe de toutes les vertus. » La *Confirmation* de ce discours est commune aux deux assemblées. J'en détache le portrait du mauvais étudiant que l'orateur dénonce à son auditoire avec une virile indignation. « Gardez-vous bien, dit-il, de lui demander jamais aucune réflexion juste et profonde... Matérialiste de cœur plutôt que d'esprit, sans idée, sans principe, sans force, il ne connaît que les romans dangereux, tous ces ouvrages nocturnes, hardis, captieux, systématiques, enfantés de nos jours par l'irrégulation et le libertinage, voilà ses lectures ordinaires. » Je ne veux pas faire de ce passage une application injurieuse à la jeunesse d'aujourd'hui, mais je ne puis m'empêcher de constater que notre siècle, à son déclin, est loin d'être édifiant sous le rapport de l'éducation. L'instruction secondaire officielle ne se préoccupe guère de la moralité de ceux qu'elle se charge d'instruire, moins soucieuse d'en faire des hommes de sens et de cœur que des bacheliers ès lettres ou ès sciences. Or, parmi ces diplômés, combien iront grossir le nombre toujours croissant des déclassés plutôt que celui des citoyens utiles !

Signalons maintenant quelques curiosités : — Un extrait des Comptes de Lille en 1790, où je lis, après les appointements de MM. les professeurs de l'Académie, les gages du concierge s'élevant à la somme de 54 fr. pour avoir allumé les lanternes de ladite Académie ; 50 fr. pour trois mois de gages à Freno, modèle pour dessin ; 320 fr. à Denoyelle pour la 2^e année de la pension qui lui a été allouée à effet de se perfectionner à Paris. Cet acte de munificence municipale aurait-il inspiré au chevalier Wicar l'œuvre pie qui porte son nom et dont l'exécution est confiée à la Société des Sciences et Arts de Lille ? — Catalogue

des Élèves du collège académique de l'Abbaye royale de Saint-Wast, étudiants en philosophie. J'y ai relevé, sur les 160 noms qui y sont relatés, ceux de trois Lillois nés en 1749, Bernard Isidore, Cattaert Pierre-Joseph, Petit Louis-Alexandre. — *Rhetorices compendium* en vers latins suivis de leur traduction en vers français, destiné aux aspirants à l'art de la rhétorique. Cet opuscule est terminé par une exhortation quelque peu emphatique. « Est-ce donc un petit honneur, chers candidats, est-ce un avantage peu considérable que de se rendre l'Onias de la Religion, le Salomon du conseil public, l'interprète des lois, l'oracle de la Justice, l'appui de l'innocent, la terreur du coupable, le fléau du crime, le panégyriste de la vertu, la gloire des Beaux-Arts, l'âme de la société et de la Paix, le flambeau et le soutien de la Patrie et de ses concitoyens ? Pouvez-vous refuser votre ardeur et votre application constante à une carrière aussi utile que brillante, qui vous offre des fruits si précieux ? » Convenons que cela était bien attrayant ; il ne faut pas s'étonner si sur les 537 députés que le Tiers-État envoya aux États-Généraux en 1789, on comptait 272 avocats.

Mentionnons, pour terminer, quelques manuscrits reliés en volumes in-8 et petit in-4, rédigés en latin avec figures gravées intercalées dans le texte philosophique. L'un de ces manuscrits offre d'abord le portrait de sainte Catherine, puis les figures allégoriques de la Philosophie et de la Logique, les portraits de Zénon, de Pyrrhon et de Malebranche. Un autre, revêtu d'une élégante reliure, orné de vignettes collées sur les feuillets, a été écrit par Louis Le Febvre de Lattre, sous la dictée de Nicolas Dubois, professeur : il a pour objet la *Logique* d'Aristote. Le soin apporté à la confection de ces manuscrits témoigne, de la part des jeunes philosophes, un grand respect pour la parole du maître : *magister dixit*.

Je pourrais continuer à transcrire les principaux titres du même catalogue, à y ajouter force extraits, notes et analyses sommaires de pièces aussi intéressantes que variées, mais ce travail excéderait les bornes que je me suis prescrites. *Ab uno disce omnes*, dit un personnage de l'*Énéide*. Je m'en tiens donc au specimen que j'ai offert au lecteur, en lui recommandant toutefois si, alléché par ce petit compte rendu de ma visite, il désire suivre mon exemple, de faire ample connaissance avec les documents qui ont trait aux

établissements religieux de notre ville et des environs, puis avec ceux qui se rapportent aux corporations dont on étudie depuis quelque temps les statuts et les usages pour y puiser des éclaircissements au profit de la grande question du jour, la question ouvrière et sociale. C'est toute une mine à explorer. Si le visiteur trouve là, comme je le pense, de quoi satisfaire sa curiosité et son amour de la vérité historique, je me féliciterai de l'avoir, pour ainsi dire, introduit auprès de mon jeune et savant ami qui me pardonnera sans doute bien difficilement d'avoir rédigé, à son insu, une causerie qui aura le grand tort à ses yeux de ne pas épargner sa modestie.

DEUXIÈME PARTIE

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

XIX.

Le Sacrifice ; discours prononcé à la distribution des prix
du pensionnat de M. F. Faucheux,
9 août 1848.

Jeunes élèves,

Lorsque l'an dernier, à pareille époque, je m'adressai, — comme vous me permettrez de le faire encore aujourd'hui, — aux plus âgés d'entre vous, surtout à ceux qui nous quittaient pour l'apprentissage du monde, « mes amis, leur dis-je, souffrez que je livre à vos méditations quelques-unes de ces graves pensées qui avertissent le jeune homme que le temps est venu pour lui de se mettre en garde contre une légèreté d'esprit qui ne lui sied plus à l'âge où la famille le réclame comme un appui sur qui reposent ses affections et ses espérances, la patrie comme un citoyen éclairé, la société comme un membre qui lui doit compte de sa vie entière. » Et posant devant eux le problème de notre destinée, j'entrepris de leur expliquer pourquoi se mêlent dans la vie humaine le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid ; en d'autres termes, j'essayai de leur expliquer pourquoi, toujours aux prises avec la nature, avec ses semblables ou avec lui-même, l'homme *grimpe* plus souvent qu'il ne marche dans cet étroit sentier où le pousse une sorte de fatalité, où le soutient l'espérance, où le précipite l'enthousiasme, où l'arrête le découragement, où l'agitent toutes les émotions, tous les instincts, toutes les idées, tout ce qui tend à le ravalier au-dessous de la brute comme tout ce qui le porte à s'élever au-dessus de lui-même.

C'est ainsi, jeunes élèves, qu'invitant vos condisciples de l'an dernier à porter avec moi un regard sérieux et ferme sur la des-

tinée de l'homme en ce monde, je cherchai à les distraire des idées riantes et de l'aimable spectacle qui préoccupaient leur esprit et leurs yeux, comme ils préoccupent les vôtres aujourd'hui, et cela, pour leur donner un peu de cette mélancolique sagesse de l'antiquité qui, vous le savez, mêlait parfois de graves symboles aux fleurs de ses banquets. Ils attendaient, comme vous, avec impatience le moment décisif de la proclamation des vainqueurs, et je prolongeai leur attente — non pas, croyez-le bien, pour me donner le malin plaisir de comprimer la joie qui brillait sur tant de jeunes fronts et qui brûlait, comme la vôtre, d'éclater en applaudissements, — mais pour leur faire subir une légère épreuve de cette loi du sacrifice dont on ne saurait enseigner trop tôt, je ne dis pas à la jeunesse, mais à l'adolescence, mais à l'enfance même, les salutaires et saintes prescriptions. La loi du sacrifice n'est-elle pas, en effet, la loi du foyer domestique aussi bien que la loi de la patrie et de la société ? Là, comme ailleurs, comme partout, n'est-elle pas à l'ordre moral ce qu'est à l'ordre physique la loi de l'équilibre, une des conditions de l'harmonie universelle ?

Ah ! jeunes élèves, si j'ai cru de mon devoir d'initier vos aînés à ces graves pensées au moment où la vie sociale s'ouvrait devant eux, me blâmez-vous de les rappeler à votre souvenir, quand elles ont reçu des circonstances présentes un à-propos qui n'a pu vous échapper ? Je parlais de la vérité offusquée par l'erreur, du bien rencontrant le mal sur sa route, — et vous avez assisté à une de ces époques d'angoisses où Dieu paraît se retirer des hommes pour les livrer au Génie de l'erreur et du mal déchaîné contre tout ce qu'il y a de plus sacré ! Je parlais de la famille — et vous l'avez vue en proie à d'indicibles alarmes ! de la patrie — et vous avez vu son sein meurtri par la main du parricide ! de la société — et vous avez vu la démence et le crime en saper les fondements ! Je parlais des facultés attribuées à l'homme pour concourir, par l'accomplissement de sa destinée, à la réalisation de l'ordre imprimé au monde par la Sagesse éternelle ; puis, passant aux transformations générales de l'espèce humaine, je répétais avec orgueil ces admirables paroles de Chateaubriand : « Sur des sociétés qui meurent sans cesse, une société vit sans cesse ; les hommes tombent, l'homme reste debout, enrichi de tout ce que ses devanciers lui ont transmis, couronné de toutes

les lumières, orné de tous les présents des âges ; géant qui croît toujours, toujours, toujours, et dont le front, montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Éternel ¹. » Et voilà qu'avant de descendre dans la tombe qu'il a marquée pour son lieu de repos, l'Homère du patriotisme et de la foi s'arrête sur le seuil de l'Éternité, porte un dernier regard sur l'horizon du monde qu'il quitte au moment où d'épouvantables événements semblent démentir ses plus belles illusions, et laisse tomber de ses lèvres ces mélancoliques et sinistres accents : « Vraisemblablement l'espèce humaine s'agrandira ; mais il est à craindre que l'homme ne diminue, que quelques facultés éminentes du génie se perdent, que l'imagination, la poésie, les arts ne meurent dans les trous d'une société-ruche où chaque individu ne sera plus qu'une abeille, une roue dans une machine, un atome dans la matière organisée ². »

Ah ! sans doute, il en adviendrait ainsi, et les rêves de certains utopistes ne l'ont fait que trop prévoir ! Mais l'essai de leurs folles doctrines -- car j'aime mieux accuser leur esprit que leur cœur, — cet essai, dis-je, a conduit au crime l'ignorance et la misère égarées par de fallacieuses espérances ; la guerre sociale avec toutes ses horreurs a éclaté dans la capitale du monde civilisé, et la loi du sang eût perdu la France et la société, si la loi du sacrifice et du dévouement ne les eût sauvées. Pour que l'humanité déviât de la route qu'elle parcourt depuis six mille ans sous l'œil de la Providence qui la lui a tracée, il faudrait que Dieu maudît les peuples et leur envoyât cet esprit de vertige qu'il envoie aux rois dont il veut précipiter la chute ; il faudrait que l'homme en vint à ce point d'abrutissement qu'il ne sût plus discerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, le beau d'avec le laid. Disons plus, il faudrait que l'homme en vint à ce point de dépravation qu'il préférât aux clartés de la vérité les ténèbres de l'erreur, à l'héroïsme de la vertu les turpitudes du vice, aux attraits de la beauté les monstruosité de la laideur. En un mot, il faudrait que l'homme se reniât lui-même, après avoir renié son Créateur dont il ne reconnaîtrait plus l'image dans sa nature pervertie !

1. *Études historiques.*

2. *Mémoires d'outre-tombe.*

Et d'ailleurs, avant de reculer jusqu'aux dernières limites de la barbarie, que de haltes la civilisation ne ferait-elle pas encore dans le sang et dans la boue ! Quoi ! la France verrait se renouveler les sanglantes péripéties du drame qui vient de souiller son histoire ! Cette tache, que ses larmes n'effaceront jamais, ce ne serait pas la dernière ! Tant de victimes de tout âge et de toute condition auraient succombé pour une sainte cause sans en avoir assuré le triomphe par leur beau trépas, et le bon pasteur aurait donné sa vie pour son troupeau sans avoir obtenu du Ciel, en échange de son sacrifice, le salut de son troupeau ! Non ! le Dieu qui eût pardonné à l'infâme Sodome s'il se fut trouvé dix justes dans son sein, ce Dieu n'a pu détourner sa face de notre patrie alors que les prières d'un prélat-martyr appelaient sur elle sa pitié et ses bénédictions ! Non ! Dieu n'a pu vouer au malheur, à la honte et à la barbarie, un peuple que tant de fois il a si visiblement protégé, un peuple dont il a fait la sentinelle avancée de la civilisation, et qui, j'ose le dire, n'a point failli à sa mission providentielle. Certes, si Athènes vaincue a pu s'écrier par la bouche du plus grand de ses orateurs : « J'en jure par les guerriers morts à Marathon et à Salamine, je n'ai pu faillir à Chéronée, puisque j'y combattais pour le salut et la liberté de la Grèce, » — la France dont le nom aussi triomphe des revers, elle que notre poète national consola jadis d'un glorieux désastre en lui adressant ces vers sublimes :

Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs,

la France peut aussi invoquer les mânes de ses héros et s'écrier avec un légitime orgueil : « J'en jure par le plus pur de mon sang, je n'ai pu faillir puisque j'ai combattu pour le salut et la liberté du monde. »

Sa victoire, je le sais, est une victoire néfaste, car elle l'a remportée sur ses propres enfants ; mais Caïn en fureur avait armé encore son bras fratricide, et le sang d'Abel immolé par lui crierait encore vengeance, si le juste n'eût crié grâce en mourant à la fois pour Abel et Caïn. Honneur à vous, généreuses victimes d'une guerre impie ! Honneur à vous, magnanimes défenseurs de l'ordre social ! Vous avez bien mérité de la France, et par vous, la France a bien mérité de l'humanité. Puisse-t-elle désormais accomplir

sans entraves ses grandes destinées ! Puissante par le cœur et par l'épée, puisse-t-elle l'être assez par la foi et par la raison pour confondre ces Érostrates sociaux qui se posent en Galilées humanitaires, et qui, loin de lutter contre l'erreur, n'aspirent qu'à détrôner la vérité !

Pour vous, jeunes élèves, ne croyez pas que votre âge vous réduise à ne former que des vœux pour notre chère patrie. La loi du dévouement, je vous l'ai déjà dit, impose à tous des devoirs auxquels nul ne saurait manquer sans se rendre coupable aux yeux de Dieu, qui les a mesurés aux divers degrés de notre faiblesse. Ces petits enfants, que vous avez vus renoncer à leurs jeux pour préparer la charpie du blessé, ils obéissaient à la loi du dévouement, comme ces braves citoyens que vous avez vus quitter leurs foyers pour voler au secours de la patrie et de la société menacées. Que si vous n'êtes pas mûrs encore pour les grands sacrifices, je puis vous appliquer du moins ce beau vers de Corneille :

Le corps attend les ans, mais l'âme est toute prête,
et c'est assez.

Dieu nous a créés à son image pour le connaître, l'aimer et le servir. De là le triple attribut dont nous a dotés sa bonté suprême : intelligence pour le connaître, sensibilité pour l'aimer, volonté pour le servir. Mais Dieu est la source unique de toute vérité, de toute bonté, de toute beauté. Reculer les bornes de l'intelligence par les travaux de la science, et couronner de splendeur les conceptions du génie par le prestige des arts, ou les actes de la moralité par l'héroïsme du dévouement, c'est donc en quelque sorte participer aux perfections de Dieu. Voilà ce que vous ont appris la religion et la philosophie.

Ces enseignements, jeunes élèves, doivent porter les heureux fruits qu'ils promettent, si vous ne voulez ressembler à l'arbre stérile qui ne produit point de fruits, et que l'Évangile condamne au feu aussi bien que celui qui en produit de mauvais.

La religion vous a encore rendu compte de l'existence de l'erreur et du mal en ce monde, en éclairant des lumières de la foi les conjectures de la philosophie, et en vous montrant la justice de Dieu sanctionnée par un mystère d'amour et d'expiation. Déchu de sa dignité première, l'homme aurait subi par l'affreux

spectacle de sa dégradation le plus cruel supplice qui pût atteindre un coupable, s'il ne lui avait été donné de remonter aux sublimes hauteurs dont les traditions religieuses et primitives de tous les peuples nous apprennent qu'il est descendu ¹.

Ah ! mes amis, si le progrès est la loi de l'humanité, qu'importe qu'il soit au prix du travail et de la souffrance ? D'ailleurs, quels que soient les orages qui nous menacent sur cette mer de la vie, oserions-nous reculer devant le péril quand il est dans le ciel une étoile qui sourit, pour ainsi dire, à notre lutte en nous guidant au port où tendent nos plus chères espérances ? — « Ceux qui sèment dans les larmes, dit le Psalmiste, moissonneront dans la joie. » — Gardons-nous donc de murmurer contre une destinée qui est un combat, il est vrai, mais un combat dont nous devons sortir vainqueurs, car Dieu a mis au cœur de chacun de nous une source intarissable de force, pour y tremper notre courage. Il suffit de ce seul mot de la charité pour en faire couler les ondes mystérieuses : « aimons-nous les uns les autres. » Dès lors, nous nous aiderons les uns les autres, et c'est de cette aide mutuelle, de cette association vraiment fraternelle, que naîtra notre plus grande puissance pour terrasser le Démon de l'égoïsme et de la guerre et faire triompher, dans notre belle France, l'Ange du dévouement et de la paix, par qui se réaliseront enfin les promesses que l'Homme-Dieu fit à la terre quand il scella de son sang la loi d'amour qu'il léguait à l'humanité.

Lille, le 9 août 1848.

1. CHATEAUBRIAND, *Études historiques*.

XX.

L'Obéissance ; discours prononcé, le 8 août 1851, à la distribution des prix de l'ancien pensionnat Fauchaux, actuellement institution secondaire dirigée par MM. Preys et Desbœufs.

Chers élèves,

Plusieurs fois déjà il m'a été donné de prendre la parole dans cette enceinte, en présence de vos parents, de vos maîtres et des honorables amis de la jeunesse assemblés pour applaudir à vos progrès, à vos triomphes, — et toujours je me suis adressé à ceux d'entre vous que j'aime à appeler *les aînés de la famille* : c'est un privilège qu'ils doivent à leur prochaine entrée dans le monde, où notre sollicitude se fait un devoir de guider leurs premiers pas. N'en soyez point jaloux, enfants qui m'accusez peut-être d'indifférence à votre égard. N'avez-vous pas, vous, le privilège de cette heureuse insouciance qu'on vous envie tout en vous la pardonnant ? D'ailleurs votre tour viendra. On grandit vite au temps où nous vivons : adolescents bientôt, vous arriverez comme par enchantement à ce jour auquel vous aspirez tous et qui vous paraît si éloigné, ce jour où vous quitterez les bancs de l'école, libres enfin — vous le penserez du moins — de toute surveillance, *tandem custode remoto*. Illusion ! Savez-vous ce que l'on vous recommandera pour inaugurer votre avènement à l'indépendance ? Ce que je viens recommander aujourd'hui à vos graves condisciples : l'OBÉISSANCE. Consolez-vous donc, enfants, de n'être pas encore de grands jeunes gens, puisque dès maintenant — quand vous êtes soumis — vous agissez en hommes ; et pardonnez à vos aînés, ou plutôt à moi-même, l'ennui que vous causera un discours qui ne saurait guère avoir d'autre mérite à vos yeux que celui de la brièveté. Je tâcherai du moins de vous satisfaire sur ce point.

Celui-là seul jouit de la vraie liberté, qui est fort contre soi pour obéir à Dieu : aussi devons-nous obéir — dès l'enfance, pour faire l'épreuve de notre volonté ; — au sortir de l'enfance, pour la discipliner et la fortifier ; — plus tard, et toujours, pour en consacrer l'énergie, la sagesse et la dignité devant les hommes et devant Dieu.

Je serais heureux, chers élèves, d'ajouter aujourd'hui quelque chose à votre conviction sur cette importante vérité.

L'homme est libre, mais il est imparfait et il souffre de ses misères : il faut qu'il s'en affranchisse. L'homme est imparfait et malheureux parce qu'il est un être déchu : il faut qu'il se relève. Or, l'homme est un être déchu parce qu'il s'est révolté contre Dieu ; comment se relèverait-il autrement qu'en obéissant à Dieu ? Et s'il a failli moins encore par orgueil que par faiblesse, comment se réhabiliterait-il sans une inébranlable vertu qui l'arrache en quelque sorte à lui-même pour qu'il soit tout à Dieu ? Oui, l'homme est libre, mais à la condition d'obéir à Dieu, sous peine d'être le jouet et la victime de ses passions ou des passions d'autrui : car ce roi de la création n'est qu'un esclave couronné s'il ne peut se dire comme Auguste triomphant d'Octave :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Qu'est-ce donc qu'obéir à Dieu ? C'est se conformer en tout et sans réserve à sa sainte volonté pour sa gloire et pour notre bonheur. De là nos devoirs et nos droits : ceux-ci dérivant de ceux-là ; les premiers, obligatoires ; les seconds, imprescriptibles. Devoirs envers nous-mêmes, envers nos semblables, envers Dieu ; droits individuels, sociaux, religieux. L'accomplissement de tous ces devoirs d'une part ; et de l'autre, le respect, le maintien ou la conquête de tous ces droits, — voilà la carrière ouverte à notre volonté par la volonté de ce Dieu souverainement sage, souverainement bon, souverainement juste, qui nous impose à tous la sublime tâche de le faire régner sur nous-mêmes pour qu'il règne dans la famille et dans la société. Et comme toute puissance vient de Dieu, — *omnis potestas a Deo* — que toute puissance s'exprime par des lois et participe nécessairement de l'autorité divine d'où elle émane, — obéir à la loi du père qui est la puissance domestique, à la loi du souverain qui est la puissance sociale, à la loi du prêtre qui est la puissance morale, c'est en réalité obéir à Dieu.

Vous comprenez, dès lors, chers élèves, pourquoi l'autorité est une grande et sainte chose devant laquelle, comme on l'a si bien dit ¹, l'esprit s'incline sans que le cœur s'abaisse. Ne croyez pas

1. M. Guizot.

toutefois que l'obéissance à l'autorité humaine soit illimitée. Il est écrit dans l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». C'est-à-dire obéissez en tout aux puissances, hormis en ce qu'elles vous ordonneraient de contraire à la loi du devoir, aux droits de la conscience. Certes ils étaient fidèles à César, ces chrétiens qui disaient aux Romains, maîtres de l'univers : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples »¹. Mais lorsque César voulut les forcer à encenser les idoles, ces hommes de vérité, de constance et de foi, qui savaient se soumettre sans bassesse, surent résister sans violence, et on les vit mourir sans murmure dans les plus affreux supplices pour rendre à César leur sang qui était à César, et à Dieu leur âme qui était à Dieu ; — léguant ainsi au monde le plus grand exemple qu'on pût lui donner de la liberté morale, et à l'humanité le premier progrès social, celui dont dépendent tous les autres, l'affranchissement des consciences.

Il me serait facile, chers élèves, de vous citer un grand nombre de noms et d'actes éclatants qui proclament, à la honte de ses persécuteurs, l'inviolabilité de la liberté chrétienne ; mais je dois me borner, si je veux tenir ma promesse à l'égard de vos jeunes condisciples. Il est deux noms cependant que je me reprocherais de passer sous silence, deux noms qui seront à jamais la gloire de notre siècle : Pie VII et Daniel O'Connell. — Pie VII, cet auguste vieillard qui brava dans les fers, à force de patience et d'humilité, le superbe despote devant qui la terre se taisait alors comme devant Alexandre ; — O'Connell, cet athlète de la liberté qui lutta si longtemps, sans autres armes que le droit et la parole, contre la plus odieuse tyrannie ; O'Connell, ce pacifique *agitateur* qui sut conquérir les droits de Dieu et les droits de l'homme² sur les oppresseurs de l'Irlande, pour couronner enfin le martyr séculaire d'un peuple par la plus glorieuse des émancipations.

Elle est donc bien vraie cette pensée d'un ancien³ : « Obéir à Dieu, telle est la liberté ». Mais il faut à l'obéissance une discipline qui la forme ; comment l'homme obéirait-il à Dieu, s'il n'était

1. Tertullien.

2. Expressions de l'éloquent panégyriste d'O'Connell, le R. P. Lacordaire.

3. Sénèque.

instruit et dirigé par la discipline de Dieu? Or, la discipline de Dieu, c'est le vigneron de l'Évangile : « La branche qui ne porte point de fruit, il la retranchera ; et la branche qui en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte davantage ». Écoutez l'admirable commentaire de Bossuet sur ces deux opérations du vigneron : « Ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit? non : il a une seconde opération sur le bon bois ; il le taille ; il le purifie ; il coupe dans le vif ; et, non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert. Ainsi en est-il du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien ! Veux-tu porter un fruit abondant? Il faut qu'il t'en coûte ; il faut retrancher ce bois superflu ; cette fécondité de mauvais désirs ; cette force qui pousse trop et se perdrait elle-même en se dissipant ; tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors ; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non seulement ôter les mauvais désirs, mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons ; le trop agir, l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron : laisse-le trancher jusqu'au vif. » ¹

Tel est, chers élèves, l'objet de la discipline de Dieu ; et toute notre attention, tous nos soins, tous nos efforts, à nous délégués de l'autorité paternelle, à nous qui avons aussi charge d'âmes, ce sera toujours d'aider, autant qu'il est en nous, au *céleste vigneron*. Voulez-vous maintenant que je mette sous vos yeux une image sublime des effets de cette adorable discipline à laquelle la nôtre n'aspire qu'à vous préparer ? Écoutez encore Bossuet : « Voyez, dit-il, ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte. Que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose : il devient obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le dirige à droite et à gauche, le presse, le retient comme elle le veut. A la fin il est dompté : il ne fait plus que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou

1. *Méditations sur l'Évangile.*

plutôt, puisque cette force était en quelque sorte dans son ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle. Il ne faut plus d'éperons, presque plus de bride ; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force ; et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de son guide, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action. Homme chrétien, agis ainsi ; et change ton ardeur en activité, en gravité, en douceur, en règle. Noble animal, fait pour être conduit de Dieu et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse ! » ¹

Jeunes gens, c'est à votre cœur, à votre raison, à votre foi que je recommande ces belles paroles du plus grand de nos orateurs sacrés. Puissent-elles fortifier en vous cet amour de la règle dont nous avons toujours pris à tâche de vous démontrer la salutaire influence, et sans lequel vous perdriez bientôt la vertu de l'obéissance qui *seule* pourtant nous inculque les autres vertus et les conserve ensuite. ²

Encore un vœu et un conseil, mes amis.

« Les mots, dit Pascal, sont inséparables des choses » Et cependant il y a dans notre vocabulaire moral et politique certains mots qui retentissent tous les jours à nos oreilles, — et qui bientôt retentiront aux vôtres, — mais dans des acceptions si contradictoires, qu'il ne semble pas qu'on parle des mêmes choses bien qu'on use des mêmes termes. Il ne semble pas d'ailleurs que chacun les comprenne autrement qu'au point de vue de son intérêt privé. Puissiez-vous, mes amis, vous élever toujours au-dessus des misères de la passion et des calculs de l'égoïsme : — ils n'étouffent que trop souvent la vérité qu'ils prétendent embrasser ! C'est dans un autre ordre d'idées et de sentiments qu'il faut chercher la valeur de ces formidables termes dont le sens porte en soi, comme ce Romain dans le pli de sa toge, ou la paix ou la guerre.

Lorsque fatigués des préoccupations de la vie, — vous l'éprouverez plus tard, — nous demandons à la nature ces douces impressions qui parlent à l'âme et délassent le corps, ce que nous

1. *Méditations sur l'Évangile.*

2. Saint Bernard.

admirons le plus dans les merveilles qu'elle étale à nos pieds, autour de nous, au-dessus de nos têtes, c'est assurément cette adorable harmonie que le souverain Créateur de toutes choses jugea digne de lui quand il eut lancé dans l'espace l'œuvre qui ne coûta qu'un mot à sa puissance. Eh bien ! il est une harmonie plus adorable encore que celle du monde physique, c'est l'harmonie du monde moral. Soumis à des lois fatales, le monde physique raconte, sans la comprendre, la gloire de l'Éternel ; mais le monde moral qui en conçoit, qui en contemple ou aspire à en contempler la splendeur, quel spectacle ne nous offrirait-il pas si — à ne considérer que l'homme dans la mystérieuse hiérarchie des êtres intelligents et libres, des êtres destinés à jouir de Dieu, leur principe et leur fin, — quel spectacle, dis-je, si l'humanité nous apparaissait une, malgré l'inévitable diversité des institutions et des mœurs, une par la foi et ses croyances fondamentales, une par la raison et ses convictions profondes, une par l'espérance et ses consolantes promesses, une par l'amour et ses dévouements sublimes, une enfin par le concours de toutes les lumières et de toutes les vertus qui doivent consommer un jour ses destinées en lui ouvrant les portes d'un nouvel Éden ! Or, c'est là précisément le terme où tend la civilisation chrétienne à qui est réservée la conquête du globe. Mais quand viendront-ils ces temps de paix et d'harmonie universelles ? C'est le secret de la Providence, mes amis, et il n'est donné à personne de le pénétrer. Ce que l'on peut prédire toutefois, c'est qu'ils viendront, ces temps heureux, quand il n'y aura plus sur la terre que des hommes de bonne volonté ; car il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de véritable, d'inaltérable paix ici-bas que pour l'homme de bonne volonté, c'est-à-dire, pour l'homme qui sait obéir et commander, selon qu'il doit respecter ou faire respecter l'autorité. Soyez donc des hommes de bonne volonté, — pour proclamer, et toujours et partout, l'obéissance à l'autorité ; — pour combattre, et toujours et partout, l'orgueil par l'humilité, la vengeance par l'oubli des injures, l'arbitraire par la justice, la violence par la longanimité, l'égoïsme par le sacrifice, la licence par la liberté ; — pour assurer au citoyen ses droits, à l'homme son imprescriptible dignité, à la famille ses douces joies et ses pieux enseignements, à la société son bien-être matériel et moral ; et par là concourir, dans la mesure de nos forces, aux progrès de la civilisation, au bonheur de l'humanité.

Que si — contre notre ferme espérance — le temps venait à sonner encore pour la France et pour le monde une de ces heures solennelles où les peuples attendent dans la stupeur les plus terribles catastrophes, gardez-vous de vous écrier avec le poète :

Oh ! pourquoi suis-je né dans ces jours de tempête
Où l'homme ne sait pas où reposer sa tête,
Où la route finit, où l'esprit des humains
Cherche, tâtonne, hésite entre mille chemins,
Ne pouvant ni rester sous un passé qui croule,
Ni jeter d'un seul jet l'avenir dans son moule ?

En effet, mes amis, quels que soient les conseils de Dieu, est-ce à l'homme de se plaindre ? Tout se borne-t-il pour lui aux limites de cette vie ? Le temps qu'il passe sur la terre n'est-il plus un temps d'épreuves ? Et pour ce qui est des calamités publiques, les sociétés n'ont-elles pas à expier aussi, comme les individus, des erreurs, des fautes et quelquefois des crimes ? L'avenir, dit-on, est gros d'orages et semé d'écueils ; mais le vaisseau de l'humanité vogue-t-il sans boussole sur l'océan des âges ? Et si, comme on l'assure, la science doit être son pilote, la foi n'est-elle plus son étoile polaire ? Oh ! qu'ils répondent ceux qui murmuraient naguère contre la Providence, alors qu'elle inspirait à tout un peuple assez de dévouement pour voler comme un seul homme à la défense de l'ordre social, alors que l'un des plus dignes ministres d'une religion de paix et d'amour s'offrait en sacrifice pour éteindre dans son sang les haines d'une guerre impie !

Dieu le veut ! C'était le cri de nos aïeux ; ce doit être aussi le nôtre, car Dieu a toujours la haute main sur nos destinées. *Dieu le veut !* Jeunes gens, ne l'oubliez jamais ce cri de l'enthousiasme et de la résignation, ce cri éminemment français et chrétien. Obéissez à Dieu, ayez confiance en Dieu ; tout est là : c'est le salut de chacun et de tous, c'est le salut de la France et du monde !

XXI.

La Fraternité ; discours prononcé, le 7 août 1857, à la distribution des prix de l'institution dirigée par MM. Preys et Desbœufs.

Chers élèves,

Invité à vous adresser aujourd'hui quelques paroles de sympathie et de bon conseil, je viens accomplir cette tâche en homme dévoué à vos intérêts, — avec le désir de vous être agréable, sans doute, mais surtout avec l'espoir de vous être utile. Du reste, pour captiver votre attention, je vous entretiendrai de vous-mêmes ; — et pour limiter mon sujet, afin de ne point abuser de votre bonne volonté, je ne vous parlerai que des relations cordiales, — par conséquent sociales — qui doivent exister entre vous tous, par cela seul que vous êtes tous CONDISEIPLES, titre sérieux dont je voudrais vous faire soupçonner au moins la valeur, tant pour le présent que pour l'avenir, au point de vue de l'Éducation et de la Société.

Soumis au joug d'une même discipline, puisant aux mêmes sources les connaissances qui enrichissent la mémoire en formant l'intelligence, ainsi que les principes qui règlent la volonté en subordonnant aux vérités de la Foi les lumières de la raison et les penchants du cœur, — que voyez-vous, chers Élèves, dans ce travail intellectuel et moral que vous effectuez en commun sous l'œil de vos maîtres ? — Une sorte de gymnastique proposée à votre activité et dont vous exécuterez les diverses évolutions dans un espace de temps plus ou moins long selon l'âge, les facultés, la condition de chacun, selon ce qu'en décideront d'ailleurs bien des circonstances imprévues.

C'est bien ; mais ces enfants, ces adolescents, ces jeunes gens, vos compagnons d'étude, vos émules, dont vous allez vous séparer tout à l'heure en sortant de cette enceinte, que sont-ils réellement pour vous ?

Quand vous nous reviendrez, après avoir également profité et des loisirs et des joies de vos longues vacances, vous échangerez avec eux les démonstrations amicales qui auront signalé votre séparation d'aujourd'hui. Les choses se passeront ainsi au début et à la fin de chaque année scolaire, jusqu'à ce que vous ayez

quitté pour toujours la maison où, je l'espère, vous aurez grandi en âge et en sagesse, loin des distractions de la vie mondaine. Dès lors, ébloui par les illusions du brillant avenir que vous vous serez créé dans vos rêves d'indépendance et de bonheur — car c'est de cela que l'on rêve toujours en pension ou au collège — aurez-vous encore quelque souci de vos camarades de classe? J'en doute. Et si vous avez gardé bon souvenir de quelques-uns d'entre eux, ce souvenir ne s'effacera-t-il pas de plus en plus? Je le crains. Un jour peut-être, vous regretterez de n'avoir pas cimenté avec eux une alliance sérieuse, une alliance offensive et défensive. Cette expression vous paraît étrange, et pourtant je n'exagère pas. Il est — vous le saurez par l'histoire, et Dieu veuille que de plus vous ne le sachiez pas comme nous, par expérience — il est, dis-je, pour la société des époques de trouble et de bouleversement où l'isolement est désastreux, mortel. Malheur alors à qui, regardant autour de soi, plus haut ou plus bas, ne rencontre nulle part des regards sympathiques! Qu'importe qu'il ait construit lui-même ou hérité de ses pères l'édifice de sa fortune, si l'ouragan des révolutions menace de niveler le sol?

Je sais bien que plusieurs parmi vous recherchent, connaissent même déjà les liens de l'amitié et s'en promettent mille douceurs pour l'avenir, outre l'appui, le secours mutuel qui en dérive naturellement. C'est dans cet espoir qu'on distingue, qu'on aime à l'exclusion des autres tel ou tel condisciple. Rien de touchant comme cette naïve entente de deux cœurs qui se croient faits l'un pour l'autre, de deux âmes qui semblent se fondre pour ainsi dire en une seule âme pour vivre d'une même vie..... Mais cette intimité est-elle exempte de tout péril? N'y a-t-il pas malheureusement trop d'exemples de ces liaisons prématurées qui n'aboutissent qu'à d'amères déceptions ou ne produisent que de coupables connivences? L'amitié est chose plus grave que vous ne le pensez, Messieurs; rappelez-vous les vers de Molière :

Avec lumière et choix cette union veut naître :
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

A votre âge, est-on mûr pour un pareil examen? D'ailleurs, fût-elle irréprochable dans son principe et dans ses motifs —

cette amitié de pension ou de collègue dont on cite, j'en conviens, quelques beaux modèles, — il suffit qu'elle coure le risque de devenir un *égoïsme à deux*, pour que je m'en défie. Car l'égoïsme, voyez-vous, il faut le fuir comme la peste, sous quelque forme qu'il nous apparaisse.

Le lien qui sera pour vous un charme en tout temps et une sauvegarde au besoin, chers élèves, c'est la FRATERNITÉ.

Un des hommes qui ont le plus sagement, le plus éloquemment écrit sur l'art d'élever la jeunesse, Mgr Dupanloup, que j'appellerais volontiers sous ce rapport le Fénelon de notre siècle, a dit avec autant de précision que de vérité : « LE CONDISCIPLE, C'EST UN FRÈRE, QUAND L'ÉDUCATION EST CE QU'ELLE DOIT ÊTRE, LA FAMILLE ».

Or, l'Éducation, œuvre d'autorité et de respect, de développement et de progrès, de force et de politesse — comme l'a si bien démontré le grand maître que je viens de citer — l'Éducation avec ses quatre moyens nécessaires : la Religion, l'instruction, la discipline et les soins physiques ; en un mot, l'Éducation telle que nous la concevons et telle que nous avons toujours pris à tâche de vous la faire concevoir, chers élèves, a-t-elle jamais été pour vous autre chose que la famille ? En effet, ne nous sommes-nous pas toujours efforcés de remplir avec douceur et fermeté la délicate et grave mission que nous confiaient vos bons parents en nous transmettant leurs droits sur vous ? Si donc nous nous sommes fait une loi de vous tenir lieu, autant que possible, et de pères et de mères, ne devez-vous pas vous en faire une de considérer comme vos frères ceux que nous considérons comme nos fils ? — Mais des frères, quelque inégalité qu'ait mise entre eux la nature quant à l'âge et aux qualités de l'esprit ou du corps, des frères sont toujours égaux devant l'autorité du père, devant la tendresse de la mère ; c'est ainsi, chers élèves, que vous êtes tous égaux devant nous. Et puis des frères se sentent et se connaissent égaux entre eux ; ils jouissent des joies de l'un, souffrent des douleurs de l'autre, applaudissent aux succès de celui-ci, consolent celui-là de son échec, enseignent celui qui ignore, écoutent celui qui sait, pourvoient à la détresse de l'un, concourent à la prospérité de l'autre, profitent des bons exemples, en donnent à leur tour, et supportent avec patience les imperfections des uns et des autres pour qu'on supporte aussi les leurs, prêts même à sacrifier leurs goûts, leurs intérêts personnels, s'il le faut, pour

que l'harmonie, la concorde, la paix et le bonheur règnent dans la famille. C'est ainsi, chers élèves, que vous devez vous tolérer, vous estimer, vous aimer, vous aider réciproquement dans l'Institution où vous a placés la volonté de vos parents.

Mais cette seconde famille que vous a faite l'Éducation n'est point destinée à vivre dans l'isolement, pas plus que votre famille selon la nature. Une nation, c'est l'ensemble de toutes les familles qui la composent; l'Éducation nationale, c'est l'ensemble des Institutions où l'on élève la jeunesse. Il suit de là que l'Éducation étant à la fois la famille qui continue et la société qui commence, le père de famille et l'instituteur sont solidaires et responsables devant les hommes et devant Dieu des enfants qu'ils ont, l'un et l'autre, la mission de former pour la cité des hommes et la cité de Dieu. Sainte et redoutable mission que nous désespérerions jamais d'accomplir si la sagesse, si la bonté divine n'avait mis sous nos yeux l'exemple de vos mères — ces institutrices par excellence — pour nous guider dans la voie si difficile de votre initiation à la vie sociale ! Qu'ont fait vos mères pour vous habituer, tout jeunes, au respect d'autrui ? Elles vous ont appris à vénérer le vieillard, l'homme de la loi, l'homme de Dieu. Et pour que vous compatisiez aux souffrances d'autrui ? Elles ont fait de vous les messagers et les interprètes de leur charité en vous chargeant de porter au pauvre le denier, le pain ou le verre d'eau de l'Évangile. Grâce à elles, vous avez eu, tout jeunes, un salut pour vos supérieurs, une caresse pour vos égaux, un sourire pour vos inférieurs et des larmes pour les malheureux.

Continuez avec nous, chers élèves, ce que vos mères ont si admirablement commencé. Honorez l'Éducation comme elles vous ont enseigné à honorer la famille et la société. A quelque degré qu'elle s'arrête et quel que soit son objet particulier, l'Éducation a toujours droit à vos hommages — quand elle aspire à élever les jeunes gens pour en faire des hommes de tête et de cœur, des hommes vraiment dignes de ce nom, comme les veut la Religion, comme les veut la patrie. Honorez l'Éducation professionnelle comme l'Éducation artistique, l'Éducation populaire comme la haute Éducation intellectuelle ; car elles ont toutes pour but le bien-être matériel et moral de vos semblables. Que l'une enseigne spécialement l'Utile, l'autre le Beau, celle-là le Vrai, qu'importe ! si en même temps elles enseignent toutes à aimer, à pratiquer le

Bien ? Arrière donc la sotte fierté, l'orgueil dédaigneux, la morgue insultante ! L'Éducation apprend à l'enfant du pauvre à ne point porter un regard de convoitise et de haine sur les classes supérieures ; qu'elle apprenne aussi à l'enfant du riche à ne point jeter un regard de mépris sur les classes inférieures. Par là elle résoudra, sôyez-en sûrs — et mieux que les utopies les plus séduisantes — ces douloureux problèmes posés dans l'histoire par la misère envieuse de l'opulence et qui attendent une solution pratique depuis tantôt plus de quarante siècles !

La voilà, Messieurs, cette alliance offensive et défensive dont je vous parlais. C'est à l'Éducation essentiellement religieuse et nationale qu'il appartient de la sceller du sceau de la Fraternité. Arrière l'Égoïsme qui écrit sur son drapeau : « Chacun pour soi ! » Place au dévouement qui écrit sur le sien : « Chacun pour tous et tous pour chacun ! »

Il me revient à la pensée cette admirable parabole qui me paraît éminemment propre à fixer dans vos esprits le sens général de ce discours ; permettez-moi de vous la citer :

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin, il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin, l'un d'eux dit aux autres : mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux, peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : prions, dit encore : mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

Jusqu'à présent, mes amis, grâce à la tendresse de vos parents, à la sollicitude de vos maîtres, à la sympathie de vos condisciples, le poids des misères humaines a été assez léger pour vous ; — puissiez-vous n'en avoir jamais de plus lourd à supporter ! Mais s'il plait un jour à la Providence d'ajouter à votre fardeau, oh ! ne murmurez pas contre ses desseins impénétrables ! Ayez foi en la souveraine bonté de ce Dieu qui vous a donné un frère dans chacun de vos semblables. Aux jours de l'épreuve, vous les rencontrerez sur votre chemin, les hommes de cœur avec qui vous aurez commencé le voyage de la vie. Ils seront là pour compatir aux angoisses de votre cœur, pour vous tendre une main secourable — gardez-vous d'en douter ! Que si plusieurs manquaient à votre appel, levez les yeux au ciel, et croyez qu'ils sont là, dans un monde meilleur, priant pour vous et souriant à ceux de vos frères qui aideraient ici-bas à pousser le rocher du travail et de la douleur.

XXII.

Discours prononcé sur la tombe de M. Émile-Louis Salomé,
au nom de la Société des Sciences de Lille,
27 août 1881.

Messieurs,

L'année 1881 comptera, dans les annales de la Société des sciences et arts de Lille, comme une des plus malheureuses qui nous aient été départies : elle n'a pas encore entièrement accompli les deux tiers de son cours, et déjà elle nous a apporté quatre deuils.

Loin de nous la pensée de murmurer contre les mystérieux desseins de la Providence et de méconnaître sa miséricorde, lors même que sa main s'appesantit sur nous pour nous courber sous le poids des épreuves. Confessons-le, cependant, Messieurs, à la nouvelle d'une mort aussi prompte qu'inattendue, il nous a fallu un bien grand effort sur nous-mêmes pour accepter avec résignation le quadruple sacrifice que Dieu nous a imposé, cette année, en enlevant successivement à notre affection, d'abord M. Kuhlmann père, puis, coup sur coup, en moins de six semaines, M. Paele, M. Kuhlmann fils et M. Salomé.

Le premier, il est vrai, plein de jours et comblé d'honneurs ; mais le second, encore dans la force de l'âge, au lendemain des plus douces joies domestiques ; le troisième, au moment où il se livrait peut-être à ce « long espoir », à ces « vastes pensées » dont parle le poète, et que l'on pardonne ou plutôt que l'on envie à la jeunesse ; et aujourd'hui, notre pauvre ami Salomé, au milieu de ses rêves de gloire, car cela lui était bien permis, à la veille de recueillir, dans une circonstance solennelle, les suffrages des plus dignes appréciateurs de son talent.

Salomé devait, demain, inaugurer avec l'élite de la société cette fête des Beaux-Arts, à l'organisation de laquelle il avait prêté son concours, et nous voilà réunis dans cette enceinte funèbre, autour de son cercueil, pour rendre les derniers honneurs à sa dépouille mortelle. Demain, quand nous parcourrons les galeries de l'Exposition, nos yeux qui le chercheront en vain parmi ses collègues de l'administration du Musée de peinture, nos yeux, dis-je, voilés

de larmes, s'arrêteront devant une des œuvres les plus remarquables de son ingénieux pinceau, devant un de ces types originaux qu'il savait si bien saisir au vif, devant une de ces scènes de la vie rustique que lui inspirait le pays de son père, et qu'il se plaisait à peindre, on peut le dire, avec un amour filial. Hélas ! un crêpe noir, symbole de nos regrets, signalera au public les dernières productions du peintre devenu l'une des gloires artistiques de Lille, et à qui l'avenir semblait promettre les plus honorables distinctions !

Pour nous, Messieurs, qui avons encouragé ses premiers essais, qui avons été assez heureux pour aplanir devant lui les difficultés d'une carrière laborieuse, grâce à la libéralité du chevalier Wicar, qui l'avons admis, en 1878, dans notre section des beaux-arts, nous professions pour cet aimable confrère une sympathie d'autant plus solide qu'elle était basée sur l'estime due à tout homme qui peut se rendre ce noble témoignage : « Je suis le fils de mes œuvres. »

Ce n'est pas ici, Messieurs, le lieu d'énumérer et de juger les études, les esquisses, les peintures, exécutées par Salomé. Les artistes, les amateurs éclairés, en connaissent d'ailleurs tout le prix, et ma faible voix ne pourrait rien ajouter à l'unanimité des regrets qui entourent sa tombe.

Désormais, cher Salomé, ton nom est inscrit dans les annales de la cité : Lille aura toujours un pieux souvenir pour l'homme de talent qui l'a honorée en honorant sa famille. Et nous, tes confrères, tes amis, soutenus dans cette épreuve par la pensée que ton existence trop tôt moissonnée a été couronnée par une mort chrétienne, nous surmonterons l'émotion qui nous porterait, dans notre abattement, à baisser trop longtemps les yeux vers la terre. Nous nous ferons un devoir, en pensant à toi, de les lever souvent vers le ciel, où s'attacha ton dernier regard.

Adieu, Salomé, adieu !

XXIII.

Allocution prononcée, le 6 janvier 1882, en prenant possession du fauteuil de la présidence à la Société des Sciences de Lille.

Messieurs,

Lorsque vous me fîtes l'honneur de me nommer votre vice-président, je me levai pour vous remercier et pour refuser. Mais un de vous me ferma la bouche en disant que ce serait manquer de déférence envers la Société. Je me résignai donc en baissant la tête comme la pauvre bête à laquelle se compare le bon Horace,

Quum gravius dorso subiit onus.

Ce fardeau trop pesant, dont j'étais menacé alors, vous me l'avez définitivement imposé, et j'en suis d'autant plus effrayé que je succède à un homme qui méritait à tous les points de vue l'insigne honneur d'être mis à votre tête¹. En effet, Messieurs, quels sont mes titres à cette dignité ? Votre extrême bienveillance a pu, seule, les découvrir.

L'amour-propre m'a bien suggéré quelques expédients pour justifier votre choix à mes propres yeux, entre autres celui de me comparer à moi-même, parce que les étapes du temps expliquent bien des choses. Malheureusement l'amour-propre, malgré son ingéniosité, ne pouvait me soustraire à une nécessité redoutable, celle de me comparer aussi à mes prédécesseurs, afin de constater tout ce qui me manque, par conséquent tout ce qu'il me faudrait acquérir pour marcher sur leurs traces. Ce parallèle, je l'ai fait, et je ne vous étonnerai pas, Messieurs, en vous avouant qu'il m'a découragé.

Toutefois, docile aux conseils de la philosophie, à qui je devais déjà la résignation, je repris courage lorsque, après m'être replié sur moi-même, j'eus mesuré sur mon insuffisance l'étendue de ma bonne volonté ; j'ose affirmer que celle-ci est au moins égale à celle-là, si elle ne lui est pas supérieure.

1. M. Gosselet, professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Lille, chevalier de la Légion d'honneur.

Puissent mes efforts, secondés par le concours de Messieurs les membres du Bureau, mes zélés et habiles collaborateurs, atténuer l'épreuve à laquelle vous vous êtes condamnés vous-mêmes, en m'appelant à des fonctions pour lesquelles je me sens trop peu d'aptitude.

Une chose qui m'encourage encore, c'est que je puis compter sur votre indulgence. Oui, vous me l'accorderez toute entière, pour ne pas vous déjuger ; comme moi, pour la mériter, je vous apporte tout mon dévouement, en même temps que je vous prie d'agréer l'hommage de ma vive gratitude, car, Messieurs, en dépit de mes doléances, il me plaît de reconnaître que je dois à vos suffrages le plus grand honneur de ma vie.

XXIV.

Discours prononcé, au nom de la Société des Sciences, le 8 août 1882, sur la tombe de M. Georges Cannissié.

Messieurs,

Avant d'adresser l'adieu suprême à notre vénéré confrère, permettez-moi de saluer le nom qu'il portait, et dont il aurait eu le droit d'être fier s'il avait été moins modeste, car ce nom sera toujours cher à la cité où l'on sait honorer à la fois la science et les beaux-arts, le commerce et l'industrie, où l'on sait apprécier par dessus tout la droiture du cœur, la générosité des sentiments, l'honnêteté du caractère.

Des frères Cannissié, Georges est le seul qui nous ait appartenu, mais, je ne doute pas, Messieurs, que les autres eussent obtenu comme lui vos suffrages, s'ils les avaient sollicités. Je suis donc certain d'être votre interprète, en associant dans nos regrets l'éminent architecte, restaurateur de l'église Saint-Maurice, au savant qui fut des nôtres, et dont nous garderons le meilleur souvenir.

A une époque où la linguistique n'était pas encore l'objet d'une étude aussi approfondie qu'elle l'a été depuis, Georges Cannissié lui consacrait déjà sa vie presque entière. Aussi a-t-il été récompensé de son travail opiniâtre par l'estime des juges les plus compétents en matière de philologie comparée. Dirai-je que sa passion pour l'étude des langues eut à souffrir des labeurs du professorat privé auquel il dut se livrer ? Non, car le plaisir d'apprendre pour sa propre satisfaction est complété par celui d'apprendre pour l'instruction d'autrui, et le second est même plus délicat que le premier puisqu'on ne saurait le taxer d'égoïsme.

D'ailleurs, Cannissié ne se bornait pas à se rendre compte du mécanisme des idiomes dans lesquels il cherchait surtout à juger l'expression du sentiment et de la pensée. Lorsqu'après avoir, pour ainsi dire, disséqué un texte par une minutieuse analyse, il en réunissait les membres pour leur rendre la vie au souffle de son imagination, il savait si bien communiquer à ses élèves la chaleur

de son enthousiasme que, plus d'une fois, pour ne citer qu'un exemple, l'un d'eux, devenu notre confrère, s'est inspiré de ses réminiscences pour revêtir des charmes de la poésie quelques fragments de la littérature allemande.

Linguiste et littérateur, c'est à ce double titre que Cannissié fut admis en 1852 dans la Société des Sciences, où il exerça pendant six années consécutives les fonctions de secrétaire de correspondance. Souvent il fut appelé à faire partie des commissions chargées de juger nos concours de poésie, et ses collègues n'ont pas oublié quel soin scrupuleux il apportait à cet examen, — comme beaucoup d'entre nous aiment encore à se représenter cet excellent confrère devisant avec une ardeur juvénile, ou discutant les questions de linguistique avec une verve intarissable qu'alimentait une étonnante mémoire. Hélas ! « vaincu du temps », il lui fallut renoncer à nos séances, et, depuis deux ans, il n'était plus pour nous qu'un souvenir, mais un souvenir que nous avons élevé à la hauteur d'un hommage en décernant à Cannissié le titre de membre honoraire.

Cher et vénéré confrère, Dieu, dans sa miséricorde, t'a ménagé la récompense qu'il tient toujours en réserve pour les hommes de bonne volonté, en te faisant voir à la lumière de la foi des vérités dont maintenant, nous en avons la ferme espérance, tu connais toute la réalité.

Ç'a été aussi pour nous une consolation, pendant ta longue maladie, de te savoir entouré des soins les plus affectueux, et qui ont certainement contribué à diminuer le poids de tes souffrances.

Au nom de la famille qui vénérât en toi le dernier survivant de ses honorables ascendants, au nom de tes confrères, au nom de tes amis, adieu, Cannissié, adieu !

XXV.

Discours prononcé sur la tombe de M. Alfred Houzé de l'Aulnoit,
le 23 novembre 1882,
au nom de la Société des Sciences de Lille.

Messieurs,

A la vue de cette tombe qui va se fermer pour jamais sur les restes mortels de notre cher et très regretté confrère, le docteur Alfred Houzé de l'Aulnoit, je ne me sens pas le courage d'énumérer devant vous, avec les développements qu'ils comporteraient, les mérites de sa carrière scientifique. Tout entier aux émotions de notre douloureuse sympathie pour chacun des membres de sa famille, et particulièrement pour celui qui appartient aussi à notre Société, je laisse au corps médical le soin d'apprécier les services que Houzé a rendus à la science dont le culte fut la passion de sa trop courte vie ; je me bornerai à rappeler ici ce qui le recommande à la reconnaissance du pays, ce qui le recommande surtout à la miséricorde divine, que durant sa longue et cruelle maladie il invoqua tant de fois avec une pieuse confiance, — son amour pour l'humanité éprouvée par la douleur.

C'était au temps de nos revers, pendant la fatale guerre de 1870-71 : la Société centrale de secours aux blessés se trouvait impuissante, par suite de l'investissement de Paris, à venir en aide aux départements envahis ou menacés de l'être. Houzé, avec d'autres généreux habitants de notre cité, se mit à l'œuvre pour substituer à l'intervention de l'État celle de l'initiative privée.

Dès lors, grâce aux mesures prises avec autant d'intelligence que de promptitude par le Comité régional dont il fut l'un des administrateurs les plus éclairés et les plus actifs, nos mobiles et nos mobilisés n'eurent plus à redouter les tortures de la faim ou de l'abandon ; et bientôt, les familles, que privait de toute ressource le départ de leurs soutiens naturels, furent soulagées dans leur détresse, par des secours que l'on put même continuer à un grand nombre d'entre elles après la conclusion de la paix, car la guerre, hélas ! avait fait bien des veuves et des orphelins.

Vous me saurez gré, Messieurs, de citer, à l'honneur de notre cher défunt, quelques lignes de la notice publiée dans nos *Mémoires*, où il a consigné à ce sujet ses souvenirs et ses conseils :

On a pensé, écrivait-il en 1871, qu'une caisse pouvant disposer de neuf à dix mille francs, serait à même de pourvoir aux misères qu'éprouvent les hommes appelés momentanément sous les drapeaux. Cette somme d'argent a permis de conjurer les fâcheuses complications des premiers jours, plus terribles et plus meurtrières que les balles ennemies.

Plus loin il ajoutait :

La décentralisation des secours, portée à ses dernières limites, a pu parer à toutes les éventualités de la guerre, et n'a pas laissé une infortune sans assistance et sans consolation.

En effet, Messieurs, l'amour de la patrie et l'émulation dans la poursuite du bien avaient procuré à l'armée du Nord, en quelques semaines, la somme de huit cent mille francs ; et notre malheureuse France, fière, malgré ses désastres, du dévouement de ses enfants, put dire, elle aussi, avec un noble orgueil : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Cher confrère, j'aurais pu, j'aurais dû peut-être, pour te rendre un hommage plus complet, rappeler tes nombreux travaux insérés dans nos *Mémoires* de 1859 à 1880, tes fréquentes communications au sein de notre Société, tes rapports sur nos concours scientifiques, en un mot, tous les titres que tu avais à notre estime et à notre affection, — j'ai mieux aimé redire ce que tu fis pour ton pays, dans ses jours de deuil, persuadé que la glorieuse distinction qui décora ta poitrine du signe de l'honneur, était le présage de la récompense que Dieu accorde dans la céleste patrie à ceux qui l'ont servi dans la patrie terrestre, en conformant leurs paroles et leurs actes aux patriotiques et chrétiennes inspirations de leur cœur.

Et maintenant, cher confrère, reçois nos derniers adieux avec le tribut de nos larmes et de nos regrets.

Au nom de tous ceux de nos vaillants défenseurs dont tu as pansé les blessures sur le champ de bataille, ou sous le toit hospitalier de nos bons paysans ; au nom de ta digne compagne que tu laisses désormais solitaire au foyer qui fut témoin de ton bonheur domestique ; au nom de tes frères que tu chérissais d'autant plus que tu ne connus jamais les joies de la paternité ; au nom de tes amis et de tes confrères de la Société des sciences,

Adieu, Alfred Houzé, adieu !

XXVI.

L'homme lettré ; discours prononcé le 24 décembre 1882, à la séance solennelle de la Société des Sciences de Lille.

Messieurs,

« Le plus grand tort d'un discours serait de ne pas finir, s'il n'avait le tort plus grand d'avoir commencé. » Le spirituel écrivain qui s'est exprimé en ces termes visait-il les discours d'apparat ? peut-être ; parlait-il par humeur ou par conviction ? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, boutade ou non, je me le tiens pour dit à titre d'avertissement ou de conseil indirect. Certes je n'ai pas à craindre que l'on m'impute le plus grand de ces deux torts, puisqu'en prenant la parole dans cette solennité, je ne fais qu'obéir à l'inexorable loi de l'usage ; mais il dépend de moi de ne pas encourir l'autre reproche : c'est vous dire, Messieurs, que je tâcherai de ne pas imposer une trop longue épreuve à votre bienveillante attention.

Parler de ce que l'on sait le mieux, ou le moins mal, paraît assez naturel. Or, par devoir et par goût, je m'occupe depuis nombre d'années de littérature, d'histoire et de philosophie, de littérature surtout. Je vous entretiendrai donc de mon étude favorite.

Je serais bien tenté de faire l'éloge des lettres : mais à quoi bon ? Nul n'en conteste l'excellence. J'essayerai d'esquisser le portrait de l'homme lettré, tel que je le conçois : peut-être serai-je assez heureux pour inspirer à quelques amis des lettres le désir de ressembler à mon idéal.

D'abord le lettré n'est pas un désœuvré fantaisiste : il connaît le prix du temps, et il sait le mettre à profit pour sa famille et pour la société comme pour lui-même. Homme du devoir avant tout, du devoir accepté, choisi ou imposé, — qu'il soit grand propriétaire ou modeste rentier, magistrat, avocat, professeur, publiciste, industriel ou négociant ; qu'il ait voué sa vie au culte des Sciences ou des Arts, à la carrière militaire, à l'administration civile ou au sacerdoce, — il ne se permet les jouissances de l'esprit qu'après avoir scrupuleusement satisfait aux exigences de sa profession, de sa charge ou de sa dignité.

Philologue et humaniste, comme on l'est encore en Angleterre et en Allemagne, il étudie volontiers la grammaire et le dictionnaire qui sont à la littérature d'une nation, ainsi qu'on a eu raison de le dire, ce que le fondement, avec ses fortes assises, est à l'édifice. Il aime à descendre jusqu'à l'analyse minutieuse des mots, à méditer sur l'origine et la sympathie de leurs éléments, sur la diversité de leurs acceptions et sur les vicissitudes de leur destinée. Il s'intéresse d'autant plus à leur histoire que souvent il y reconnaît la trace des vérités et des erreurs plus ou moins accréditées, à certaines époques, dans le commerce des idées, principalement au point de vue moral et politique.

Critique, et non critiqueur, il ne se pose pas en redresseur des torts du monde littéraire ; et pour vivre en paix avec les diverses écoles, il pense, comme Pellisson, qu'on ne doit pas défendre à ceux qui se sentent quelque génie de rien donner à leur goût, quand ce goût n'est pas tout à fait extravagant. Mais sa tolérance a d'autres limites que le bon sens : aussi indépendant qu'impartial dans ses jugements, jamais il ne pactise avec l'erreur inconsciente ou intentionnelle, pas plus qu'avec l'immoralité hypocrite ou effrontée. Porté, comme Villemain, à éclairer la littérature par l'histoire, il cherche dans la biographie des auteurs l'explication de leurs œuvres ; mais souvent il préfère, à l'exemple de Saint-Marc Girardin, contrôler le mérite esthétique de ces œuvres par l'appréciation de leur influence morale sur le lecteur ; car il est loin d'admettre la théorie de l'art pour l'art, qu'il juge trop féconde en déplorables conséquences.

Du reste, il est un moyen facile de connaître presque à fond le lettré : c'est de l'accompagner dans son salon littéraire — sa bibliothèque — où il passe la majeure partie de ses heures de loisir, et dont il vous fera les honneurs avec la plus gracieuse courtoisie. Là, soit en l'écoutant, soit en interprétant son regard, son sourire ou son geste, vous pourrez juger de son goût, de son intelligence et de son cœur.

Le lettré est bibliophile, mais pas bibliomane ; aussi n'est-ce pas une *tannerie* qu'il vous offre de visiter. Non qu'il dédaigne les reliures en maroquin, en chagrin, en cuir de Russie, plus ou moins richement et artistement ornées, mais il estime qu'un livre doit se recommander par sa valeur intrinsèque beaucoup plus que par sa parure. Quant aux curiosités, aux raretés typographiques, il se

contente, bien qu'il en fasse grand cas, de les admirer dans les collections d'autrui, n'ambitionnant pour la sienne que les éditions sorties des presses renommées pour la netteté des caractères et la correction des textes.

Le coin qu'il affectionne le plus dans sa bibliothèque, et dont il vous entretiendra avec autant de respect que de bonheur, c'est celui qu'il appelle le Sanctuaire des Lettres, parce qu'il y a disposé suivant un ordre méthodique et chronologique les livres comprenant la littérature sacrée. On sent, à la manière dont il en parle, qu'il y cherche moins souvent des modèles d'éloquence ou de poésie que des sujets de méditation. C'est là qu'il vient puiser, aux heures de recueillement, la science des choses divines et humaines ; aux jours d'épreuves, la force pour combattre ou la résignation pour supporter ; parfois de pieuses consolations, toujours de salutaires pensées.

Passons maintenant à la littérature profane.

Comme il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers, selon la judicieuse remarque du maître de philosophie de M. Jourdain, le lettré a divisé ses livres en deux grandes catégories, et il a donné la première place à ceux dont les auteurs ont parlé, selon l'expression jadis convenue, la langue des dieux. O Buffon ! pardonne-lui, car il s'est conformé, en cela, au témoignage de l'histoire qui nous montre les poètes précédant presque toujours les prosateurs.

Le lettré aime tous les genres, en prose comme en vers, attendu que pour lui, ainsi que pour Voltaire et pour bien d'autres,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Toutefois, il a ses préférences : il adore, par exemple, l'épopée homérique et l'épopée virgilienne, — l'*Iliade* et l'*Odyssée*, parce qu'elles lui offrent de graves leçons, des types admirables et de merveilleux tableaux : — l'*Enéide*, parce qu'elle fait entendre à son cœur des accents d'une sensibilité trop rare avant l'ère chrétienne. Pourrait-on, en effet, se rappeler sans émotion les traits où se révèle avec tant de charme et de mélancolie l'âme tendre et compatissante du Cygne de Mantoue ?

L'admiration du lettré pour Homère et Virgile ne le rend pas injuste ou indifférent envers les autres poètes épiques : il sait gré à Ozanam de lui avoir fait mieux comprendre l'Homère du moyen

âge, Dante Alighieri ; il reproche au *Législateur du Parnasse* d'avoir jugé plus que sévèrement l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, et il trouve que M^{me} de Sévigné a su caractériser avec autant d'originalité que de vérité le divertissement continu que l'Arioste procure à ses lecteurs, en disant des quarante-six chants de son poème : « On aime ce qui finit et ce qui commence. » Quant aux *Lusiades* de Camoëns, au *Paradis perdu* de Milton, à la *Messiede* de Klopstock, il est loin d'en méconnaître la valeur ; mais pour les épopées françaises, — à part les *Chansons de Geste* qui méritent d'être étudiées au double point de vue de la littérature et de l'histoire, — il avoue n'en avoir lu que quelques-unes, pour l'acquit de sa conscience.

La poésie didactique occupe rarement ses loisirs : il n'a d'amour que pour le chef-d'œuvre du genre, les *Géorgiques* de Virgile, si habilement traduites par Delille, qui aurait dû apprendre de son maître à ne pas abuser du style descriptif.

En revanche, la poésie lyrique a toute sa sympathie, bien qu'il goûte peu l'ode pindarique dont la sublimité pourtant désespérait le génie d'Horace. La faute en est aux personnages que Pindare glorifie. En effet, quel intérêt peut avoir pour nous la renommée locale de ces vainqueurs aux Jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques, Néméens, quand nous la comparons à l'immense renommée du géant dont la prodigieuse destinée ouvre notre siècle, du soldat couronné que l'auteur des *Iambes* a maudit, il est vrai, au nom des mères et de la France épuisée, mais que le chantre des *Souvenirs du peuple* a exalté, et que Lamartine et Victor Hugo ont célébré dans des vers qui sont dans toutes les mémoires ? Aussi le lettré se prend-il quelquefois à se les réciter à lui-même. Cependant, il préfère aux sonores accents de ces hymnes, si splendides qu'ils soient, les délicieuses poésies où le plus grand de nos lyriques chante à ravir les grâces de l'enfant, le dévouement des mères, les tendresses de l'aïeul ; il aime surtout à redire l'ode où, s'inspirant des préceptes évangéliques, Victor Hugo sollicite pour les pauvres l'aumône des privilégiés de la fortune, et termine par cette pensée sublime :

Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Le lettré sait apprécier tous les genres secondaires, y compris, bien entendu, l'apologue qu'il ne pardonnera jamais à Boileau d'avoir passé sous silence dans le second chant de l'*Art poétique*. C'est qu'il professe une sorte de culte pour la Fable, telle que La Fontaine l'a créée : plus il l'étudie, plus il sent que « c'est proprement un charme. » Aussi, lui appliquerait-il volontiers, je crois, l'éloge passionné que Titus fait de Bérénice :

. tous les jours, je la vois
Et crois la voir encor pour la première fois.

Serait-ce une exagération ? non, puisqu'il a été dit de notre bien-aimé fabuliste qu'on ne se lasse pas de le lire, quoiqu'on le sache par cœur.

De la fable, qui se propose d'instruire en amusant, à la chanson qui n'a guère d'autre souci que d'amuser, la distance est assez grande : je la franchis cependant pour vous dire que le lettré ne dédaigne pas ce genre populaire, essentiellement français — et pourquoi ne l'ajouterais-je pas ? — exceptionnellement lillois, depuis plus d'un quart de siècle. Il n'ignore pas que plusieurs de ces couplets, si bien faits pour défrayer notre gaieté dans un jour de fête, ont eu l'honneur d'entretenir celle de nos soldats jusque sous le canon de l'ennemi.

Melpomène et Thalie sont les deux Muses que le lettré visite avec le plus de constance. Il est vrai qu'en mettant sous ses yeux le miroir où se reflètent la vie humaine et la scène du monde, elles lui procurent les plaisirs les plus variés, depuis les plus douces ou les plus vives émotions de l'âme, jusqu'à l'épanouissement de la plus charmante humeur ou du rire le plus franc. Ces deux Muses n'ont-elles pas d'ailleurs inspiré les plus beaux génies de l'antiquité et des temps modernes en Grèce, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne et dans notre patrie ? Que de fois me suis-je surpris moi-même prolongeant ma veille, entraîné par la lecture des œuvres immortelles de Sophocle, de Shakespeare, de Corneille, de Racine, de celui surtout que nous envient les littératures étrangères et que l'Anglais Kemble prétendait appartenir moins à la France qu'à l'Univers, attendu que Molière, selon lui, avait reçu de Dieu la mission de peindre, d'amuser et de corriger ses semblables !

Loin de moi la pensée d'amoindrir la gloire du grand poète que Boileau signalait à Louis XIV comme l'homme le plus extraordinaire de son siècle, mais — n'en déplaise au célèbre acteur d'Outre-Manche — je ne puis voir dans Molière un réformateur des mœurs. Il a guéri, j'en conviens, la Cour et la Ville de quelques ridicules ; malheureusement, là s'est bornée son action moralisatrice. Les faiblesses et les vices, dont il s'est plu à nous montrer le côté risible, nous ont divertis à leurs dépens, mais n'en ont pas moins continué à faire le tourment, le malheur ou la honte de l'humanité. N'allez pas croire, Messieurs, que je veuille faire à Molière son procès : je n'ai jamais considéré le genre où il est resté sans rival, que comme un moyen de divertissement honnête, et non comme une école de morale — bien que l'Académie française n'ait pas cru méconnaître les intentions du vertueux baron de Monthyon, en décernant un de ses prix à une comédie. Il est vrai que l'auteur, Émile Augier, avait eu le bon esprit et le courage de réhabiliter sur la scène les maris, trop souvent ridiculisés par Molière et par les poètes qui sous ce rapport ont suivi ses errements.

Mais j'oublie que je dois vous parler des prosateurs. Le lettré les tient en grande estime : s'il n'attribue pas à la prose le privilège de la beauté suprême en disant avec Buffon : « C'est beau comme de la prose, » — ainsi qu'au temps de Corneille on disait : « C'est beau comme le Cid, » — il avoue ne rien comprendre au dédain ou plutôt à l'horreur que le poète Brizeux, au rapport de Sainte-Beuve, affectait pour la prose. Il n'en apprécie que plus judicieusement les mérites d'une diction claire, pure, harmonieuse, simple ou ornée, concise ou abondante, véhémence ou tempérée, susceptible enfin de produire sur l'âme les effets les plus variés, parce que le style c'est l'homme se révélant à l'homme, l'être le plus *divers*, le plus *ondoyant*, comme dirait Montaigne. Le lettré n'ignore pas d'ailleurs au prix de quels labeurs le langage usuel s'est transformé sous la plume des grands écrivains et sur les lèvres des grands orateurs, pour devenir le fidèle interprète de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs conceptions. Il sait que pour se livrer plus persévérément à l'étude du style oratoire, en copiant jusqu'à huit fois les harangues de Thucydide, Démosthène se confina dans un cabinet souterrain, la tête demi-rasée, à l'abri de toute distraction. Il sait que Cicéron s'imposa la tâche de traduire les plus beaux discours du prince des orateurs grecs, pour y sur-

prendre les secrets de son éloquence et devenir lui-même le prince des orateurs romains. Il sait que Pascal, ce profond penseur qui n'eut peut-être à regretter qu'une fois en sa vie d'avoir été trop long, n'ayant pas eu le temps d'être plus court, il sait, dis-je, que Pascal surchargeait ses manuscrits de ratures jusqu'à ce qu'il eût rencontré le terme qui peint la chose au naturel, tant il avait à cœur d'ajuster le mot à l'idée ! grande difficulté, parce que, suivant la remarque de La Bruyère, entre les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Faut-il s'étonner qu'elle ne se présente pas toujours à la mémoire tout d'abord et sans peine ! Il s'est trouvé cependant des gens de lettres qui se sont imaginé que le *Télémaque* avait été écrit au courant de la plume : le style en est si coulant, si limpide ! Maury a relevé cette erreur singulière en affirmant qu'il avait vu onze manuscrits de ce chef-d'œuvre, copiés ou corrigés par Fénelon lui-même.

Il en est donc de la prose comme des vers : elle ne paraît facile qu'à la condition d'avoir été faite difficilement. Aussi le lettré, qui en sait tout le prix, se plaît-il à orner sa mémoire de quelques-uns des beaux fragments qu'il a notés. Je renonce à regret au plaisir de vous citer quelques spécimens de son choix, mais je ne puis résister à celui de vous communiquer une confidence de son plus intime ami.

Un jour, me dit celui-ci, nous parlions avec enthousiasme des beautés oratoires du *pro Coronâ*, quand il prit tout à coup une traduction de Démosthène, et d'un ton que je ne lui connaissais pas : « Non, Athéniens, non, s'écria-t-il, vous n'avez pu faillir en bravant les hasards pour le salut et la liberté de la Grèce : j'en jure par nos ancêtres qui se sont exposés les premiers à Marathon, par ceux que Platée a vus rangés en bataille, par les combattants sur mer à Salamine, à Artémisium, généreux citoyens dont les corps reposent dans les tombeaux publics ! » Jamais, continua mon interlocuteur, je n'oublierai avec quelle émotion il me lut ces fiers accents par lesquels le grand patriote grec vengea ses concitoyens vaincus à Chéronée. Il me semble le voir encore fermer son livre, les larmes aux yeux, puis, comme s'il obéissait à une impulsion irrésistible, le rouvrir et mettre sous mes yeux les lignes suivantes, écrites par lui au bas de la page : « Nous aussi, éprouvés comme le fut ce noble peuple d'Athènes auquel souvent nous comparé, nous avons ressenti et nous ressentons encore de patriotiques douleurs ; mais nous aussi, nous pouvons nous rendre ce témoignage consolateur, qu'au lendemain de nos revers, un autre Démosthène eût

pu s'écrier, sans crainte d'être démenti par nos ennemis eux-mêmes : « Non, Français, non, vous n'avez pas failli à l'honneur national. J'en jure par ceux qui ont combattu à Weissembourg, à Reischoffen, à Gravelotte et sur tant d'autres champs de bataille illustrés par de glorieuses défaites ! J'en jure par les cités dont l'héroïque défense a mérité que la Patrie les signalât à la reconnaissance de ses enfants, à la mémoire des âges futurs ! » — Aussi ému que mon ami, je fermai le livre ; et nos mains se rencontrèrent dans une étreinte où se confondaient nos regrets et notre espérance.

Messieurs, je m'abstiens de toute réflexion sur cette confiance : explique-t-on les inspirations et la logique du cœur ? Pas plus qu'on ne mesure l'élan du patriotisme. D'ailleurs, il est temps que j'achève mon esquisse.

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* rapporte que Joubert, un de ses amis — aussi original que spirituel, et de plus littérateur distingué — avait la manie, quand il lisait, de déchirer de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient. Le lettré ne mutile pas les ouvrages dont il désapprouve quelques parties : cela déparerait sa bibliothèque. Il se borne à des indications qu'il peut faire disparaître, s'il vient à changer d'avis. Ouvrez ses livres, vous en trouverez peu qui ne portent pas sur les marges des signes de son appréciation. Il prend même le soin d'étiqueter, pour ainsi dire, ses remarques — afin de les classer au besoin — selon qu'elles se rattachent à telle ou telle branche des connaissances humaines. Car le lettré n'est indifférent à rien de ce qui peut l'éclairer : *Homo sum*, dit-il comme ce personnage d'une comédie de Térence, *humani nihil a me alienum puto*. Non pas qu'il prétende tout aborder — il ne réussirait qu'à tout effleurer, par conséquent à ne rien savoir — mais il veut tenir en haleine son intelligence, pour la rendre capable d'acquérir les notions que pourraient exiger de lui les circonstances ou de nouveaux devoirs. Le lettré, en effet, n'ambitionne rien tant que de rendre service à ses semblables ; et c'est pour se multiplier à leur profit qu'il se propose, si Dieu lui prête vie, de vieillir, comme le sage, en apprenant tous les jours quelque chose. Si grand que soit le plaisir qu'il goûte à s'isoler dans son cabinet de lecture et d'étude, il n'y est pas inaccessible. Ne craignez point de le déranger ou de l'importuner : entrez. Il vous recevra, le sourire sur les lèvres, et, comme cet aimable philosophe que je soupçonne être l'auteur des *Caractères*, il vous

dira — en vous offrant un siège près de lui, pour vous prouver qu'il ne compte pas sur une trop courte visite — « Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! »

C'est par ces lignes, Messieurs, que je terminerai le portrait idéal de l'homme lettré.

Idéal ! murmure-t-on malicieusement autour de moi — purement idéal ! en êtes-vous bien sûr ?

Je compte, Messieurs, sur votre discrétion pour ne pas offusquer la modestie des modèles qui sont en ce moment sous mes yeux : voilà pourquoi je m'abstiens de mettre leurs noms au bas de ce portrait.

Et maintenant, jeunes gens qui m'écoutez, permettez à un vieil ami de la jeunesse, de vous exhorter — pour la conclusion de ce discours — à marcher sur les traces de ces hommes d'un si grand mérite et qu'un scrupule exagéré peut-être m'interdit de vous nommer, mais que vous connaîtrez bientôt, si déjà vous ne les connaissez. C'est en pensant à eux que vous apprécierez la justesse de ces paroles de Châteaubriand : « Les Lettres sont du ressort de tout ce qui pense ; elles n'appartiennent point à une classe d'hommes particulière ; elles ne sont point une attribution des rangs, mais une distinction des esprits. »

Je me reprocherais de ne pas ajouter à cette assertion de l'un des plus grands personnages littéraires de notre siècle que, dans ma pensée — pour le bonheur de chacun de vous, jeunes lettrés, comme pour la joie de vos familles et pour l'honneur de notre chère patrie — la distinction des esprits doit conduire à une distinction plus précieuse encore, celle des bons cœurs et des bonnes volontés. On ferait moins de cas de la première, si elle n'aboutissait pas à la seconde. Mais j'en suis persuadé, vous partagerez ce sentiment, et vous ne tarderez pas à nous le prouver, car, dans quelques instants, après avoir chaleureusement applaudi les lauréats de la science et des arts, vous applaudirez avec enthousiasme, avec attendrissement, les lauréats du dévouement et de la vertu.

XXVII.

Paroles de remerciement prononcées, le 5 janvier 1883, en quittant le fauteuil de la présidence de la Société des Sciences de Lille.

Messieurs,

Avant de céder la place à mon honorable successeur ¹, je tiens à vous remercier de la bienveillance que vous m'avez témoignée pendant toute l'année qui vient de s'écouler. Il était impossible que, recevant beaucoup, je ne rendisse pas quelque peu. Aussi, grâce à cette bienveillance, grâce encore au concours empressé de mes chers collaborateurs, j'ai pu accomplir, sans trop de difficulté, les hautes fonctions que vous m'aviez confiées.

Je puis le dire en toute sincérité, si j'excepte le pénible devoir dont j'ai dû m'acquitter envers mes confrères décédés, cette présidence que je redoutais comme une épreuve, autant pour vous que pour moi, cette présidence, dis-je, sera désormais un de mes plus agréables souvenirs.

Permettez-moi d'espérer, Messieurs, qu'elle ne sera pas pour vous-mêmes un souvenir tout à fait indifférent, puisque, non contents d'avoir encouragé ma bonne volonté, vous l'avez parfois honorée de la plus flatteuse approbation.

1. M. Terquem, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, chevalier de la Légion d'honneur.

TABLE

M. Jules DELIGNE, homme de lettres, 1816-1906 ; notice biographique	1
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE, LITTÉRATURE ET BIBLIOGRAPHIE

I. — Examen de la Correspondance de l'empereur Maximilien I ^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas, publiée, d'après les manuscrits originaux, par M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut.	9
II. — Éloge de Jeanne de Constantinople	35
III. — Rapport sur les négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche, durant les trente premières années du XVI ^e siècle, publiées par M. Le Glay	69
IV. — Rapport sur l'Histoire populaire de Lille de M. Henri Bruneel	79
V. — Rapport sur le Cameracum ou Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai, par M. Le Glay, et sur l'Histoire de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, par M. J. Gabriel Bulliot.	89
VI. — Analyse de li romans de Raoul de Cambrai et de Bernier, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque nationale, par Edw. Le Glay	100
VII. — Causerie sur ce qu'on appelle esprit, à propos des Épaves littéraires de M. H. Bruneel.	149
VIII. — Une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un recueil de fables récemment imprimé à Lille	159
IX. — Encore une bonne aubaine littéraire. Causerie sur un nouveau recueil de fables récemment imprimé à Lille	167
X. — Mes vers. Causerie.	174

XI. — Rapport sur la proposition de M. de Coussemaker, relative à la publication de trois séries de Documents historiques. . .	183
XII. — Histoire des Comtes de Flandre, par Edw. Le Glay. . .	192
XIII. — Causerie sur les œuvres bibliographiques du docteur Le Glay, correspondant de l'Institut	198
1. — Méthode suivie par M. Le Glay dans la rédaction de son Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai. — Appréciation de ces manuscrits sous le triple rapport de leur âge, de leur ornementation et de leur valeur intrinsèque	199
2. — Aperçu général du Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord. — Détails sur les richesses et les curiosités que renferment les plus importantes collections de l'arrondissement de Lille	212
3. — Notions historiques sur l'organisation primitive de la Bibliothèque de Lille. — Les manuscrits de cette bibliothèque considérés comme offrant à la jeunesse un curieux complément d'études. — Appréciation du catalogue descriptif desdits manuscrits	224
XIV. — Un mot sur l'esprit chez les anciens à propos d'une satire d'Horace	243
XV. — Causerie sur le prix du silence au point de vue de la philosophie morale, de la littérature et des relations de société	249
XVI. — Causerie sur les Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille	258
XVII. — Impressions et Souvenirs, par M. Chon, ancien professeur d'histoire.	270
XVIII. — Visite à un collectionneur de curiosités historiques en tous genres	276

DEUXIÈME PARTIE

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

XIX. — Le Sacrifice; discours prononcé à la distribution des prix du pensionnat de M. F. Faucheux, 9 août 1848. . .	287
XX. — L'Obéissance; discours prononcé le 8 août 1851, à la distribution des prix de l'ancien pensionnat Faucheux, actuellement institution secondaire dirigée par MM. Preys et Desbœufs	293

XXI. — La Fraternité; discours prononcé le 7 août 1857 à la distribution des prix de l'institution dirigée par MM. Preys et Desbœufs	300
XXII. — Discours prononcé sur la tombe de M. Émile-Louis Salomé, au nom de la Société des Sciences de Lille, 27 août 1881	306
XXIII. — Allocution prononcée le 6 janvier 1882 en prenant possession du fauteuil de la présidence à la Société des Sciences de Lille.	308
XXIV. — Discours prononcé, au nom de la Société des Sciences, le 8 août 1882, sur la tombe de M. Georges Cannissié. . . .	310
XXV. — Discours prononcé sur la tombe de M. Alfred Houzé de l'Aulnoit, le 23 novembre 1882, au nom de la Société des Sciences de Lille.	312
XXVI. — L'homme lettré; discours prononcé le 24 décembre 1882, à la séance solennelle de la Société des Sciences de Lille.	314
XXVII. — Allocution prononcée le 5 janvier 1883 en quittant le fauteuil de la présidence de la Société des Sciences de Lille.	323

